LE

MAGNÉTISEUR

SPIRITUALISTE.

PARIS. — Imprimé par E. THUNOT et Comp., rue Racine, 26.

LE

MAGNÉTISEUR

SPIRITUALISTE,

JOURNAL

RÉDIGÉ PAR LES MEMBRES

DE LA

Société des Magnétiseurs spiritualistes

DE PARIS.

Nier ce qu'on ne comprend pas, c'est
avouer qu'on refuse de comprendre.

PREMIÈRE ET DEUXIÈME ANNÉE.

PRIX : 5 FRANCS.

SE TROUVE A PARIS, AU SIÉGE DE LA SOCIÉTÉ, 265, RUE SAINT-DENIS,

Chez M. Alp. Cahagnet,

ET CHEZ M. GERMER-BAILLIÈRE, LIBRAIRE,

17, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, A PARIS.

1849-1850.

LE MAGNÉTISEUR

SPIRITUALISTE

JOURNAL

Rédigé par les Membres

DE LA

SOCIÉTÉ SPIRITUALISTE DE PARIS.

AUX SPIRITUALISTES DE TOUTES LES NATIONS.

Frères et Soeurs,

Le magnétisme, don divin, réapparu parmi nous dans ces jours de désolation, par une grâce toute particulière de l'Éternel, est une puissance appelée à guérir les maux physiques, à combattre les désordres moraux et intellectuels qu'a glissés dans nos ames une philosophie aussi désespérante que fausse. La propriété magnétique dont nous a gratifiés le Créateur, n'est pas le moindre des immenses bienfaits de celui qui fait épanouir la fleur, sèche l'aile humide de la blanche colombe, réjouit le cœur de l'allouette chantante, et d'un de ses divins rayons éclaire le majestueux tableau d'une nature harmoni-

conservèrent ce dépôt divin : la connaissance du pouvoir occulte de l'homme sur ses semblables, que dans des temps modernes nous enseigna Mesmer, persécuté dans sa patrie, et odieusement persécuté en France par les corps savants.

L'homme, toujours aveuglé par sa superbe, ne comprit pas tout ce que la civilisation pouvait gagner à la culture de l'immense découverte de Mesmer, aussi la couvrit-il de son dédain et de son mépris. Il a tant de science et de raison, ce roi de la création, qu'il nie lorsqu'il ne peut comprendre. La plupart aujourd'hui nient encore, mais quelques-uns donnent leur attention au magnétisme, parce qu'ils y trouvent un aliment à leur insatiable orgueil, parce qu'ils se disent : Je puis, si je le veux, produire des merveilles; prosternez-vous, et admirez ma puissance! Pauvres aveugles! votre puissance, sachez-le bien, n'est que celle de vos frères, et cette puissance, vous n'en connaissez ni les bases, ni les limites : vous pouvez bien plus que vous ne faites, mais par l'humilité seulement : vous n'êtes que la lampe allumée, alimentée par votre maître; si vous voulez qu'elle ne s'éteigne jamais, si vous voulez non seulement guérir les corps, mais les âmes, priez le Seigneur d'entretenir sa flamme divine : alors seulement vous serez les serviteurs de votre Dieu, les apôtres de sa charité. Alors, ministre de la bonté suprême, frères de tous les hommes, vous ne martyriserez plus de créatures humaines pour

satisfaire votre sot orgueil et la curiosité des savants; alors disparaîtront les brûlures, les piqûres et autres expériences cruelles, car vous reconnaîtrez que votre puissance ne vous a été donnée que pour pratiquer le bien et répandre le vrai, en l'honneur de celui qui a tout créé. Fermez vos salons, frères égarés; allez tendre une main bienfaisante à ceux qui souffrent. Oh! croyez-moi, vous ne pouvez tirer aucune vanité de vos expériences, qui sont au pouvoir de tous.

C'est avec l'espoir de faire rentrer le magnétisme dans la voie d'où jamais il n'eût dû sortir, que nous avons eu la pensée de fonder une société de magnétiseurs spiritualistes, afin d'étudier ce qu'il renferme de sacré, et d'en reporter la gloire au seul être à qui elle appartienne.

Nous nous proposons de donner un compte-rendu de nos travaux et de tous les faits magnétiques qui nous seront communiqués; nous laisserons chacun responsable de ses actes.

Nous discuterons les questions psychologiques dont il est parlé plus loin, et que nous considérons comme dignes du plus haut intérêt.

Nous donnerons une analyse de tous les ouvrages scientifiques dont on nous remettra deux exemplaires.

Nous engageons tous les spiritualistes, plus particulièrement nos frères et sœurs, à nous aider dans notre entreprise, soit en adhérant aux statuts

que nous allons mettre sous leurs yeux, soit en acceptant le titre de correspondants, soit enfin en procurant au journal des abonnés.

Discours d'ouverture.

PRONONCÉ PAR LE FRÈRE L.-A. CAHAGNET,

Le 27 novembre 1848, à l'Assemblée spiritualiste de Paris.

Frères et Sœurs en Dieu,

Je vous ai réunis aujourd'hui pour vous faire part d'un projet que m'a suggéré notre bien-aimé frère Swedenborg, et mon initiation aux croyances spiritualistes, c'est-à-dire de l'existence du monde spirituel dans lequel vont nos ames, lorsqu'elles ont quitté ce globe de misère!

L'ouvrage que j'ai écrit sous la dictée de ces mêmes ames, auquel vous avez souscrit et que vous avez apprécié, comme corroborant des croyances innées et fortifiées chez vous par les phénomènes du magnétisme, du somnambulisme et de ce que nous nommons l'extase, l'approbation que vous m'avez donnée, m'ont autorisé à penser que vous étiez disposés à vous réunir entre frères de même croyance, et à établir une société de sympathie, basée sur nos convictions spiritualistes, prenant pour modèle les sociétés célestes dont nous devons faire partie après notre départ de la terre!

Ce projet vous paraîtra peut-être inexécutable à cause des imperfections humaines. Oh! mes frères! il n'y a rien d'inexécutable, lorsqu'on a l'amour et qu'on veut fortement l'union; il n'y a rien de difficile à s'assembler pour implorer la lumière du Seigneur, afin qu'elle éclaire nos ames et les dirige dans le labyrinthe des connaissances qu'elle doit désirer acquérir, admirer, coor-

donner, afin d'en reporter toute la gloire au créateur, à l'ordonnateur de tout ce qui existe.

Il n'y a rien d'inexécutable à nous unir pour former une société dans laquelle nous commencerons à vivre ensemble de cette vie de fraternité que tous les hommes vantent, désirent, mais ne comprennent pas; de cette vie éternelle dans laquelle nous devons tous entrer, un peu plus tôt, un peu plus tard.

Le projet d'association que je vous propose n'a rien de commun avec tout ce qui existe sur terre en ce genre, tout étant séparés du reste des hommes par nos croyances, nous leur resterons attachés par les usages matériels desquels nous sommes tous dépendants; nos affections de famille ne pourront qu'y gagner, car parmi nous nous trouverons le seul baume approprié aux douleurs morales, vos ames se fortifieront par des consolations fraternelles, se retremperont dans nos travaux, nos études des grandeurs et des faiblesses humaines; notre besoin d'aimer n'en sera que plus grand, et nous rapporterons dans notre intérieur l'amour le plus tendre à la place de l'amer désespoir qui saisit tous les hommes au contact des misères de ce monde; nous apprendrons à envisager la mort comme la fin de nos maux, comme le premier pas fait vers cet heureux état qui nous attend à la sortie de cette terre, sur laquelle chacun de nous remplit un rôle plus ou moins utile, plus ou moins ridicule. Nous nous ouvrirons nos cœurs, ainsi qu'ils sont ouverts dans le ciel, où il n'y a rien de caché, ainsi qu'ils sont ouverts aux lucides qui peuvent en connaître les plus secrètes pensées, les vices et les vertus.

Nous ne pourrons rien nous dissimuler, parce que nous nous jurerons franchise, affection, fraternité; parce que nous savons que dans la vie qui nous attend, nous serions reconnus parjures par nos frères que nous aurions trompés; nous nous affranchirons dans nos réunions de ces lois d'étiquette dites de civilisation, qui séparent les hommes au lieu de les unir; nous aurons continuellement présent à l'esprit que nous sommes les enfants de

Dieu, du même père, par conséquent tous frères, tous égaux ; que nous sommes tous plus ou moins purs, plus ou moins bons et utiles.

Nous croirons que tout ce qui existe est l'œuvre d'une puissance supérieure, que chaque chose doit être manifestée à son tour ; nous ne pourrons que prier pour que nos affections soient les meilleures possibles, nous paraître moins détestables entre nous, et nous faire tout le bien que notre généreux père voudra nous inspirer.

Il existe un grand nombre de sociétés dans l'univers, sous les noms différents de Théosophes, Cabalistes, Rose-Croix, Maçons, Templiers, Compagnons magnétiseurs, etc., dont le but est l'étude des sciences, mais dont les résultats ne sont qu'orgueil, égoïsme, aristocratie, où le mot fraternité n'est que déception. Ces sociétés ont des rites, des pratiques plus ou moins estimables ; mais aucune n'est constituée dans le but de rechercher : 1° le sens des arcanes de l'existence de l'ame, et de son immortelle individualité, démontrée par le secours du magnétisme humain ; 2° l'emploi dudit magnétisme pour le soulagement des hommes, sans aucune vue d'intérêt matériel ; 3° l'étude des propriétés spirituelles de cette sublime faculté, qui nous conduit à une plus entière connaissance de l'homme ; matériel et spirituel.

Je vous propose donc de nous constituer en société qui prendra le nom de Spiritualistes, sous le patronage de notre bon frère Swedenborg, ayant pour but de continuer :

1° Nos recherches sur les lois du monde qui nous attend à la sortie de celui-ci ;

2° De nous lier d'avance avec les êtres qui l'habitent à l'aide de la prière et des lucides qui seront nos interprètes près d'eux, en attendant qu'il leur plaise de se manifester visiblement à nous si nous nous en rendons dignes ;

3° De développer chez nous des idées religieuses qui ne demanderont à nos cœurs qu'un culte simple et spirituel ;

4° Par le même secours du somnambulisme, nous porter soulagement moral au besoin;

5° Par celui du magnétisme, calmer nos souffrances physiques en nous magnétisant tous en bons frères;

6 N'employer le magnétisme et le somnambulisme qu'à acquérir la connaissance de l'existence de l'ame, à la démontrer ainsi que sa puissance et son immortalité.

Toutes les sociétés existantes sont basées sur les croyances arrêtées qu'ont chacun de leurs membres; leur but est de propager ces croyances et de les faire rayonner dans les masses : les nôtres sont aussi simples que peu exigeantes; il suffit de croire à l'existence de Dieu, et à l'immortalité individualisée de l'homme à la sortie de ce monde, pour être membre de la société que je vous propose de fonder. Des conseils m'ont été donnés à cet égard par notre bon frère Swedenborg, conseils que je respectent en ne vous proposant pas une doctrine qui pourrait ne pas être la vôtre; mais vous la soumettant à titre de doctrine digne de votre examen. Les propositions suivantes m'ont été dictées par mes lucides; plusieurs d'entre vous ont reçu la confirmation de leur vérité par les leurs : permettez-moi donc d'y arrêter quelques moments votre attention.

PROPOSITIONS MÉTAPHYSIQUES ET PSYCHOLOGIQUES.

1. Il existe un Dieu, auteur de l'univers.

2. Ce Dieu est sans commencement ni fin : lui supposer l'un c'est affirmer l'autre; en agir de même envers ce qui existe, c'est arriver au même résultat. L'homme ne peut prononcer.

3. Vouloir définir la forme et le genre de Dieu, c'est établir des suppositions qui n'aboutissent toutes qu'à l'erreur; car une forme quelconque suppose des limites; il ne peut y avoir de limites pour l'infini. La raison commande la même réserve qu'à l'article 2.

4. Si l'on ne peut démontrer mathématiquement la forme de

Dieu, il ne peut avoir un genre plus qu'un autre, puisque le genre ne peut exister dans la forme.

5. Affirmer que l'homme est l'image de Dieu, c'est reconnaître une forme à Dieu, forme qu'on ne peut prouver : c'est élever l'homme jusqu'à Dieu et rabaisser le créateur jusqu'à l'homme.

6. Il paraît exister trois états pour la création matérielle : l'état antérieur, l'état présent et l'état futur.

7. Il y a par conséquent trois lieux correspondant à ces trois états : le lieu dans lequel tout est de toute éternité; celui dans lequel paraît être la matière, et celui dans lequel elle paraît retourner.

8. Dans l'état spirituel, tout est au présent.

9. Tout ce qui existe a une ame immortelle.

10. Par le somnambulisme et l'extase, on peut en acquérir la preuve, et communiquer avec les ames dégagées de la matière comme avec celles qui y sont encore renfermées.

11. La forme des ames est en tout point semblable à celle de leur corps matériel.

12. L'ame humaine est double, c'est-à-dire mâle et femelle.

13. La forme humaine passe par trois états qui sont : l'état matériel, l'état spirituel et l'état céleste.

14. Dans ces trois états la forme est la même; mais elle présente des différences très-marquées dans la pondérabilité de la substance dont elle est formée.

15. Dans ces trois états, l'homme a trois manières de percevoir, de sentir et de juger.

16. Répondent à ces trois manières d'être des affections, des usages, etc., des lieux qui leur sont appropriés.

17. Dans l'état spirituel qui suit l'état matériel, l'ame peut entrer en communication avec les ames encore enfermées dans la matière, lorsqu'elle se trouvent dans un état convenable à percevoir : c'est ce qu'on nomme apparitions.

18. Dans ces apparitions les ames se présentent sous la forme,

l'âge et les vêtements qu'elles avaient sur terre : conditions nécessaires à la reconnaissance de leur identité.

19. Dans certains cas, selon leur affection et la permission divine, elles peuvent nous instruire sur des choses qu'il nous est utile de connaître.

20. Dans ces sortes d'apparitions, elles peuvent prendre des formes qui n'étaient pas les leurs ; ayant la puissance de les revêtir toutes, et de s'en servir pour nous tromper. C'est pourquoi il est toujours bon de leur commander au nom de Dieu de se retirer, si elles ne sont pas envoyées de sa part.

21. Dans les communications qu'elles nous font, elles peuvent également nous tromper sciemment et se tromper elles-mêmes, parce qu'elles peuvent avoir l'amour de l'erreur ou les commettre sans le vouloir.

22. Dans ce premier état des ames, à la sortie de ce monde, le savoir est très-limité. Ce n'est que dans l'état céleste que l'erreur est le moins possible.

23. Les ames conservent le souvenir de leur vie terrestre, ainsi que de la vie antérieure, mais elles y pensent à regret, ce qui fait qu'elles en parlent peu.

24. Elles retrouvent, selon leur désir, leurs parents et amis terrestres décédés comme elles.

25. Elles n'ont de relation ensemble qu'autant qu'elles y trouvent un certain charme.

26. Elles peuvent également être en rapport avec les ames de la terre, sans que ces dernières le communiquent à leur corps matériel.

27. Lorsqu'elles quittent l'état matériel, elles n'ont pas toutes connaissance au même degré de l'état dans lequel elles se trouvent. Selon l'affection qu'elles avaient pour la terre, et le temps qu'elles mettent à connaître leur nouvel état, elles peuvent répondre à nos questions.

28. Elles peuvent, selon leur gré, errer plus ou moins long-

temps dans les lieux terrestres qu'elles ont habité, et jouir de la vue de la spiritualité des objets terrestres, ne pouvant voir la matière elles en voient le type.

29. Les âmes, dans l'état spirituel, s'apparaissent entre elles sous les formes les plus gracieuses, sans aucune difformité et d'un âge à peu près uniforme, représentant éternellement celui de vingt à trente de nos années.

30. Après un plus ou moins long séjour dans ces lieux, elles se complètent, c'est-à-dire qu'elles retrouvent la moitié qui a été séparée d'elles.

31. Elles trouvent dans cette moitié tout ce qui leur est possible de désirer, il y a homogénéité parfaite dans leurs goûts et affections, ce qui est une continuelle source de félicité.

32. Elles possèdent à l'instant l'objet de leurs désirs. Le ciel de tous les êtres, en général, se trouve défini dans ces quelques mots.

33. Leurs désirs sont limités par Dieu.

34. Leur langage est un langage de sensation.

35. Elles ne sont plus soumises aux lois de l'espace et du temps.

36. Elles reconnaissent entre elles leurs affections, par l'odeur de l'arôme qui les entoure en forme de sphère.

37. De là naît l'attraction ou la répulsion.

38. Ce qui constitue leur bonheur dans cet état, ce sont leurs affections : chacun se trouve heureux dans son affection.

39. Plus l'affection tend au bonheur de ses semblables, plus elle rapproche de Dieu.

40. Plus elle se replie sur soi, plus elle isole de Dieu et des hommes.

41. L'affection de cette manière fait le ciel ou l'enfer de chacun. C'est-à-dire que celui qui ne possède pas l'affection de son ami la trouve infernale et préfère la sienne propre.

42. C'est ce qui les engage à se réunir entre âmes ayant les mêmes affections, ce qui forme des sociétés à l'infini.

43. Chaque ame appelle la société dans laquelle elle vit, un ciel.

44. Chaque société matérielle correspond aux sociétés spirituelles et les représente; elles peuvent lier rapport avec elles, les aider, les éclairer dans leurs études, et les protéger contre les sociétés qui leur sont contraires.

45. Ces sortes de sociétés spirituelles et célestes sont ce qu'on nomme états, cieux ou cercles.

46. Elles ne sont toutes qu'un composé d'ames qui ont vécu sur terre, groupées ainsi par homogénéité d'affections.

47. Les productions des lieux habités par ces sociétés, sont en tout semblables à celles de la terre, comme comparaison de formes; mais non comparables en beauté.

48. Ces productions sont appropriées aux besoins, aux goûts et aux affections des ames auxquelles elles sont destinées.

49. Tout ce qui existe en ces lieux est immortel.

50. Les ames dans l'état céleste sont d'une substance tellement impondérable et tenue, qu'elles ne connaissent point d'obstacles.

51. Lorsqu'elle sont complétées, leur union est si intime et indissoluble, qu'elles ne font qu'un seul corps.

52. Une ame, dix ames, cent, mille ames, formant groupe ou société d'affections homogènes, peuvent ne paraître qu'un seul corps aux yeux des autres ames, comme elles peuvent également en connaître le nombre.

53. La substance des ames est tellement indivisible qu'elle ne peut être disjointe, mais étendue ou restreinte à l'infini.

54. L'ame d'un enfant doit par cette proposition présenter le même volume que celle d'un homme, puisqu'elle est homme avant de naître à l'état matériel, comme elle l'est encore après sa séparation de la matière.

Je profiterai de cette proposition pour soumettre à votre étude celles non moins dignes de votre attention que m'a révélées

notre frère Swedenborg, et qui sont contenues dans mon premier volume des Arcanes de la vie future dévoilés.

55. Les hommes existent tous par Dieu de toute éternité.

56. Ils vivent, avant d'apparaitre sur la terre, dans un état spirituel, tous ensemble comme frères et sœurs.

57. Dans cet état, leur moindre désir est satisfait à l'instant. N'ayant jamais connu d'obstacle à la jouissance de leur affection, ils ne savent pas apprécier le charme et le bonheur de cet état, dans lequel ils ne se croient pas heureux.

58. Dieu a trouvé utile de les faire passer par l'état matériel, état de gêne, de douleur, d'esclavage, qui leur sert de comparaison, et fait ressortir à leur jugement les ténèbres de cette création comme les ombres d'un tableau en font ressortir les formes, il le condamne à passer quelques heures (dans l'éternité) dans cet état misérable, et le rappelle à son premier état, qui alors lui semble bien meilleur qu'il ne l'avait apprécié primitivement.

59. L'homme en passant par l'état matériel y contracte des affections qui sont la base de son bonheur futur, selon les décrets de Dieu.

60. Il ne vit matériellement qu'une fois.

61. Tout ce qui lui est possible de penser est renfermé en sa sphère, il n'a que l'embarras du choix.

62. Ces pensées sont des êtres vivants et engendrants, elles sont chez lui, par couple; de l'accouplement de deux pensées peuvent s'agglomérer une masse de pensées plus ou moins semblables, qui domineront les autres, en le portant vers le bien ou le mal.

63. Le soleil qui nous éclaire et que nous nommons tel, n'est pas un globe; c'est un rayon de Dieu même qui est vu par les esprits sous forme de soleil spirituel.

Oui, mes frères, ces propositions sont dignes de votre étude, tout excentrique qu'en paraisse le sens. Dédaignons l'ironie de ceux qu'on nomme savants, cherchons la vérité de bonne foi, sans

prévention; prions Dieu de nous la découvrir, tenons-nous entre l'incrédulité et la crédulité; et ne nions pas ce que nous ne comprenons pas; pouvons-nous rester stationnaires devant les phénomènes journaliers du magnétisme? devons-nous nous contenter de produire, regarder et enregistrer ces phénomènes? Est-ce là que se bornerait le rôle du roi de la création terrestre, comme le nomment nos lettrés? Ah! non, si Dieu nous a départi une plus grande somme d'intelligence qu'aux autres animaux, c'est pour en faire une application raisonnée; ce n'est pas pour nous arrêter aux effets, c'est pour comprendre ces effets et remonter à leur cause. Il doit toujours nous rester un pourquoi? à ajouter à toutes nos études, c'est ce qui constitue l'infini de la création, l'interne de la création et son utilité. Après le pourquoi? vient le comment? C'est dans la connaissance de ces choses que réside toute la sagesse de l'Éternel et toute sa bonté envers nous; il veut que nous sachions en apprécier la grandeur, l'harmonie, la nécessité, pour être en droit d'exiger de nous la reconnaissance la plus pure et la plus dévouée. Prions, étudions, tout le ciel est là. Je termine par cette simple question: La matière ne serait-elle pas le résultat de l'état dans lequel notre ame se trouve momentanément?

STATUTS

DE LA

SOCIÉTÉ SPIRITUALISTE

FONDÉE A PARIS

LE 27 DÉCEMBRE 1848.

Article 1er. La Société spiritualiste ne reconnaît que des égaux et des frères en Dieu.

2. Ses membres n'emploient entre eux d'autre dénomination que celles de frère et sœurs. Les droits et les devoirs des deux sexes sont égaux.

3. Ils se promettent une affection sincère et durable.

4. Ils se doivent assistance spirituelle par des consolations, et assistance physique par tout le dévouement que peuvent posséder des ames dégagées de l'intérêt matériel.

5. Ils estiment tous les hommes, plaignent les plus affectés de vices; mais ne les condamnent pas.

6. Ne reconnaissant point de chefs entre eux, chacun à tour de rôle préside la séance.

7. Il est nommé chaque année un sécrétaire et un trésorier par voie d'élection.

8. Chaque membre porte un numéro d'ordre tiré au sort à la fondation de la Société, numéro continué dans le même sens aux récipiendaires.

9. Le vote est public.

Attributions du Président.

10. Le président ouvre la séance par une prière à haute voix, sollicitant au nom de la Société, la bénédiction et la lumière divines sur ses travaux.

11. Il donne la parole au secrétaire, qui communique les faits et la correspondance survenus dans l'intervalle des séances.

12. Il accorde la parole à qui la demande.

13. Il résume, met aux voix les propositions faites, et en proclame le résultat.

14. Il propose les récipiendaires qui désirent faire partie de la Société, à la visite du lucide.

15. L'admission ayant lieu, il leur donne connaissance des statuts de la Société, auxquels chacun doit être soumis, reçoit leur adhésion écrite et leur délivre un numéro d'ordre.

Attributions du Secrétaire.

16. Le secrétaire dresse les procès-verbaux des séances, répond aux demandes de toute nature qui lui sont adressées, en donne connais-

sance à l'assemblée à chaque séance, conserve les manuscrits, procès-verbaux, livres, donnés ou achetés par la Société, et en rend un compte exact à la fin de l'année.

Attributions du Trésorier.

17. Le trésorier encaisse les fonds qui lui sont confiés, les distribue sur des bons votés par l'assemblée et signés du secrétaire. Ces bons sont pour acquitter les frais divers. Il rend ses comptes à la fin de l'année.

Ordre des Séances.

18. Le président, le secrétaire et le trésorier sont placés près l'un de l'autre pour la facilité des communications. Entre eux, lecture du procès-verbal de la dernière séance est donnée.

19. Le silence le plus parfait est observé sur la réclamation du président, pendant le sommeil des lucides.

20. Il n'est endormi qu'un lucide à la fois, et il n'est questionné que sur une des choses suivantes : 1° maladies ; 2° apparitions ; 3° conseils demandés aux bons esprits ; 4° questions métaphysiques.

21. N'ayant que des demandes utiles à adresser, et voulant éviter toute discussion qui puisse compromettre la lucidité du somnambule, il n'est jamais fait d'arguments aux lucides, et les questions dont on désire la solution sont connues et votées d'avance.

22. Toute solution obtenue devient la propriété d'une discussion de conscience et non d'une discussion orale.

23. Il n'est pas admis d'étrangers aux séances, que les malades porteurs d'une autorisation de médecin.

24. Chaque malade doit être présenté par un membre de la Société, et se retirer aussitôt qu'il a été visité.

25. Tout conseil donné aux malades dans ces séances est gratuit.

26. Toute expérience de curiosité terrestre est défendue.

27. La séance est continuée par la communication des faits observés ou connus des membres de la Société.

28. Elle est terminée par l'admission des récipiendaires, présentés

chacun par un membre de la Société, après qu'ils ont rempli les formalités de l'article 15.

29. Le nombre des membres est illimité.

Devoirs réciproques des Sociétaires.

30. Chaque sociétaire verse à la caisse une cotisation annuelle de 12 francs, payable par douzièmes, afin de subvenir aux frais d'impression et autres, votés par l'assemblée.

31. Les sociétaires sont tenus d'assister à chaque séance, sous peine de payer une amende de 50 centimes. En cas d'empêchement, ils sont obligés d'en avertir le secrétaire avant l'heure de la séance.

32. Les femmes, les maris et les lucides de la Société, ont droit d'assister aux séances.

33. Les lucides de la Société sont exempts de cotisation, et ont les mêmes droits que les sociétaires.

34. Chaque sociétaire a droit à un exemplaire des publications de la Société.

35. Les sociétaires correspondants ont le même droit, moyennant une cotisation de 6 francs par an.

36. Tout sociétaire qui met un retard au dessus de trois mois dans le versement de sa cotisation est rayé du tableau des membres de la Société, et n'a aucun droit aux sommes versées antérieurement.

37. Chaque frère atteint de peines morales ; obsessions ou tout autre chose contraire à la paix de l'âme et à la santé du corps, est en droit de réclamer l'assistance morale et physique de ses frères, pour recouvrer le calme dont il est privé. La prière est employée en premier lieu et un magnétisme individuel ou général, s'il le désire.

38. Les femmes et les maris des sociétaires ont droit aux mêmes secours.

39. Les sociétaires qui ont des lucides traitant des maladies, sont tenus d'en faire la déclaration au secrétaire, qui les inscrit sur le tableau, pour que les malades sociétaires aient le droit de choisir par lequel ils désirent être conseillés.

40. En cas que le magnétisme soit conseillé, le malade a le même droit au choix de son magnétiseur, si ce dernier n'a pas quelqu'autre sociétaire à magnétiser.

41. Plusieurs lucides ne peuvent être consultés à la fois sur le traitement à suivre à l'égard du malade.

42. Sur la demande du sociétaire malade, il lui est envoyé deux frères, à son choix, pour l'assister dans ses derniers moments; ils doivent représenter à son moral affaibli, combien il est heureux d'être si près de rejoindre ceux qui nous attendent avec tant d'amour et d'impatience.

43. Tous les sociétaires sont obligés de conduire le corps du partant au champ du repos, où un discours de circonstance est prononcé par celui qui le désire, au nom de la Société, sur la tombe du décédé.

44. En cas que personne ne réclame cette priorité, le secrétaire est tenu de le prononcer.

45. Chaque membre de la Société quittant l'état matériel, selon l'élévation de son état présent, suppliera Dieu de lui permettre d'éclairer ses frères de la lumière de l'Esprit-Saint, ou de réclamer de leur amitié l'acquit de quelques devoirs spirituels qu'il croirait utiles à son repos. Ce que chaque sociétaire s'engage à remplir, s'il est en son pouvoir et selon sa conscience.

Nous nous engageons devant Dieu, notre souverain père, à l'accomplissement des devoirs qui nous sont tracés dans ces Statuts, que nous avons signés après un mûr examen et en avoir délibéré dans notre conscience. En foi de quoi nous nous sommes déclarés membres de la Société spiritualiste, fondée le 27 novembre 1848 à Paris, assurant que nous croyons : 1° en Dieu; 2° en l'existence individualisée des ames, après leur départ de la terre; 3° à la possibilité qu'elles ont de communiquer avec les lucides, par la permission divine.

ARTICLES ADDITIONNELS

Aux Statuts de la Société Spiritualiste de Paris.

Article 1er. Il est fondé un journal ayant pour titre : *Le Magnétiseur Spiritualiste.*

Ce journal a pour but de répandre les doctrines spiritualistes, en mentionnant tout ce qui est produit et discuté par les membres de ladite société, et tout ce qui est connu d'eux.

2. Il parait de trois mois en trois mois, par cahiers de 32 pages, grand in-8o.

3. L'abonnement est de 4 francs par année : on ne peut s'abonner pour moins d'un an.

4. Il est géré par un frère ou une sœur, nommé à la majorité, et qui ne récolte aucune rétribution.

5. Les frais d'impression et de distribution, sont à la charge de tous les membres de la Société.

6. Les bénéfices sont encaissés pour fournir aux œuvres de fraternité.

7. Ses colonnes sont ouvertes à tous les sociétaires indistinctement; leurs écrits sont renfermés dans les limites tracées par les statuts; ils ne peuvent être insérés sans le vote de la majorité.

8. La Société s'interdisant toute discussion politique, aucune question de cette nature ne trouve place dans son journal.

9. Toutes les questions de principes, religieux, de philosophie et de science sont traitées en toute liberté, mais avec bienveillance, ménagement et fraternité.

Ont signé les Sociétaires dont les noms suivent :

1. **BLESSON.**	9. **LEMOINE.**
2. **DUTEIL.**	10. **FLICHY.**
3. **ROGER.**	11. **DE LONGUEVILLE** (Mme).
4. **DECRION.**	12. **LEVI** (Madame).
5. **LECOCQ.**	13. **GASPART.**
6. **BLOUET.**	14. **LEJEUNE.**
7. **D'HÉRICOURT** (Madame).	15. **DUROND** (Mademoiselle).
8. **CAHAGNET.**	16. **ANTOINE.**
	17. **MAROZ.**

SOMNAMBULES DE LA SOCIÉTÉ.

Madame Adèle MAGINOT ;
Madame VASSEUR ;
Madame Caroline .....
Mademoiselle LEMAIRE ;
M. Émile REY.

UNE APPARITION
DE DELEUZE.

O Mort, où est ton aiguillon !
O sépulcre, où est ta victoire !
(*Evangile.*)

Femmes, mes sœurs, qu'allez-vous redemander à cette tombe sur laquelle coulent vos larmes? Seraient-ce ceux que vous avez aimés? Mais la tombe ne peut enchaîner l'ame immortelle; n'abaissez donc plus vos regards sur la terre où ils n'ont laissé qu'un peu de cendre, levez-les pleins de foi vers les cieux : c'est là, quand, ils ne sont pas à vos côtés, qu'ils habitent de splendides régions inondées de l'éclatante lumière de Dieu. Vous les pleurez comme morts, ces objets de vos affections, ils sont plus vivants, plus puissants que vous; leur âme n'est pas le soufle qui s'évapore, mais l'amour et l'intelligence enfermés dans une forme humaine spiritualisée. Pour vous prouver, ô mes sœurs! ces consolantes doctrines, je ne veux que vous citer un fait.

Si vous vous occupez de magnétisme, vous avez entendu parler de Deleuze, le magnétiseur habile, bienveillant et consciencieux, et vous n'ignorez pas qu'il est mort depuis bien des années. Lorsque j'eus lu ses écrits, je me pris d'une immense affection pour cet homme que je n'avais jamais vu; et comme j'avais lu les Arcanes de notre frère Cahagnet, je voulus m'assurer par moi-même de l'existence individualisée de l'ame après la mort. Je choisis pour faire mon expérience une jeune dame très-sensible à l'action du fluide, qui ne savait pas un mot de magnétisme, et ignorait même le nom de celui que je voulais demander. Je la mis en sommeil et la priai d'appeler Deleuze; à mon grand désappointement, cette dame est une extatique qui ne voit les

esprits que dans leur sphère resplendissante, et tels que les a transformés l'immortalité ; je ne pus donc m'assurer de l'identité de Deleuze, qui se présentait à elle sous une forme humaine, diaphane, enveloppée d'une atmosphère lumineuse. Deleuze était un grand magnétiseur, me dit-elle, et une excellente nature. Cela ne me prouvait rien ; car il pouvait y avoir entre elle et moi communication de pensée et de sentiments. Pour lever mes doutes, j'adressai à l'Esprit des questions sur le magnétisme, et je lui demandai des conseils : il m'expliqua la nature et les effets du magnétisme. Il me prescrivit l'humilité et la prière, m'enseigna la manière d'opérer par des passes lentes, molles, continues ; puis il se plaignit que la science fût dans une mauvaise voie ; me mit en garde contre les fautes et les erreurs de ceux qui la pratiquent, et termina en me conseillant de lire avec recueillement et attention l'un de ses ouvrages ayant pour titre : *Du Magnétisme animal selon les lois naturelles et divines*, m'assurant que je trouverais cet ouvrage rue des Grès. Je m'informai d'abord, auprès de magnétiseurs instruits, si cet ouvrage existait ; tous m'assurèrent qu'il n'en était rien ; je n'en allai pas moins rue des Grès, de libraire en libraire ; mais ils furent unanimes à me répondre que Deleuze n'avait rien publié sous le titre indiqué. Ma lucide avait donc été hallucinée ? Ces conseils, qui ne pouvaient être donnés que par un homme profond dans la science, n'étaient donc que des intuitions de l'extase ?..... Je ne pus me résoudre à le croire ; je mis de nouveau ma lucide en sommeil, et, lorsque Deleuze vint à son appel, je lui fis le reproche de m'avoir mise dans l'erreur. — Je ne vous ai pas trompée, me répondit-il ; mais les libraires chez lesquels vous êtes allée ne peuvent avoir cet ouvrage, puisqu'il est manuscrit ; sur l'observation que je lui fis qu'on ne me le prêterait pas, il me dit que lui-même dicterait à ma lucide les pages qu'il croirait nécessaires à mon instruction.

Sur ces entrefaites, notre frère Cahagnet endormit le petit

Emile, dont il est parlé dans les Arcanes, et fit demander Deleuze, qui apparut cette fois tel qu'il était sur la terre. A peine son nom fut-il prononcé que l'enfant dit : — Il n'est pas très-grand ; il a les cheveux noirs, et la figure un peu brune. — De quelle couleur sont ses yeux, lui demanda-t-on ? — Dame, répondit l'enfant, comment reconnaît-on la couleur ? Est-ce le grand rond ou le petit qu'il faut regarder pour dire la couleur? — C'est le grand, lui répartit M. Cahagnet. — Eh bien, il sont bruns ; il a le nez qui rabat un petit peu du bout, la bouche est assez grande. — Comment est-il habillé ? — Je lui vois une redingotte noire. — Te semble-t-il bon ou méchant ? — Il a l'air bon ; je l'aimerais bien. — Quel âge lui donnes-tu ? — Une cinquantaine d'années ; il a un petit bouton près de l'œil.

Le frère Cahagnet n'ayant vu ni Deleuze ni son portrait, ne pouvait se prononcer sur la valeur de ce signalement : il demanda seulement à l'Esprit s'il avait écrit un ouvrage ayant pour titre : *Du Magnétisme animal selon les lois naturelles et divines*. Et l'Esprit répondit affirmativement. — Le frère Cahagnet s'informa alors à plusieurs personnes qui avaient connu Deleuze si le signalement donné par l'enfant était exact. On le trouvait vrai, excepté la couleur des cheveux, qui étaient gris ou blancs au moment de sa mort, âgé qu'il était alors de soixante et quelques années.

Le frère Cahagnet fit la connaissance de notre sœur, madame Lévy, publicatrice du journal l'*Hermès*, qui, conséquemment, avait dû se trouver en rapports journaliers avec Deleuze. Notre sœur donna le signalement du grand magnétiseur, qui se trouva parfaitement semblable à celui qu'avait donné le jeune Emile. Elle affirma très-positivement que ses cheveux étaient noirs à cinquante ans, que le signe à côté du sourcil était exact. Elle assura de plus que Deleuze lui avait proposé d'éditer un ouvrage portant à peu près le titre indiqué plus haut. Tous nos doutes alors furent levés. C'était bien Deleuze qui avait apparu à ma lucide ,

et n'avait parlé par sa bouche ; dans la sphère spirituelle qu'il habite, resplendissant et transformé, il s'occupe toujours de la science qu'il cultivait ici-bas. Il a conservé son amour, sa mémoire; il aime ses disciples, les assiste, les inspire ; il entend ceux qui l'appellent, et il vient les diriger, les conseiller ; il se présente à l'extatique dans sa gloire, puis voyant que nous doutons de son identité, il apparaît au somnambule sous ses traits et ses vêtements terrestre.

Que faut-il conclure de ces faits, mes sœurs, sinon que l'âme, dégagée de la matière est heureuse, et a des sensations plus raffinées que les nôtres ; sinon qu'elle demeure dans ses affections, ses pensées, sa mémoire ; sinon que pour elle il n'y a plus de distance, ou qu'elle franchit l'espace avec autant de rapidité que la pensée, pour venir auprès de ceux qu'elle aima sur la terre, et qu'elle aime plus parfaitement au ciel.

Console-toi donc, mère désolée, ton jeune enfant, que la mort faucha comme un épi mûr pour la moisson, erre souvent autour de toi ; il te sourit, il t'aime ; ce fils, dont le vent glacial de la tombe a fané la brillante et vigoureuse jeunesse, quitte souvent les régions heureuses du ciel pour soutenir et consoler ton cœur brisé par la séparation ; ta fille, riante et fraîche comme le lys des vallées, et qui, à l'aurore de sa vie, penchée sur ton sein maternel, reçut ton dernier baiser terrestre, elle te tend les bras, elle s'attriste de tes larmes. Pauvre mère ! n'as-tu donc pu contempler ton enfant dans la mort? Ce dernier sourire, errant encore sur des lèvres à jamais muettes, ne t'a-t-il donc pas parlé d'amour et d'immortalité?

Et toi, jeune fille, versant des larmes sur la tombe de celui qui posséda ton cœur ! Toi, malheureuse épouse, séparée de la moitié de toi-même, consolez-vous ; ceux que vous avez aimés descendent souvent de leurs demeures éternelles, pour calmer votre douleur.

O vous tous et vous toutes qui pleurez avec ce désespoir ne

procédant que de l'absence de foi, raffermissez vos cœurs; vous rejoindrez ceux qui vous attendent dans le séjour éternel; car la tombe n'est que le berceau de l'immortalité : c'est de là que s'élance l'ame radieuse, pour entrer dans le monde des causes, et vivre à jamais de l'amour, et de la vérité émanés du Seigneur. Ressuscitée par la toute-puissance de son Dieu, elle se pare des grâces d'une éternelle jeunesse, des charmes d'une éternelle beauté. Vivante, aimante et puissante, elle chante : Hosannah! Hosannah! Gloire à Dieu, au plus haut des cieux! car nous sommes immortels. O mes sœurs! répétons avec elle : Gloire à Dieu! L'ame ne quitte son vêtement terrestre que pour être plus heureuse et plus aimante. O Mort, alors où est ton aiguillon? O sépulcre où est ta victoire?

Jenny d'Héricourt.

Naissances et Morts sympathiques.

Au bruit de la terrible canonnade de juin, naissaient à Paris, deux enfants jumeaux, garçon et fille, non pas au grand contentement des parents, qui étaient pauvres, et sous l'empire des pénibles angoisses dont chacun était assiégé dans ces jours de désolation, mais à leur grand étonnement. En dépit de tout calcul humain, ces deux enfants, d'une santé fort bonne en apparence, furent envoyés en nourrice à quelques lieues de Paris, chez les deux sœurs. A peine le premier mois fut-il écoulé, que les nourrices chargèrent le messager d'en toucher le montant chez la mère. Cet homme, soit paresse ou mauvaise volonté, ne se présenta pas pour s'acquitter de sa commission, et retourna au village, dire aux nourrices : Je n'ai pas d'argent, si la mère ne peut payer le premier mois, elle paiera encore moins les suivants; croyez-moi, reportez ces enfants-là, c'est dans votre in-

térêt que je vous donne ce conseil. Ces femmes, désolées, s'empressèrent de revenir à Paris et de déposer leur coûteux fardeau chez la mère, qui ne sut, en premier lieu, ce que cela signifiait. Le mensonge du messager fut reconnu : la mère était sans ouvrage. A la vue de ces deux petits anges, elle prit la résolution de ne plus s'en séparer, congédia les nourrices et garda ses enfants. Quelques mois s'étaient à peine écoulés que le petit garçon, qui était né le premier, fut pris de douleurs de tête si violentes, qu'en quelques jours il rentrait dans sa céleste patrie ; mais ne voulant pas sans doute y rentrer seul, vu qu'il en était sorti à deux, il attendit un instant sa chère et bien-aimée compagne, qui fut atteinte de la même maladie le lendemain du jour où son frère avait perdu la santé, et mourut le lendemain de son ami. Le petit garçon était décédé une heure trop tard, on ne put en recevoir la déclaration à la mairie, ce qui fit que le lendemain on enregistrait les deux décès comme on avait enregistré les deux naissances. La sage-femme de laquelle je tiens cette histoire, leur avait ouvert les portes de ce monde, comme elle leur ouvrit celles de l'autre, car ils sont morts tous les deux dans ses bras. Le même cercueil, la même tombe, les mêmes douleurs entourent ces deux célestes créatures, qui vécurent assez longtemps parmi nous pour être témoins de nos misères. Était-ce deux âmes créées l'une pour l'autre ? Tout porte à le croire : les phénomènes de leur courte existence sont assez frappants pour trouver place dans nos colonnes, comme nous y mentionnerons tout ce qui sort des lois ordinaires.

Alp. Cahagnet.

[illegible]

Apparitions en Songe.

Le caractère de l'apparition a de remarquable qu'il se reconnait par la communication des esprits entre eux, où l'esprit en-

core enfermé dans la matière , peut percevoir , dans un songe comme dans l'extase, l'esprit qui en est dépouillé , entendre ses paroles, y répondre, l'interroger et se rappeler parfaitement d'avoir vu, reconnu, entendu ledit esprit portant la forme humaine, sans laquelle il lui serait impossible de reconnaître l'identité de la personne apparue, on s'empresse de raconter ces sortes de visions, qui sont aussitôt oubliées parce qu'elles rencontre le sarcasme qui s'attaque à toutes les choses surnaturelles.

Pour nous, spiritualistes, dont la foi aux apparitions ne peut faiblir devant l'incrédulité des savants du siècle, nous devons admettre l'apparition en songe comme aussi vraie que celles que nous obtenons par nos lucides. A ce sujet, je citerai un songe que ma femme a fait cette nuit, qui est d'une précieuse netteté.

Ma belle-mère m'est apparue , me dit-elle. Ah ! c'était bien elle, avec ses petites manies, sa tranquillité, ses habitudes régulières d'une femme de soixante-dix ans.

— Comment vous trouvez-vous ? d'où venez-vous ? lui ai-je demandé (me ressouvenant bien qu'elle était morte). — Je viens vous voir, ma fille ; j'ai obtenu la permission de passer un moment avec vous. — Qui a soin de vous ? Personne. Il ne faut pas le dire : je suis dans le troisième brouillard. — Qu'y faites-vous ? — Je ne puis pas dire ça ; mais j'y suis très-heureuse. Adieu !

Je laisse à mes frères à juger si cette apparition est un effet de l'imagination.

DUTEIL.

6 janvier 1849.

GUÉRISONS MAGNÉTIQUES.

A peine avions-nous fondé notre Société, que deux de nos frères tombaient malades, et réclamaient de notre amitié ce que la veille ils promettaient de faire pour nous.

Le frère Roger était atteint d'une hallucination de l'ouïe, qui le faisait s'entendre parler à la distance de cent pas, comme si c'eût été un second personnage qui lui adressât la parole, et la parole des autres produisait un tel écho dans sa tête, qu'il en ressentait une insupportable douleur ; à ce symptôme se joignit une fièvre assez forte pour qu'il réclamât les conseils d'Adèle ; il les suivit, et en très-peu de jours il fut tiré de cette douloureuse position.

—

Le frère Blouet m'ayant fait demander le lendemain de notre séance, j'y allai et le trouvai couché, souffrant d'une grande douleur dans les reins, d'une courbature et d'une fièvre très-forte ; quelques douleurs aussi se faisaient sentir dans les cuisses et les genoux ; je le magnétisai, le fis suer fortement et le laissai beaucoup mieux.

Le surlendemain, il me fit demander de nouveau, m'écrivant qu'il avait toute la partie inférieure du corps paralysée, j'y fus de suite, il était désespéré : *A mon âge, disait-il, être ainsi paralysé ! j'aimerais autant mourir.* Je m'adressai au moral avant de m'attaquer au physique. Je le fis asseoir sur le bord de son lit, les deux jambes étaient rouges, enflées, raides et très-sensibles au contact le plus léger ; elles étaient collées l'une contre l'autre et, je l'avoue, si je n'avais pas eu confiance en ce que nous avait dit M. Swedenborg, *qu'il renforcerait notre action magnétique*, je ne sais si j'aurais pu opérer comme je l'ai fait. J'assurai notre bon frère qu'avant une demi-heure il marcherait. Il secoua de la tête avec incrédulité, car il avait passé une nuit affreuse : après dix minutes de magnétisation, je le forçai à se tenir debout ; après vingt minutes je lui commandai de mettre son pantalon ; dix minutes plus tard, malgré lui, je l'entraînais dans le milieu de sa chambre, lui intimant, au nom de notre maître, de croire en sa guérison, lui assurant que j'avais arrêté les progrès du mal ; je lui prêtai mon bras pour traverser dans une autre

pièce ; il le quitta au moment où je m'y attendais le moins, s'aidant seul contre les murs, et alla s'asseoir dans un fauteuil dans une troisième pièce, restant très-étonné d'avoir ainsi fait, seul, un trajet que deux hommes vigoureux lui avaient fait faire sur leurs bras, la veille. Pour s'assurer s'il ne révait pas, il se leva de nouveau, tout seul, s'appuyant sur le bord de sa table, il en fit le tour à son grand contentement : je le quittai alors plein d'une secrète joie, et croyant à sa prochaine guérison.

Deux jours après il me fit dire de revenir, je le trouvai assis dans un fauteuil, aussi désolé que le premier jour. Il souffrait horriblement dans les deux genoux, dont un était enflé, et dans le poignet droit, qui était aussi enflé ; je crus reconnaître là un symptôme de goutte et lui en fis part. Si le mieux avait disparu, la foi ne l'était pas moins, et lorsque je tentai de la rappeler en lui, je le dis à regret, je fus écouté avec un découragement et un oubli de ce qui s'était passé à la dernière séance, qui me firent peine.

Bloquet ne réfléchissait pas que tout malade qu'il était, il se trouvait assis, tout habillé, dans un fauteuil, quand primitivement, selon lui, il ne pouvait même pas supporter les draps de son lit. Le mal rend injuste et aveugle fort souvent ; je ne fis aucune attention aux doutes de mon frère, je lui dis avec un accent de conviction qui le pénétra : Je ne sors pas d'ici que vous n'ayez fait un tour avec moi. Un rire d'incrédulité fut toute sa réponse. Une demi-heure après il faisait deux fois le tour de sa chambre sans aucun appui, et je pouvais impunément lui frictionner les genoux avec une certaine pression, sans lui en faire ressentir aucune douleur.

La main droite, dont il ne pouvait pas plier un seul doigt, put me serrer un doigt avec une telle force, qu'il m'eût été impossible de l'arracher à cette pression : je quittai Blouet plein d'espoir et, comme on le voit, beaucoup mieux qu'à mon arrivée.

Le surlendemain, ne pouvant aller le magnétiser de nouveau,

je priai le frère Duteil d'y aller et le faire ; l'amélioration fut telle que le lendemain, Blouet vint à la maison en voiture, je le magnétisai pour la quatrième fois, il s'en retourna à pied. La distance est de 17, rue Tiquetonne, à 85, rue d'Enfer.

Il nous reste prouvé que dans l'affection de la goutte le magnétisme est d'un grand soulagement ; qu'il peut abréger de beaucoup la longueur des accès, car Blouet était pris à trois membres, et souffrait à ne pas cesser de crier.

Que Dieu veuille qu'il n'en soit jamais repris.

Alp. CAHAGNET.

Le frère D... était affecté depuis dix-huit mois d'une maladie du pylore, qui l'empêchait de digérer aucun aliment, paralysait ses forces au point que la moindre course le fatiguait horriblement. Désespéré, croyant ne jamais recouvrer la santé, et accusant Dieu de ses souffrances ; il me fit part un jour de sa triste position ; je lui proposai de le magnétiser, ce qu'il accepta avec plaisir. A peine six semaines étaient écoulées, que D. digérait sans peine, et supportait des fatigues comme avant son mal. Pendant ce traitement, je ne m'adressai pas qu'au mal physique, car le moral était non moins malade : D. avait appris à l'armée à rire un peu de tout, *même de Dieu* ; je lui fis comprendre que je ne pourrais lui faire tout le bien qu'il ressentait, si Dieu ne m'assistait pas ; je lui prêtai les *Arcanes de la vie future dévoilés*, de notre frère Cahagnet. Ce livre fit une telle impression sur son esprit, que quelques jours après j'avais près de moi, priant et pénétré de la même humilité, un frère en spiritualisme, aussi avancé et croyant que je l'étais moi-même. Deux mois suffirent au magnétisme pour lui rendre une santé aussi parfaite que désirable.

Un jour D... vint me rendre visite. A son air embarrassé, je vis qu'il avait quelque chose de secret à me communiquer ; nous montâmes dans mon bureau, où D... prit la parole en ces termes :

« Frère, je viens réclamer de votre obligeance un petit service : je dois beaucoup de reconnaissance à une personne qui m'a fait le plus grand bien que l'homme puisse désirer sur terre ; je voudrais lui faire présent de cette timbale, comme marque de gratitude seulement, car je ne pourrai jamais m'acquitter de tout ce que je lui dois ; je venais vous prier de vouloir bien appeler la bénédiction de Dieu sur elle, pour qu'elle lui porte bonheur dans toutes ses entreprises. » D... se mit alors à genoux près de moi, et nous priâmes ensemble le Seigneur de vouloir bien nous accorder cette grâce. A peine fûmes-nous relevés, que D... me présenta la timbale en me disant : « Frère, permettez-moi de vous l'offrir, comme une bien faible marque de ma reconnaissance, et puisse Dieu unir nos cœurs d'une amitié aussi sainte qu'éternelle. »

La délicate action de mon frère me payait au centuple de l'amour que je lui avais voué, et me prouvait que tout n'est pas ingratitude dans le magnétisme.

Que Dieu lui conserve la santé et sa sainte lumière.

BLESSON.

Paul Gangot, souffrant de la poitrine et ayant toussé pendant toute la nuit précédente, me prie de le magnétiser ; ma santé ne me le permettant pas, je magnétise un morceau de papier gris (1), qu'il pose sur sa poitrine. Dix minutes s'étaient à peine écoulées qu'il éprouve des maux de cœur, des envies de vomir ; je lui fais,

(1) Voyez le 73e numéro du *Journal du Magnétisme*, contenant le récit d'une cure très-curieuse, opérée par notre digne ami J.-B. Borreau, de Niort, qui s'est servi des moyens intermédiaires. On peut nommer ce genre de médication l'homœopathie du magnétisme. Ces faits merveilleux ne doivent pas être rejetés par ceux qui croient à la vertu de l'eau magnétisée et des réservoirs magnétiques. Plus tard, nous citerons des faits plus merveilleux encore, dont l'expérience démontrera la réalité.

(*Note du gérant.*)

prendre alors un verre d'eau magnétisée. Les symptômes augmentent, mais un quart d'heure après toute souffrance avait disparu.

—

Euphrasie Gaugot, sœur du précédent, avait eu l'imprudence, il y a six ou sept mois, de se mettre dans un bain froid, dans un moment critique : j'ignorais ce fait, lorsqu'il y a quelques jours, elle se plaignit de violentes coliques : un morceau de papier gris appliqué sur le ventre fit réapparaître les menstrues, qui coulèrent avec abondance.

Joséphine Gaugot souffre depuis longtemps ; son malaise est général ; la partie dont elle se plaint le plus est l'estomac ; j'y fais appliquer un morceau de papier magnétisé. Quelques temps après il se manifeste de la chaleur et des élancements de chaque côté des seins ; la respiration est gênée, la poitrine douloureuse ; le soir, ma femme la magnétise, elle se trouve beaucoup mieux : il ne lui reste qu'une légère douleur à la cuisse ; quant à sa sœur Euphrasie, un léger mal de tête est le seul fâcheux symptôme qu'elle éprouve maintenant, et le flux menstruel étant abondant l'enlevera.

DÉCRION.

Le Gérant, Alp. CAHAGNET.



SOUSCRIPTION

AU 2e VOLUME

DES ARCANES.

Ce deuxième volume contiendra une cinquantaine d'apparitions nouvelles, appuyées sur des procès-verbaux signés par des personnes de diverses nations, parmi lesquelles figurent des princes, comtes, vicomtes, barons, ministres des différents cultes, rentiers, négociants, hommes de lettres, magnétiseurs, etc.

Ce volume renferme : 1° une foule de faits surnaturels obtenus par des magnétiseurs; 2° la réfutation des objections faites sur le contenu du premier volume; 3° plusieurs citations de philosophes spiritualistes sur l'immortalité de l'âme.

Le format et le prix de ce second volume sont les mêmes que pour le premier.

Aussitôt qu'il y aura un nombre suffisant de souscripteurs, l'ouvrage paraîtra. — On souscrit au bureau du journal.



ARGENTEUIL. — Imprimerie de PICARD.

LE MAGNÉTISEUR

SPIRITUALISTE

JOURNAL

Rédigé par les Membres

DE LA

SOCIÉTÉ SPIRITUALISTE DE PARIS.

DU MAGNÉTISME ET DE L'HOMŒOPATHIE.

Infortunés Magnétiseurs, malheureux Homœopathes, qu'allez-vous devenir? N'entendez-vous donc pas les Allopathes vous crier de leur voix de fausset : mais insensés, vous perdez la science ! Nous vous passons votre amour pour *vos semblables*, mais comment voulez-vous que nous tolérions les guérisons avec quelques passes, ou quelques cuillerées d'eau ! N'est-ce pas un scandale que de vous voir audacieusement proscrire les saignées, les sangsues, les exutoires, les purgatifs, les potions, les tisanes, les moxas et une foule d'autres choses qui, nous en convenons, font de nos malades des martyrs avant d'en faire des cadavres; mais comment voulez-vous que nous vivions si nous n'allongeons les souffrances des autres? Comment les pharmaciens paieront-ils patente, éleveront-ils une famille s'ils ne vendent rien ou seulement un quart de grain de chaque espèce de médicament par année? Et cette florissante administration des Pompes funèbres qui nous doit tant de remerciements et de couronnes, il faudra donc qu'elle diminue son personnel? que de croque-morts, bon.

Dieu, réduits à la mendicité! Disciples de Mesmer et de Hanemann, nous vous en prévenons solennellement, si vous ne vous convertissez et ne revenez à Broussais, Bouillaud, etc., nous vous jetterons aux gémonies scientifiques, car quiconque a de la science et de la logique est un âne, quiconque guérit vite et par des moyens simples est un charlatan, quiconque n'aime ni les apothicaires ni les croque-morts ne peut être un honnête homme.

Quels sont donc les doctrines de ces Magnétiseurs et de ces Homœopathes anathématisés par la très-respectable corporation médicale? Les voici, mon cher lecteur et ma chère lectrice.

Mesmer dit en résumé : la force vitale seule est malade; si elle ne triomphe pas par elle-même, une autre force peut seule la guérir : c'est la *force vitale humaine* qui est appelée à opérer cette cure.

Hanemann dit en résumé : la force vitale seule est malade; si elle ne triomphe pas par elle-même, une autre force peut seule la guérir : c'est la force médicamenteuse, appliquée d'après la loi des semblables, qui est appelée à opérer cette cure.

Il est certain, pour tout observateur intelligent et consciencieux, que le Mesmérisme et l'Hanemanisme détruisent la maladie dans son germe : ce fait n'est plus contestable que pour les aveugles ou ceux dont les intérêts sont lésés par cette vérité; or, s'il est toujours admis en logique que deux effets semblables ne peuvent procéder que d'une seule et même cause, il doit paraître évident que l'homœopathie et le magnétisme, produisant les mêmes effets, ont une origine, une cause commune.

Qu'on veuille bien nous permettre, à nous profanes, qui n'avons jamais pénétré dans le temple d'Esculape, qui ne connaissons pas les innombrables assises de cette Babel nommée la science médicale, qui n'avons jamais heurté du pied les décombres que ce gigantesque monument amoncelle chaque siècle sur les pas des explorateurs, qu'on veuille bien nous permettre de dire humblement notre pensée sur la nature, le siége de la maladie et sur les

lois qui président à l'administration des médicaments, qu'on veuille bien aussi ne pas trouver mauvais que nous constations l'identité du Magnétisme et de l'Homœopathie.

Pour nous, tout a une âme intelligente, aimante, agissante; la *vie* n'est que cette âme *une et trinaire*, et la plus simple des molécules en est pourvue. La vie moléculaire est éternelle, immuable ; la vie d'organisation et celle d'agrégation sont passagères et muables.

L'organisation n'est que l'agrégat de *molécules animées* contraintes par une âme supérieure à former le corps qu'elle vient habiter : il y a lutte perpétuelle entre cette vie supérieure organisatrice et les vies moléculaires qui tendent constamment à retourner à leur existence propre.

L'émanation des corps organiques et *dits* inorganiques est une effluve de leur âme et non de leur matière; nous nommons cette effluve vertu ou force. Chaque espèce a une âme propre, conséquemment une vertu ou force propre, révélée par la gangue matérielle qui la spécifie à nos sens.

Comme la nature n'avance du moins au plus parfait que par des nuances insensibles, réunissant dans l'espèce supérieure, à sa vertu propre, celle des espèces inférieures, il est clair que l'homme étant le plus parfait des êtres de notre globe, doit en être le *microcosme*, que son âme doit être la *synthèse de toutes les autres âmes inférieures,* conséquemment renfermer toutes leurs vertus éparses ou autrement posséder toutes les essences.

L'organisation n'étant que l'effet de la vie supérieure, et les molécules qui la composent ne pouvant souffrir de leur désagrégation, s'il y a maladie, ce ne peut donc être que de la vie supérieure : c'est que cette âme, ou force organisante et conservatrice est attaquée du dedans ou du dehors : et comme elle est impondérable, l'ennemi qui vient la gêner doit l'être également, parce que deux choses ne peuvent se toucher, se modifier si elles ne sont de nature similaire. La maladie dans son origine n'est donc

qu'une âme malfaisante s'insinuant dans une autre pour la troubler ; si cette dernière la reçoit, elle grandit, prend des forces et la lutte commence ; cette lutte se traduit à l'extérieur par des symptômes qui ne sont pas le mal mais l'extrêmité du rayon maladif, dont la base est au centre de la vitalité ; mais un effort de cette vitalité pour repousser le principe qui l'obsède.

L'être malade étant une force, la cause morbide une force, n'est-il pas clair que ce qui doit augmenter l'énergie de la première et chasser la seconde n'est et ne peut être qu'une force, puisque deux choses ne peuvent se toucher, se modifier, que par similitude de nature ?

Jusqu'ici Mesmer et Hanemann sont d'accord : tout est dynamique dans la maladie, et la guérison. S'ils paraissent se diviser, non sur la nature de la cause médicatrice, qui pour tous deux est une force, mais sur l'origine, la source de cette force, c'est que ni l'un ni l'autre n'a vu que l'homme renferme toutes les essences, et que les médicaments ne sont que la spécialisation de ces essences. Mesmer employant la vertu animique humaine, synthèse de toutes les autres, et, par elle-même, véritable dynamisation, a d'un seul bond de son immense génie écrit le sommaire de la vraie science médicale, Hanemann, employant la vertu animique des substances hors de l'homme, a dû constater la vertu propre à chaque substance, et trouver la grande loi de similitude, et le moyen de dynamiser, car si le Magnétisme humain ou *synthétique* pénètre par toutes les issues dans l'âme malade, le Magnétisme médicamenteux ou *analytique* ne peut entrer que par la seule qui soit ouverte à son espèce, et il doit subir la dynamisation de la main de l'homme même.

Nous nous résumons en disant que l'Homœopathie est l'analyse du Magnétisme humain ; que le Magnétisme humain est la synthèse de l'Homœopathie ; que ces deux sciences n'en font qu'une et qu'elles se suppléent.

On nous reprochera peut-être d'avoir exagéré la puissance du

Magnétisme en affirmant qu'il renferme toutes les essences. Les *sorciers* de nos campagnes ne produisent-ils pas des effets toxiques souvent effrayants? Donc les médicaments sont en eux comme poisons. Les magnétiseurs bienveillants et consciencieux, ne guérissent-ils pas les maladies les plus graves? Donc les médicaments sont en eux comme force réparatrice.

Mais on ne réussit pas toujours en Magnétisme et en Homœopathie, dira-t-on. C'est vrai, nous en convenons sans peine; l'insuccès prouve la vérité d'une doctrine autant et plus que le succès, et engage les adeptes à rechercher les lois de la science. On sait en Magnétisme que, pour opérer, il faut la volonté, la santé et le fluide; mais si avec cela on n'opère pas, on sera conduit à se demander s'il ne serait pas possible que cela dépendit de l'incompatibilité des fluides. En Homœopathie, l'on sait qu'il faut similitude entre les symptômes morbides et les symptômes toxiques produits par le médicament sur l'individu sain; mais on remarquera qu'une cure manquée par une trentième dilution, sera prompte et radicale par une quinze centième, et l'on se demandera quelle loi doit régir les diverses dynamisations d'un même médicament, et l'on fera des observations qui conduiront à l'application infaillible du Magnétisme et de l'Homœopathie. Que Dieu, auteur, source éternelle de toute vérité, fasse sortir les deux branches de la vraie science médicale de l'état militant où les retiennent encore l'ignorance, la routine et l'intérêt égoïste, homicide; qu'il dirige, éclaire les disciples de Mesmer et de Hanemann, grands génies méconnus, crucifiés, auxquels l'humanité, delivrée de ses guérisseurs, ou plutôt de ses bourreaux patentés, élèvera des statues et qu'elle unira dans une bénediction commune.

Mesmeriseurs, Hanemaniens, tendez-vous une main fraternelle, car vous êtes enfants de la même mère : la *force animique;* appuyez-vous les uns sur les autres pour résister au flot impur des préjugés, de l'imbécilité, de l'insigne mauvaise foi de nos adversaires; force et courage : vous triompherez, car Dien

est avec vous, Dieu est pour vous : ceux que vous avez sauvés, ceux que vous avez consolés sont là pour vous défendre, non par les arguments de la science, mais par ce qui est bien plus fort, l'affirmation des faits. Ils entonnent le chant de reconnaissance qui retentira dans l'avenir : gloire à Mesmer, gloire à Hanemann; car ils ont tari la source de bien des larmes, ils ont fermé bien des fosses, ils ont supprimé bien des douleurs morales et physiques ; à eux, après Dieu, le tribut de tant de grandes et nobles pensées, qui ne peuvent éclore que dans un cerveau sain, instrument désharmonisé par la maladie et réaccordé par les indications de la science qui leur est venue d'en haut. Gloire à Mesmer !... Gloire à Hanemann !

Jenny d'Héricourt.

SOMNAMBULISME.

Le silence de Mesmer à l'égard du Somnambulisme, n'infirme pas qu'il ignorait cette sublime propriété humaine; mais, apportant aux hommes une vérité qui devait attirer sur ce savant le ridicule le moins mérité, il se garda bien d'offrir cette perle précieuse aux yeux de ses ignorants antagonistes, il nous reste prouvé que Mesmer avait étudié cette propriété qu'il définit par le mot de crises, il laisse assez voir dans ses écrits, en parlant des facultés des crisiaques, qu'il en connaissait plus qu'il n'en voulait révéler.

Il était réservé à son honorable disciple, M. le marquis de Puységur, de nous démontrer cette précieuse faculté, qu'il découvrit dans ses admirables cures de Busancy; cette découverte devait amener une révolution totale dans les idées, et la philosophie sceptique des savants de ce temps, à peine la tombe renfermait-elle le grand agitateur moral de ce siècle, M. de Voltaire; il était

donc difficile d'offrir avec succès l'étude d'une telle découverte, à ces têtes bourrelées des sophismes de ce génie, si nous en jugeons par le ridicule qui nous couvre encore après soixante années de lumière. Quel devait être celui qui dut accueillir la précieuse découverte de l'honorable Puységur?...

Chacun, depuis ce temps, voulut employer le Somnambulisme pour satisfaire des curiosités que réclame l'amour du merveilleux; il en est résulté de nombreuses déceptions, on doit le penser, ce qui a fait tomber cette divine faculté dans le domaine du charlatanisme. A partir de ce moment, elle fut couverte du mépris des savants, qui l'avaient été assez peu pour la laisser ainsi errer sur les trétaux, quand elle devait prétendre au plus beau temple du monde. Une propriété qui devient générale, cesse d'avoir de l'attrait pour ceux qui veulent trôner; aussi voyons-nous avec peine des magnétiseurs, qui font école du Magnétisme, dédaigner le Somnambulisme, parce qu'ils n'ont pas su dresser des sujets dignes de leur haute réputation. En vrais apostats, nous les entendons faire chorus avec Messieurs de l'Institut, contre une faculté qu'ils ne comprennent pas, et à laquelle ils doivent leur réputation dans le monde magnétique. Notre intention n'est point d'imiter ces rois de la science; nous nous reconnaîtrons, en tous temps, les humbles disciples des deux grands hommes que nous avons cité, et nous respecterons le Somnambulisme comme une faculté divine, dont l'Éternel a daigné gratifier notre espèce, pour lui permettre d'entrer en rapport avec le monde des causes, et lui démontrer quelques vérités nouvelles.

Nous ne chercherons pas à nier les erreurs qui peuvent surgir de cet état, peu connu, peu étudié, et très-mal défini jusqu'à ce jour : ces erreurs sont-elles dues à l'état, ou à celui qui le provoque? Nous pensons que c'est le défaut d'études, de la part de ce dernier, qui les cause en partie; c'est un son qu'il veut tirer d'un instrument dont il ne connaît pas toutes les touches : s'il savait demander les notes à celles qui doivent les rendre, l'harmonie

pourrait en résulter. C'est une étude longue et laborieuse; elle doit peu convenir à celui qui aime à tourner la manivelle de l'orgue de Barbarie, c'est ce qui arrive de nos jours à une grande partie des magnétiseurs, jaloux de produire, connaître, entendre et posséder; ils demandent à la clarinette le son mélodieux de la flûte; ils se trouvent trompés, et s'écrient dans leur superbe dédain : *le Somnambulisme est un puits d'erreurs, on ne fera jamais une science positive de cette faculté.* Pauvres temps! pauvres hommes! nous n'unissons pas notre voix à la vôtre; nous devons au Somnambulisme la plus grande part de bonheur que l'homme puisse posséder sur la terre, nous avons appris par lui à croire en Dieu, à connaître l'immortalité individualisée de l'âme, et quelques vérités dont le seul nom vous ferait hausser les épaules de pitié nous avons appris à espérer un meilleur avenir, dans un monde ou tout ce que nous avons rêvé ici bas existe : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, trine sacré, digne auréole de l'homme que vous voulez nous ravir, mais que nous posséderons tous un jour, où nous vous verrons, messeigneurs et savants, rapetissés à notre taille, sous la main de notre seul et digne maître.

Votre front superbe qui, sur terre, est ceint du diadême du despotisme, ne sera ni plus noble, ni plus blanc que le nôtre, ceint d'une couronne de bleuets; votre main orgueilleuse qui tient le glaive de la *soi-disant justice*, sera comme la nôtre, armée d'une branche d'olivier, symbole de la paix éternelle; oh! alors nous serons frères, tous enfants de Dieu, du même père, tous égaux et heureux!

Voilà ce que nous a découvert le somnambulisme, que vous réprouvez ou profanez sur vos trétaux, n'en récoltant que l'erreur, la honte et le trouble; nous, nous y puisons le bonheur, et voulons lui rendre le rang qu'il mérite dans le vaste catalogue des propriétés humaines, aussi nous déclarons-nous ses plus fervants apôtres, et sommes-nous prêts à le défendre de toutes nos forces.

Alp. CAHAGNET.

APPARITION.

Laplace a écrit : « qu'il était peu philosophique de nier » l'existence du magnétisme par cela qu'on ne le comprenait pas » et qu'on ne pouvait l'expliquer. (1) » Il est rare de trouver chez un savant aussi distingué une modestie semblable, eux qui toujours, au contraire, prétendent tout expliquer. Que les hommes sceptiques qui liront ces paroles, ne les oublient pas, car elles ne s'appliquent pas seulement au magnétisme proprement dit, mais bien à tous les phénomènes qu'il peut produire, qui en découlent, et qui sont bien plus incompréhensibles au premier abord, tels que tétanos, catalepsie, somnambulisme, extase, produisant à leur tour un autre genre de phénomènes non moins curieux, nous conduisant aux apparitions, etc., etc.

Ces derniers faits, sont d'une évidence toute aussi réelle, que celle du magnétisme lui-même, dont on ne peut douter aujourd'hui. (2)

Actuellement ce qui rencontre le plus d'obstacles à la crédu-

(1) Traité de théorie Analytique du calcul des probabilités.

(2) Pour ne laisser aucuns doutes aux personnes qui, jusqu'à ce jour, n'auraient vu aucune expérience magnétique, nous leur citerons le passage suivant, tiré d'un rapport présenté à l'Académie de médecine en 1831, avec des notes, par le docteur Foissac. On verra, que malgré l'antipathie bien prononcée, que possèdent les médecins pour le magnétisme, ils n'ont pu faire autrement de le reconnaître. Ce rapport signale « l'accroissement de force subit et considérable, comme l'un des signes le moins équivoque, que l'état magnétique existe : on le peut, dit-il, conclure avec *certitude*, par ce seul fait. » Et il vont plus loin, car cette commission pense « que l'Académie devrait encourager les recherches sur le magnétisme, comme une branche très-curieuse de psychologie et d'histoire naturelle. » C'est la conclusion du rapport présenté à l'Académie de médecine, dans les séances du 21 et 28 juin 1831, par MM. Baudois de La Mothe, Fouquier, Gueneau de Mussy, Guersant, Husson, Itard, Leroux, Marc et Thillaye, ses commissaires.

lité est, il faut le reconnaître, ce fait des apparitions, et je le conçois jusqu'à un certain point.

Les matérialistes, qui sont en grand nombre ; peuvent fort bien admettre le magnétisme, le somnambulisme même à la rigueur ; sans pour cela changer aucunement leurs idées. Mais cet autre fait : apparitions d'âmes de personnes décédées ; cela ne peut être admis, car du moment où il faudra qu'ils reconnaissent et adoptent une âme immortelle, individualisée, existant encore malgré ce corps en putréfaction, enseveli à deux mètres au-dessous de la surface du sol, non, au grand jamais, ils ne le peuvent pas ; et rien que cette idée, leur fait lancer bien loin derrière eux, la plus modeste brochure qui ose mentionner de pareilles impossibilités, et voudraient pouvoir faire entrer de suite à Charenton, les hommes qui viennent dire si haut, avoir produit de semblables faits. Et pourtant cela existe.

Je viens donc, moi aussi, augmenter le nombre croissant de ces soi-disant fous, parmi lesquels on compte déjà des matérialistes convertis, et il faut bien qu'il en soit ainsi ; car, comme les faits produits ne disparaissent pas plus avec des discours qu'avec un trait de plume, et que leur existence ne dépend d'aucun caprice humain ; il faudra donc qu'ils restent, en dépit de tous ceux qui pourraient ne pas en vouloir. Et c'est avec ces faits qui se renouvellent tous les jours, que l'existence de l'âme est aujourd'hui démontré mathématiquement.

Je vais faire suivre ces lignes d'une des apparitions les plus récentes que je possède. Elle est exempte de grands détails, il est vrai, mais elle en présente assez pour que la personne pour laquelle on fait l'expérience, ne puisse douter un instant de la réalité de la vision.

Le 21 janvier ma lucide est à Argenteuil où je réside, je désire en profiter pour faire quelques expériences qui puissent servir à fortifier la foi chez différentes personnes à qui j'avais déjà parlé depuis longtemps de ces sortes de faits, je me rendis

donc chez M. Belhote établi à Argenteuil, lui demande qu'elle personne il voudrait que je fisse apparaître, il désire sa grand'mère que je n'avais jamais connue, il me nomme ses noms, que j'écrivis *moi-même* sur un morceau de papier, et je lui dis : vous viendrez à telle heure, ma lucide sera endormie depuis dix minutes, votre grand'mère aura été appelée non devant vous ; et quand vous serez présent, on vous fera part de la personne qui sera apparue, et s'il y a erreur, nous recommencerons à l'instant. Je tenais à toutes ces précautions pour donner une preuve de plus qu'il n'y a aucune communication de pensée. M. Belhote vint à l'heure indiquée, l'apparition avait eu lieu devant quatre témoins, en voici les détails :

Jeanne-Gabriel, Demagny. femme Belhote. — Je vois une femme, grande, cheveux bruns, plutôt un peu clairs, quelque cheveux gris, yeux gris-noir, nez pas trop long et assez gros, bouche ordinaire ; elle me parait avoir soixante-douze ans ; elle a eu une maladie de poitrine, les foies attaqués, c'était même le pire de sa maladie ; le fond de son caractère devait être bon, mais très-colère, vive. Elle m'apparait en robe de couleur et en bonnet.

Je fis part à M. Belhote de ces descriptions qu'il signa, en affirmant qu'à une petite erreur près concernant l'âge qui était de soixante au lieu de soixante-douze, tous les autres détails même le caractère qui à lui seul l'aurait fait reconnaître, tout était d'une parfaite exactitude.

Il nous reste donc cette petite erreur concernant l'âge ; mais en réfléchissant que cet âge n'est pas écrit sur le front ; que c'est une simple évaluation de la lucide, on pourra se rendre compte du manque de précision ; sachant fort bien que dans notre état habituel, la même personne peut paraître à des individus différents ; dix années et même davantage, de plus ou de moins qu'elle ne compte réellement. Nous sommes à même de voir cela tous les jours, de même que nous voyons souvent beaucoup de personnes

ne pas être d'accord sur une même couleur. Aussi quand il n'y aura d'erreur que dans ce sens, ce ne sera jamais une objection valable contre le fait d'une apparition, quand à côté on aura des détails aussi clairs que ceux-ci; on sera à même de voir dans ce journal d'autres faits de ce genre avec des particularités de détails qui feront encore bien plus réfléchir nos sceptiques du jour.

L. Lecocq.

Jets de pierres de la rue des Grès.

J'ai promis, dans le deuxième volume des Arcanes, que je reparlerais de cette affaire, qui a tant ému le quartier Latin; pour m'acquitter de cette promesse, il fallait que je consultasse Adèle, qui pouvait, mieux que toute la police et les *on dit* de Paris me renseigner sur ce phénomène. On sait qu'une maison a été assaillie, pendant près d'un mois, par des projectiles de toute nature. Pour mieux renseigner nos lecteurs, nous empruntons au journal la *République* du 3 février le récit suivant :

« Un fait des plus singuliers, fait qui se reproduit chaque soir, chaque nuit, depuis trois semaines, sans que les recherches les plus actives, la surveillance la mieux entendue, la plus persistante aient pu en faire découvrir la cause, met en émoi tout le quartier populeux de la Montagne-Sainte-Geneviève, de la Sorbonne et de la Place Saint-Michel. Voici ce que constate, d'accord avec la clameur publique, la double enquête administrative et judiciaire à laquelle on procède sans désemparer depuis plusieurs jours.

»Dans les travaux de démolition ouverts pour le percement d'une rue nouvelle qui doit joindre la Sorbonne au Panthéon et à l'École de droit, en traversant la rue des Grès à la hauteur de

l'ancienne église qui a successivement servi d'école mutuelle et de caserne d'infanterie ; à l'extrémité d'un terrain où existait autrefois un bal public, se trouve le chantier d'un marchand de bois au poids et de charbon, chantier que borne une maison d'habitation, élevée d'un seul étage avec greniers. C'est cette maison, éloignée de la rue d'une certaine distance, et séparée des habitations en démolition par les larges excavations de l'ancien mur d'enceinte de Paris, construit sous Philippe-Auguste, mis à découvert par les travaux, qui se trouve chaque soir et toute la nuit assaillie par une grêle de projectiles qui, par leur volume, par la violence avec laquelle ils sont lancés, produisent des dégâts tels qu'elle est percée à jour, que les châssis des fenêtres, les chambranles des portes sont brisés, réduits en poussière comme si elle eût soutenu un siége à l'aide du catapulte ou de la mitraille.

»D'où viennent ces projectiles, qui sont des quartiers de pavé, des fragments de démolitions, des moellons entier qui, d'après leur poids et la distance d'où ils proviennent, ne peuvent évidemment être lancés de main d'homme ? C'est ce qu'il a été jusqu'à présent impossible de découvrir. En vain a-t-on exercé, sous la surveillance personnelle du commissaire de police et d'agents habiles, une surveillance de jour et de nuit ; en vain le chef de de serviee de sûreté s'est-il rendu avec persistance sur les lieux ; en vain a-t-on lâché chaque nuit dans les enclos environnants des chiens de garde ; rien n'a pu expliquer le phénomène que, dans sa crédulité, le peuple attribue à des moyens mystérieux ; les projectiles ont continué de pleuvoir avec fracas sur la maison, lancés à une grande hauteur au-dessus de la tête de ceux qui s'étaient placés en observation jusque sur le toit des maisonnettes environnantes, paraissant provenir d'une grande distance, et atteignant leur but avec une précision en quelque sorte mathématique, et sans qu'aucun parût dévier dans sa courbe parabolique du but invariablement désigné.

» Nous n'entrerons pas dans de plus amples détails sur ce fait qui trouvera sans doute une explication prochaine, grâce à la sollicitude qu'il a éveillée. Déja l'enquête s'étend sur tout ce qui peut se rattacher dans ce but à l'application de l'adage : *Cui prodest is auctor.* Toutefois, nous ferons remarquer que, dans des circonstances à peu près analogues, et qui produisirent également une certaine sensation dans Paris lorsque, par exemple, une pluie de pièces de menue monnaie attirait chaque soir les badauds de Paris rue de Montesquieu, ou lorsque toutes les sonnettes d'une maison de la rue de Malte étaient mises en mouvement par une main invisible, il a été impossible de parvenir à aucune découverte, de trouver une explication, une cause première quelle qu'elle fût. Espérons que cette fois, on arrivera à un résultat plus précis. »

La *Démocratie* du 10 février nous dit :

« Les mystérieux projectiles ont cessé de tomber depuis dimanche au soir sur la maison du marchand de bois de la rue Neuve-Cluny.

» La curiosité publique a été tellement éveillée par le récit qui a été fait dans les journaux de ce drame fantastique, que la force armée est obligée d'intervenir tous les jours et toutes les nuits, contre les envahissements de la foule ; les pierres et autres débris de construction lancés contre la maison du malheureux marchand de bois, mis d'abord sur le compte des revenants et des saints irrités de voir détruire le cloître et l'Eglise, sur l'emplacement desquels passe une nouvelle rue, ces projectiles ne tombent plus depuis que la police a établi sur tous les points des vedettes, et que d'ailleurs il ne reste plus de carreaux de vitre à briser.

» On peut juger, du reste, de l'intelligence de ces projectiles par le fait suivant :

» Dans les premiers jours, le propriétaire du chantier voyait

la couvertdre d'un hangar faite en zinc devenir le point de mire de ces tireurs invisibles; la couverture couraitrisque de céder sous le poids des cailloux. Que fit-il alors? Il étendit sur la toiture des planches sur lesquelles les pierres roulaient sans occasionner de dommages; de ce moment, la batterie changea de point de mire, et dirigea ses projectiles sur la maison où se trouvaient des carreaux et des glaces à briser. Le planchéiage des croisées a dérouté aujourd'hui les artilleurs, qui ont cessé leur feu.

» La police est, du reste, assure-t-on, sur les traces de ces nouveaux malfaiteurs. Une sévère consigne a été donnée et est exécutée pour les prendre en flagrant délit. »

Est-il établi dans ces deux articles que des pierres, énormes ou non, étaient lancées, à des intervalles indéterminés, contre une maison, n'atteignaient qu'elle et ne blessaient personne? Ce fait est-il prouvé? Toute la police et cent mille curieux, ont pu le virifier pendant un mois, des hommes étant apostés jusque sur les toits environnants, ont vu les pierres lancées à une très-grande hauteur au-dessus de leur tête, et atteindre un but qu'aucune machine ni puissance humaine n'auraient atteint avec la même précision.

Que dit la *Démocratie*? Qu'on est sur la trace des coupables et que tout est fini. S'il vous à fallu un mois pour trouver la trace des coupables, vous n'allez pas vite en besogue; si vous êtes sur leur trace, vous les trouverez, si vous les trouvez: vous les jugerez, parce que dans ce fait, il y a attentat contre la propriété et contre la paix publipue, et, pour prononcer, vous mettrez ces coupables en mesure de vous prouver qu'ils le sont, en réitérant devant vous un tel artifice, qui renverse toutes les lois connues en physique, et qui a tant compromis la réputation de vos savants, pendant un mois, aidés dé leur science, de deux cents hommes de police, de deux bataillons de gardes mobiles et de quelques milliers de citoyens pour découvrir d'où provenaient

ces pierres qui semblaient tomber du ciel, décrire une courbe, contre toutes les lois reçues en physique pour entrer juste par une croisée, sans blesser aucun des nombreux curieux qui étaient au bas de ladite croisée, et dans la maison où elles brisaient les meubles. Oh! Messieurs du parquet, vous devez cette preuve à l'attente des savants et des sots; il était curieux d'entendre ce bon peuple dire : C'est de la physique, tout ça, c'est de la chimie. Dans la première hypothèse, nous leur disons ; Priez Philippe et ses célèbres confrères de vous démontrer ce tour. Dans la seconde, c'est sans doute que M. Dumas a administré à Vénus, un peu d'huile de ricin, ce qui l'aura dérangée. Pauvre peuple! pauvres savants! devant votre Sorbonne, au centre de vos écoles, devant cette jeunesse incrédule et studieuse, dans la ville la plus éclairée du monde (dites-vous). Un tel phénomène vous éborgne, et vous n'y répondez qu'au bout d'un mois, quand tout est fini, par ces mots : « La police est sur la trace des coupables. » Vous ressemblez à ces enfants peureux qui, lorsque le danger est passé, recouvrent leur bravoure. Je vous mets au défi, moi, spiritualiste, de vider cette affaire nettement, et de me prouver, par l'expérience que vous pouvez faire, ce qui a été fait, surtout dans les mêmes conditions; pendant que vous êtes sur les traces des coupables, j'ai questionné ma lucide, et quitte à vous faire rire de pitié, je vais vous dire ce qu'elle m'a révélé, cela vaut bien ce que vous dites.

SÉANCE DU 12 FÉVRIER 1849.

Adèle tient dans sa main une des pierres mystérieuses, qu'elle applique contre son front; elle dit : où suis-je? oh! mon Dieu! et que vois-je? Mais c'est une église sous laquelle il y a de vastes souterrains, dans lesquels je vois une masse d'esprits; ce sont des moines décédés, ils ont des grandes robes, des figures austères, monotones, regard en dessous, ce sont ces mêmes esprits qui

ont jeté des pierres, et ils ont le désir d'en jeter encore, ce n'est pas fini. Oh ! j'en vois quatre là, qui travaillent à l'alchimie, je vois des creusets, des alambics, et beaucoup de fioles; ils sont maigres comme des squelettes vivants. — Pourquoi lancent-ils ces pierres ? — C'est qu'on les dérange, par tous les bouleversements qu'on fait là, tout objet matériel a son type spirituel, déranger l'un c'est déranger l'autre, le dérangement de la masse matérielle, dérange la masse spirituelle. Ils sont furieux surtout, ces quatre là, ils croient pouvoir faire de l'or... Ils ne sont pas heureux... Ils attendent toujours... C'étaient des hommes égoïstes et durs ; ils sont dans des sphères humides et lourdes, ils veulent rester là (ironiquement), je crains bien qu'ils n'y restent encore quelques milliers d'années , avant d'avoir fait de l'or.

Je vois un grand fourneau avec un alambic, portant un grand tuyau circulaire, qui aboutit à un autre alambic, dont un même tuyau aboutit au premier. C'est bien drôle, va... Dans ces alambics c'est comme de l'eau... Je ne sais d'où provient cette eau... Je crois que c'est de la rosée... Ils ont aussi de la poudre... J'en vois un surtout qui a la barbe excessivement longue... Il se frotte les mains, il croit qu'il va réussir.

Il s'est passé de bien mauvaises choses, là-dedans, ce sont des alchimistes qui ne sont pas purs, ils sont une société immense, et si ce qu'ils complottent réussit, ce n'est pas fini. Il y aura plus fort que celà, puisqu'on les trouble ils troubleront. — Où prennent-ils ces pierres? — Dans les démolitions, ils peuvent en prendre partout ailleurs.—On voit bien les pierres tomber, mais on devrait de même les voir s'élever de terre ? — La pierre qu'ils tiennent dans leur main, devient invisible, selon leur désir, on ne la voit que lorsqu'ils la jettent, c'est comme dans le déplacement d'un meuble par un esprit, il peut arriver que le meuble soit invisible pendant le trajet, on ne le verra alors qu'à la place où il l'aura posé.

Ces hommes étaient fort instruits, ils se croient philosophes

hermétiques, et encore vivants sur terre, mais en vertu de leur prétendue puissance alchimiste, ils se croient spiritualisés par leur médecine, et, par cela, le droit de voir à leur gré, dans l'un et l'autre monde.

Ce qui me paraît le plus surprenant, c'est que le feu qui est sous leur alambic, n'a point de flamme, je n'y vois ni bois, ni charbon, ni huile. C'est extraordinaire, le fond de l'alambic est posé sur du sable, et sous ce sable, il n'y a que de la féraille de toutes sortes; cela ressemble à une espèce de bouillie, épaisse comme du ciment, à peu près, mais c'est plus brun. C'est cela qui est leur feu, qui n'est pas un feu qui brûle les doigts.

Il fait tellement sombre et humide dans ce souterrain, que je te prie de me réveiller car je suis fatiguée.

SÉANCE DU 13.

Je prie Adèle de compléter les renseignements qu'elle m'a donné dans la dernière séance, s'il lui est possible, sur l'intérieur de ce souterrain. Elle me dit : je vois toujours ces quatre moines; ils sont vieux et extrêmement maigres, les yeux caves, front plissé, air en dessous, bigot et mauvais : ils portent de longues robes marron foncé, relevées sur le côté par une cordelière, ils n'ont pas de pantalon, mais une longue chemise, des bas montant au-dessus des genoux, des souliers à boucles, larges du bout, haut derrière; leur cheveux sont longs, régulièrement taillés, on n'en voit pas par devant, ils portent un chapeau ou une toque à cornes, d'une forme singulière, d'une couleur brune, ornée d'une gance en haut et une en bas, gances qui ont dû être blanches, mais qui me paraissent sales; ils ont un tout petit col, large de deux doigts, il est blanc et rabattant, les coins en sont très-pointus, le lieu qu'ils habitent est lugubre, il y a des ossements de têtes de morts, un nombre infini de fioles comme on en voit pas; elles sont rondes comme un ballon, et vont en amincissant vers le cou, qui est très-effilé et très-court. Je vois encore cette espèce de

fourneau, sur lequel sont les deux instruments de chimie, dont le haut n'est pas bombé comme nos cucurbites d'aujourd'hui, au contraire, c'est plutôt plat : les becs par ou la matière distille, sont très-longs, ils s'entrecroisent, et versent le produit dans la cucurbite opposée. Il y a une espèce d'entrée en forme d'entonnoir, dans lequel vient s'embrancher le bout de ces conduits, pour laisser écouler la distillation dans chaque ustensile.

Je vois bien aujourd'hui comme hier, c'est de la vraie mitraille, qui est au-dessous, c'est bien là tout leur feu. Ces hommes ne savent pas qu'ils sont morts ; ils croient que le grand tout (nom qu'ils donnent à leur médecine universelle) et dont ils ont pris, les a spiritualisés, les rend immortels, leur donne toute puissance sur l'esprit et la matière, ils ont la faculté de voir la matière.

Ces hommes , sont très-irrités contre le dérangement que les démolitions, et les constructions leur causent; c'est pour s'en venger qu'ils jettent des pierres, qu'ils ont le pouvoir de rendre invisibles tant qu'elles sont dans leurs mains, comme je te l'ai dit; ils attaquent de préférence cette maison, parce qu'elle est bâtie sur une partie de leur souterrain, ils sont très-résolus à continuer la projection, cela les amuse et les venge : ils ne se borneront pas seulement à la maison présentement attaquée, à moins qu'ils ne se décident à changer d'habitation. Le lieu où ils se trouvent a été marqué par des fêtes nombreuses et brillantes, et des crimes de toute espèce, assassinat, rapt ; ces hommes n'ont employé leur science que pour le mal, ils ne croient pas en Dieu; ce sont des esprits de ténèbres, ils sentent le souffre...

J'ai donné connaissance de la mise de ces hommes, décrite par Adèle à plusieurs personnes, assez versées dans les antiquités de Paris, pour pouvoir me renseigner à ce sujet; elles m'ont dit reconnaître dans ce costume celui de la société des Genovéfains, qui fut fondée vers 1200, et exista jusqu'au VIII[e] siècle.

Ils s'occupaient beaucoup des sciences occultes, de la connaissance de la nature et de la philosophie hermétique, ils avaient

une très-riche bibliothèque. Je n'avais pas fait part à ces personnes du contenu de ces séances, ce qui m'a démontré l'exactitude des détails qu'elles contiennent. C'est sans doute sur la trace de ces âmes turbulentes, que sont Messieurs du parquet; il sera curieux de les voir sur les bancs de la police correctionnelle, et d'entendre ce que nos esprits forts en diront. En attendant le jugement qui sera prononcé, nous avouons que nous croyons sincèrement, que ce sont bien des esprits qui ont jeté ces pierres, et non pas des machines de guerre, ni aucun artifice humain. Ce n'est pas le seul fait de ce genre que nous mentionnerons, nous en avons de non moins authentiques et non moins curieux, préparés pour notre prochain numéro.

Nota. Nous avons connaissance, que plusieurs lucides, ont fait de semblables révélations pour le fond; entr'autres, une petite fille âgée de 13 ans, qu'Adèle a confirmé sans que nous sachions ce que cet enfant avait dit. Adèle a domé beaucoup plus de détails, grâce à sa bonne lucidité.

Alp. Cahagnet.

GUÉRISONS MAGNÉTIQUES.

Mes frères,

Je vous soumets une guérison à laquelle vous avez participé par vos prières.

En allant ces jours derniers, voir de bons amis, cultivateurs à Saint-Gratien (Seine-et-Oise), j'eus le bonheur de guérir une femme de ce pays qui était atteinte d'un rhumatisme articulaire occasionnant une douleur de reins qui obligeait la malade à se tenir courbée depuis longtemps. Cette guérison s'opéra par la

simple application de la main et celle d'un papier magnétisé. J'avais prié Dieu d'en diriger l'effet, et, plein de confiance en lui, j'osai promettre à cette femme (presque septuagénaire) qu'elle danserait à la noce de sa petite-fille. Ma prophétie s'est entièrement réalisée, au grand étonnement de tout le pays.

Mais la cure merveilleuse sur laquelle je désire appeler votre attention, est celle d'une jeune femme de la même commune, qu'un de mes amis, nommé Meunier, m'amena le 3 de ce mois.

L'infortunée ayant voulu rétablir chez elle le flux menstruel, supprimé depuis quelque temps, se servit de pilules qui agirent sur le système nerveux d'une manière effrayante. Pendant plus d'un mois, elle fut en proie à des convulsions réitérées rassemblées en une seule qui dura six jours et six nuits, avec une telle tenacité, qu'aucun secours ordinaire ne put la calmer. Ses bras se trouvaient lancés continuellement de dessus ses cuisses sur ses épaules et sa tête; la main droite venant frapper la face et l'épaule gauche, celle de ce côté en faisant autant sur l'autre. La tête ne tenait pas une seconde d'aplomb sur le cou; le tronc et les jambes pliant sous le poids du haut du corps, sautaient de la même manière que les bras. L'esprit de cette malheureuse était très-lucide; elle avait la conscience de son état; aussi cherchait-elle à parler. Mais n'étant plus maitresse de ses mâchoires, elles retombaient convulsivement sur elles-mêmes entre lesquelles la langue à moitié paralysée se trouvait serrée et toute ensanglantée. Quel spectacle! ah! mon Dieu! qu'un tel cadavre que mille ressorts semblaient faire mouvoir à la fois! La gorge se trouvait tellement convulsionnée, qu'elle ne laissait plus s'échapper par intervalles que des gaz comprimés avec un bruit effroyable.

Dieu, mes frères, m'a donné quelquefois le pouvoir de guérir ou de calmer des épileptiques; je me trouvais donc en face d'un mal terrible, que je croyais vaincre facilement : il n'en fut rien. Celui-ci, après deux heures et demie d'une magnétisation active

et de prières à l'Eternel, ne donna qu'un peu de relâche à la malade. C'est alors, et à l'instant où les forces allaient me manquer que je fus chercher notre frère Cahagnet et notre bonne sœur Adèle qui accoururent à mon secours, empressés comme toujours de prendre part à une bonne œuvre !

Le mieux s'établit, et cette femme, que quatre personnes avaient peine à contenir lorsqu'elle arriva, commença à se sentir plus tranquille et put monter seule l'escalier conduisant à la chambre où le frère Cahagnet endormit et consulta la sœur Adèle, qui, après avoir dit positivement quelle était la cause du mal, prescrivit des calmants et l'application sur la poitrine d'un papier spiritualisé par notre frère Swedenborg.

Jamais je n'ai vu scène plus touchante de ma vie. La main appuyée sur le cœur de cette pauvre femme, je priais Dieu de la calmer, au moins, si je ne pouvais la guérir. Le frère Cahagnet était un genou en terre tenant une des mains de la malade entre les siennes et semblait animé de la plus douce charité. Notre sœur Adèle la magnétisait de son regard et de sa volonté extatique. Le mari, la tête penchée sur sa poitrine, semblait unir ses vœux aux nôtres, ainsi qu'un ami et une parente présente. Ah ! si le ciel renferme des joies ineffables, la terre renferme des douleurs bien cruelles.

Ces soins furent couronnés du plus heureux succès. Le lendemain, la malade eut des selles abondantes et deux jours après le flux menstruel reparut, suivi d'un sommeil obtenu sans aucun soporifique, et qui rendit la santé à cette jeune femme pour laquelle dans notre séance dernière notre bonne sœur Adèle, d'après les conseils de notre frère Swedenborg, nous avait demandé des prières qui, comme vous le voyez , ont eu le jour même, toute la réussite possible.

Il est inutile d'ajouter que la famille de notre malade ne peut s'expliquer un pareil rétablissement et que les deux cures dont je viens de faire le récit, vont faire bien des adeptes à notre sainte cause.

Quant à moi, mes frères, trop récompensé par le bonheur céleste qui remplit mon âme, j'ai cru devoir, malgré mon peu d'instruction, vous faire une relation qui aura au moins le mérite d'être véridique, et pourra, si vous l'en croyez digne, contribuer à répandre autour de nous la lumière et les bienfaits du spiritualisme.

Salut et fraternité en ce monde et dans l'autre,
Votre frère BLESSON.

Nous, soussignés, habitant la commune de Saint-Gratien (Seine-et-Oise), certifions, après avoir pris connaissance de la présente relation, que les faits et détails relatifs à la maladie ainsi qu'à la guérison spontanée de la femme Médard, domiciliée en ladite commune, sont exacts en tous points et que le récit qui en est fait est entièrement conforme à la vérité.

En foi de quoi nous l'avons signé pour servir d'attestation et valoir ce que de raison.

E. FOURNIER; J.-M. CHEVILLIARD; JAMOT, adjoint; PAREIN, cultivateur; Antoine DARNY, cultivateur; J.-B. FOREST, cultivateur; CHEVILLIARD, propriétaire à Saint-Gratien; J. RAUGELIN, peintre; GILLET, à Sannois; MAUPETIT; A. CHEVILLIARD, membre du conseil municipal; CHÉRON, instituteur; LAURENT; N.-V. DANON, cultivateur; LENARD, cultivateur; THOULIN, propriétaire à Saint-Gratien; CHEVILLIARD aîné; J. GIRARD; DIOR, entrepreneur de maçonnerie; ROLAND, membre du conseil; H. MEUNIER, cultivateur.

Vu à la Mairie de Saint-Gratien, etc., etc.
PAREIN, maire de St.-Gratien.

—

Le frère Flichy n'avait jamais magnétisé, doué d'une très-grande humilité il avait peu de confiance en sa puissance magné-

tique, lorsqu'un soir il fut à même de l'essayer sur son enfant qui était agité par une fièvre délirante, et se plaignait de coliques très-aiguës ; on redoutait la fièvre cérébrale ; Flichy était prêt à venir implorer le secours d'un frère, lorsqu'il sentit naître en lui une confiance qu'il n'avait pas eue jusqu'à ce jour, il se dit : puisque je fais partie d'une société de magnétiseurs spiritualistes, n'ai-je pas en ma puissance deux facultés : prier et magnétiser. Notre bienveillant frère Swedenborg n'a-t-il pas promis à notre sœur Adèle qu'il renforcerait notre action; allons, ayons confiance. Flichy fait quelques passes sur le corps de son enfant, appelle Swedenborg à son secours, et le lendemain l'enfant était à jouer avec ses petits camarades.

—

La sœur d'Héricourt souffrait depuis quelques temps d'une douleur très-aiguë dans la poitrine et dans le dos : Adèle conseilla trois magnétisations. Nous fûmes assez heureux pour obtenir le résultat prédit et voir notre sœur totalement guérie.

—

Le frère Blesson, passant rue du Temple, trouva étendu sur le trottoir un malheureux qui avait tombé sur le visage, ce qui avait occasionné une plaie profonde et une hémorrhagie effrayante. Blesson, dont la foi est aussi forte qu'on puisse le désirer, ne douta pas un moment qu'en priant Dieu d'arrêter le sang de ce malheureux, qu'il l'arrêterait ; ses vœux furent à peine formés, que le sang s'arrêta miraculeusement, notre frère se procura de l'eau fraiche, prit son foulard et lava la blessure de cette homme, rapprocha les chairs avec douceur , une seule goutte de sang ne reparut plus ; les témoins de cette scène ne surent quoi penser d'un tel phénomène; Blesson, remerciant Dieu de cette grâce, recevait à son tour les remerciements du malheureux auquel il venait de rendre un aussi grand service.

—

Notre frère Roger, d'une forte corpulence et d'un âge avancé,

sujet aux inflammations de poitrine, avait une irritation très-forte à cette partie, une fièvre violente, un dégoût de toute nourriture le mirent dans la nécessité de réclamer nos soins; le frère Blesson, en quelques magnétisations, le rendit à son étal normal.

Alp. CAHAGNET.

—

Au mois de novembre, Madame Belhote, demeurant à Argenteuil, avait depuis vingt jours des douleurs névralgiques, qui non-seulement la faisaient horriblement souffrir, et goûter peu de sommeil, mais encore commençaient à attaquer fortement son moral, déjà un dépit très-prononcé, conséquence de ses souffrances, régnait chez elle depuis plusieurs jours; c'est dans cet état que je lui proposai d'essayer à la soulager. Je la magnétisai trois fois, et chaque fois progressivement, le calme remplaçait les douleurs; à la dernière magnétisation, je la laissai avec un bien-être parfait accompagné du sommeil qui était revenu, comme antérieurement à ses crises, qui n'ont jamais reparues depuis cette époque. Cette personne est entièrement guérie.

L. LECOCQ.

Conférence sur la prière,

ENTRE UN MAGNÉTISEUR SPIRITUALISTE ET UN MAGNÉTISEUR MATÉRIALISTE.

Le spiritualiste.—Eh bien ! mon ami, vous avez lu notre premier numéro; qu'en pensez-vous ? Le matérialiste.—Ce n'est pas mal; mais eela pourrait être mieux. — Qu'eût-il fallu faire selon vous ? un peu plus de mathématiques, et moins de mysticité. Posez un fait ? vous tombez dans l'absurde; vous voulez sortir de l'église et marchez vers la dévotion, je crois à la puissance de l'action, je ne crois pas à celle de la parole. — Vous voulez parler de la

prière ? — Oui. —Vous méconnaissez son efficacité ? — Oui.— Pourquoi ?—Parce que c'est absurde vous dis-je. — Je crois au contraire que c'est ce que vous dites qui est absurde et non la prière. Croyez-vous en Dieu ?—Oui.—Le croyez-vous plus puissant que vous ? — Je n'ai jamais lutté avec lui. — Pas de plaisanterie mon ami, répondez à ma question ? — Je crois au magnétisme, à ce que je vois et laisse le reste comme ridicule.— Y compris Dieu, sans doute ? —Je respecte Dieu, autant que qui ce soit. — Oui, mais ce que vous ne faites pas il ne peut le faire ? — Chacun son rôle. Si Dieu m'a doté de la puissance magnétique c'est pour m'en servir et non la remplacer par la prière.—La prière est une œuvre d'humilité—Qui conduit à l'ignorance.— Et votre puissance où conduit-elle ?—A la science.—Et cette dernière?—A coordonner les effets et remonter aux causes. — Et les causes s'il vous plait, où conduisent-elles ? —A l'infini. — Et l'infini ? — A l'éternité. — Oh ! nous y voilà, l'éternité c'est l'immortalité de tout ce qui est, ce qu'on nomme le monde des causes. Ce monde est autre chose que ce que nous voyons ici bas, où tout n'est manifesté à nos yeux qu'instantanément ; c'est ce monde que nous voulons étudier, le monde mécanique dans lequel nous vivons, n'est que le patient, l'autre est l'agent : est-ce vrai?— Il est l'un et l'autre; si l'effet découle de la cause cette dernière découle à son tour de l'effet.— Cela est vrai ; mais vous ne voudrez pas nier la cause primordiale, la pensée par exemple qui n'est nullement cause visible; quoique déjà manifestée occultement en nous pour s'y élaborer et se produire sensiblement à nos yeux par l'action, à nos oreilles par la parole ? — Je n'ai pas l'intention de m'élever contre le principe invisible de toute existence qui est la pensée. — Nous tombons d'accord alors, c'est la source d'où sort la pensée que nous voulons étudier, c'est dans ce chemin que nous voulons entrer ; le somnambulisme nous en a ouvert les portes, nous y avons découvert tout un monde que nous avons reconnu supérieur au nôtre, c'est de ce monde dont nous voulons

entretenir nos frères. Là, l'orgueil y est remplacé par l'humilité; l'erreur par la vérité; l'adulation par l'égalité. Nous y avons reconnu qu'un être supérieur, seul maitre et ordonnateur de l'univers y écoutait avec bienveillance ce que tous les cœurs lui demandaient, et leur accordait ce dont ils avaient besoin; nous avons osé joindre notre voix à la leur, et nous avons cru qu'elle serait exaucée comme elle; nous avons eu le triste courage de penser qu'en certains cas où nos forces sont insuffisantes pour obtenir le soulagement désiré, nous pouvions implorer la puissance divine pour qu'elle daignât accorder la santé à ceux de nos frères auxquels il ne nous est pas possible de la rendre par les moyens ordinaires; loin d'appeler cela de l'absurdité nous l'avons nommé de l'humilité; loin de nous croire ridicules, nous avons pensé être dans le vrai; celui qui nous à mis où nous sommes peut plus faire encore, celui dont vous méconnaissez la puissance et la bonté peut mieux que vous connaitre et épurer son ouvrage; la prière, ne fût-elle comme le prétendent quelques magnétistes qu'une alliance, qu'une influence, qu'un rayonnement d'âme à âme, elle n'en serait pas moins plus utile que ridicule. — Cela peut être vrai. —Vous voyez donc, cher ami, que si nous conversions ainsi quelquefois, nous serions un peu plus d'accord, et vous joindriez à vos mathématiques un peu plus d'humilité.

Alp. Cahagnet.

LA MORT.

Qu'il est doux de sourire en fixant son cercueil,
Comme au libérateur auquel on fait accueil,
De quitter cette terre asile de souffrance,
De ténèbres, d'erreurs, prison de l'espérance,

Pour aller vers les cieux respirer à longs traits
La liberté, la joie et l'amour et la paix ;
D'être débarrassé de cette pourriture
Où nous emprisonna trop longtemps la nature.
Terre reprend ton bien !... ce triste vêtement
Tant que je le portai, me causa du tourment,
Merci, trois fois merci ! tu n'es pas ma patrie.
J'entends au fond du cœur, une voix qui me crie :
Que peux-tu regretter dans ces funestes lieux ?
Ne sais-tu pas qu'un jour, le rendez-vous aux cieux
Est pour tous général ?... Ris de ton agonie,
Ton râle, c'est pour nous, une douce harmonie !...
Nous te tendons les bras, méprisant ta terreur ;
Quitte donc sans regret ce cloaque d'horreur !
Viens connaître la vie en toute sa puissance ;
Ce que tu nommes mort, pour nous c'est la naissance.
Laisse tomber ce corps dans cet obscur caveau ;
Ce jour est entre tous le meilleur, le plus beau !
Aux cieux, pour tous les tiens, c'est un jour d'allégresse
Humains, que n'êtes vous témoins de cette ivresse !
Vous joindriez vos voix aux chœurs harmonieux
Qui répondent aux pleurs que répandent vos yeux.
Réjouissez-vous donc quand vous portez en terre
La dépouille chérie ou d'un frère ou d'un père ;
Un de moins pour souffrir, un de plus de sauvé.
Ah ! c'est un prisonnier dont l'écrou s'est levé.
Croyez qu'auprès de vous est sans cesse son âme,
Sitôt que votre cœur un instant la réclame,
Elle sait vos regrets, votre amour, vos douleurs,
Et sèche occultement de votre âme les pleurs.
Chantez donc avec nous au Seigneur des louanges.
La terre ne vaut pas le paradis des anges.
Vos trônes, vos grandeurs sont des hochets d'un jour,

Que le souffle du temps vous ravis tour à tour,
Imprimant sur vos fronts le sceau de l'esclavage,
De l'inflexible Mort et tout son entourage.
Notre grandeur à nous c'est l'immortalité,
L'humilité, l'amour, l'accord, la liberté.

ALP. CAHAGNET.
9 décembre 1848.

BIBLIOGRAPHIE.

Le quatre-vingt-unième numéro du Journal du Magnétisme, contient une réponse de M. Dupotet à un magnétiseur lyonnais sur une bien terrible obsession relatée dans les numéros précédents de ce journal. Cette réponse est digne du sujet. Nous partageons l'avis de ce savant magnétiseur. La personne obsédée, ne peut l'avoir été que par un esprit dégagé de la matière. Les détails de cette obsession conduisent à conclure ainsi : la victime a eu recours au seul remède, en pareil cas, qui est la prière.

Il y a des obsessions vraiment magnétiques, mais celle-ci est reconnaissable par une seule de ses phases. C'est la facilité qu'a la victime de converser avec son bourreau. Si ce phénomène était produit magnétiquement, il faudrait que l'obsédant, fût dans un état relatif à celui de l'obsédé, ce que le

récit ne laisse voir et ne prouve nullement; sa nature et sa continuité démontrent très-clairement que l'obsédé est vu et compris de l'obsédant, ce qui ne peut avoir lieu que spirituellement.

Nous ajouterons que, dans certains dérangements des facultés mentales, il peut aussi s'opérer une espèce de dédoublement de l'individu, qui le fasse se répondre et s'obséder lui-même, sans qu'il n'en sache rien, tellement la vie matérielle est une énigme inexplicable.

Il peut de même arriver dans les obsessions magnétiques, que la personne obsédée, le soit par l'absorption qu'elle fait à son insu, et à celui de celle qu'elle prend pour son ennemi, d'un fluide que sa pensée soutire, qui la plonge dans un état de somnambulisme désorganisé, dans lequel elle s'appliquera comme lui étant étrangères, une multitude d'actions, représentées par des tableaux qu'elle trouve dans ses pensées, qui, je peux l'assurer, sont aussi pleines de vie que nos actions matérielles. Ce qu'on nomme folie, n'est que l'observation plus ou moins longtemps d'une pensée, avec ou sans suite; que l'on regarde dans quel dédale on entre en abordant ces questions?

D'une fausse observation, peut découler toute une existence de troubles, parce qu'on ne comprend pas, et qu'on ne veut pas comprendre que nous vivons journellement dans deux mondes, l'un invisi-

ble, monde spirituel, dont nous apercevons quelques scènes plus ou moins raisonnables dans nos rêves, et l'autre visible, que nous nommons le monde matériel ; ces mondes, pour moi, ne sont que des états de l'âme, et, qu'un effet plus ou moins rationnel de l'observation, que le sens de la vue qui perçoit un état, vienne par une cause quelconque, à percevoir l'autre. En même temps, ou pour paraître plus clair, l'un et l'autre monde, nos savants administreront des douches au malheureux dans cet état, prenant pour une folie la description d'un monde, qu'ils ne peuvent percevoir avec leurs lunettes. Je le dirai, tant j'aurai de voix, savants, vous n'étudiez pas assez ce qui meut votre machine, vous ne voyez qu'elle, parlez un peu moins, et pensez un peu plus.

Alp. CAHAGNET.

Le Christ qualifié de Magnétiseur par la Synagogue, et l'Incrédulité moderne, et le Magnétisme plaidant lui-même la cause du Christ, par l'abbé **Almiguana,** prêtre espagnol, ancien curé du diocèse de Beauvais, magnétiseur et auteur de deux Lettres à la Société Mesmérienne, sur *la non intervention du Démon dans les opérations magnétiques*, d'après les textes sacrés, autorités de S.S. P.P. et pratiques de l'Église (1).

Tel est le titre d'une brochure que vient ne pu-

(1) Se trouve au bureau du Journal, et chez l'auteur, 15, rue de l'Église, à Batignolles. Prix 30 centimes.

blier l'honorable abbé Almignana, dans laquelle l'auteur défend avec des arguments irrésistibles la puissance de Christ contre la qualification de Magnétiseur que veulent lui donner les matérialistes du jour. Cette brochure est une petite encyclopédie dès phénomènes les plus curieux du magnétisme et des soi-disant miracles des thaumaturges anciens et modernes, comparés à ceux du Christ.

Tout en élevant et défendant avec une juste admiration son sujet, M. Almignana, n'en place pas moins le magnétisme au premier rang des propriétés humaines. L'impartialité, la bonne foi règnent à chaque page de ce petit écrit. Les déductions de l'auteur sont d'une logique sérrée et laconique, qui plaira à tous les cœurs francs qui recherchent la vérité, pour la vérité elle-même.

PETITE CORRESPONDANCE.

Angleterre. —	M. M. D... remis les 5 vol. des Arc.
—	Mme L. D... avez-vous reçu le deuxième volume?
Algérie (Blidah).	M. O... avez-vous reçu ma lettre et le premier numéro?
Strasbourg.	M. C... je vous ai envoyé les 2 vol. des Arc. J'attends de vos nouvelles?
Niort.	M. B... remis les 10 vol. des Arc.
Briquebec.	M. M. A. D... on a pris les 2 vol.
Havre.	M. Oz... on visitera votre demoiselle ces jours-ci.
Troyes.	M. F... Envoyez-moi la relation?
Rambouillet.	M. R... J'attends la boite?
Versailles.	M. V... remis le premier volume à la voiture.
Saron-sur-Aube.	M. G. P... on a payé le deuxième vol. et non l'abon..

Le Gérant, **Alp. CAHAGNET.**

Argenteuil. — Imprimerie de Picard.

RÉPONSE

A M. DU POTET.

Lorsque nous fûmes décidés à faire paraître notre premier volume des *Arcanes de la Vie future dévoilés*, nous le recommandâmes à M. Du Potet, qui nous en dit son opinion anticipée, dans une lettre qui figure en tête de cet ouvrage; les doutes de ce savant, à l'égard de ce livre, ne furent pas à notre avantage, loin s'en faut. Nous crûmes, cependant, pouvoir les lever, lorsque M. Du Potet en aurait pris connaissance; ce qui n'arriva pas. Ce monsieur fut onze mois avant de se prononcer. Nous nous mîmes à sa disposition, pour lui prouver, par les expériences, qu'il trouverait convenables, que ce que nous avions avancé était une vérité, dont lui-même avait reconnu la réalité dans ses ouvrages. Il nous demanda, et nous lui donnâmes une séance d'apparition. Les détails minutieux qu'il obtint devant trois de ses amis, parurent tellement le convaincre, qu'il nous criait du bas de notre escalier : « Tout ceci bouleverse la raison. Je le dirai, monsieur, et bien haut, je suis assuré que cela n'est pas une transmission de pensées. » M. Du Potet dit publiquement, à qui voulut l'entendre, qu'il était convaincu de la réalité de ces apparitions. Nous pourrions citer à l'occasion plusieurs témoins, *grands*

amis de ce monsieur, qui rendraient justice à qui de droit, s'ils en étaient requis.

Qui donc a pu faire changer M. Du Potet, au point que dans son analyse du premier volume des Arcanes il nous ait traité avec aussi peu de bienveillance, et ait donné à supposer adroitement que ces perceptions n'étaient qu'une transmission de pensées?

Notre deuxième volume est à peine paru, en février dernier, qu'il est attaqué dans le numéro du 10 janvier (un mois d'avance) par M. Du Potet, avec une inconcevable malveillance. Quoi! un homme qui, par sa position sociale et scientifique, devrait nous traiter avec générosité, nous jette au contraire les plus grossières injures à la face.

Ou nous sommes un vil charlatan, qui méritons le mépris, ou nous sommes un fou qui méritons la pitié. M. Du Potet n'agit pas ainsi à notre égard, il profite de sa position scientifique pour nous couvrir du ridicule le moins mérité.

Qui donc a pu nous attirer un tel courroux?

M. Du Potet a pris pour lui les noms que nous adressons aux magnétiseurs de mauvaise foi qui nieraient l'existence individualisée de l'âme à la sortie de ce monde. Nous n'étions pas en droit d'adresser cette épithète à ce savant; il ne la mérite pas; nous avions une trop haute opinion de son savoir pour avoir eu la moindre intention malveil-

lante à son égard. Voyez, page 390, de notre second volume des Arcanes, où nous disons, en parlant de M. Du Potet : « On ne peut douter de l'esprit fort, studieux et droit de ce savant, qu'on peut entendre tous les dimanches, dans ses conférences, développer ses croyances, qui sont aussi spiritualistes qu'on puisse le désirer. M. Du Potet ne s'est pas fait l'apôtre de telles croyances sans un mûr examen, et sans en être convaincu intimement; nous osons donc espérer qu'auprès d'un tel appui nous paraîtrons moins ridicules, puisque nous ne disons rien de plus que ce savant. » Ce n'est pas avec de telles phrases qu'on insulte un homme. L'eussions-nous fait, que nous nous empresserions de lui en faire nos excuses publiquement. Après cet aveu franc et sincère de notre part, nous répondrons à M. Du Potet : 1o Nous n'avons jamais dit ni écrit que quiconque n'accepterait pas notre ciel serait une borne ou un éteignoir, mais bien dit au contraire, que tout magnétiseur, à même de vérifier les faits que nous annoncions, refuserait de le faire, en niant quand même, serait une borne, etc. Nous n'avons pas fait de personalités. 2o Nous avons répété à satiété que notre but dans cet ouvrage était de prouver la facilité qu'ont les lucides de communiquer avec les décédés, et de démontrer par ce fait l'existence individualisée de l'âme dans un monde meilleur, approprié à ses affections, et ayant souvenance de son existence terreste.

3°Nous n'avons pas dit qu'il y eût dans le ciel des tourneurs en chaises, ni des *vieillards appétissants*, mais que, dans les états intermédiaires, entre le ciel (ou état supérieur) et la terre, il y avait des usages comme sur cette dernière, et nous soutenons ce fait, parce qu'il ne peut y avoir de transition subite entre un état et l'autre.

Il n'y à pas de vieillards au ciel; mais sur terre les esprits apparaissent ainsi aux lucides pour être reconnus par eux; c'est donc une mauvaise plaisanterie que M. Du Potet a voulu faire sur un mot qui lui semble peu scientifique. Ce monsieur a détourné adroitement la question de l'immortalité individualisée de l'âme, que nous avons soutenue seul, comme vraie, dans les Arcanes, au profit de notre ciel, dit-il, auquel nous avons attaché moins d'importance que ce savant n'en attache à nous ridiculiser. Nous avons laissé subsister beaucoup de contradictions, en avertissant nos lecteurs que nous ne voulions pas altérer les détails donnés et les leurs laissions à juger. M. Du Potet a manqué aux convenances envers nous, en nous couvrant d'injures indignes d'un homme de son rang; injures qui s'adressent également aux quatre-vingts personnes qui ont concouru à la publication de cet ouvrage. Il nous traite tous de fous, parce que nous croyons que les âmes des décédés peuvent apparaître aux lucides. Nous lisons, page 23 dudit journal,

n° 85 : « Et lorsqu'on nous dit les morts apparaissent à l'appel des lucides, répondent à leurs interrogations, et instruisent ainsi les vivants, je ne vois dans cette assertion que les illusions les plus grandes, je trouve seulement un fait d'optique retrospective, déjà donné comme preuve par bien des magnétiseurs, avant M. Cahagnet. » Il est clair, par cette phrase, que M. Du Potet nie la possibilité aux lucides de percevoir les décédés, et que les magnétiseurs qui en ont parlé comme moi sont des hallucinés. Je vais prier M. Du Potet de 1845 de répondre à M. Du Potet de 1849 par cet article tiré de l'Enseignement philosophique du magnétisme, p. 315.

« Si après t'être convaincu que la force qui t'anime et te soutient dans la lutte avec les éléments peut s'exiler de ton corps, voyager souvent à de grandes distances, voir, examiner, entendre et garder le souvenir, puis revenir ensuite au domicile, y rentrer, après l'avoir considéré. Si, dis-je, tu allais soutenir cette vérité, tu passerais pour un esprit crédule.

» Si tu ajoutais que dans les morts violentes l'âme erre autour des tombeaux, que souvent elle poursuit le meurtrier, qu'elle peut être apperçue par une autre âme, non encore séparée de son enveloppe terrestre, tu serais un visionnaire.

» Et si, poursuivant, tu disais : une âme qui n'a plus de corps à gouverner, peut attirer à elle et délier ainsi de son corps charnel une autre âme, ceci serait plus grave, tu serais un fou.

» Rien n'est plus vrai pourtant que toutes ces choses ! . . . .

» Mais si tu faisais cette proposition : vous avez perdu un frère, une maîtresse, un ami, voulez-vous que je vous dise comment ils sont morts, à quelle époque, et quel était, non-seulement leur visage, mais leurs vices et leurs vertus ? Si on acceptait et que tu réussises, ne t'attends pas à convaincre ; on t'accuserait d'avoir dérobé des papiers de famille, d'avoir fouillé dans une cassette ou fait parler les gens de la maison. Si enfin tu disais : l'être que vous avez perdu a oublié de vous dire une chose importante, son testament ou ses papiers, que vous cherchez encore sont à tel endroit, ou ont été dérobés par un tel. En supposant que tu puisses tenir tes promesses acceptées, crois moi, tu n'aurais plus qu'à fuir, et ta sûreté ne serait nulle part ; la justice et tout son cortége serait à ta poursuite. »

J'étais bien loin de penser que la première pierre qui serait jetée contre l'homme dont parle M. Du-Potet de 1845, la serait par M. Du Potet de 1849.

Ce savant satirique a donc été, dans son analyse des Arcanes, inconvenant, peu généreux et inconséquent. Inconvenant, en m'insultant publiquement, sans m'avoir fait demander si c'était à lui que s'adressaient les noms qui l'ont tant irrité.

Peu généreux, en joignant l'ironie aux injures les plus déplacées.

Inconséquent, en sacrifiant 15 pages à réfuter un ouvrage *indigeste pour l'esprit*, qui ne doit pas avoir, selon lui, l'honneur de soulever une controverse sérieuse ; inconséquent, en effaçant d'un seul trait de plume, ce qu'il avait écrit de plus sublime sur

l'immortalité de l'âme, et niant aux lucides la possibilité de communiquer avec celles des décédés.

Inconséquent, lorsque tous les dimanches, dans ses conférences, il dit publiquement recevoir sur la main, par un léger attouchement, un signe d'un esprit qui lui est familier, qui l'avertit d'opérer ou de ne pas le faire.

Inconséquent, en appelant des esprits, qu'il fait percevoir aux lucides dans son rond de charbon, qu'il nomme miroir magique. Si tous ces faits ne sont que des illusions, M. Du Potet est illusionné lui-même ou illusionne les autres. S'il l'est lui-même, il doit prendre en pitié ceux qui sont dans cette condition.

S'il ne l'est, il doit avoir au moins la retenue de ne pas le dire.

Ce savant a enfin senti qu'il était insoutenable de dire que ces apparitions étaient une transmission de pensées; c'est déjà une grande victoire que nous avons remportée; mais nous étions loin de penser que ce sot argument serait remplacé par celui-ci : « C'est une vue retrospective et rien de plus, dit M. Du Potet. » La vue rétrospective, d'un fait accompli depuis plusieurs années n'exclut pas la possibilité de voir celui qui arrivera, fait que le lucide trouve ailleurs que dans sa propre imagination ou la vôtre à laquelle ce fait sera étranger; où est celui-ci, l'autre peut

y être également : regardez où vous entraîne la négation. Nous en avons assez dit à cet égard dans notre ouvrage, ce serait supposer peu de bon sens à nos lecteurs que de recommencer ces démonstrations, le succès de cette discussion ne serait pas à l'avantage de M. Du Potet.

Nous le remercions cependant d'avoir avoué que la vision avait été fort exacte dans ce qu'il avait su de son ami et même oublié (page 24) ; nos lecteurs sauront en faire leur profit ; les hommes qui étudient ne laissent rien perdre ; ils sauront apprécier que la question que nous avons soulevée est plus importante que ce monsieur ne la croit. Nous avons pu faire une œuvre petite, parce que nous ne sommes pas un savant, mais nous pensons qu'un autre sera plus heureux que nous. Permettez-moi, M. Du Potet, de terminer en vous disant que vous avez fait, dans cette occasion l'office d'un homme qui aime bien peu ses frères, en cherchant à ravir à leurs cœurs une croyance aussi consolante ; vous serez responsable devant Dieu du fraticide spirituel dont vous vous rendez coupable !!!

Et vous tous, magnétiseurs de bonne foi, je vous prends pour juges entre M. Du Potet et moi ; veuillez vous éclairer avec humilité sur cette importante question, Dieu bénira votre œuvre ; que sa lumière descende dans vos cœurs ; c'est le vœu de celui qui dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité !

Alphonse CAHAGNET.

PSYCHOLOGIE.

Arcanes de la Vie future dévoilés.

Nous extrayons de notre correspondance, avec notre digne et bon frère, Achille Doisnel, les passages suivants, qui répondent à l'injuste analyse du premier volume des Arcanes, faite par M. Du Potet :

« En lisant (page 88 et suivantes, du septième volume du *Journal du Magnétisme*, le compte rendu du premier volume des *Arcanes*, je ne puis me défendre d'un sentiment d'appréhension. L'auteur de l'article *paraît comme contrarié de témoigner de la vérité et de la réalité des phénomènes dont il a lui-même demandé la production.* — Il cite — vaguement — un fait, sans le spécifier. Aussi, pour comprendre ce qu'il voulait dire, m'a-t-il fallu recourir à votre lettre, adressée à M. De Laage, p. 132 de l'almanach, intitulé *La Science du Diable.* — Puis, se jetant dans des citations, l'auteur établit des comparaisons peu bienveillantes, et fait preuve d'érudition là où il ne fallait laisser apparaître que du bon sens et de l'impartialité.

» Comment, dit-il — une ombre peut-elle parler sans bouche matérielle, penser sans cerveau ? — Mais, en énonçant ce doute, qu'il fait précéder de cette déclaration : *Les somnambules seuls voient,* M. Du Potet ne s'aperçoit pas que, non seulement il se place hors du vrai, mais encore qu'il fait vraiment trop bon marché de toutes les traditions, tant profanes que sacrées. En effet, le cerveau pense-t-il par lui-meme, en sa qualité *unique* de cerveau; ou bien cette faculté sublime, ne la tient-il pas *seulement* de la puissance inqualifiable que lui prête momentanément l'esprit qui l'anime ? — Pour ce qui regarde l'apparition des âmes revêtues de formes corporelles et proférant des paroles, je citerais des exemples par milliers, et siècle par siècle, jusqu'à celui qui conduisit Martin, ce paysan de la Beauce, dans le cabinet de

Louis XVIII. — Or, ici, comme partout, qui prouve le plus, prouve le moins. Martin a *vu*, et d'autres ont *vu* avant lui. — Pourquoi nier alors que les somnambules — qui jouissent d'une faculté, dont nos organes matériels nous privent dans l'état normal — voient sans obstacles, eux qui sont dégagés de toute entrave physique; ce que, par la permission divine, il nous est donné, à nous, de voir en certaines circonstances? — Où se sont donc refugiées la logique et la bonne foi de ceux qui argumentent contre nous? — L'esprit, du reste, a-t-il besoin d'une *langue* pour parler à un autre esprit, et appartient-il bien à un magnétiseur, qui admet la transmission de pensée, de faire usage d'un semblable moyen dilatoire?

« M. Du Potet s'est pris corps à corps avec le mal physique — l'entreprise est belle et grande; il n'y fait pas défaut.. — Mais qu'il ne vienne pas — s'appuyant sur l'autorité que peut donner à son nom les services déjà rendus — fermer la route à ceux de ses confrères qui, plus soucieux de l'avenir de l'âme que du corps d'un jour qu'elle habite, cherchent la route qui est la plus agréable à l'Etre des êtres, pour faire remonter cette essence divine à son immortelle origine; — qu'un doute cruel (page 88, premier paragraphe, et page 90, lignes 15 et 16), parfumé d'ironie (page 90, lignes 23, 24 et 25), ne tente pas d'ébranler notre foi; car, s'il en était ainsi, nous engagerions M. Du Potet à lire ou relire les avertissements donnés par des ombres, au rapport d'Homère, par l'entremise de Circé; — d'Ovide, par Médée; — de Lucain, par Erisichto; — de Sénèque, dans son Œdipe, par Térésius; — d'Horace, dans ses Odes, par Canidie; — de Stace, dans sa Thébaïde, par Manto; — de Silius Italicus, par Antinoë. — Plus, ce qu'en pensent Dion, dans les Vies de Caralacla et de Titus; — Plutarque, dans celles de Cimon, Dion, Brutus et Alcibiade; — Pline, dans ses Epitres; — Pausanias, Tacite, Suétone, etc. — Et encore la Bible; apparition de Samuel (1 Reg. 18); Moïse sur le mont Thabor, avec J.-C. (Deuteron. 34)

en compagnie d'Elie (S. Luc, chap. 9, v. 30). Et si l'on dit qu'Elie vivait alors, on ne peut dire du moins que Moïse fût au nombre des vivants. — Que M. Du Potet pèse l'opinion de saint Augustin (dans son livre : *Du Soin que l'on doit prendre des Morts*), qui dit que : *De même que saint Paul a pû être ravi au Ciel et converser avec les Anges* (1) (Corinth., chap. 12, v. 2), *de même les âmes peuvent extraordinairement retourner vers les hommes.*

« Je n'en finirais pas s'il me fallait continuer mes citations; — je terminerai par ce raisonnement, que je tire d'un ouvrage intitulé : *Les Controverses magiques de Martin Delrio, docteur de la Compagnie de Jésus,* — Paris, 1610. L'auteur, si nous eussions vécu de son temps, n'eût trouvé rien de plus ingénieux que de nous faire prendre un bain de fagots embrâsés, afin de purifier nos âmes. — Quoi qu'il en soit, le raisonnement me semble bon : je vous ferai grâce du style du révérend Père.

» Dieu est tout puissant. — Il a créé dans l'homme deux principes : le premier immortel, le deuxième mortel. — L'âme, principe immortel, peut donc, *puisqu'elle est* ENCORE *après sa mort, reparaître en tout temps, et cela, sans contradiction avec aucune loi naturelle.* — Ainsi, quand Moïse, Onias, Jérémie, Saül, Samuel apparurent aux Juifs, et saint Pierre et saint Paul à Constantin, *ils apparaissaient* RÉELLEMENT, *puisque leur âme était la seule chose* RÉELLE *qui restât d'eux.*

« Enfin, la croyance en l'existence d'êtres hyperterrestres supérieur à l'humaine nature, était — même du temps du Christ — si généralement reçue, que nous voyons (Actes des Apôtres, chapitre 19, v. 19) que dans la seule ville d'Ephèse, saint Paul fit brûler *pour une valeur de cinquante mille pièces d'argent,* de livres, traitant des moyens d'entrer en communication avec eux.

(1) Swedenborg a été aussi favorisé que saint Paul.

« Depuis plusieurs jours, mon cher monsieur Cahagnet, je relis les notes que j'a compilées dans plusieurs ouvrages anciens — tant d'auteurs sacrés que d'auteurs profanes — et je suis vraiment étonné du nombre des citations qu'il serait facile de joindre à votre ouvrage, pour corroborer les révélations de Bruno, etc., et pour prouver que les vérités énoncées par vos lucides, sont de tous les temps et de tous les peuples. — (La vérité — c'est un axiome incontestable — exerce son empire sans conditions de temps ou de lieux.) — Ainsi, par exemple, Swédenborg vous répond (page 178) : *Qne la pierre existe, mais qu'il faut être bien pur pour la posséder.* — Eh bien ! l'auteur précité, Martin Delrio, dit absolument la même chose, en d'autres termes. La Chrysopoeïe (art de faire de l'or) existe, affirme-t-il — c'est un art *licite*, mais seulement *aux hommes justes, humbles, pieux et craignant Dieu*. Car, « la condition des personnes est » principalement ici d'un grand intérêt ; et la raison c'est, qu'elle « en rend souvent la fin *illicite*, engendre des erreurs aux » moyens, et pervertit le temps et les occasions d'opérer. — Si « la fin est le gain et l'avarice, elle est *illicite.* » — Et — pour étayer ses dires, il cite un livre sur ce sujet, qu'Aurèle Augure composa et dédia au pape Léon X.

« *Pour expliquer les phénomènes de la vision et de l'audition de la part des lucides :* — « L'âme *sent* là où elle *voit:* elle — « *entend* là où elle *sent*; — elle *sent* là où elle *vit*; — et où elle « *vit* elle est. » (Saint Augustin, Epist. III, *ad volusiun*). — Or si l'âme, pur esprit, *voit, sent, entend* et *vit* au Ciel, où elle *est* pendant l'extase, qu'a-t-elle besoin d'organes matériels pour percevoir ?

« *Pour prouver que l'homme esprit se livre encore dans le Ciel aux occupations qui lui offraient le plus de charme sur la terre :* — « L'âme, en se retirant du corps, entraîne tout avec « soi ; les sentiments, l'imagination, la raison, l'intellect, l'in- « telligence, *concupiscibilitatem et irascibilitatem* ; » c'est-à-

dire, le désir de prendre, de posséder, de rejoindre, de réussir, de relier, pour ce qui regarde le premier mot qui, du reste, n'est guère latin; — et, pour le second — l'irascibilité—le vouloir, de repousser... Je traduis donc ainsi : « Ses sympathies et ses antipathies. » (Saint Augustin, *de spiritû et animâ*. Chap. xv.)

« Pour démontrer que nous vivions sous une forme humaine, impérissable, avant que cette forme ne fût entourée d'un appareil matériel — les preuves ne me feraient pas défaut : — Le même saint Augustin, Origène et autres, m'en fourniraient plus que de besoin.

« Adieu, mon cher et excellent frère, vos lettres me reconfortent; ne tardez pas à m'écrire,

« *Votre dévoué et affectionné,*

ACHILLE DOISNEL,
Propriétaire à Briquebec.

Bricquebec, 19 et 20 mars 1849.

APPARITION.

Nous voudrions, pouvoir répondre à toutes les demandes d'apparitions qui nous sont faites de tous côtés; ceux qui nous ont lu ne devraient pas oublier : 1° Que nous vivons avec beaucoup de peine du fruit de notre travail, qui nous laisse très-peu de temps à nous; 2° que nous avons fait dans ce genre tous les sacrifices possibles; 3° qu'en répondant à un solliciteur, les autres ne sont nullement convaincus, puisque l'on suspecte toujours le témoignage d'autrui. Il nous faudrait dix lucides et un secrétaire occupé à écrire sous leur dictée, encore nous ne parviendrions pas à satisfaire tout le monde; notre vie se consumerait ainsi à convaincre Pierre aujourd'hui, qui nous adresserait Paul demain. Quand donc les hommes s'adresseront-ils cette simple question : *Qui pense en moi?* Question qui prouve à elle seule l'existence de l'âme. Nous sommes affligés qu'on nous adresse de semblables demandes, qui nous prouvent qu'on n'a pas compris que ces ex-

périences sont à la portée de tous, en suivant les instructions contenues dans notre premier volume. Veuillez-le donc, hommes de peu de foi, et vous serez convaincus, en cinq minutes, bien mieux par votre propre expérience que par celle d'autrui.

Nous donnons connaissance d'une demande de cette nature, qui nous a été faite, et des résultats que nous avons obtenus; n'ayant eu en vue, dans cette circonstance, que d'être agréable à un fervent disciple de Mesmer, dont le savoir paraît égaler la loyauté; ce monsieur nous était totalement inconnu.

A M. Cahagnet.

Monsieur,

La grande énigme de nos destinées, insoluble jusqu'à ce jour, serait-elle résolue par vous ?

Je viens de lire, avec bien de l'intérêt, Monsieur, vos 2 vol. intitulés : *Arcanes de la Vie future dévoilés*, nouvelle étoile polaire qui abrégerait bien le chemin de la philosophie, si d'irréfragables et nouvelles preuves confirmaient la *bonne nouvelle* que vous avez eu le courage de proclamer. Cette découverte serait d'autant plus précieuse pour l'humanité, qu'elle pénétrerait les âmes de l'ineffable bonté de Dieu, en nous consolant tout à la fois de toutes les misères de ce monde sublunaire.

Moi aussi, Monsieur, j'ai médité depuis quarante ans sur les hauts phénomènes que m'ont présenté mes expériences magnétiques, phénomènes variés à l'infini, et observés sur plusieurs centaines de somnambules; et je vous avouerai que de tous les ouvrages qui ont paru depuis 60 ans, aucun ne m'a plus frappé, sur cet intéressant sujet, que le vôtre, quoiqu'il me laisse un léger doute sur la transmission de la pensée, transmission qui est un fait incontestable dans beaucoup de circonstances, et qui cependant, dans ce cas particulier, se trouve combattu par vous, comme principe, dans vos expériences, principe qui est appuyé par une logique soutenue et par des preuves difficiles à combattre.

Ce que je trouve le plus persuasif dans votre ouvrage, Monsieur, c'est la relation exacte et raisonnée de ces apparitions, sans toutefois omettre les contradictions apparentes qui peuvent s'y trouver ; c'est de laisser à l'intelligence de votre lecteur le soin d'en tirer les conséquences, ce qui est à mes yeux un nouveau titre à sa confiance.

Quant à moi, Monsieur, il résulte de toutes mes expériences une vérité démontrée : l'immortalité de l'âme ; mais je n'ai jamais pu obtenir de mes somnambules une réponse *uniforme, invariable* sur le but final de nos destinées. Je concluais donc de ces observations que ce secret était réservé à Dieu seul.

Sous ce rapport, votre ouvrage m'a paru de la plus haute importance ; l'intuition de votre précieuse somnambule et ses réponses seraient de nature à bien modifier les systèmes que je m'étais créés jusqu'à ce jour. Cette série d'apparitions, constatée par tant de preuves, est pour moi un premier pas dans le chemin de la vérité, d'autant plus qu'elle me confirme, ce dont je n'ai jamais douté, la bonté de Dieu et sa justice ; et que, par l'induction que j'ai tirée des réponses de mes somnambules, tous m'ont laissé entrevoir une autre destinée.

Permettez-moi, Monsieur, de vous féliciter de votre courage. Tant d'autres ont échoué, depuis 60 ans, en voulant convaincre nos pauvres savants de la réalité des plus simples phénomènes du magnétisme, qu'il en faut beaucoup pour aborder un sujet aussi élevé et aussi terrassant pour nos oracles de la science. S'ils daignent lire votre ouvrage, ils hausseront les épaules ; mais le vrai philosophe, au contraire, suspendra son jugement, et mettra en pratique cet ancien adage qui, plus que jamais, peut s'appliquer à votre découverte : que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Si ma santé, Monsieur, ne mettait pas, en ce moment, un obstacle à mon départ, je me rendrais de suite à Paris, et vous prierais d'accorder la faveur à un ami de vingt ans, à un émule

du respectable Chastenet de Puységur, d'assister à l'une de vos séances. Malheureusement je ne puis aller à Paris que vers la fin de mai, et peut-être à cette époque n'aurez-vous plus le même moyen de conviction. Ne serait-il pas possible, Monsieur, de satisfaire à la vive impatience que j'ai de constater un fait si consolant, surtout pour un homme qui approche à grands pas vers le terme de sa carrière, d'obtenir enfin la confirmation de la *bonne nouvelle* que vous annoncez ?

J'ai vu dans votre ouvrage que mademoiselle Adèle n'aimait pas ces sortes d'expériences sans les personnes présentes, et cependant, grâce à son obligeance, l'expérience a été faite et a réussie. Si ce n'était pas abuser de nouveau de sa complaisance et de la vôtre, je vous serais bien reconnaissant, Monsieur, d'accueillir ma demande en la priant d'appeler mon père, mort depuis longtemps, sous le nom de *Pierre-Joseph* Aubriel. Ma femme, qui a été tant de fois témoin des phénomènes magnétiques, désirerait bien aussi que le sien fût appelé sous le nom de *Didier-Robert* Des Courtils, La description et les quelques détails que vous me donneriez suffiraient pour me satisfaire, et je promets, dans le cas de réussite, d'y donner la plus grande publicité ; mais ce serait peut-être trop exiger, Monsieur. Ainsi je me borne pour le moment à vous soumettre mon vif désir qui égalerait ma reconnaissance.

Agréez, Monsieur l'expression de tous les sentiments fraternels, de votre presque converti.

Saint-Quentin, le 5 *avril* 1849.

Aubriel.

Je vous donne de nouveau le nom de mon beau-père : *Didier-Robert* Des Courtils.

APPARITION.

DEUXIÈME LETTRE.

Monsieur,

Je ne puis trop vous remercier d'avoir bien voulu effectuer la promesse que vous m'aviez faite. Le signalement que vous me donnez de mon beau-père ne nous laisse à ma femme et moi aucun doute sur son identité, à quelques petites différences près, que je vais vous transcrire.

D'abord l'âge n'est pas de 64 à 70 ans, du moins à l'époque de sa mort, puisqu'il avait 86 ans. Il serait possible qu'il se fût présenté sous un aspect beaucoup plus jeune, et je crois en avoir vu des exemples dans votre ouvrage. Quant au reste du signalement, rien n'est plus saisissant. Sa taille, dites-vous, était moyenne, ce qui est vrai (il avait environ 5 pieds 3 pouces), front découvert, ce qui est très-exact ; il avait perdu ses cheveux très-jeune. Yeux expressifs, de couleur grisâtre. Il avait, dans sa jeunesse, les yeux bleus expressifs ; mais ils ont pris, comme chez tous les vieillards dans un âge avancé, une teinte plus foncée, ce qui effectivement pouvait passer pour gris.

Nez assez fort, teint coloré, menton allongé ; tout cela était caractéristique chez lui. Bouche ordinaire, lèvres un peu fortes. Vrai dans son ensemble. Cou court, large de poitrine, épaules fortes ; tout cela est d'une exactitude parfaite.

Vous le voyez, Monsieur, dans cette énumération, il est bien difficile ne de pas reconnaître l'original ; mais ce qui m'a le plus surpris ce sont ses souffrances aux jambes, et *particulièrement* à un genou, *ce qui effectivement a existé par suite d'un rhumatisme* articulaire qui a nécessité un *voyage aux bains de Saint-Amand.*

Quant à la calotte qu'il avait sur la tête, il est présumable que défaisant le plus souvent sa perruque et ayant la tête dénudée,

il y suppléait soit par un bonnet de soie ou de drap, de la forme à peu près indiquée.

Ma femme et moi, monsieur, sommes on ne peut plus reconnaissants de la complaisance que vous avez eue de nous convaincre d'une des vérités les plus consolantes que l'homme puisse espérer sur la terre. Recevez tous nos remerciments.

Avant peu j'irai à Paris, j'aurai certainement l'honneur de vous voir et de vous remercier de nouveau.

D'après les statuts de la société que vous avez fondée, je vois que vous pouvez y associer des membres correspondants. Ne serait-il pas possible, Monsieur, de m'accorder cette faveur, et, dans ce cas, d'assister à quelques-unes de vos séances lorsque j'irai à Paris, en me conformant en tout point à vos prescriptions et aux rétributions convenues, et même à celles qui pourraient devenir nécessaires.

Tel serait mon plus vif désir, Monsieur; dans cet espoir, permettez-moi de vous renouveler

Les salutations les plus fraternelles,

AUBRIEL.
de St-Quentin.



Faits surnaturels.

Nous avons mentionné dans notre dernier numéro, dans l'article *Jets de pierres de la rue des Grès*, que quatre des esprits qui avaient mis en émoi si fort la police et les savants paraissaient très-décidés à ne pas abandonner ainsi la partie, et se proposaient de recommencer leur attaque guerrière à la prochaine occasion, soit dans cet endroit ou tout autre, nous trouvons dans le journal *la République*, du 24 février, l'article suivant, qui nous prouve que les menaces de ces quatre mécontents ont été mises à exécution dans un quartier, non pas le plus sombre de Paris, mais bien le plus éclairé et le plus passager. Voici cet article:

La relation suivante est empruntée au *Journal des Débats*. Nous lui demanderont qui a intérêt aujourd'hui à ce que *l'inquiétude se répande*, à ce que les *affaires ne reprennent pas*. Ne sont-ce pas les ennemis de la République, ceux qui écrivent tous les jours que l'ordre, la tranquillité, la prospérité publique ne peuvent se concilier avec cette forme de gouvernement? Le journal anti-républicain nous paraît donc avoir parfaitement indiqué les auteurs des méfaits qu'il raconte ainsi :

« Les quartiers de la Chaussée-d'Antin et de la place Vendôme sont depuis quelques jours le théâtre de manœuvres et d'actes coupables qui semblent avoir pour objet de répandre l'inquiétude et d'empêcher la reprise des affaires. Dans les premiers jours, les individus qui les commettaient se bornaient à décharger des armes à feu, pendant la soirée, dans un endroit caché dans l'un ou l'autre de ces quartiers; plus tard, et toujours le soir, ils se faisaient conduire dans des voitures de régie, ralentissaient le pas à un point donné, desquelles ils lançaient des pierres ou autres projectiles contre les vitres des boutiques, et les faisaient voler en éclats; puis ils faisaient accélérer la marche. Mais ces faits étaient limités à un ou deux points. Ce n'est que dans la soirée d'hier qu'ils ont pris plus de développement, et se sont étendus presque simultanément aux deux quartiers signalés. De plus, il paraît presque certain que le mode de projection a été changé, et que cette fois il a eu lieu à l'aide de fusils à vent.

» C'est entre huit heures et demie et neuf heures du soir que ces actes coupables ont été commis hier sur quatre points : 1. chez le sieur Plault, épicier, rue de la Chaussée-d'Antin, 41; le projectile a brisé une glace en verre double de la devanture de sa boutique, et y a fait un trou circulaire d'environ six centimètres de diamètre, à déux mètres et demi du sol. 2. Chez M. Chaigneau, changeur, rue de la Paix, 28. L'effet produit semble indiquer qu'il y a eu deux projectiles lancés par un fusil à vent. Une grande glace double a été brisée contre le bord et percée de deux trous distants de deux centimètres à péu près l'un de l'autre, présentant à l'extérieur une ouverture de la forme d'un grain de plomb à bouteille, s'élargissant jusqu'à deux centimètres de diamètres à l'intérieur. 3. Chez le sieur Cuvilier, épicier, rue de la Paix, 16; la glace de la porte brisée présentait une ouverture de quatre à cinq centimètres, à deux mètres et demi du sol, comme le premier; mais comme le verre était plus mince que chez ce dernier, il est probable que le bris a été produit par le même moyen. 4. Chez M. Tessier, pharmacien, place Vendôme, 23; le projectile a fait à la glace de la porte une ouverture de la grandeur d'une pièce de cinq francs.

» M. le préfet de police a ordonné sur-le champ une surveillance active pour prévenir ces actes coupables à l'avenir : les rondes d'agents de la force publique seront multipliées et se succéderont à intervalles très-rapprochés, non-seulement dans les quartiers désignés, mais dans tous les quartiers de la ville, à partir de la nuit, et tout porte à croire que dans le cas où ces briseurs de vitres voudraient continuer leurs exploits, ils ne dépasseraient pas la première tentative sans être arrêtés. Une enquête est en cours d'exécution : les témoignages obtenus jusqu'à ce jour font espérer qu'on ne tardera pas à avoir un résultat qui mettra quelques-uns des coupables sous la main de la justice. »

Voyons mon cher journal des *Débats*, ce que vous rapportez est-il vrai? Vous êtes trop sérieux, trop esprit fort, trop vénérable pour mentir; nous vous croyons, mais nous ne vous comprenons pas. Comment dans la rue de la Paix, plusieurs soirs de suite, on a tiré des coups de feu à huit heures, et la police ou les voisins des lieux où ils étaient tirés n'ont pas arrêté les coupables; par le temps qui court, des coups de feu inquiètent un quartier et ne sont pas réprimés! allons ne dites pas cela, on ne vous croira pas; qui plus est les malfaiteurs, non contents de nous troubler ainsi, viennent, dans des voitures de régies, lancer des pierres ou des projectiles contre les vitres des boutiques, puis ils se sauvent; vous les avez vus, reconnu leurs équipages et ne les avez pas arrêtés, vous vous moquez de la police : maintenant les voilà qui s'attaquent à quatre points à la fois, non plus en voiture, mais avec des fusils à vent; quoi vous avez vu les fusils et vous n'avez pas saisit les hommes qui en étaient porteurs; décidément on n'est plus en sûreté dans les quartiers les plus tranquilles de la capitale, M. le préfet de police mérite au moins une remontrance.

Pour notre compte nous l'absolvons, car nous avons reconnu dans ces malfaiteurs nos quatre alchimistes en question. Nous avons dit à nos lecteurs que nous possédions de ces faits suffisamment pour faire croire à leur réalité, aussi sommes-nous disposés à leur en soumettre au moins un dans chacun de nos

numéros; ils en concluerons ce que bon leur semblera. Ces faits sont pour nous un sujet de méditation, ils méritent plus d'attention qu'on est disposé à leur en accorder.

Alp. CAHAGNET.

A Monsieur Alphonse Cahagnet.

Monsieur,

Non content des solutions spiritualistes que vous obtenez par votre excellente somnambule, vous recherchez les faits d'un ordre extra-matériel qui prouvent la puissance de la volonté humaine, agissant seule ou sous l'influence d'êtres supérieurs; permettez-moi d'apporter à vos expériences ma petite part d'observation.

Au mois de juillet 1848 je magnétisais une dame D..... Quelque passes l'avaient rendu lucide dès la première séance, et le hasard m'avait conduit à produire sur elle tous les effets d'hallucination qu'opère M. Marcillet. Je faisais naitre à ma volonté devant elle une rivière, un bois, des fantômes. Le nez des assistants s'allongeait ou s'accourcissait; ils devenaient des animaux de toute espèce; tel objet se métamorphosait en fruit, en fleur, au moindre acte de ma pensée. On soufflait les bougies, je voulais que mon doigt fût une lampe; elle lisait à sa lueur comme à l'aide des bougies les plus éclatantes. Inutile d'ajouter qu'un verre d'eau s'imprégnait pour elle de la couleur et du goût des meilleurs vins.

Un soir il lui prit fantaisie de me demander du thé. Je magnétise l'eau dans l'intention de lui communiquer la saveur et la température de l'infusion indiquée, et comme elle l'avait réclamée très-chaude, je désirai que la vapeur s'en échappât brûlante. Mon désir fut probablement trop fort et trop complètement accompli, car à peine avais-je remis le verre entre ses mains qu'elle fait un geste de souffrance et me le rend précipitamment en s'écriant : « Vous êtes un imprudent; avant de me donner ce thé

vous auriez dû le goûter ; je me suis brûlée et bien brûlée. » Un peu surpris de l'apostrophe, je lui réponds : « Mais vous ne l'avez pas porté à votre bouche. — Fort heureusement, dit-elle, car il m'en est tombé une goutte sur la main : voyez ma main. » En effet, entre le pouce et l'index existait sur la peau une plaque rouge qui devint bientôt une cloque de la grosseur d'une noisette. Elle m'indiqua le remède ; j'avais oublié de vouloir qu'elle consentît à se l'appliquer au réveil ; elle ne voulut point le faire, et la cloque a laissé une marque creuse qui restera longtemps visible, si jamais elle s'efface.

Trois personnes étaient présentes à cette séance, le mari de cette dame, M. l'abbé G... et M. R..., employé aux bureaux de la préfecture. Tous ont vu, touché, examiné, et non moins surpris que moi, s'en sont allés réfléchissant à l'ignorance dans laquelle nous croupissons de notre *quantum* de pouvoir.

Je m'abstiens de toute observation et me borne à vous affirmer ce fait.

Recevez, Monsieur, etc.,

J. L..., avocat.

GUÉRISONS MAGNÉTIQUES.

Il existe peu de magnétiseurs auxquels le nom du commandant Laforgue et ses miraculeuses guérisons soient inconnus ; le *Journal du Magnétisme* en a cité quelques-unes des plus merveilleuses, nous sommes heureux à notre tour d'en enregistrer deux qui nous ont été communiquées par ce vénérable ami de l'humanité. Son zèle et ses généreux soins sont couronnés à chaque instant du plus beau succès ; nous voudrions pouvoir en dire autant de tous nos confrères en général, dont les efforts ne sont pas moins nobles, mais dont les résultats sont moins heureux, ayant plus de confiance en leur force individuelle

qu'en celle de Dieu, le seul être qui la possède et la concède selon son gré à qui la demande.

Pau, le 15 avril 1849.

Je ne puis résister, Alphonse Cahagnet, frère en Dieu, à l'impulsion que j'ai éprouvée en lisant le premier numéro de votre Journal, que vous avez eu l'extrême bonté de m'adresser. Je crois comme vous que tous les magnétiseurs sont frères, parce qu'ils croient comme moi qu'on ne peut rien sans le concours du Très-Haut, du Tout-Puisant : je ne veux que ce qu'il veut et ne peux que ce qu'il veut. Il n'est pas de forces humaines ni infernales qui puissent s'opposer à ce que les aveugles voient, que les sourds entendent, que les muets parlent, que tous les malades qu'il lui plait d'envoyer dans ma cellule y reçoivent l'influence qu'il veut que je leur transmette.

Je vous observerai seulement qu'avant d'explorer les malades, j'invoque le Seigneur pour qu'il infuse en moi tout le bien qu'il accorde aux malades qui sont présents, et que tous ceux qui me sont recommandés soient également soulagés.

Je vous dirai que j'ai vu avec plaisir, dans la seconde colonne des noms des sociétaires du *Magnétiseur spiritualiste*, dont vous êtes le gérant, que Mme Lévi y figure sous le numéro 12. J'avais eu l'honneur de faire sa connaissance en 1829 ; je vous prie pe lui faire accepter mes souvenirs bien affectueux.

Pour vous témoigner combien j'attache de prix à votre société, je vous prierai de vouloir bien me compter au nombre de vos abonnés, à partir du 1er janvier dernier ; j'ai l'honneur de vous adresser, en conséquence, un mandat de la somme de 4 fr. pour mon abonnement.

Je fais des vœux pour que votre société obtienne tous le succès que vous lui désirez ; seulement je vous ferai remarquer que tous les soins donnés aux malades ; doivent être gratuits et au nom du Seigneur.

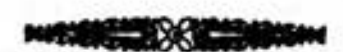
Je ne vous dirai point ici les succès sans nombre que j'obtiens journellement, je me borne pour le moment à vous en citer un seul: Louise Planté, de la commune d'Orthez, canton de ce nom, arrondissement d'Orthez, âgée de dix-neuf à vingt mois, aveugle, sourde et muette de naissance, a vu, parlé et entendu dans l'espace de trois semaines : Gloire au plus Haut des cieux !

Il serait trop long de vous mander tous les faits obtenus depuis le 1er janvier jusqu'à ce jour ; je ne peux cependant pas résister à la volonté du Seigneur qui m'inspire de vous mander que le saint jour de Pâques, le dernier des malades qui était hors de ma cellule, et qui n'avait pu y entrer après s'y être présenté quatorze fois successives, je dus en entrant le prendre par la main ; sitôt entré il fut reconnu par sa belle-sœur, qui était encore présente, laquelle déclara que son beau-frère était sourd depuis dix-sept ans. Je fis asseoir le malade auprès de moi, et de suite j'appuyai ma baguette sur son oreille droite, lui demandant ses nom, prénoms, etc., etc... Il entendit à l'instant même comme s'il n'eût été jamais sourd. Sa belle-sœur et lui en pleurèrent de joie, tout en remerciant Dieu de la grâce qu'il venait de leur accorder par mon intermédiaire. Le patient m'embrassa pour toute récompense; voilà mon salaire ordinaire : Gloire soit rendue au Seigneur.

J'adresse des vœux bien ardents au Tout-Puissant pour qu'il vous accorde à vous et à tous vos collègues les mêmes faveurs, pour sa gloire et le bonheur de tous les malades qui s'adresseront à vous. Que Dieu vous donne sa sainte paix, c'est ce que je souhaite.

Je vous salue,

LAFORGUE.



Pourquoi tous les magnétiseurs ne comprennent-ils pas les ressources qu'offre le genre d'association que nous avons fondé, ainsi que les heureux résultats qui en découlent; nous avons été

plus à même d'en juger que personne : Ces jours derniers nous fûmes pris d'un accès de fièvre ; par un froid qui nous tint trois grandes heures sous son influence glaciale, et daigna ensuite nous abandonner à sa fougueuse compagne, qui nous tint à son tour trois autres heures dans son ardent brasier ; ensuite nous eûmes l'honneur de supporter l'assaut d'un fougueux choléra armé de crampes ; qui fut remplacé par une bonne fluxion de poitrine ; il y en avait cent fois plus qu'il n'en fallait à notre pauvre cadavre pour continuer son voyage et aller étudier les us et coutumes du monde spirituel, mais pour notre malheur, ou notre bonheur, n'avions nous pas notre bienfaisante Adèle ainsi qu'une trentaine de frères, qui, tous à l'envi l'un de l'autre, retroussaient leurs manches et se disposaient à disputer notre sac de peau aux Parques qui s'apprêtaient à en faire des lannières ; enfin notre bon frère Mouttet voulut avoir l'honneur de remporter seul cette victoire : nous nous faisons un devoir *bien sacré pour nous* de le remercier publiquement de ses généreux efforts. Délivré de notre ennemi en quelques jours, nous fûmes, contre toute attente, et nous osons l'affirmer (le mot miraculeux n'est point ici déplacé), nous fûmes sauvé miraculeusement ; que Dieu en soit loué, et notre bon frère récompensé tel il le mérite.

ALP. CAHAGNET.

Notre infatigable frère Blesson, duquel nous avons parlé dans notre dernier numéro (au sujet d'une cure faite par lui sur la voie publique), ne laisse échapper aucune occasion de porter secours à son frère qui souffre.— Dans la rue, le salon ou la mansarde, il n'y voit que les progrès du mal qu'il cherche à vaincre à l'instant, animé d'un vrai sentiment de fraternité. Le 15 avril dernier encore, traversant le passage du Grand-Cerf, notre frère aperçoit gisant à terre et se débattant dans les angoisses d'une

attaque d'épilepsie complète, un homme d'une stature et d'une force herculéennes, entouré d'une foule compacte de personnes qui, ne pouvant calmer cette crise par aucun moyen, restait stupéfaite devant ce cadavre en proie à d'affreuses convulsions; Blesson fend cette foule, s'approche de la victime, met un genou en terre, une main sur le cœur et l'autre sur le front de cet homme, commande au mal de le quitter ainsi qu'à ce malheureux de se lever, ce que ce dernier exécute, comme soumis à un pouvoir magique, regarde son sauveur, le remercie, prend un verre d'eau magnétisée que ce dernier lui présente; pendant ce temps Blesson lui essuie le sang dont il est couvert, puis se tournant vers la foule, notre ami l'invite à suivre son exemple en pareille occasion, l'assurant que tout le monde peut faire ce qu'il vient de faire lui-même; l'épileptique serre la main qui vient de le calmer. C'est plus qu'il n'en faut à un magnétiseur spiritualiste.

Dans ces malheureux jours où le choléra fait tant de victimes, notre frère est en tous lieux, se multipliant à l'infini; déjà cinq personnes lui doivent la vie, entre autres le nommé Callot, chapelier, 36, rue aux Ours, ancien militaire, qui, échappé aux fureurs de la guerre, va être victime des ravages non moins violents d'un choléra des mieux caractérisés; une demi-heure de magnétisation et Callot voit disparaitre son mal dans une évacuation sanguine par les urines, évacuation qui eut cours à plusieurs reprises dans la nuit; le lendemain Callot travaillait de son état.

Un autre jour, c'est le frère Devillers, dont la femme est presque à l'agonie; teint livide, lèvres bleues, plus de parole, tous les symptômes les plus marqués d'un choléra mortel. Après une demi-heure de magnétisation, la malade se sent mieux, la face reprend la couleur ordinaire, les membres leur souplesse; l'espoir renaît dans tous les cœurs. Le lendemain une seconde magnétisation raffermi l'espoir de toutes les personnes présentes, qui, sur l'invitation de notre frère, se joignent à lui pour adresser

une prière à Dieu ; les vœux de tous sont exaucés, la malade est guérie.

Ont signé comme témoins de cette cure les nommés :

DECRION, Sociétaire ; DEVILLERS ; femme DEVILLERS
CHAMPION ; femme CHAMPION.

Un soir, à dix heures, c'est un nommé M. Dupuis, charcutier, qui vient trouver Blesson et lui montrer sa main qui vient d'être traversée par un croc qui sert à accrocher des jambons. Ce monsieur était en train de faire son étalage monté, sur un tonneau ; un de ses amis veut lui faire une mauvaise farce, en feignant de lui prendre les jambes pour le faire tomber ; cet homme a peur, fait un mouvement brusque qui fait défoncer le tonneau sous lui, et le laisse pendu par la main à ce croc auquel il a cru pouvoir se prendre pour éviter la chute de laquelle il était menacé ; la main est enflammé et fait souffrir horriblement ce malheureux ; Blesson la magnétise, conseille des compresses imbibées d'eau magnétisée seulement. Le lendemain la blessure était fermée, la main désenflée ; la nuit avait été bonne ; une seconde magnétisation acheva cette cure. Voilà pour le côté physique de cette bonne action. Mais pour le côté moral, c'est que Blesson venait d'être remplacé par un autre dans les travaux qu'il avait l'habitude de faire pour ce monsieur ; Blesson dans cette occasion, a été animé de la seule rancune digne d'un spiritualiste.

Remède contre le Choléra.

Dans ces temps de douleurs profondes où notre malheureuse patrie est ravagée par cette terrible peste, *le choléra*, contre la quelle des milliers de remèdes ont été impuissants jusqu'à ce jour, nons avons cru devoir prier notre extatique, Adèle Maginot, de demander à la bonté divine un remède contre ce fléau. A

peine eûmes-nous des preuves indubitables de son efficacité par un assez grand nombre de guérisons dans des cas plus ou moins graves, que nous le communiquâmes au public par la voie de la presse (1), et nous nous empressons d'en donner connaissance à nos les lecteurs; le peu de place qui nous reste ne nous permet pas de donner dans ce numéro le détail des cures que nous avons opérées, mais dans le suivant nous consacrerons un article à leur exposé.

Symptômes. — Les symptômes sont très-difficiles à préciser dans le commencement de l'invasion du mal : ils se manifestent différemment, suivant les différents tempéraments. Le choléra attaque en premier lieu l'organe le plus faible. Si c'est l'estomac, on sentira des tiraillements, on aura des vomissements, des douleurs qui finiront par des crampes, qui sont les signes infaillibles de ses ravages. Ceux qui auront les intestins irritables auront des coliques sourdes, puis violentes, suivies d'une diarrhée plus ou moins abondante. Ceux qui auront la poitrine délicate auront des contractions, des serrements, des crampes. Ceux qui ont la tête maladive, l'auront lourde, douloureuse, des crampes aux tempes; et dans l'empoisonnement complet par le mal, ce sera bien visible extérieurement par le froid, les crampes, les convulsions, le ratatinement des muscles et des membres, les souffrances atroces qui en sont les signes certains, ainsi que la couleur bleue dont se couvre le corps.

Médication. — A la première atteinte se mettre au lit; puis :

Boire une infusion très-chaude et excessivement légère de camomille deux têtes avec une feuille d'oranger; une tasse de quart d'heure en quart d'heure. En boire ainsi jusqu'à ce qu'on ait obtenu une bonne transpiration, si faire se peut.

Mettre sur tout le ventre un cataplasme très-chaud de farine de guimauve délayée avec de l'eau de graine de lin, que l'on remplacera au bout de dix minutes par un cataplasme de farine de lin délayé avec de l'eau de racine de guimauve, mettre bouillir dans l'eau une tête de pavot égrenée. Au moment de l'appliquer, verser dessus une cuillerée d'huile de camomille chaude. Renouveler le cataplasme de dix minutes en dix minutes.

(1) Voir le Jonrnal le *Politique,* du 11 mai.

Prendre un ou deux lavements, matin et soir, à la graine de lin ou à la racine de guimauve, en ajoutant à l'eau une tête de pavot dépouillée de sa graine.

Si des crampes se manisfestent, frictions avec la main nue, à l'huile de camomille chaude.

Boisson. — Alternativement infusion de violette et infusion de camomille.

Causes. — Le choléra est le produit des petits animalcules émanés de terre. qui s'attaquent principalement aux intestins, puis envahissent les conduits sanguins et les rameaux nerveux. La camomille leur est mortelle; son infusion est calmante et stimulante, les lavements et les cataplasmes sont rafraîchissants et calmants. Les frictions à l'huile de camomille calment les nerfs, font cesser les crampes, rétablissent la circulation. Cette huile, s'insinuant subtilement dans les pores de la peau, lui redonne de la souplesse, en même temps que son arôme mortel détruit les hordes d'animalcules qui affectionnent principalement les rameaux nerveux, dont la poitrine et l'estomac sont les sièges principaux.

Surtout que ceux qui administrent les remèdes ne redoutent pas le mal que la peur rend plus épidémique qu'il ne l'est réellement. Cela est facile à concevoir. La peur ouvre tous les pores de la peau, laisse écouler la vie et facilite l'absorption du mal; tandis que la fermeté produit un effet contraire et ferme passage à l'absorption, ce qui garantit beaucoup contre les influences pestilentielles.

Nous recommandons avant tout de prendre tous les matins à jeûn, comme préservatif, une petite tasse à café d'infusion de camomille (deux têtes et une petite feuille d'oranger pour la tasse d'eau).

OBSESSION

Une âme en peine.

Voici un fait que ma femme, qui se moque souvent de moi à propos de mes idées spiritualistes, m'a raconté plusieurs fois et dont elle garantit l'authenticité, ce qui prouve combien peu logiques sont nos contradicteurs dans leur opposition à nos croyances. Ce

fait a beaucoup d'analogie avec les phénomènes qui se sont passés dans la rue des Grès en février dernier.

Elle rapporte que son grand-père, maitre de forges en Franche-Comté, avait pris pour domestique un jeune ramoneur de cheminées âgé d'une douzaine d'années. Il y avait déjà dix ans environ qu'il était dans la maison, lorsque se trouvant un jour sur un marché aux chevaux, il reçut dans la poitrine un coup de pied de cheval, assez peu grave cependant puisque son service n'en fut pas interrompu. Cependant un dépôt d'humeurs s'était formé, lequel étant abouti au bout de six semaines, produisit une mort presque instantanée. Durant trois jours le médecin douta de la mort du pauvre domestique tant son visage avait conservé son teint coloré, et défendit qu'on procédât à l'enterrement. Cependant le quatrième jour la putréfaction s'étant déclarée, l'interdit fut levé, et Mouton (c'est le nom du domestique), fut déposé au champ du repos. Les jours s'écoulent uniformes pendant deux mois après cet événement sans qu'aucun incident n'en vint rompre la monotonie. Mais voici que tout-à-coup des choses étranges surviennent dans la maison et jettent la frayeur et le plus profond étonnement dans les esprits. C'est un bruit insolite qui d'abord se fait entendre dans la chambre du premier commis de la manufacture, homme d'un âge mûr et d'un esprit éclairé. Le tabouret placé devant son bureau est renversé ; les papiers, les plumes, les registres sont jetés à terre. La cheminée, sur laquelle est déposée une foule de petites curiosités, n'est pas plus épargnée. Les objets seuls qui peuvent se casser en tombant sont respectés, sur la prière du locataire de la chambre, qui, au milieu de ces scènes de désordre, ne perd point la tête. La pensée lui vint que ce pouvait bien être l'esprit du pauvre Mouton qui manifeste sa présence de cette manière. Un autre jour ce sont des pierres qui tombent à ses pieds au moment où il monte un escalier. Puis ce sont des poignées de petits cailloux qui sont jettés

contre les rangées de casseroles de la cuisine et qui produisent un carillon peu harmonieux, et cela en présence des domestiques de la maison.

Enfin le père Gouzal (c'est ainsi qu'on nommait le premier commis), adresse la parole en ces termes à l'esprit de Mouton : Mouton, mon ami, si tu as besoin de quelque chose, dis-le moi, et si tu ne peux parler, eh bien ! voilà du papier, une plume, de l'encre, écris tes volontés, je m'empresserai de les exécuter. Point de réponse de la part de Mouton, et le charivari de continuer de plus belle. Ces scènes mystérieuses durent depuis plusieurs jours et font le sujet de toutes les conversations des habitants de l'endroit, lorsque le père Gouzal, fatigué de tout ce tapage, se décide à aller trouver M. le curé, lui fait le récit de tout ce qui se passe et lui en demande l'explication. Le prêtre répond qu'il ne comprend rien à tout cela et qu'il ne peut la donner, mais que ce n'est pas une raison pour nier ces faits. Il demande à M. Gouzal si par hasard Mouton ne lui aurait pas confié quelque dépôt : Ah ! sapristi ! exclama M. Gouzal, si fait, j'ai une douzaine de francs à lui. Il faut dire que le commis était considéré par le jeune domestique comme son père ; il lui avait appris à lire, à écrire, et était le dépositaire de ses épargnes. Eh bien! dit le prêtre, il faut employer cet argent à faire dire des prières pour l'âme du défunt. On convint donc de dire quelques messes, et à dater de ce jour, l'ordre et la paix régnèrent de nouveau dans la maison.

Ce n'est pas tout. Mouton avait une famille en Savoie à qui il donnait rarement de ses nouvelles. Un jour son frère arrive chez M. Lambert, le maître de forges, quatre mois juste après les événements que nous venons de raconter, et demande à embrasser son frère. Alors il apprend qu'il est mort. Nous avions bien pensé chez nous, dit-il avec tristesse, qu'il lui était arrivé malheur, car il y a quatre mois il s'est passé des choses

bien extraordinaires à la maison; et il se mit à raconter des événements tout à fait semblables à ceux décrits plus haut. C'est pourquoi, ajouta-t-il, mon père et ma mère ont voulu que je me mette en route pour venir voir mon pauvre frère.

GASPART,
Ce 5 mars 1849. 3, *rue Coq-Héron.*

BIBLIOGRAPHIE.

Notre frère Cahagnet vient de publier une brochure intitulée : *Guide du magnétiseur ou Procédés magnétiques d'après Mesmer, de Puységur et Deleuze mis à la portée de tout le monde, suivis des bienfaits et dangers du somnambulisme, etc., etc.* (1).

Le but de notre frère a été de mettre à la portée de toutes les bourses et de toutes les intelligences un moyen curatif qui ne devrait être ignoré de personne. Le laconisme et la clarté de cette brochure lui assurent un écoulement forcé. Désormais tout le monde pourra magnétiser selon les principes des grands professeurs, sans avoir recours à des traités volumineux qui conviennent peu à ceux qui n'aiment pas lire, et ne sont pas à même de payer fort cher des détails inutiles dans un ouvrage qui peut n'avoir que quelques pages; ce qu'il y a de très-remarquable dans cette brochure, ce sont les quelques mots que l'auteur croit nécessaire d'adresser aux enthousiastes magnétiseurs sur les supercheries des soi-disant lucides, ainsi que les conseils à ses derniers. Nous pensons que chacun en fera son profit et que cette publication, toute minime qu'elle paraisse, était nécessaire à la bibliothèque du magnétisme.

AVIS.

Nous prions nos abonnés qui ne recevraient pas nos numéros dans la huitaine au plus tard qui suit nos dates trimestrielles, qui sont les 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre de nous en avertir, car la poste n'est plus ni sûre ni régulière; nous avons déjà reçu des réclamations de ce genre; nous préférons renvoyer des numéros que de réclamer nous-mêmes près du directeur.

Le Gérant, **Alp. CAHAGNET.**

(1) Brochure in-32, 64 pages; Prix 50 centimes pour Paris et 60 c. pour la Province. — Chez l'auteur, rue Tiquetonne, 17, à Paris; et chez tous les libraires.

ARGENTEUIL. — Imprimerie de PICARD.

SOMNAMBULISME

VUE A DISTANCE, COMMUNICATION DE PENSÉE ET PRÉVISION.

Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les deux volumes de vos *Arcanes*, à la publication desquels j'avais souscrit.

Je m'étais réuni à vos souscripteurs avec d'autant plus d'entrainement, qu'indépendamment de ce que j'appréciais la pureté de vos intentions et tout ce qu'elles révélaient de philanthropie, je connaissais beaucoup de magnétiseurs qui ont noté des faits analogues à ceux que vous avez publiés, mais qui, envisageant sous un autre point de vue notre éducation magnétique, ne pensaient pas que le moment fut encore venu de commettre des arguments aussi précieux, des preuves aussi concluantes, dans la dispute trop ardente du spiritualisme et du matérialisme; car, il faut l'avouer, notre époque ne donne à une portion des partisans du premier, que la révélation dont nos savants se permettent de douter; e l'autre portion, le respect humain qui les tient enchainés à la croyance de l'immortalité de l'âme, sans que, au tribunal de la raison, la solution de la question en paraisse plus avancée; aux partisans du second, elle laisse une incrédulité et un entêtement que rien ne peut dompter, et qui croissent en raison de l'insuffisance des armes.

Vous avez pensé autrement, et à mon avis vous avez bien fait: après cinquante ans et plus d'existence, la science magnétique semble être comme au premier jour, précisément, selon moi, parce qu'on ne s'est pas assez préoccupé de placer des jalons aux risques de les voir déplacés par de nouvelles expériences.

J'ai vu avec satisfaction que des hommes recommandables se sont empressés de vous livrer quelques faits, dans la persuasion que leur bienveillant concours modificrait l'isolement dans le-

quel devaient vous placer les sublimes vérités que vous vous proposiez de révéler.

J'aurais pu aussi vous fournir le résultat de quelques séances magnétiques, que j'ai eues avec Calixte, somnambule fort distingué; entre autres, me trouvant à Niort avec lui, on nous proposa d'aller chez un M. Morel, dont l'épouse et la sœur sont très bonnes somnambules; j'acceptai avec plaisir, j'étais trop curieux de connaître les nouvelles somnambules; là, on proposa d'établir un dialogue entre Calixte et la belle-sœur de M. Morel, aujourd'hui Mme Perucheau, qui habite Napoléon.

Nous nous mîmes aussitôt à les endormir, ayant eu soin de nous placer à deux extrémités de la chambre.

J'étais désireux d'utiliser ce sommeil de Calixte, par une question dans mon propre intérêt. Complètement inconnu dans cette maison, je voulus avoir des nouvelles de mon frère qui était à la Guadeloupe, je crus en parlant bas que personne n'entendrait ma question et que M. Morel n'en serait pas contrarié, je dis donc à M. Calixte : j'ai un frère, le voyez-vous ?... Aussitôt la somnambule de M. Morel dit : « Ah ! voilà M. Calixte parti !..... comme il va loin, il passe les mers.... je ne puis plus le suivre. »

Calixte, quelques secondes après, me dit : Oui, je vois votre frère, il est occupé à faire ses ballots pour revenir en France..... ah ! il part !... il arrivera le 12 du mois prochain à Bordeaux (12 mai 1847).

J'écrivis bien vite cela à ma fille qui habite Bordeaux, en lui recommandant de ne pas perdre ma lettre qui emportait le timbre de la poste. Le 12, le navire la *Diane*, capitaine Loquay, parti de la Guadeloupe, est arrivé à Bordeaux.

Ma fille s'est aussitôt transportée auprès du capitaine, qui lui a dit : que son oncle n'avait pu s'embarquer sur le navire qu'il commandait, malgré qu'il eût arrêté son passage.—Une lettre de mon frère, de la Pointe-à-Pitre, du 1er avril, arrivée par le même navire, me disait la même chose à Fontenay.

Je reviens à la partie de cette séance qui ne vous aura pas échappé, c'est le départ de Calixte, signalé par la somnambule de M. Morel; pour elle, Calixte n'était plus là, pour moi, au contraire, il n'a pas cessé d'y être, et cependant il n'est pas douteux qu'il ait vu mon frère, qu'il m'a parfaitement dépeint. M. le marquis de Saint-Victor était présent à cette séance, il l'attestera à M. le baron Dupotet, quand celui-ci le voudra.

Par une autre lettre, datée de la Pointe-à-Pitre, du 26 avril, mon frère m'annonçait son arrivée probable vers la fin du mois de mai. J'allai à Bordeaux pour me trouver à son arrivée, en me promettant bien de voir M. Calixte, qui ignorait son erreur. Par une singularité particulière, dont il faudrait encore vous rendre compte, je le trouvai à Blaye, sur le bateau à vapeur que je devais prendre; je lui dis que je voulais l'endormir aussitôt notre arrivée à Bordeaux, ce que je fis, et lui dis : Et mon frère?— Ah! je me suis trompé, il n'est pas arrivé, « cependant le navire sur » lequel il devait venir est bien arrivé le 12. Il avait l'intention » de partir et n'est pas parti, mais il est parti maintenant, du 4 au » 5 de ce mois, il serait même arrivé s'il n'avait pas éprouvé des » coups de vent qui l'ont jeté vers l'Est. Il est maintenant relâché » quelque part, mais je ne sais pas où; je suis fatigué, il faudra » me le demander demain, je vous dirai le jour de son arrivée » (c'était à Pauliac qu'était mon frère). » Il arriva le lendemain; je fis aussitôt venir Calixte que j'endormis; il me témoigna la plus grande peine de s'être encore trompé, en me disant : votre frère est arrivé, c'est à Pauliac que je l'ai vu hier, faites-le venir, il est ici... Je fis signe à mon frère de venir, Calixte dit aussitôt : c'est bien lui que j'ai vu à la Guadeloupe, ce sont ses joues enfoncées. je le reconnais bien, puis il s'empressa de donner sur la santé de mon frère des renseignements d'une précision admirable, et avec des particularités que mon frère seul connaissait. C'était chose fort curieuse de voir mon frère, qui avait toujours considéré le magnétisme comme une puérilité, livré aux investigations de

somnambule, combattant mentalement le traitement qui lui était indiqué, avec la volonté de s'en tenir à celui qui lui avait été prescrit à la Guadeloupe, et, de son côté, le somnambule lisant dans son âme les réflexions qu'il faisait, et disant : « Mais il insiste » malgré tout ce que je lui dis, il veut toujours aller à Paris..... » et je vous dis qu'il ne faut pas que vous y alliez, suivez mon » traitement, et vous guérirez sans opération. »

Après tant de merveilles, l'incrédulité de mon frère a été vaincue, les traitements ont été suivis à Fontenay et ont marché avec une ponctualité miraculeuse sur des morceaux de flanelle servant de rapport et transmis à Bordeaux dans des lettres, avec ces trois mots : *rapport pour Monsieur*. Sur le dernier morceau de flanelle, le somnambule a répondu : Monsieur est guéri, ce qui était exact.

Vous remarquerez, Monsieur, qu'il y a là des choses qui ne peuvent être connues de la part du somnambule par une transmission de pensée, je n'ai pu rien transmettre à Calixte sur l'intention de mon frère de s'embarquer sur la *Diane*, il n'a pu lire dans ma pensée la connaissance des coups de vents qui ont retardé son arrivée, et ces coups de vents, il faut bien les prendre pour constant ; c'est la première chose que j'ai dit à mon frère, et à l'instant même, saisi de ce que je lui disais, il appella un passager débarqué avec lui, qui se trouvait à quelques pas de distance et lui dit : Voyez donc ce que mon frère m'annonce, il me dit que nous avons éprouvé quelques coups de vents sans lesquels nous serions arrivés plutôt... Monsieur a raison, répondit le débarqué.

Le somnambule a pu connaître sans doute, en lisant dans la pensée de mon frère, le projet qu'il avait d'aller à Paris, ses insistances à suivre le traitement qui lui avait été prescrit par son médecin de la Guadeloupe, plutôt que le traitement indiqué par le somnambule, et si j'en juge par l'étonnement de mon frère, forcé de reconnaître qu'un homme qui dormait, pouvait lire dans

sa pensée, je dois considérer le phénomène comme assez merveilleux pour imposer silence à celui qui, de son autorité, voudrait poser des bornes à notre science magnétique.

Voici une lettre bien longue ; vous ne prendrez probablement pas le temps de la lire..... il me serait pourtant bien agréable que vous apprissiez tout le mal que m'a fait le numéro 86 du *Journal du magnétisme*. C'est sous l'influence de tout ce que recèle de mauvaises passions cette partie du journal, que j'ai pensé qu'un fait de plus qui révèle la séparation de l'âme et du corps (sans la mort), vous viendrait en aide pour supporter avec plus de courage, l'outrage public qu'a voulu vous faire celui qui vous devait un retour de politesse.

Veuillez agréez, etc. MAIN, avocat.

Fontenay-Vendée, 6 *juin* 1849.



APPARITION

Le 16 janvier 1849, nous fûmes appelés chez Mme de Soldaen, pour donner une séance d'apparition. Adèle qui ne donne pas de séances en ville, exigea de ne point poser devant une assemblée de curieux, comme on a l'habitude de le faire faire à certains lucides, pour charmer la fâcheuse oisiveté des gens bien élevés *dit-on*. J'expliquai à la personne qui nous fut envoyée, que ces expériences étaient toutes religieuses, et exigeaient le tête-à-tête, on nous promis de satisfaire à notre manière habituelle de procéder. Nous nous rendîmes chez cette dame à l'heure indiquée, nous trouvâmes près d'elle un pasteur de l'Église grecque, qui nous prouva par son affable bienveillance qu'il ne serait pas déplacé comme témoin de cette expérience. Mme de Soldaen demanda Mlle M..., sa fille. Adèle dit voir une jeune personne âgée d'environ quinze à seize ans, cheveux blonds foncés, yeux bleus,

front très-découvert et annonçant beaucoup d'intelligence, légères couleurs sur les pommettes des joues, nez un peu court, bouche moyenne, menton rond, dominant la lèvre inférieure, ce qui fait faire un petit creux à cette dernière, observe-t-elle; peau très-blanche, poitrine développée, mais le corps très-maigre et élancé; elle devait être faible des jambes et a dû souffrir de la poitrine. Son amour de l'étude était très-grand, et ses pensées trop à l'étroit dans ce qui les contenait; elles y venaient éclore en foule, ce qui devait beaucoup enrichir son imagination.

Quel cœur pur et religieux! s'écrie Adèle, quelle innocence et quelle candeur, quelle expression de douceur dans son regard, et quel résigné sourire adresse-t-elle même à la douleur. Un tel ange, une telle vierge, ne pouvait rester plus longtemps parmi nous, et souiller un cœur aussi pur au contact de nos sales passions; Dieu ne l'a pas permis, aussi a-t-elle retrouvé sa place au Ciel, avec joie, ne regrettant de la terre que sa mère qu'elle aime par dessus tout, après Dieu. Mme de Soldaen me fait adresser plusieurs questions à Adèle, auxquelles cette dernière répond selon les vœux de cette dame; entre autres, elle lui dit : que sa demoiselle est dans un rayon plus élevé que son père, qui est mort avant elle; et qu'elle est également plus élevée que sa grand'-mère, qui, toute religieuse qu'elle était, avait trop d'attachement pour la terre, ce qui fait qu'elle erre encore dans son rayon, quoi qu'elle soit morte avant sa petite-fille. Cette dame dit que cela peut être vrai, car sa mère était très-attachée à la terre, et était effectivement morte avant sa fille.

Adèle me prie de la laisser monter un instant au Ciel, avec cette jeune fille, dont la sphère, nous dit-elle, est angélique, elle entre dans le complément de l'extase, de laquelle je la tire après quelques minutes... Sa figure prend alors une expression de tristesse, et elle s'écrie : pourquoi ne m'as-tu pas laissée avec cette jeune fille? si tu voyais comme elle est belle au Ciel!... elle est dans le rayon le plus élevé; mais que tout ce qu'on voit dans ces

lieux est riche... Elle était vêtue d'une robe blanche... les cheveux bouclés et flottants sur ses épaules. . une couronne de roses blanches ornait son front aussi blanc qu'elles... Elle m'a conduite dans un jardin comme on n'en voit pas sur terre (parce qu'elle affectionne autant les fleurs qu'elle les aimait ici bas), il y avait une plate-bande de bleuets (je dis bleuets, pour te donner une idée à peu près de ces fleurs), car nos bleuets ne sont en rien comparables à la beauté et à la vivacité des couleurs de ceux-ci. Il y avait aussi une plate-bande de camélias blancs ; mais d'une fraîcheur indescriptible!... Elle m'a montré un superbe berceau, composé de roses et de jasmin, vu qu'elle aimait beaucoup le jasmin sur terre, c'est dans ce bosquet qu'elle se promet de recevoir sa mère lorsqu'elle viendra la rejoindre... Mais tu m'as rappelée sitôt !!! on ne peut rien admirer avec toi.

Mme de Soldaen dit, qu'il est très-vrai que sa fille aimait beaucoup les fleurs, principalement le jasmin, et que ce que dit Adèle à l'égard de son intelligence est exact, vu qu'à l'âge de sept ans, elle avait commenté un passage très-curieux de l'Évangile, à l'âge de douze ans elle parlait cinq langues, elle est morte à cet âge ; mais, ajoute cette dame, tout le monde lui en donnait seize.

Mme de Soldaen ne peut douter un instant de la réalité de l'apparition de sa fille, les minutieux détails, ainsi que les réponses qu'elle a faites à Adèle, lui donnent pleine satisfaction à cet égard.

M. le Pasteur désire à son tour l'apparition d'un ami. Adèle est fatiguée, par une longue conversation psychologique qu'elle a tenue avec cette dame et ce Monsieur, conversation qui a fait dire à ce dernier, « tout ceci est très-religieux et très-moral. »

Adèle, par complaisance, tente la seconde apparition ; elle réussi aussi bien qu'à la première, sauf moins de détails. Une seule erreur est faite sur la nuance des cheveux, elle les voit blond foncé, et ce monsieur les dit bruns. Ce dernier ajoute, que d'après ce qu'il vient d'entendre, il ne peut plus douter de la vé

rité des révélations contenues dans le 1er volume des *Arcanes de la vie future dévoilés*. Mme de Soldaen s'empresse de souscrire au tome second ainsi qu'à notre journal, le *Magnétiseur spiritualiste*.

Essayez, magnétiseurs de tous les pays, ce genre de communications des lucides avec les esprits, et vous obtiendrez en cinq minutes la preuve irréfragable de l'existence individualisée de l'âme à sa sortie de ce monde, ayant souvenance de son existence terrestre, et vivant d'une vie toute de bonheur !... L'expérience est appelée non pas à remplacer la foi, mais à la compléter. Ne vous plaignez donc plus de ne pouvoir le posséder, puisqu'il est en votre pouvoir de l'obtenir avec le secours de vos dix doigts, et d'un sujet disposé à cet effet.

Alp. CAHAGNET.

GUÉRISON D'UNE OBSESSION

Mon bon frère,

Quatre mois nous séparent du jour où, — pour la première fois, — j'appelai votre attention bienveillante sur la triste position de mon ami le plus cher : je viens aujourd'hui vous rendre compte des angoisses morales auxquelles il fut en proie ; et comme il s'agit d'une cure opérées par l'intervention d'un être hyperterrestre, — *d'une magnétisation directe*, *spirituellement appliquée par Swedemborg*, notre patron, j'espère que vous voudrez bien insérer ma lettre dans le plus prochain numéro de votre journal, le *Magnétiseur spiritualiste*. Quelque incroyable que puisse, — au premier abord, — paraître le fait que je vais raconter ; quelque nombreux et ironiques que soient les sourires que ma narration va faire naître sur les lèvres de nos savants, *ma-*

gnélistes et autres, j'affirme sur l'honneur que je ne rapporte rien qui ne soit l'expression de la vérité ; et d'ailleurs, il sera plus commode de hausser les épaules qu'il ne serait facile de me réfuter.

D'un tempérament ardent, doué d'une humeur franche et heureuse, qui lui faisait toujours envisager sous le bon côté les mille et un accidents fâcheux qui vinrent entraver le cours de sa joyeuse jeunesse, X... (les raisons qui m'ont fait vous céler le nom de mon ami subsistent encore dans toute leur force) bravait la fortune, et, narguant la peur, recherchait le péril pour l'attrait du péril même. Cette superbe ne devait durer qu'un temps. — L'heure de sa transformation ne tarda pas à sonner. Son caractère s'assombrit peu à peu, et ses idées, suivant une dégradation insensible, devinrent tristes et moroses. Il fuyait tout le monde et chacun le fuyait : tantôt, mû par une puissance occulte, il se livrait à la marche incessante du poétique Juif-Errant : tantôt, dans une immobilité absolue, il restait affaissé sur lui-même, sous le poids écrasant de la fatalité. Ses quelques minutes de repos, il ne les devait qu'à la dévorante découverte de l'alchimiste Arnauld de Ville-Neuve !

Heu! quamtum mutatus ab illo (1)!

Qui donc avait anéanti cet esprit d'audace ? — qui donc avait brisé ce corps de fer ?

Un jour que je le félicitais sur son meilleur visage : « Je suis, » me répondit-il froidement, « comme cet arbre que la foudre a frappé par la tête ; le feu du ciel l'a calciné jusqu'aux racines ; l'écorce seule reste encore debout et verdoyante. » — Ta maladie, lui répondis-je, n'est pas telle que l'art soit impuissant à la guérir. — Des médecins ! s'écria-t-il, des médecins ! à moi ? — mais ne sais-tu pas que ces bâtards d'Esculape sont d'autant plus à

(1) Hélas ! comme il n'est plus lui-même !

craindre qu'ils ont caché leur peau d'âne sous une robe de docteur, et qu'ils ne montrent pas le bout de l'oreille? Ecoute, puis sois juge entre eux et moi; entre ce qu'ils appellent les *ressources de leur art,* et la profondeur de ma blessure. Je raconte, je n'explique pas; —je témoigne de la vérité *quoiqu'il m'en coûte :* Que tu comprennes ou non, peu m'importe; crois, parce que ce que je vais te dire *est.*

Un jour (jour à jamais néfaste, et il y a bien des années de cela), un malheur inénarrable dans toutes les langues, — car les mots n'ont pas la vertu d'exprimer avec tout ce qu'elles ont de poignant les diverses phases de ma longue agonie, — un malheur, dis-je, est venu s'acharner sur moi, comme le Vautour de la fable sur le foie de Prométhée. — Un jour, — sans raison, sans motif, *sans l'ombre d'un rien* qui puisse atténuer la honteuse hideur de la vergogne qui tient encore aux flancs.... J'eus peur !— Pourquoi?—Je te le demande; je l'ignore moi-même; mais à cette heure, je comprends *intimement* que tout n'est pas fable dans la Fable, et que le dieu Pan put fort bien faire tourner le dos au Gaulois.

J'ai peur, je te le répète, et je ne sais de quoi j'ai peur !

Je te ferai grâce du récit de mes longues luttes contre cette panique aussi extravagante qu'éternelle et insaisissable. Qu'il te suffise de savoir que, pour la noyer, j'appelai Bacchus à mon aide; mais les vins les plus capiteux se changèrent en lait pour moi. —En avant donc la réserve! en avant donc l'eau de *mort!*

Maintenant, je bois... Mais l'aiguillon de la frayeur repousse au loin les pavots de l'ivresse. Novellius Torquatus, que l'empereur Tibère nomma proconsul pour le récompenser de ces exploits en ce genre, n'était qu'un bambin qui m'atteindrait tout au plus à la cheville. —Mon corps est devenu semblable à l'insatiable tonneau des filles de Danaüs.

Assiste, si tu l'oses, à une de mes nuits sans sommeil : — compte mes tressaillements douloureux; —puis, quand la nature

épuisée va enfin reprendre ses droits, sens ce souffle glacé qui glisse sur mon front baigné de sueur ; — entends cette voix qui m'appelle, qui me galvanise, comme la pile de Volta un cadavre, et me force à retourner ma face vers un ennemi invisible, insaisissable. Puis alors, quelles terreurs ! quels bruits ! quels sons perceptibles pour moi seul !

Eh bien ! lui répondis-je, puisque les douleurs ne te viennent pas de ce monde, prie, et que Dieu daigne t'entendre.

C'est en vain, reprit-il, que ma voix s'est fatiguée à répéter ces paroles de Job : « Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un » misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur ;— » pourquoi la vie a-t-elle été donnée à un homme qui marche dans » une route qui lui est inconnue, et que Dieu a environnée de » ténèbres. » Je ne sais plus prier. — Je ne voudrais pas vivre, mais je ne voudrais pas mourir ; car, marqué comme je le suis du sceau de l'inéluctable fatalité, qui pourrait dire ce que me réserve l'avenir ? Mon énergie native est éteinte ; je suis anéanti, et ma bouche n'a plus la force de pousser le cri sublime du désespoir.

Que faire contre cette douleur navrante qui se fût joué également et de l'éloquence d'Antiphon, et de l'éloquence d'Hégésias (1) ? Fallait-il mettre en pratique le conseil que donna M. Du Potet à M. P.-L. M***, membre de l'Athénée magnétique de Lyon (page 280, 7e vol. du *Journal du Magnétisme*), *et, chassant un clou par un autre clou,* obsédé, pour ainsi dire *in extremis ?* ou bien dédoublant en quelque sorte l'existence du malheureux X..., ne vallait-il pas mieux confier son enveloppe matérielle aux soins de la médecine somnambulique et placer sa forme spirituelle sous

(1) L'orateur Antiphon était doué d'une éloquence telle qu'il n'y avait douleur si grande qu'il ne parvint à adoucir. — Hégésias, son rival dans l'art de bien dire, fit prendre, par ses discours, la vie tellement en horreur à ses auditeurs que plusieurs d'entre eux se donnèrent la mort. — Le roi Ptolémée se vit contraint de lui faire défense de traiter jamais ce sujet dans ses leçons.

la direction et la protection spéciale de l'Esprit Swedemborg et de sa société ? — C'est à ce dernier parti que je m'arrêtai, comme vous savez, et vos généreux conseils ne nous firent pas faute. Jouissez donc de la part qui vous revient dans cette bonne action, — car depuis longtemps la guérison est complète. — Mais je reprends mon récit :

Je mis entre les mains de X... le 7e vol. du *Journal du Magnétisme* de M. Du Potet, et le 1er vol. de vos *Arcanes de la vie future dévoilés*, lui faisant promettre qu'il les lirait avec attention. — Il me tint parole, car dès le lendemain, il me fit remarquer, notamment dans les *Arcanes*, plusieurs passages qui offraient beaucoup d'analogie avec son état du moment. Seulement, il repoussa fortement l'idée qu'il pût être victime d'un envoûtement, d'une obsession, et prétendant qu'il ne se connaissait pas d'ennemis et qu'il n'avait rien fait pour en mériter. — Son obstination à cet égard ne fléchit qu'à la lecture de cette réponse de la sœur Adèle : « Cet homme est obsédé ! qu'il est malheureux ! il » se livrè à la boisson. Il y est poussé par des hommes qui lui en » veulent, qui lui désirent tout le mal possible, même la mort, et » se rient de sa faiblesse. Ils sont plusieurs ! ce sont des enne- » mis vivant sur terre ! cela date de loin. Il faut prier pour cet » homme et le sauver de cette triste position ; il en est digne. » *Recommande lui de prier Dieu de le débarrasser de cette ob-* » *session, et de le placer sous la puissance d'un Esprit supé-* » *rieur...* » Soit ! me dit-il, je suis obsédé. J'aime mieux cela que d'être maudit. Et, à tout bien considérer, cela doit être. Il y a des gens qui font le mal par passion, sans motif ni raison, comme le tigre tue pour tuer. Eh bien ! puisque le magnétisme possède la double propriété que l'on attribuait à la lance d'Achille, qui faisait la blessure et la guérissait, j'en appelle au magnétisme et aux esprits ! Je prierai,... comme je pourrai.

Quelques tièdes qu'elles aient été, ses prières furent entendues car je lis dans son *memento* :

Nuit du vendredi 9 au samedi 10 mars. — « Onze heures et demie. Grande chaleur sans sueur.—*L'on agit évidemment sur moi, mais d'où?* — Les tempes battent; le cœur palpite; le sang redescend vers les extrémités inférieures. — Les cuisses, les jambes et les pieds ressentent une chaleur inaccoutumée.—Un fourmillement se déclare dans ces parties, dans les cuisses principalement. Il y a comme une lutte entre le sang qui veut circuler et l'appareil circulatoire qui refuse le passage; c'est comme une espèce de remous de sang. N'étaient les illusions que les sens peuvent causer, je croirais que mes cuisses se gonflent et se dégonflent comme le ferait la poitrine d'un homme qui, venant de fournir une course longue et précipitée, s'arrêterait subitement. — Cependant la tête a semblé se dégager et le cœur a repris son battement accoutumé. — Plusiers parties du corps ont fait — d'elles-mêmes — un petit mouvement, soit par la contraction des nerfs, soit par suite d'une sensation ressemblant assez à l'impression que pourrait produire un souffle insinué entre chair et peau. — Le fourmillement continue pendant quelques instants encore, quoique moins prononcé. — Il est minuit et demi — tout cesse. — *La frayeur a été nulle.* »

Bref, mon bon frère, à dater de ce jour sa guérison marcha à pas de géant. Les cinq ou six premiers jours seulement, il ressentit, pendant sa prière principalement, quelques légères attaques de panique. Mais depuis trois grands mois, il a retrouvé le calme le plus profond, la tranquillité d'esprit la plus parfaite.—*Il se sent vivre*, en un mot. — Chaque soir, se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, il adjure au nom sacré de Dieu les esprits des tenèbres d'avoir à ne l'approcher pas, puis s'endort confiant, sous la protection de la société céleste qui l'a sauvé. — Quant à cette soif fabuleuse qui le consumait, elle s'èst retirée de lui, en même temps que les esprits infernaux qui y avaient donné naissance. — Les prescriptions médicales et hygiéniques de la sœur Adèle ont rendu de la vigueur à ce corps épuisé.

Que le bonheur, en passant, lui jette encore un de ses sourires, et je retrouverai le X... que j'ai connu autrefois. Gloire donc à notre frère et patron, à Swedemborg qui, dans cette circonstance, a été le dispensateur des grâces célestes; et que Dieu soit béni!

La pluralité des médecins et quelques magnétiseurs ne manqueront pas de classer cette obsession parmi les cas d'hallucination et de folie observés jusqu'à ce jour : — je demanderai aux premiers s'ils pourraient me citer l'exemple d'un homme qui, *abandonné à ses seules forces*, ait pendant quinze années consécutives, sauf quelques rares moments de répit, soutenu l'assaut presque incessant de la panique et de l'alcool, je ne dirai pas sans devenir fou, mais, bien plus, sans qu'une ride s'imprimât sur son front? — Niera-t-on qu'il n'y ait dans le fait que je rapporte *quelque chose excédant les forces de la nature*, ou, ce qui est la même chose, de *surnaturel?* — Quant aux seconds, je les engagerai à lire avec toute l'attention qu'elle mérite, la lettre d'un véritable savant d'ont ils n'auront garde de contester l'autorité en pareille matière. Je veux parler de M. Jobard de Bruxelles, qui s'exprime ainsi (*Journal du Magnétisme*, 7e vol., p. 355) :
« ..... Ces faits se reproduisant plus fréquemment depuis que le
» magnétisme se répand d'avantage, *je pense qu'il serait assez*
» *sage d'en rechercher la cause, bien qu'il soit plus académique*
» *de la laisser sur le compte de l'hallucination et de la folie*. Que
» ces malheureux finissent par perdre la raison, cela n'est pas
» extraordinaire; *mais il se peut que l'hallucination et la manie*
» *ne soient que des résultats; la cause pourrait bien exister dans*
» *le maléfice de la pensée mauvaise que les Italiens appellent la*
» *jettatura, et les Français l'ensorcellement et le mauvais œil.* »

Adieu, cher et bon frère, recevez pour vous et mes frères et sœurs de Paris mes salutations sympathiques et empressées,

Achille DOISNEL.

Bricquebec, le 25 juin 1849.

Faits surnaturels.

Nous empruntons au journal l'*Abeille*, de Chartres, du 11 mars 1849, le récit suivant déjà rapporté très-imparfaitement par le *Constitutionnel* et le *Journal du magnétisme*, sous le titre de : *Jeune fille électrique*. Nous définissons mal l'électricité, ou ce titre ne peut pas plus convenir aux faits qu'on va lire, qu'il n'était applicable à la narration anglaise, par M. Mead, que nous trouvons dans le *Journal du Magnétisme*, tome IV, p. 210. Quel est en effet le caractère propre de l'électricité? c'est de produire des commotions à tout ce qu'elle touche, c'est un effet de répulsion etn on d'attraction, c'est l'introduction subite d'une charge plus ou moins forte du fluide électrique dans un corps quelconque qui agite et commotionne ce corps. La petite Cotin, de laquelle tous les savants se sont occupés en 1846, avait la propriété de faire de telles décharges à son insu, sur presque tous les objets qu'elle ou ses vêtements touchaient, commotions qui renversaient ces dits objets ou les projettaient à une distance plus ou moins grande. Cette jeune fille méritait le nom d'Électrique, qui lui fut donné, parce que ces phénomènes étaient du domaine de l'électricité, ceux que nous allons citer sont-ils semblables? nous laissons nos lecteurs juges en cette matière, étant assurés que moins matérialiste que le *Constitutionnel*, ils assigneront une autre cause à ce genre d'obsession, car si pour un moment on accordait une telle adresse et une telle intelligence à l'électricité, on en ferait un être dont les services ne seraient pas à dédaigner. Une électricité inconnue jusqu'à ce jour ; attirant à elle les objets au lieu de les éloigner, cela ressemblerait plutôt à un effet d'aimant que d'électricité, propriété dont étaient douées les deux jeunes grecques venues à Marseille, en août 1839, pour nous rendre témoins de cette faculté. Dans les expériences proposées par ces jeunes filles, il

fallait que les objets qu'elles attiraient à elles fussent armés d'un morceau de fer qui avait par conséquent, une certaine affinité avec les courants aimantés dont elles étaient douées ; mais dans la relation suivante existe-t-il quelque chose de semblable? Non certes, le fer, le bois, le linge, et cent objets de nature différente obéissent à une puissance occulte inexplicable par nos lois matérielles. Voici ces faits tels qu'ils sont rapportés dans une lettre, en date du 28 février 1849, adressée à l'*Abeille* de Chartres par son correspondant, et publiée par ce journal dans son numéro du 11 mars 1849.

Monsieur le Rédacteur, je ne sais si vous avez entendu parler des faits qui, depuis deux mois, se passent dans une commune de ce canton, à Guillonville. Si vous voulez me permettre de les raconter, je le ferai avec toute l'exactitude qu'exigent des faits si extraordinaires et si inexplicables pour moi. Toutes les populations du canton d'Orgères s'en préoccupent vivement et en font le sujet continuel de leurs conversations. Voici ces faits, tels que je les ai recueillis de la bouche même d'une foule de témoins oculaires et dignes de foi. Je commence *ab ovo*.

« Dans le courant du mois de décembre dernier, M. Dolléans, meunier et cultivateur à Gaubert, commune de Guillonville, s'aperçut que chaque nuit on lui volait du foin. Quel était l'auteur de ce vol? Ses soupçons se portèrent sur un nommé V..., employé à son service. Il le dénonça ; la justice fit des perquisitions chez l'homme soupçonné ; mais elle ne put rien découvrir qui justifiât les soupçons de M. Dolléans. Deux jours après ces perquisitions, le feu fut mis à l'écurie du meunier de Gaubert ; mais fort heureusement on aperçut la flamme avant qu'elle pût faire de grands ravages, et l'on en fut quitte pour la peur. V... fut encore soupçonné de ce méfait ; il avait été vu, dit-on, rôdant autour de la maison le soir où le feu éclata dans l'écurie ; c'était une jeune domestique de la ferme, âgée de 15 ans et nommée Adolphine Benoît, qui prétendait l'avoir vu. V... fut arrêté et conduit à la mai-

son d'arrêt de Châteaudun ; il fut relâché après trente-deux jours de détention préventive.

» Cependant, deux jours après l'arrestation de V..., commença une série de faits extraordinaires, qui durent encore aujourd'hui, chez M. Dolléans de Gaubert. Un beau matin de la fin de décembre, M. Dolléans trouva ouvertes toutes les portes de son étable, de son écurie, de ses granges, et de sa propre habitation ; en même temps toutes les clés avaient disparu. Dans la journée, il fit mettre de bons et forts cadenas à toutes les portes ; mais lorsqu'il se leva, le lendemain, à cinq heures du matin, tous étaient enlevés, à l'exception de celui qui fermait la porte de la grange. M. Dolléans crut que de hardis voleurs venaient prendre, la nuit et les clés et les cadenas. Il s'arma de son fusil, se mit en sentinelle, non loin de sa grange, bien décidé à tirer sur le premier qu'il verrait paraître. Il resta là jusqu'aux premières lueurs du jour, vers sept heures et demie. En ce moment, il détourna un peu la tête : le cadenas de la grange avait disparu ! M. Dolléans rentre et raconte à sa femme et à ses gens ce qui vient d'arriver. Tous s'en effraient ; cette disparition du dernier cadenas leur semble une chose surnaturelle.

» Toute la journée se passa dans un calme parfait. Mme Dolléans, qui était fort alarmée, engagea sa jeune servante à réciter à genoux les sept psaumes de la Pénitence, espérant trouver dans la prière un secours contre sa peur. A peine la jeune fille s'est-elle agenouillée, qu'elle s'écrie : *Qui donc me tire par ma robe ?* Et le cadenas disparu le matin, apparait pendu à son dos. Grand émoi et nouvelle épouvante dans la maison. C'était le 31 décembre.

» A partir de cette époque, Adolphine Benoit éprouva chaque jour les choses les plus singulières. Tantôt des cordes, des chandelles, des chiffons, des corbeilles à pain, des chopines pleines d'eau, et même de vieilles charognes, se trouvaient subitement transportés sur son dos ou dans ses poches. Tantôt les ustensiles

de cuisine, casseroles, poëlons, cuillers à pots, etc., venaient s'accrocher aux cordons de sa jupe ou de son tablier. D'autres fois, entrant dans l'écurie, les harnais des chevaux sautaient sur elle et l'entortillaient de telle façon qu'un secours lui était nécessaire pour s'en délivrer. Un jour, toujours en entrant dans l'écurie, les deux colliers des chevaux vinrent se placer sur ses épaules. Vous riez sans doute, Monsieur le Rédacteur, de ces burlesques événements; mais la jeune servante et ses maitres n'en riaient pas; ils étaient saisis d'une indicible épouvante. Adolphine Benoit en devint malade et fut envoyée à l'hospice de Patay, où elle passa cinq jours sans ressentir aucun des effets de son obsession.

» Elle revint chez ses maitres. A peine y eut-elle mis le pied, que tout recommença : les mêmes faits et quelques autres d'un genre nouveau vinrent la tourmenter comme auparavant. Plus de vingt fois deux planches de 3 à 4 pieds de longueur formant étagères lui tombèrent sur le dos à l'instant même où elle entrait dans la chambre. On a même vu ces deux planches, appuyées sur une seule de leurs extrémités, se tenir en équilibre malgré les lois de la pesanteur. Souvent, soit en marchant, soit en se tenant debout devant ses maitres, la jeune Adolphine se trouvait tout à coup couverte d'un long sac qui l'enveloppait de la tête aux pieds. D'autres fois, le trépied et la chèvre à scier le bois allaient se placer à califourchon sur son cou. Très-souvent des cordes, des rubans venaient tout à coup, au milieu d'une conversation, s'enlacer autour du coup d'Adolphine, et lui serraient la gorge avec tant de force qu'elle en perdait la respiration. Je ne finirais pas, Monsieur le Rédacteur, si je voulais vous rapporter tout ce que racontent les témoins de ces scènes mystérieuses. Mais, demanderez-vous peut-être, n'y avait-il point ruse et comédie de la part de la jeune servante? C'est ce que des personnes sensées se dirent d'abord. Une d'elles, entre autres, Mlle Dolléans, sœur du maitre de la maison, femme pleine de sagacité et de bons sens, se

donna pour mission de surveiller Adolphine; durant quinze jours, elle ne la quitta ni le jour ni la nuit; elle ne l'abandonna pas un seul instant. Eh bien! il a été impossible à Mlle Dolléans de découvrir la moindre tromperie dans cette jeune fille.

» Il y avait déjà plus d'un mois que ces faits extraordinaires se reproduisaient chaque jour avec une intensité toujours croissante, lorsque Mlle Dolléans résolut de renvoyer sa servante. Adolphine Benoit retourna chez son père, à Péronville. Cette pauvre enfant recouvra aussitôt la tranquillité.

» Chez M. Dolléans, tout rentra d'abord dans le calme le plus parfait, et cela dura une dizaine de jours. Mais, le mercredi des Cendres, des événements tout aussi inexplicables que les premiers jetèrent de nouveau l'effroi dans cette intéressante famille. Cette fois ce n'était plus une domestique qui en était l'objet; ce fut le plus jeune fils de M. Dolléans, enfant de deux à trois mois. Un jour, comme sa mère le tenait sur son giron, tout à coup le bonnet de l'enfant fut enlevé, et on ne sait ce qu'il devint. Madame Dolléans lui en met un autre : bientôt celui-ci est coupé et enlevé de même, mais remplacé par une énorme cuiller à pot, qui couvre la tête de l'enfant, à la grande frayeur de sa mère. Depuis huit jours ce pauvre enfant est tourmenté de mille façons, malgré la surveillance assidue de ses parents : à chaque instant des ustensiles de cuisine se précipitent sur lui ou dans son berceau. J'ai vu moi-même les pelles, les pincettes, les réchaux, et une foule d'autres objets, s'y trouver subitement, sans qu'on pût deviner comment tout cela y était transporté. Madame Dolléans m'a assuré qu'elle a vainement essayé d'attacher au cou de l'enfant des médailles ou des crucifix; ces objets sacrés disparaissaient mystérieusement un moment après y avoir été placés.

» Vous dire l'impression que ces faits produisent parmi nous, serait impossible : j'y renonce. Tout le monde crie au maléfice, au sortilége; on va même jusqu'à jeter des accusations absurdes

sur plusieurs personnes, qui sans doute sont bien innocentes de tout cela.

» Si vous croyez, Monsieur le Rédacteur, ces faits dignes d'être mis sous les yeux de vos lecteurs, je vous autorise à publier ma lettre, sinon, jetez-la au feu. »

« Il y a déjà huit jours que nous avons reçu la lettre de notre correspondant. Nous n'avons pas voulu la publier avant de nous être rendu sur les lieux. Deux de nous sont donc allés, cette semaine, dans le canton d'Orgères, ils ont interrogé des hommes sages, témoins oculaires, des cultivateurs instruits, des prêtres, des médecins ; tous ont certifié exacts les faits avancés par notre correspondant. Maintenant comment expliquer des faits aussi extraordinaires ? Ici, nous nous taisons. A la science et à l'Église en appartient la solution. Nous ajouterons seulement ce que M. et Mme Dolléans nous ont dit, que, le jeudi, 1er mars, des exorcismes ont été faits sur l'enfant ; et qu'aussitôt tout le désordre a cessé ; l'enfant ne posséde plus cette *vertu attractive*, pour parler comme M. Roger, du *Constitutionnel*. Voilà ce que nous pouvons affimer en toute vérité. »

Conférence sur la Fraternité

ENTRE UN MAGNÉTISEUR SPIRITUALISTE ET UN MAGNÉTISEUR MATÉRIALISTE.

Le Matérialiste. Dans notre dernière conférence, je me suis rendu aux justes observations que vous m'avez faites sur la Prière ; mais permettez-moi aujourd'hui, de ne pas être dans les mêmes dispositions au sujet de votre dénomination de Frères et de Sœurs. Il me semble que cela sent un peu la capucinade. — *Le Spiritualiste*. Et cela ne vous convient pas, sans doute ? —

Pas le moins du monde. — Par quelle raison ? — Celle que c'est du dernier ridicule. — Surtout en République, n'est-ce pas ? — Tout juste : j'ai déjà trop du nom de Citoyen. — Je m'en doute ; celui d'Homme ne vous convient pas mieux. — Vous êtes peu bienveillant, Spiritualiste ! — Je vous imite. Quel nom nous donnez-vous ? — Celui d'usage, *Monsieur*. — Et, pour vous, quel est celui qui vous convient ? — Le même. — Vous faites là de l'Égalité ; cela vous est indigeste, ne vous nomme-t-on pas Comte ou Baron ? — C'est un titre accordé au mérite. — D'où tenez vous ce mérite ? — De ma manière de me comporter envers la Société. — Mais vous êtes né avec ce nom, et possédez fort peu de mérite par vous-même, si ce n'est celui de l'égoïsme. Raisonnons, Monsieur le Comte : êtes-vous religieux ? — Autant que vous, Monsieur. — Quel culte professez-vous ? — Le Catholique romain. — Que vous enseigne ce culte à cet égard ? — Que nous sommes Frères en Dieu. Mais... — Mais quoi ? — Nous verrons cela dans le Ciel. — Si je vous y trouve. — Pourquoi pas, Monsieur ? — Parce que vous n'aimez pas la Fraternité ni l'Égalité, et, vous le savez, dans le Ciel les hommes sont tous égaux ; les titres se laissent à la porte. — Vous êtes sévère, Monsieur. — Je suis juste. — Je vous l'accorde ; mais, sur terre, ce mot Frère m'irrite et me paraît ridicule. — Aimez-vous la Famille ? — Oui. — Laquelle ? — La mienne. — Je le savais. Aimez-vous la Liberté ? — Autant que vous. — Est-ce pour moi que vous l'aimez ? — C'est pour moi, Monsieur. — Je le savais encore. — Où voulez-vous en venir, Monsieur. — A vous prouver que vous n'êtes qu'un égoïste. — J'ai un cœur aussi bon que le vôtre. — Peut-être meilleur par sa dureté. — Avec un cœur comme le vôtre on ne vit pas, Monsieur. — C'est vrai, l'on souffre. — Cela dépend de vous. — C'est par cette raison que je ne changerais pas cette souffrance contre votre tranquillité. — Ne jouons pas au sentiment, Monsieur. — C'est encore vrai, vous perdriez la partie. Changeons de thèse. Qui vous a créé et mis

monde ? — Quelle sotte question ; vous le savez aussi bien que moi : c'est Dieu.—Qui vous a créé. — Oui.—Et mis au monde? — C'est ma mère. — Comment ? — Comme la vôtre ? — Point d'Égalité, Monsieur, vous ne l'aimez pas ; vous deviez avoir quelque chose de supérieur aux autres hommes, puisque vous ne voulez pas être leur frère ? — Je ne dis pas que je ne suis pas leur frère en Dieu, je vous le répète ; mais, sur terre, cette sotte dénomination ne peut être reçue ; les convenances s'y opposent. — Les convenances ! où vous ont-elles conduit, vos convenances ? A cette egoïste civilisation où brillent avec tant d'éclat vos armées, vos tribunaux et vos temples, où vous gagnez vos sots titres par des guerres impies, des spoliations, et de stupides enseignements ! Enfants d'un jour qui n'enviez que couronnes, tiares, évêchés, simarres et blasons, hochets dignes de votre orgueil, pauvres cadavres pourris de vanité qui n'auriez pas un bras fort, s'il n'était emboîté dans nne épaulette d'or, une noble poitrine, si elle n'était couverte de décorations, une tête pensante, si elle n'était enfermée dans une toque, ou un capuchon ; allez cœurs vains et hautains, hommes de poussière vous retournerez en poussière, vos titres ne vous soustrairont pas au sépulcre qui vous attend, seul et vrai temple de l'Egalité ici-bas ; vous disparaîtrez comme moi sous cette terre que j'ai arrosée de mon sang et de mes sueurs pour vous défendre et vous nourrir. Les vers qui doivent ronger notre sac de peau à tous les deux, n'auront pas plus d'égards pour votre prétendue grandeur que que pour ma simplicité. Le fossoyeur qui, dans quelques lustres, remura nos os, ne saura guère qu'ils n'étaient pas du même cadavre, si ce n'est aux marques que votre débauche aura laissées sur les vôtres. C'est là où je vous attends dans l'éternité des éternités ! Dépouillé de vos sottises humaines, appréciant à leur juste valeur vos titres ridicules, tous membres de la même famille, frères et enfants de Dieu, le front courbé devant sa divine justice ! Oh ! votre cœur alors ne reniera plus le mien pour son

frère, et ce nom vous sera aussi doux à prononcer en ce temps qu'il vous irrite aujourd'hui, nous nous écrierons ensemble Dieu seul est grand, juste et bon ; car il nous a créés pour la Fraternité ! Eh bien ! comte, voulez-vous attendre jusque-là pour me donner raison ? — Non, frère, mon égarement était grand ; je reviens à des sentiments plus vrais, donnons-nous la main, à la vie à la mort ! — Que la paix soit avec nous !

Alp. CAHAGNET.

GUÉRISONS MAGNÉTIQUES.

Nous recevons de notre correspondant de Rouen, M. Cheruel, dit Lambert, la communication des cures suivantes, opérées par ce dévoué ami de l'humanité (1).

Première. — En 1846, M[lle] Mélanie Saunier, de Bonneville, à deux lieues de Rouen, âgée de dix-huit ans, tombait d'attaques de nerfs, depuis treize ans, plusieurs fois par semaine, et restait souvent trois heures dans un état complet de catalepsie. Depuis l'âge de deux ans jusqu'à dix-huit, elle voyait à peine à se conduire, et ne pouvait rien distinguer à quelques pas de distance. Je la magnétisai pendant sept mois, au bout desquels j'obtins une guérison complète.

Deuxième. — M[lle] Armeline Guinard, âgée de quinze ans, demeurant rue du Petit-Puits, avait une maladie scrofuleuse depuis plusieurs années, ayant deux trous à la cheville de la jambe droite et des glandes autour du cou ; de plus, des palpitations depuis un an qu'on avait jugées comme un commencement d'anévrisme ; elle n'avait plus d'appétit : tel était l'état où cette jeune personne se trouvait, lorsque j'entrepris sa guérison ; deux mois de magnétisation me suffirent pour l'obtenir. Cette cure, ainsi

(1) Nous possédons les certificats desdites cures, que nous tenons à la disposition de nos lecteurs.

que la précédente, pourrait être attestée, par beaucoup de personnes de Rouen.

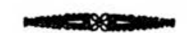
Troisième. — Mlle Zoé Le Coq, âgée de vingt-un ans, demeurant au Mont-au-Malade (près Rouen), à la suite d'une chûte de cheval, eut une suppression, qui détermina une maladie de plusieurs années, pendant lesquelles elle suivit les traitements de quatre médecins, qui la déclarèrent poitrinaire, et ne purent la guérir ; il y avait quinze jours que je la magnétisais et les règles reparurent. Après deux mois de ce traitement, elle était dans l'état de santé le plus satisfaisant.

Quatrième. — Mlle Françoise, nièce de M. Canu, fabricant, rue Saint-Gervais, à Rouen, âgée de 13 ans, tombait d'attaques d'épileptie jusqu'à dix fois par jour, depuis quatre ans. C'est après avoir épuisé toutes les ressources de la médecine, que l'on consulta une somnambule qui assura que le magnétisme pourrait la guérir. J'entrepris cette enfant au mois de septembre 1846, elle fut entièrement guérie fin octobre, même année. Deux ans après cette guérison, aucuns symptômes de ce mal n'avaient reparus : elle avait été déclarée incurable.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,

CHERUEL, dit LAMBERT,
69, *rue Grand-Pont.*

Rouen, le 27 juillet 1849.



Le petit Emile Rey (lucide mentionné dans les *Arcanes*), vint ces jours ci nous trouver, un matin de très bonne heure, le cœur tout gros de douleur et les yeux humides de larmes, qu'y avait-il pour que nous voyons ce petit espiègle dans cet état ? Sa bonne vieille grand-mère était tombée la veille la figure sur le coin d'un trottoir, et se trouvait en ce moment la tête enflée, ainsi que les paupières, si prodigieusement, qu'elle n'était plus reconnaissable. Emile croyant au magnétisme, l'emporta sur la répugnance

de sa grand-mère, qui n'y croyait nullement, et vint nous demander de la guérir, car elle est tout au monde pour lui. Notre bon et dévoué frère Mouttet était à la maison, et se proposa pour aller soulager cette femme, s'il ne pouvait la guérir. Dès la première séance de magnétisation, les places bleuies par la violence de la chute devinrent roses, et l'inflammation diminua de beaucoup. A la troisième, il ne fut pas plus question des vives douleurs que ressentait cette bonne dame, que de sa monstrueuse inflammation. Devant de tels faits, qui pourrait douter un instant de la supériorité du magnétisme sur tous les remèdes connus ?



Dans notre deuxième numéro, nous avons mentionné la cure de Mme Médar, de Saint-Gratien, près Paris, le mari de cette dame, reconnaissant envers la science qui avait rendu la santé à sa femme, contre tout espoir, voulut apprendre à magnétiser, pour rendre aux autres, disait-il, le même service qu'il en avait reçu. Notre frère Blesson fut son professeur, et lorsque cet homme fut persuadé qu'il ne fallait pour guérir ses semblables que prier et vouloir, il se mit à l'œuvre, et ses débuts furent couronnés d'un tel succès, qu'il compte maintenant plusieurs cures jugées impossibles. Médar devint, en peu de temps, le thaumaturge de son village, chacun implora la faveur de recevoir ses leçons, et celle non moins grande d'être touché par sa main bienfaisante. Homme jouissant d'une excellente santé, jeune et vigoureux, cultivateur de profession, il s'est vu en un instant élevé au grade de docteur, *de par la bonté divine*, quatre à cinq de ses amis, instruits par sa parole et ce qu'ils lui voient faire, ont déjà conquis leurs grades de magnétiseurs, et bientôt ce village n'aura plus besoin des secours de la médecine ordinaire, nous donnerons dans notre prochain numéro, le détail des cures opérées par ce groupe de magnétiseurs improvisés.



Mme Pirlot, âgée de quatre-vingts ans, sujette depuis nombre d'années à des pertes considérables de sang par l'anus, et à l'inflammation de cet organe, excédant souvent la grosseur du poingt; son mari vint consulter Adèle pour apporter quelque soulagement à la malheureuse position de sa femme. Adèle tenait dans ses mains le fichus qui devait la mettre en rapport avec cette dame; elle le présenta à spiritualiser à l'influence d'un bon esprit avec lequel elle était en rapport à l'instant, donna quelques conseils à ce monsieur, et le pria de recommander à sa dame de mettre le fichus sur sa tête, ce que la malade fit assitôt qu'il lui fut remis; elle accusa sentir quelque chose qui descendit intérieurement de la tête à l'estomac, de cet organe au ventre; la perte de sang s'arrêta; l'anus revint dans son état normal, et depuis ce temps, elle n'a ressenti aucun des symptômes qui la faisaient souffrir depuis tant d'années. A cette occasion, nous allons citer une lettre de notre ami, M. Renard, de Rambouillet, auquel nous envoyâmes, il y a quelque temps, une bouteille d'eau spiritualisée, par l'esprit Swedemborg, à laquelle il dû le plus grand soulagement: notre ami nous reproche avec raison, de n'avoir pas conseillé, dans notre *Guide du magnétiseur*, l'emploi des objets influencés ainsi par de bons esprits dégagés de la matière, comme Mesmer, Puységur ou Deleuze, par exemple: nous réparons donc cette omission, en conseillant à nos lecteurs, d'avoir confiance dans ce genre d'influence, qui est très salutaire, comme l'expérience nous l'a prouvé et nous le prouve encore tous les jours, par des guérisons opérées par l'emploi, intérieurement ou extérieurement, de l'eau spiritualisée. Pour cela faire, on prie le lucide qui est en rapport avec un tel *bon esprit*, de prier ce dernier de déposer sur la substance ou l'objet qu'il lui présente, une influence salutaire, et d'enseigner la manière de l'appliquer.

«Mes yeux étaient malades, fatigués (écrit M. Renard), à peine pouvais-je lire une heure ou deux, que j'étais obligé de cesser et de me reposer; la médecine ordinaire me faisait plus de mal que

de bien, l'eau magnétisée ne me faisait rien. J'eus l'idée de prier mon bon frère et ami Cahagnet, de me faire magnétiser de l'eau, par le bon et bienheureux Swedemborg, s'il voulait en avoir la bonté, et ce par l'intermédiaire de ma bonne sœur Adèle, qui est l'*obligeance* et *la douce bienveillance personnifiée*. Le bon Swedemborg le voulut bien, et le frère Cahagnet s'empressa de m'expédier cette eau non-seulement magnétisée, mais spiritualisée, comme le bienfaisant Swedemborg nous l'insinua par un phénomène qui est rapporté au 2e volume des *Arcanes,* de mon ami Cahagnet.

A la réception de l'eau, je m'en lavai de suite les yeux, il parait que j'en mis trop, car elle me causa une grande cuisson; alors je me bornai à imbiber un peu le bouchon de la petite fiole et à le passer sur mes paupières. Peu après, mes yeux se trouvèrent fortifiés, ma vue devint meilleure, plus de fatigues, je peux maintenant lire presque toute une journée sans m'en apercevoir, cette petite bouteille me dure six mois et davantage; dans les grandes chaleurs elle ne se gâte pas, tandis que mon eau ordinaire *se tourne où se plombe* comme l'on dit; cette *eau spiritualisée* a une odeur qui me flatte, et pourtant mon frère Cahagnet m'a dit qu'il n'y mettait rien, et sa parole est pour moi une vérité. C'est donc, je pense, un nouveau moyen facile pour soulager et même guérir; un magnétiseur peut ne pas être en état de magnétiser un malade par des circonstances quelconques; enfin, je pense que l'*eau spiritualisée* par un bon esprit, peut faire beaucoup de bien, ainsi que d'autres objets aussi spiritualisés, appliqués sur le mal ou portés. Si l'eau magnétisée par un de vous est déjà si efficace, à plus forte raison, celle qui le sera par un esprit d'une société céleste, devra avoir une plus grande vertu. J'ai vu ma sœur Adèle dans sa lucidité, présenter la fiole contenant l'eau, au bon esprit Swedemborg. On est frappé de contentement de voir l'expression de respect que présente le visage de cette lucide. Je suis persuadé, mon digne frère Cahagnet, que

votre cœur, toujours si empressé à signaler ce qui peut faire du bien aux hommes, nos frères, insérera cet avis dans le journal de la société des *Magnétiseurs spiritualistes.*

Recevez, mon bon frère, comme toujours, les sentiments d'amitié fraternelle de votre frère,

Ch. Renard.

Rambouillet, le 15 juillet 1849.

NOUVELLE MAGNÉTIQUE.

Nous sommes heureux d'annoncer au monde magnétique que l'honorable M. Du Potet, qui, un moment égaré, lors de la publication des *Arcanes de la Vie future dévoilés*, au point de contester aux lucides la faculté de percevoir les décédés, par cette phrase malheureuse : « Et lorsqu'on nous dit : les morts apparaissent à l'appel des lucides, répondent à leurs interrogations et instruisent ainsi les vivants, je ne vois dans cette assertion que les illusions les plus grandes, » (*v.* le numéro 85 du *Journal du Magnétisme*), M. Du Potet, disons-nous, vient de remonter sur le trône dont il n'aurait pas dû descendre pour nous combattre. Le numéro 93 du Journal précité lui rend toute sa gloire, et le replace à la tête de l'école spiritualiste, dont il peut, mieux que tout autre, être le grand-prêtre. Son article sur la Magie, dans lequel nous trouvons la phrase suivante (page 263), trouvera tous les cœurs heureux de ce retour à nos croyances. Après avoir donné son approbation aux récits les plus merveilleux de la crédulité humaine, M. Du Potet continue ainsi : » Non, non, il y a ici quelque chose qui dépasse notre raison, le surnaturel se montre lorsque *je voudrais en nier l'existence*. J'ai beau chercher à rejeter tout sur *l'illusion*, l'illusion est pour celui qui ne veut voir et chercher à comprendre, elle est dans le cerveau de celui qui pense que tout est découvert, et que le principe qui nous anime périt ou se désunit comme la matière. »

Nous voudrions pouvoir citer cet article en entier. Nous engageons nos lecteurs à en prendre connaissance ; il renferme toutes nos croyances et est le résumé de tout ce que nous avons écrit sur ce sujet. Nous n'avions, jusqu'à ce jour fait percevoir à nos lucides que des décédés de quelques années, à trois siècles au plus ; l'honorable M. Du Potet a fait remonter la vision de ses sujets jusqu'à vingt siècles ; que Dieu en soit loué, et que les spiritualistes s'en réjouissent.

AVIS
A NOS ABONNÉS

Ce numéro est le dernier de notre première année : nous nous proposons d'augmenter notre publicaton l'année prochaine en faisant paraître un numéro de 16 pages tous les mois. Nous voudrions être à même de le porter à 32 pages ; nous avons des matières suffisamment pour le faire ; mais nous avons besoin du dévouement de toutes les personnes auxquelles ce genre de publication convient. Les questions que nous traitons n'étant pas du domaine de toutes les intelligences, couvertes de ridicule par les uns, approuvées par les autres, nous avons dû agir avec beaucoup de prudence dans cette entreprise, et nous réserver les moyens de la continuer : car elle est utile, consolante et instructive. Peu nous importe les sarcasmes des uns si nous avons l'appui des hommes studieux qui voient que les faits que nous rapportons sont dignes de leur étude ; il n'y a de ridicule en philosophie que celui qui juge les faits sans les apprécier.

Nous implorons donc l'appui de tous les spiritualistes auxquels le magnétisme ou d'autres études ont prouvé l'existence individualisée et immortelle de l'âme, qui désirent faire une étude spéciale de ses propriétés et de son avenir, qui ont été convaincus par la lecture des *Arcanes de la Vie future dévoilés* ou par leur propre expérience, qu'il nous est possible d'entrer en com-

munication avec les décédés, et ont entrevus, par le secours de ces derniers, cette immensité d'arcanes ou mystères, dont l'étude charme, console, et nous fait espérer un avenir plus consolant que notre passé. Augmentant notre publication, nous nous trouvons forcés d'en augmenter le prix, en le mettant à 6 francs par an pour Paris, et 7 fr. pour la province, au lieu de 4 fr. Nous osonsespérer que cette faible augmentation ne nous fera perdre aucun de nos souscripteurs, dont le secours nous est utile dans cette œuvre scientifique et fraternelle (1).

Voici l'ordre des matières nouvelles que nous nous proposons de publier :

1° Toutes les questions et réponses théologiques, psychologiques et métaphysiques, obtenues dans l'année dans nos séances, par chacun de nos frères et sœurs auxquels il a plu de les adresser aux lucides.

2° Plusieurs moyens indiqués par Adèle Maginot et éprouvés pour renforcer l'action magnétique, principalement un réservoir magnétique, dont la composition est très-remarquable et les effets d'une puissance incontestable.

3° La Traduction par nos amis et frères MM. Carl et Grolig, des faits les plus en rapport avec nos études, puisés dans la curieuse Bibliothèque magnétique allemande, dont nous possédons une belle collection.

4° Une immense quantité de Notes qui nous ont été communiquées par notre collaborateur et frère, Achille Doisnel, notes puisées dans la riche bibliothèque du moyen-âge, traitant de psychologie, theurgie, magie, sortiléges, etc.

5° La Correspondance de notre ami M. Collabel, sur la Magie,

(1) Selon le nombre des abonnés, nous publierons quelques numéros à 32 pages.

Correspondance à laquelle nous nous proposons de répondre selon nos faibles lumières ; car dans ce siècle, où chacun trouve honorable de croire à la magie et non *au spiritualisme*, nous devons dire ce que nous en pensons.

6° La fabrication de plusieurs miroirs magiques, dont nous avons trouvé les relations dans des ouvrages des quinzième et seizième siècle.

Nous ferons tous nos efforts pour accomplir la tâche que nous avons entreprise, nous avons besoin pour y réussir du concours de toutes les personnes qui n'étudient que dans un but fraternel, et veulent communiquer à leurs frères, par tous les moyens en leur pouvoir, ce qu'elles croient pouvoir leur être utile.

Nous prions donc nos abonnés de renouveler leur abonnement avant janvier 1850, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du Journal.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

L'abbé-jésuite Moigno, la plus forte tête *dit-on* de la Compagnie de Jésus, a, dans la *Presse* du 4 juin, voulu faire une appréciation de la découverte de M. Dubois-Raymont (1), et profiter de cette occasion pour déverser sur le magnétisme et les magnétiseurs, ce qu'un savant de cette trempe a de plus spirituel sous son capuchon. Nous conseillons à ce pauvre M. Moigno, d'acquérir la charité et la bonne foi, deux qualités qu'il ne possède pas certainement, les *charlatans de magnétiseurs* pourront alors s'entendre avec lui.

Le *National*, du 10 septembre, article Variétés, rapporte la

(1) Déviation de l'aiguille aimantée sous l'influence nerveuse de l'homme, *voy.* Compte-rendu des séances de l'Académie des sciences, t. XXVIII, n. 21, p. 641.

septième leçon de M. Littré, membre de l'Institut; cet honorable savant reconnait que, depuis que la science s'occupe *sérieusement* des croyances à l'existence des dieux et à l'immortalité de l'âme, elle n'a pu constater un seul fait *de vie après la mort.* Ces croyances surnaturelles et religieuses étaient dignes du seizième siècle, dit l'auteur, ou celle aux esprits, fut appuyée par des faits *authentiques* et des faits qui ne l'étaient pas; mais les faits authentiques, continue cet académicien, *sont le fruit des croyancès humaines.* Dans ce décourageant article, nous trouvons deux non-sens qui sont dignes du vaste esprit de l'Institut : 1° constater *un cas de vie après la mort; 2° des faits authentiques sont le fruit des croyances des hommes* : que répondre à ces deux propositions? Nous laissons ce soin à nos lecteurs, qui diront, nous le pensons, que les croyances des hommes découlent au contraire des faits authentiques, et que la vie et la mort étant deux états matériellement opposés, ils ne peuvent rester chacun que ce qu'ils sont. Nous conseillons à M. E. Littré, d'être plus logique, s'il veut faire du *positivisme.*

Le Gérant, **Alp. CAHAGNET.**

ARGENTEUIL. — Imprimerie de PICARD.

AVIS.

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, notre journal parait tous les mois par cahiers de 16 pages, avec des suppléments, si le nombre des abonnés le permet, à dater du 1er Janvier 1850. Nous prions ceux de nos abonnés qui ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du journal, de renouveler leur abonnement à la réception de ce numéro, le seul qui leur sera adressé.

Nous suivrons l'ordre de publication que nous avons promis; que chacun nous aide dans cette eutreprise selon ses moyens; c'est faire une bonne œuvre, nous en sommes assurés.

Nous publions aujourd'hui le discours prononcé par notre frère Cahagnet, dans notre séance anniversaire, pour donner à nos lecteurs un aperçu des progrès faits par notre société depuis sa fondation. Nous rendrons compte en son temps de cette mémorable séance; nous publierons également le remarquable discours prononcé par notre sœur d'Héricourt, dont le grand et généreux cœur à su trouver des paroles du plus fraternel amour pour tous ses frères et sœurs en général.

DISCOURS

Prononcé par ALPHONSE **Cahagnet**, à la Séance anniversaire de la fondation de la SOCIÉTÉ DES MAGNÉTISEURS SPIRITUALISTES DE PARIS, le 27 novembre 1849.

—

Frères et Sœurs,

Il y a aujourd'hui un an à pareille heure nous étions rassemblés dans ma chétive mansarde, au nombre de neuf, à la demande de notre bienveillant frère Emmanuel Swedenborg, pour constituer

la Société de laquelle vous faites partie, et qui se trouve en ce jour posséder quarante-cinq membres.

Nous fondâmes cette Société par une cérémonie, qui nous fut conseillée, par Swedenborg, dont notre extatique Adèle Maginot était l'interprète. Cette cérémonie consiste dans une espèce de communion ou banquet fraternel, composé de pain et de vin, influencés par l'esprit Swedenborg. Cette similitude de la communion chrétienne, aussi simple que pleine d'amour, a laissé de trop doux souvenirs dans nos cœurs pour ne pas la renouveler aujourd'hui.

Les jours de vraie fraternité sont rares sur cette terre d'agitations égoïstes; aussi, lorsqu'il s'en présente un à nos cœurs, devons-nous en profiter avec empressement et bonheur.

Un des neuf qui ont fondé notre société, le colonel Roger, manque en ce jour solennel à notre appel matériel, il est allé au monde spirituel, retenir notre place, et poser la première pierre du temple que nous construisons ici-bas.

Un second frère, le docteur homéopathe Ledure, à peine membre de notre société, est allé rejoindre le frère Roger; si nous sommes privés de son dévouement matériel, nous ne sommes pas privés de ses avis obligeants. Je dois à sa bienveillance un service immense duquel je vous entretiendrai plus tard.

Tel nous l'avait prédit notre frère Swedenborg, notre société a progressé en nombre et en ressources; nous n'avons pas eu besoin pour en arriver là, d'ouvrir son sein à tout ceux qui par intérêt, vanité ou curiosité, ont été poussé à nous adresser des demandes d'admission, nous avons au contraire été très circonspects, en refusant un grand nombre de telles demandes; nous n'avons pas été guidés dans nos choix par des considérations de position ni de fortune; nous n'avons désiré que la richesse de fraternité, et nous l'avons trouvée dans tous les rangs de la société. Nous nous plaisons à rendre cet hommage aux classes aisées, qui n'ont pas été les dernières à venir fraterniser avec nous : à

peine sommes-nous trois ouvriers dans ce nombre de quarante-cinq.

Pour ma part j'ai de grandes actions de grâces à rendre au Tout-Puissant, pour les bontés dont il a daigné me combler, en permettant à un pauvre ouvrier, sans instruction, sans fortune et sans position aucune, d'être membre fondateur d'une société telle que la nôtre, qui compte parmi ses membres des hommes titrés, des prêtres, des docteurs en médecine, des écrivains des artistes de mérite, des propriétaires désinteressés, des commerçants loyaux, et des ouvriers aimants et généreux.

Je vous dois aussi à tous frères et sœurs, une reconnaissance éternelle pour les soins empressés dont vous m'avez entouré dans la douloureuse maladie, qui me retient encore sous sa griffe despotique; dans cette circonstance personne mieux que moi, ne saurait apprécier l'heureux but et les bons résultats que chacun de nous doit attendre de notre société; nous et nos familles, n'avons-nous pas déjà reçu, selon nos besoins, plus de deux cents cinquante consultations de notre toute dévouée Adèle Maginot, ayant à nous réjouir d'avoir obtenu des guérisons autant que nous pouvions en attendre, et presque toujours des soulagements considérables. Que Dieu daigne lui conserver cette lumière, pour laquelle nos cœurs lui seront toujours reconnaissants !

Plusieurs de nos frères et sœurs doivent également aux soins magnétiques de beaucoup d'entre nous, d'être délivrés de leurs souffrances, ou ces dernières notablement appaisées.

Nous avons aussi fondé un journal, organe de nos croyances et de nos travaux, où chacun de nous peut, en toute liberté et égalité, mettre sa page d'observation, contribuer ainsi à étendre la lumière, et répandre sur les plaies douloureuses de la société, le baume qui a cicatrisé les nôtres; ramener le calme et le bonheur, où ne régnent que le dégoût et la désolation.

Ce journal, joint à nos cotisations, indépendamment des frais que nous avons eu à supporter pour sa publication et le matérie

de notre société, nous laisse un avoir de 200 francs en espèces qui nous permettent de continuer cette publication l'année prochaine, sur une plus grande échelle.

Nous avons été assez heureux d'être secondés par une correspondance très-étendue et curieuse, de faits qui n'attendent que leur tour pour satisfaire l'impatience de nos lecteurs; nous en remercions publiquement tous ceux qui se sont empressés de nous communiquer ces faits avec tant de générosité et de dévouement.

Notre Société, indépendamment de tant de charges, a pu avoir un logement à elle, pour siége de ses réunions, dont le prix n'a pas affaibli ses ressources. Pour ce qui concerne nos travaux, vous avez été tous à même de juger de la valeur des révélations que contiennent les *Arcanes de la vie future dévoilés;* ces révélations, publiées par un seul homme et une lucide, pouvaient se sentir de l'état de leur esprit, de leurs croyances, et de leur instruction. Elles pouvaient être traitées d'hallucinations et de charlatanisme; j'ai donc dû me trouver aussi heureux que vous, en remettant entre vos mains, l'instrument de mon instruction et en vous voyant obtenir les mêmes réponses que les miennes; en dehors de notre société les mêmes résultats ont été obtenus avec non moins de succès.

Nos études à cet égard, nous ont rendus possesseurs d'une ample moisson de réponses faites à toutes vos demandes traitant de psychologie, de métaphysique et de religion; réponses qui, il faut l'espérer, seront bientôt confiées à l'impression.

Nous possédons et publierons également la construction du réservoir magnético-galvanique dont la composition nous a été révélée par Adèle Maginot, réservoir auquel nous devons éjà plusieurs cures.

Plusieurs d'entre nous ont, en plus, obtenu des preuves matérielles de l'existence, et de la puissance des esprits et de leurs rapports avec la matière.

Notre sœur Desingly par un stigmate sur le front, qui fut visible pour tous pendant quelques semaines.

Notre frère Renier, par plusieurs transports d'objets matériels.

Moi-même par un apport auquel je dois d'être délivré d'une influence magnétique occulte, apport qui, dans de telles circonstances, sera d'un grand secours à plus d'une victime d'une aussi lâche agression.

Nous avons tous également éprouvé plus ou moins les puissants et bons effets de l'eau spiritualisée par notre bon frère Swedenborg.

Beaucoup de malades lui doivent une guérison complète, ainsi qu'à la curative influence déposée par le même esprit sur nos cachets et nos médailles.

Bon nombre de frères et sœurs ont été assez heureux en implorant ce généreux esprit d'en être récompensés suivant leurs désirs.

D'autres ont eu la douce consolation d'obtenir des visions, des apparitions, et des communications spirituelles, soit par nos moyens ou d'autres voies, c'est ainsi individuellement que les esprits aiment à nous manifester leur existence, et non en public comme un acteur sur un théâtre; aussi ne devons-nous nous attendre qu'à ce genre de communication de leur part; c'est déjà beaucoup d'être arrivés où nous le sommes; notre confiance, et notre amour de l'étude feront le reste. Nous ignorons quels sont les desseins de la Providence sur notre Société!

Dans ces temps de troubles et de tristesse publiques, où tous les cœurs sont agités par des vengeances personnelles enfantées parce qu'on nomme la politique, nous avons eu le bonheur de n'être animés que par des pensées d'amour et de fraternité! Pourquoi? Parce que nous savons que la politique, est le néant de tout ce qui est noble et grand, que c'est le déguisement du mensonge

l'antre de la corruption, le règne de l'orgueil et de l'égoïsme, la vraie mort de la parole sacrée!

Notre politique à nous consiste en trois mots: *Liberté, Egalité, Fraternité; Liberté* dans nos opinions et nos actions; *Égalité* dans nos positions respectives devant Dieu, et *Fraternité*, la main dans la main, le cœur contre le cœur, prêts à donner sans recevoir, à obéir sans commander, au nom de Dieu seul et pour Dieu seul!

Nous avons été assez heureux jusqu'à ce jour de n'être attaqués par aucun organe de la presse religieuse, parce que, nous même, nous n'imposons pas de croyances, nous les étudions toutes. — Nous ne nous croyons pas les plus instruits, mais les plus ardents à connaître. — Nous n'avons pas de *ciel* à nous; mais nous demandons une place dans celui de tous; — nous ne prions pas par métier, mais par besoin et dévouement; non pour nous, mais pour tous! . . . . .

Permettez-moi, frères et sœurs, d'offrir en notre nom collectif des remerciements à notre bien aimé frère Emmanuel Swedenborg, pour tout les sages conseils qu'il a bien voulu nous donner jusqu'à ce jour, ainsi que pour la tendre sollicitude qu'il a marquée à notre égard chaque fois que nous avons eu besoin de ses secours, que le Seigneur daigne l'en récompenser, en augmentant, s'il est possible, les connaissances dont il l'a gratifié dans ce monde et dans l'autre.

Reçois, bon frère, l'assurance de notre toute dévouée reconnaissance, et daigne toujours nous continuer tes obligeants offices.

Que l'Eternel nous soit toujours en aide, nous protége et nous éclaire, c'est le vœu le plus ardent de celui qui vous donne à tous le baiser fraternel et de paix.

ALP. CAHAGNET.

DANGERS DU MAGNETISME

DANS DES MAINS INEXPÉRIMENTÉES.

OBSESSION.

Vers 1840 madame Charpentier, sage-femme,* dont le mari était ciseleur avait chez elle deux apprentis, dont l'un se nommait Jules et l'autre Thomas; ces jeunes gens entendaient souvent leur maîtresse parler de magnétisme, duquel elle s'occupait scientifiquement avec les docteurs Laffitte et Boulanger. Curieux, comme le sont tous les jeunes gens de cet âge, Thomas, qui avait deux ans de plus que son camarade, proposa à celui-ci de le magnétiser, ce que Jules accepta avec plaisir, ne connaissant de cette science l'un et l'autre que le nom. Jules, après quelques passes faites par son ami, se sentit mal à l'aise, la tête lourde et une oppression très-forte. Madame Charpentier, voyant cet état, conseilla à Thomas de cesser son action et de dégager son ami par des passes qu'elle lui enseigna à faire. Jules revint plus calme et rentra dans son état normal, n'ayant aucune souvenance de l'état dans lequel il venait de se trouver. Sept jours se passèrent sans que ces deux jeunes gens pensassent à ce qui les attendait au huitième; à l'heure précise à laquelle ils avaient fait antérieurement leur expérience magnétique, le pauvre Jules tomba dans un accès de somnambulisme suivi de convulsions, qu'on calma non sans peine. Il dit, dans cet état, que c'était le fluide déposé chez lui par son camarade, il y avait huit jours, qui réagissait sur lui, et lui occasionnait cette crise qui n'était pas la dernière, vu que ce fluide était très-malfaisant. Ce pauvre jeune homme ne se trompait pas; car il fut pendant deux ans victime de ce fluide déposé machinalement chez lui et sans aucune mauvaise intention de la part de son ami. Pendant ces deux années les crises de cet infortuné devinrent si actives et rapprochées

* 6, rue du Foin, au Marais.

qu'il en eut jusqu'à vingt-deux par jour, dans lesquelles il se roulait par terre ne pouvant rien souffrir sous son corps et frappant de sa tête le pavé de la chambre, à faire craindre qu'il se brisât le crâne; les coups étaient tellement forts qu'ils en ébranlaient la maison. Les personnes témoins de ce phénomène n'y concevaient rien et trouvaient surnaturel ce qui se passait sous leurs yeux. Pendant cette longue maladie il fut visité et traité par les meilleurs médecins et magnétiseurs; chacun essaya de le guérir ou au moins de le calmer. On n'obtint aucun résultat; il accusait son ami de l'avoir mis sous la dépendance d'un mauvais esprit qui le possédait et le mettait dans cet état. Thomas n'avait eu aucune mauvaise intention, mais il était d'une nature très méchante, se plaisait à faire le mal, traitait avec peu d'égards sa bonne mère, se jouait de l'attachement d'une maîtresse qu'il avait alors, fréquentait une très mauvaise société, recevait de l'argent de femmes prostituées; enfin c'était une très-mauvaise nature d'homme. Il était âgé de 19 ans, et Jules n'en avait que 17. Il chercha à réparer le mal qu'il avait causé, en voulant retirer le fluide dont son ami se disait victime; mais sa seule présence mettait Jules dans un état à ne pouvoir la supporter. Dans l'intervalle de ses crises nerveuses, Jules était doué d'une très-grande lucidité, voyait, prédisait, résolvait les questions les plus difficiles; il était porté vers les sciences abstraites, la métaphysique et la cabale; il était passionné pour la phrénologie et l'homéopathie; il entrait souvent en extase et en communication avec des êtres supérieurs, écrivait sous leur dictée en caractères cabalistiques, le faisait avec une netteté, et une délicatesse de réproduction qu'il serait très-difficile d'imiter. Nous possédons de cette écriture qui fait l'admiration de toutes les personnes qui la voient; nous avons même été assez heureux, quoique ayant la connaissance de cette possession très-indirectement, d'entrer en rapport avec madame Charpentier qui nous a renseigné à cet égard, et a donné la traduction de la pièce que nous possédons, faite par Jules lui-même, sur la

Magnétiseur spiritualiste. — 2me Année.

Janvier 1850.

Fac-simile d'Écriture spirituelle. —

Avril 1840.

demande que lui en fit sa maîtresse, qui l'aimait comme son enfant, le soigna pendant cette longue et cruelle maladie, et qui par conséquent était plus à même de nous renseigner que tout autre. Ce jeune homme était continuellement porté à manger les choses les plus contraires à la nourriture ordinaire : un jour c'était du sable, du charbon, des cailloux; un autre, c'était un morceau de trottoir enduit de bitume. On lui transformait ses aliments ordinaires en ce qu'il demandait et il en éprouvait les effets comme s'ils eussent été réels. En mangeant du pain pour des cailloux, le broiement qui s'opérait dans sa bouche avait le même son que si c'eût été des cailloux véritables; en les avalant les spectateurs les entendaient tomber comme dans un sac. Il aimait beaucoup le champagne et tombait ivre très-souvent, croyant en avoir bu, quand ce n'était qu'un verre d'eau magnétisée à cet effet. Le jour où ses crises devaient le quitter, il le prédit d'avance, et pria qu'on ne s'opposât nullement à ce qu'on le verrait faire. Comme on avait l'habitude de se soumettre à toutes ses prescriptions, dont il s'était toujours trouvé bien, on ne tenta pas ce jour-là de le contrarier; il tomba dans la crise prédite, dit qu'il voyait la plante qui devait le guérir, qu'on le laiss t aller la chercher, ce qu'il fit à l'instant même en se sauvant de l'appartement dans lequel il était, et se mettant à courir dans la rue comme s'il était poursuivi par quelqu'un. On eut beaucoup de peine à le suivre craignant toujours qu'il lui arrivât quelque chose; il fut ainsi, sans s'arrêter, de la place Royale au pont d'Austerlitz, descendit au bord de la Seine, saisit une perche qui touchait d'un bout la terre et de l'autre un petit bateau très-éloigné. Il se coucha à plat-ventre sur cette faible perche, enfonça son bras dans l'eau, et en retira une plante qui était celle qui devait le guérir et qui le guérit affectivement de ses convulsions. Il avait encore une faculté non moins remarquable qui était de reconnaitre les objets au fluide, disait-il, qu'il voyait sortir de cesdits objets, comme de tout ce qui existe dans la nature. Pour lui ce fluide avait des nuan-

ces différentes qu'il savait reconnaître sans jamais s'y tromper, et cela d'après des expériences faites par des hommes auxquels il ne pouvait en imposer.

Sujet aux léthargies et aux catalepties, il en était facilement retiré par une musique douce. Enfin, après deux ans d'atroces souffrances, il fut délivré de son soi-disant mauvais génie et recouvra la santé.

Il est très-malheureux que les personnes qui l'entouraient n'aient pris aucunes notes sur tout ce qu'il a présenté de merveilleux, pendant cette longue obsession, et surtout aient fait peu de cas des écrits dont nous offrons à nos lecteurs ce faible échantillon. Cette pièce ne fût-elle regardée que comme objet d'art, n'en serait pas moins d'un prix inestimable par la difficulté quelle a dû présenter naturellement à éxécuter par un jeune homme dans le sommeil, et qui n'avait aucune notion de ce genre d'écriture dans son état de veille.

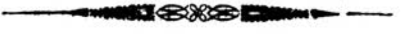
Désirant être mieux renseigné sur ce genre d'écriture, nous demandâmes à l'esprit Swedenborg, un jour, par l'entremise d'Adèle, si cette écriture était céleste et ce quelle signifiait? Il répondit :—Les caractères ou figures de cette écriture sont ceux qu'emploient les cabalistes pour communiquer entre eux; l'enfant qui a écrit ces lignes n'a fait que représenter la forme des caractères, mais il n'en connaissait pas le sens; il a voulu les appliquer à décrire et à prédire ses sensations et ses crises, comme une personne à laquelle on montrerait votre alphabet pourrait prendre une lettre au hasard, laquelle elle ferait concourir à dire un mot ou une phrase; mais un écrivain n'y verrait que du gribouillage sans suite, disant tout l'opposé, par son sens interne, de ce que cet homme voudrait lui faire dire extérieurement.—Pourriez-vous me traduire cette page? — Non car elle renferme au moins la valeur d'un volume gros comme vos *Arcanes*, ce qui serait très-long; une seule lettre peut comprendre une phrase toute entière et même un discours. — Pourriez-vous me dire ce que signifie la

premièré lettre de la cinquième ligne?—Après un moment d'attente, Adèle dit: Elle renferme le résumé de toute une séance de cabalistes, dans laquelle ils avaient communiqué à différents esprits bons et mauvais ce qu'ils désiraient leur faire exécuter; cette séance est très-longue.—Les cabalistes peuvent donc disposer des bons et méchants, esprits? — Certainement qu'ils le peuvent; parmi eux il y a de bons et de méchants esprits; il faut bien qu'il en soit ainsi: à chacun son rôle; le bon ne remplirait pas l'office du méchant ni ce dernier celui du bon. — Mais si une telle lettre peut représenter toute une séance, il faut donc qu'il y ait autant de lettres différentes que d'actions?—Il y en a considérablement, mais la même lettre peut, selon l'adjonction de traits ou de jambages, dire une multitude plus ou moins grande de choses. Ces lettres dans le ciel sont en or, dont le pourtour est encadré, me dit M. Swedenborg, par une petite ligne de feu; c'est très-beau. — Comment cet enfant a-t-il pu connaître cette écriture '- Il était sous l'influence d'une société cabalistique au sein de laquelle, dans ses extases, il s'est trouvé. Il n'avait aucune idée du monde spirituel, il était même très-peu devot; il n'avait aucune notion sur l'existence de l'âme, et prenait les esprits avec lesquels il se trouvait en rapport, pour des lucides qui étaien dans son état. Il croyait que les somnambules avaient ainsi des communications entre eux; mais il était loin de croire que c'étaien des esprits dégagés de la matière; s'il l'avait su, il aurait été moins curieux de les fréquenter. Il avait le goût de l'imitation des écritures et l'affection des sciences; il a vu l'écriture des cabalistes, il à cru que c'était un langage particulier des lucides entre eux, *il a dû le dire*, et s'est servi de ces signes pour transmettre ses pensées; mais il n'en connaissait aucunement le sens et ne s'y reconnaissait pas lui-même. Il était très-léger, papillonnait à droite et à gauche; s'il avait été bien conduit il aurait possedé une très-grande lucidité. — Reconnaissez-vous bien ces caractères pour appartenir au monde spirituel? — Oui; mais comme

je vous le fais observer, tels ils sont placés, ils n'ont aucune suite, et chacun à une signification toute opposée à celle que cet enfant à voulu leur donner.

Ne pouvant en connaître davantage pour le moment, nous remerciâmes ce bon esprit de sa bienveillante explication, et nous concluons qu'il est à regretter que cet enfant ait été sous l'influence d'un aussi mauvais fluide; nous conseillons à toutes les personnes curieuses d'essayer leur action magnétique, d'étudier cette science avant de se livrer à sa pratique, et pour cela faire, consulter les ouvrages des savants magnétistes, qui ont écrit sur tous les phénomènes qu'elle présente; une simple idée de curiosité peut conduire aux résultats qu'on vient de lire, et à de plus mauvais encore.

Alp. CAHAGNET.



CORRESPONDANCE.

—

Seconde Lettre du Commandant Laforgue.

Je n'ai pu, mon bien-aimé frère, que ce que le Seigneur veut; tous les jours, depuis que j'ai reçu votre dernière, du 6 courant, j'ai eu la pensée de vous écrire; les malades qui viennent de tous les pays dans ma cellule qui ne désemplit point, ont absorbé mon temps, et c'est ce qui m'a empêché de vous mander tous les biens que j'ai éprouvés par la lecture des *Arcanes de la vie future dévoilés*. Il y a bien des années que je crois à l'immortalité de l'âme; j'ai eu des visions qui m'ont affermi dans cette idée, ainsi que votre œuvre des *Arcanes*. Je joins à la présente le procès-verbal que j'ai rédigé tel qu'il suit :

Le vingt-cinq septembre dix-huit-cent-quarante-cinq après trois heures et demie après-midi, moi, Jacques Laforgue, chef de

bataillon, en retraite à Pau (Basses-Pyrénées), étant assis sur le fauteuil de douleur, ayant porté mes yeux sur le Christ, qui est placé au-dessus du trumeau de la cheminée de ma cellule, au lieu d'un Christ j'en ai vu deux; le second avait sa tête au-dessous de celui qui est stable; les bras étaient comme ceux du premier, tendus sans tenir à rien, les mains percées; la tête du second m'a paru charnelle; elle m'a fait deux inclinations à peu de distance l'une de l'autre, j'ai de suite baissé ma tête, et, lorsque je l'ai relevée, je n'ai plus vu le Seigneur; depuis sa poitrine le reste du corps était comme dans un nuage, Pendant la vision, le corps de la robe et les manches était couleur de Sang. Gloire à Dieu

Signé : LAFORGUE.

J'ai eu d'autres visions antérieures à cette dernière; le temps me manque, les malades me pressent et m'attendent, ce qui s'oppose à ce que je continue à vous transmettre tout ce que je désire pouvoir vous mander.

Le Seigneur est toujours avec moi et les malades qui me visitent; aussi les uns sont guéris et la généralité sont soulagés. Un malade, a l'extrême bonté de tenir la plume pour moi, pour vous tracer ces quatre lignes; j'ai soixante dix-neuf ans d'âge; ce qui fait que je ne puis plus écrire.

Je vous donne le baiser de paix de bien bon cœur.

LAFORGUE.

P. S. J'ai reçu votre troisième numéro.

Pau, le 28 *août* 1849.

GUÉRISONS MAGNÉTIQUES.

—

Vers la fin de 1847 et par suite d'un excès de travail longtemps

prolongé, je fus atteint d'une maladie qui offrait les symptômes suivants :

Constipation opiniâtre, diminution progressive des forcet physiques et morales, affection du système nerveux se résolvant en crises fréquentes, accélération des battements du cœur et des artères, perte de l'appétit, de l'odorat et du sommeil.

Un médecin appelé crut y reconnaître une maladie de cœur et une inflammation intestinale; en conséquence, il ordonna la diète, les sangsues, pratiqua une saignée, et me mit enfin à l'extrémité.

Un autre médecin, moins routinier, arrêta les remèdes affaiblissants, prescrivit des purgatifs doux, mais ne put parvenir à me guérir. La constipation n'était pas vaincue, et après, avoir repris mes occupations pendant quatre mois, je me remis au lit plus malade que jamais.

Le docteur B.., une de nos célébrités médicales, me reçut dans une salle de son hospice, et sûr, disait-il, que j'étais atteint d'une maladie de cœur, il me traita par la digitale et le laudanum qui empirèrent ma position.

Ce fut alors que, n'étant plus que l'ombre de moi-même, j'allai trouver le frère Blesson, qui pendant six mois me prodigua les soins les plus touchants. J'en donnai avis à un médecin de mes amis qui compte 45 ans d'exercice et qui me dit à cette occasion : « Je suis trop vieux pour me servir du magnétisme, mais je lui » ai vu faire des miracles. Usez-en, il ne peut vous faire que du « bien. »

Je n'avais pas besoin de cette assurance; car, dégoûté de toute espèce de médecine, je sentais bien qu'un traitement magnétique était ma seule ressource. La cure fut longue et difficile; il fallut toute la charité de notre cher Blesson pour en venir à bout. Mon tempérament, usé par la maladie et par les remèdes, était à refaire entièrement. De plus, ma raison à demi-égarée en me représentant une mort prochaine, me faisait sentir le besoin de croyances qui, en me tranquillisant sur l'avenir qui m'attendait, pussent

donner à mon âme la paix si nécessaire à mon rétablissement. Blesson pourvut à tout et me donna à lire le premier volume des Arcanes, du frère Cahagnet, ce qui me fit un bien que je ne saurais décrire.

Quelques prescriptions accessoires, indiquées par la lucide du frère Blesson, contribuèrent aussi à mon rétablissement, et la définition de ma maladie fut trouvée juste par mon ami le médecin dont j'ai parlé plus haut.

C'était, ainsi que l'expliqua cette somnambule, une irritation du système nerveux, compliquée par l'atonie et une espèce de ligature de l'intestin gauche, qui occasionnait cette constipation qui durait depuis 15 mois et que le magnétisme fit disparaître en six semaines de temps.

Il y a bientôt huis mois que j'ai repris mes occupations. Il y en a trois que notre cher Blesson a cessé de me donner ses soins; non par son refus de continuer, mais par l'éloignement de nos domiciles respectifs. Si je n'ai pu retrouver ma santé première, (et Blesson ne m'a jamais leurré d'un pareil espoir) au moins suis-je maintenant sur le chemin qui doit m'y faire toucher de bien près.

J'ai donc cru qu'il était utile de faire et de signer cette relation, afin qu'on sache bien que les maladies nerveuses qui sont l'écueil de la médecine, doivent céder au magnétisme.

Mais que Dieu envoie aux pauvres malades un médecin comme Blesson! A lui toute ma reconnaissance et mille bénédictions aux magnétiseurs spiritualistes.

Signé, LAROZE.

1er Juin 1849.

Nous publions de notre correspondant et ami, M. Cheruel de Ronen, la nouvelle cure suivante :

Je certifie avoir été guéri par monsieur Cheruel dit Lambert d'une amorose constatée par plusieurs médecins occuliste, durant depuis un an. J'ai, par le magnétisme, recouvré la vue. Le traitement a commencé le 12 mai, et fini fin octobré 1848. Depuis ce temps, je vois toujours parfaitement.

Rouen, 25 Août 1849.

GRENET.

Rue Cauchoise n° 67. bis

BIBLIOGRAPHIE.

Le Journal la *République*, numéro du 11 novembre, contient un long article de Pierre Leroux, dans lequel cet écrivain veut réfuter les confessions de Proudhon. Pierre Leroux est un philosophe religieux, plus par la foi que par l'expérience. Proudhon est un philosophe panthéiste; le premier croit en Dieu, le deuxième n'y croit pas. Ces deux philosophes ressemblent assez à deux fourmis qui voudraient expliquer l'arbre dont lés racines les cachent aux yeux des hommes. Nier l'existence de Dieu parce qu'il est tout, c'est faire de la théologie à coup de rateau. Proudhon n'a jamais étudié l'homme en germe, ni l'homme dans le cercueil; car il n'oserait pas discuter Dieu; si ce philosophe pouvait seulement étudier le mécanisme de la pensée, il verrait qu'il ne sait pas penser, et ne peut pas penser lui-même. Il y a loin de là à être Dieu, comme il croit l'être.

Le Gérant, **Alp. CAHAGNET.**

ARGENTEUIL. — Imprimerie de PICARD.

EXTRAIT

DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ DES MAGNÉTISEURS SPIRITUALISTES.

Séance du 5 Mars 1849.

La séance est ouverte à 2 heures sous la présidence de la sœur d'Héricourt; Adèlé est endormie, l'esprit Swedenborg est présent; elle demande la reponse faite à la lettre du frère D.... qu'elle présente au frère Swedenborg pour qu'il dépose sur elle son influence bienfaisante; après avoir ainsi tenu cette lettre un moment élevée, elle nous la présente et nous invite tous de la part de ce bon esprit, à tendre nos mains ensemble sur cette lettre, animés d'une forte volonté de détruire l'action malfaisante qui obsède notre frère. Après avoir terminé cette conjuration qui eut un plein succès, le frère Lecocq, prie Adèle de soumettre au frère Swedenborg les questions suivantes;

1° L'esprit peut-il être altéré par la matière?

Non l'esprit est indivisible et ne peut recevoir aucune altération.

2° Est-ce l'âme qui souffre dans la maladie ou la matière?

C'est la matière qui souffre par son altération; mais l'âme sent seulement cette souffrance comme un objet renfermé dans une boite sentirait les secousses ou les coups extérieurs frappés sur la boite. La boite seule s'altèrerait, mais l'esprit ne s'altère pas.

3° Les médicaments agissent-ils sur la matière ou sur l'âme?

Les médicaments agissent sur la matière et non sur l'âme.

4° L'âme cependant sent aussi la souffrance et le calme?

Certainement elle sent la souffrance et le calme; mais par elle-même elle ne souffre pas. C'est la matière qui entrave ses fonc-

tions, ce qui la fait souffrir; car une fois qu'elle en est degagée, il n'y a plus pour elle de gêne ni de souffrance.

5° La folie et les peines morales sont des preuves évidentes de la désorganisation de l'âme et de ses souffrances?

Ce n'est pas l'âme qui est folle, ce sont les pensées qui l'entourent qui désorganisent son action, voilà tout; certainement que l'âme souffre; mais d'une souffrance de sensation et non d'altération. — Dans une réponse antérieure tu m'avais répondu que l'âme dans le monde spirituel se trouvait encore sous l'empire de son état de folie terrestre comme t'a apparu le père Lauriot par exemple, reprend le frère Cahagnet?

Elle n'est pas folle pour cela, elle a plus ou moins de mal à coordonner ses pensées terrestres qui sont troublées; il n'y a pas de folie pour l'âme dans cet état, mais lorsqu'elle nous apparait, elle doit nous sembler ainsi, pour que nous reconnaissions cet état par lequel elle a passé sur terre.

Tu reconnais que l'âme ne peut être folle elle-même.

Certainement la folie provient de la désorganisation des pensées, et l'âme ne peut être désorganisée elle-même, puisqu'elle est une et indivisible.—Tu nous dit que la matière souffre, elle a donc une vie qui lui est particulière?—Certainement, la matière a aussi son spirituel par lequel elle existe et sent; c'est ce spirituel qui suit l'âme au ciel en forme de sphère et lui représente toute sa vie terrestre. — En ce cas est-ce l'esprit des médicaments qui guérit la matière ou les médicaments eux-mêmes?— C'est l'esprit du médicament qui agit sur l'esprit de la matière; cet esprit ne peut pas être plus altéré que notre âme elle-même, mais il peut-être troublé dans sa vie d'agrégation, et par conséquent il se trouve aidé par l'esprit du médicament, voilà pourquoi l'homéopathie est préférable à la médecine ordinaire, parce qu'elle s'adresse directement à l'esprit de la matière; il n'existe pas une particule de matière, si minime qu'elle soit, qui n'ait son spirituel, ou pour mieux dire une âme indivisible et inaltérable.

Le frère Roger demande à Adèle ce qu'on entend par un corps glorieux; elle répond que c'est un corps matériel qui a acquis la propriété du corps spirituel pour la puissance de l'invisibilité, ce qu'on nomme un corps de philosophe. Ce frère répond que cette définition est celle que croient les alchimistes.

Séance du 19 *Mars* 1849.

Présidée par le frère Lemoine présentement à Paris. — Adèle est endormie; il lui est donné connaissance du dernier procès-verbal en la présence de l'esprit Swedenborg, pour qu'elle le rectifie s'il il a eu erreur: elle l'approuve dans tout son contenu et donne de nouvelles explications qui n'ajoutent rien de nouveau à celles qu'on a lues au sujet des sensations de l'âme. — Deux nouvelles questions sont adressées par le frère Mouttet à Swedenborg, elles sont conçues ainsi : 1° Les notions de temps existent-elles au ciel, et comment les apprécie-t-on? — Les notions de temps n'existent pas au ciel, c'est un état dans lequel se trouve l'âme; rien ne peut en marquer les phases, puisqu'il y fait un jour continuel; les esprits n'y font aucune attention, ceux qui en donnent des notions par révélation aux esprits de la terre sont très sujets à faire erreur; ce sont des esprits qui sur terre avaient la mémoire des dates et l'affection de remarquer les phases du temps; n'étant plus aidés au ciel par les mêmes moyens d'observations du coucher et du lever du soleil, les mois et les saisons, ils sont très sujets à se tromper et tromper les autres. Cependant, observe le frère Cahagnet, entre deux actions il y a une séparation qui représente un vide quelconque? — Certainement, reprend Adèle, mais si on ne l'observe pas on ne le compte pas; sur terre on est bien forcé de l'observer malgré soi, en voyant coucher le soleil et voyant arriver les saisons; mais là on est hors ces lois du temps: aucun accident ne vient le rappeler ni forcer d'y penser; il n'y a plus d'observation possible, ce qu'on n'observe pas parait ne pas exister.

2e Question. Est-il contraire à la saine morale et aux lois spirituelles de songer à acquérir de la fortune ou des honneurs, si l'on a l'intention de ne s'en servir que dans la vue d'obliger ses semblables? — Non, au contraire, c'est un acte de charité. Tout ce qui tend au bonheur des hommes est moral.

Séance du 2 *Avril* 1849.

Présidée par le frère Flichy. — Adèle en sommeil adresse les questions suivantes à Swedenborg: le frère B.... ici présent est accablé de peines domestiques; pouvez-vous en quelque chose adoucir sa triste position? — Que tous les frères prient Dieu pour lui pendant 9 jours, et que le frère B... ranime son courage, soit plus ferme dans ses volontés, domine par le raisonnement ceux qui causent ses peines: il y a dans ces troubles de la possession, et pour vaincre la possession, il faut être fort, vouloir fermement chasser les esprits obsédans par la supériorité du langage et de la force au besoin. Si on crie, crier plus fort; si l'on menace, menacer aussi; si l'on frappe, se défendre et dompter l'agresseur.

Le frère B.... fait demander s'il y a des esprits supérieurs auxquels on puisse s'adresser avec succès dans de telles circonstances, pour être intermédiaires entre Dieu et les hommes, ou s'il faut plutôt s'adresser à Dieu seul? — Il lui est répondu que tous les bons esprits dans lesquels on a confiance, peuvent être interprètes des hommes près de Dieu et lui porter fidèlement leurs prières; mais qu'en priant Dieu, la prière lui parvient directement et est tout aussi bien écoutée.

Le frère Duteil fait demander à Swedenborg s'il n'y a pas un moyen supérieur au magnétisme pour guérir, *la prière par exemple?*

Adèle répond: la prière est un magnétisme divin, en ce qu'il part du cœur de l'homme pour aller à Dieu, dont les bienfaits descendent sur la personne malade, selon sa volonté. C'est un

magnétisme humain divinisé; c'est un rayonnement de l'homme à Dieu et de Dieu à l'homme. La prière fervente, sortant d'un cœur plein d'amour, est supérieure au magnétisme proprement dit, car c'est le magnétisme divin.

Séance du 16 *Avril* 1849.

Présidence du frère Gaspart.

Le frère Gaspart désire adresser les questions suivantes au frère Swedenborg : 1° à quelle époque de la vie de l'enfant l'âme prend-elle possession du corps? — De suite, lui est-il répondu, puisqu'elle existe avant d'apparaitre sur terre, elle ne cesse pas d'exister; elle anime le fœtus aussitôt le germe introduit.—2° les âmes qui ont passé par des corps terrestres, sont-elles en rapport avec celles qui n'ont pas encore vécu matériellement et qi attendent leur tour pour venir en ce monde?—Non; s'il en était ainsi ces dernières redouteraient de venir sur terre en entendan raconter aux autres tout ce qu'elles y ont souffert. Elles sont séparées quoique vivant dans un monde tout semblable, pour le bonheur?—3° quelle est la fonction de la rate dans l'organisation humaine? — C'est une question d'anatomie à laquelle je ne peux répondre. La sœur d'Héricourt désire à son tour adresser les questions suivantes : 1° peut-on invoquer plusieurs esprits à la fois pour le même sujet?—Oui ; il n'y a aucune jalousie parmi les bons esprits?—2° y a-t-il des nombres fatals?—Non; c'est vous qui les rendez tels: vous vous livrez aux mauvais esprits qui cherchent tous les moyens de vous envahir, et le font en vous voyant attacher un prix quelconque à un nombre ils jouissent alors de vos déceptions; vous faites l'effet du paratonnerre, vous attirez leur influence qui vous trouble et vous consume.

Séance du 30 *avril* 1849.

Présidée par le frère Lejeune.

Le frère Cahagnet prie l'esprit Swedenborg d'éclairer la sœur

Adèle, sur une question importante que voici: «Cette semaine le frère Grosset et son neveu, consultaient Adèle sur des affaires d'intérêt pour lesquelles elle s'était transportée à la Nouvelle-Orléans. Il y avait un instant quelle cherchait l'individu demandé, lorsqu'elle s'écria avec l'accent de la plus grande surprise: tiens, il fait bien chaud par là et beaucoup de vent. Oh! mon Dieu! il vient de me sauter une paille dans l'œil: ma société se mit à rire, mais Adèle pria le frère Cahagnet d'avoir l'obligeance d'ouvrir ses paupières et de lui retirer cette paille qui la génait horriblement, ce que ce frère fit à l'instant, et ne trouva rien que le globe de l'œil fortement convulsé, et dont le blanc était injecté de sang. Adèle continua de souffrir tout le reste de la séance, et même trois heures après être réveillée, assurant toujours qu'elle avait une ordure dans l'œil; on ne trouva cependant rien; le frère Cahagnet sachant les paupières closes convulsivement, ne pouvait admettre la croyance de l'introduction d'un corps matériel dans l'œil; mais aussi il ne savait quoi penser de cet accident; car si l'ordure avait été dans l'œil avant le sommeil d'Adèle, ce que tout le monde supposera, elle n'aurait pu la supporter ni être endormie. Connaissant la sensibilité de cet organe, il devait donc, pour asseoir un sain jugement, s'informer de nouveau de ce phénomène, et profiter de la présence d'un esprit supérieur pour l'éclairer ainsi qu'Adèle à cet égard. Cette dernière répond à la question posée de nouveau, qu'elle a bien reçu une ordure matérielle dans son œil spirituel dégagé de l'œil matériel, pour percevoir dans la Nouvelle-Orléans comme il l'avait fait; qu'elle s'est trouvée entourée de poussière qui tournait en spirale autour d'elle, comme le ferait une trombe dans un ouragan; que cette poussière contenait des pailles de blé, qui elles-mêmes contenaient des petites pointes qui se trouvent au bout des grains de blé, et que c'était une de ces petites pointes imperceptibles qui s'était attachée à son œil spirituel, qui lui-même était rentré dans son étui, où le globe de l'œil matériel, *y avait introduit*

cette ordure qui l'avait tant génée par le frottement qu'elle opérait entre les deux pulpes; spirituelle et matérielle (peut-on dire) que cette ordure, par son infinie petitesse, n'avait pu être retrouvée. Elle assure que cela est arrivé tel elle le raconte, et que cette explication lui est donnée par Swedenborg, qui lui fait faire cette observation : « il y a quelque temps lorsque vous reçûtes un coup de soleil dans le Mexique, ce ne fut bien que votre corps spirituel qui le reçut et le transmit à votre corps matériel, sur lequel il resta empreint deux jours; votre corps matériel n'avait pas quitté votre chambre; l'eau qui tombait dans ce moment était loin de faciliter un tel phénomène: ainsi si votre corps spirituel a pu rapporter un coup de soleil à votre corps matériel et lui en laisser des marques visibles 48 heures, il a pu de même, al dernière fois, rapporter une ordure matérielle; car, croyez-le bien, le corps spirituel est tout semblable au corps matériel, et, dans ces vues à distance que vous faites, il est bien separé de son corps matériel et tout entier dans les lieux qu'il visite», si cette explication n'est pas admissible par notre jugement dans l'état où nous vivons, elle n'en est pas moins très rationnel dans son genre.

La suite au prochain numéro.

APPARITIONS

Le comte Gérard Freschi, docteur en médecine, ayant lu les *Arcanes de la vie future dévoilés*, vint un jour me prier de lui donner par une apparition la preuve qu'il était possible aux lucides de percevoir à volonté des personnes décédées, qui leur étaient inconnues. Je satisfis aux vœux de ce savant distingué, en fesant percevoir par Adèle une jeune fille, sa nièce, morte à l'âge de 14 ans. Le minutieux signalement, ainsi que des détails, qu'il ne nous est pas permis de rapporter, convainquirent

ce monsieur de la vérité que nous avons avancée à cet égard; aussi nous signa-t-il le procès-verbal de cette séance, ainsi :

Je certifie que l'apparition que j'ai sollicitée de monsieur Cahagnet et de madame Adèle, sa lucide, a été très exacte dans le signalement de la personne demandée, et les détails qui m'ont été donnés sur ses habitudes et ses goûts terrestres.

J'ai signé le présent procès-verbal pour prouver à monsieur Cahagnet toute ma satisfaction.

G. FRESCHI.
32, rue de Provence.

—

Pénétré d'une vive reconnaissance en raison de la joie, de la douce espérance et du bonheur que j'ai goûté dans une séance somnambulique, qu'ont bien voulu m'accorder monsieur Cahagnet et sa lucide extatique, le 18 Juin 1849, j'atteste que tous les détails qui m'ont été donnés sont d'une lumineuse vérité, ce que pourraient affirmer deux témoins aussi distingués par des connaissances utiles que par une haute philosophie.

En foi de quoi, j'ai signé la présente attestation.

BORDES.
24, rue Saint-Laurent à Belleville

—

Je soussigné reconnais, que l'apparition que j'ai sollicitée de mon oncle, et donnée par madame Adèle, a été exacte et les détails intimes des réponses qui m'ont été faites par mon oncle, aux questions que je lui ai adressées, ont été selon mes vœux.

Le 25 avril 1849.

GENDRON.
Rue Grange-Batelière, 32.

—

Je soussigné reconnais avoir demandé une apparition à M. Cahagnet et avoir été satisfait sur le signalement qui m'a été

donné de la personne que j'ai demandée, ainsi que sur beaucoup de réponses qui ont été faites selon la vérité aux questions que j'ai fait adresser à ce décédé.

BRANICKI,
17, *Boulevard des Capucines.*

CORRESPONDANCE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE NOTRE FRÈRE PERRUCHOT, DEMEURANT A NAPOLÉON-VENDÉE

Adressée à notre frère Cahagnet.

APPARITION ET PRÉVISION.

Mme P., accompagnée d'une de ces filles, vint chez moi pour demander les conseils de ma somnambule pour des oppressions, des chaleurs d'estomac, et des ardeurs de visage qui la gênaient beaucoup. Après la description de son état pathologique, qui la satisfit beaucoup, cette dame tira de son cou un médaillon qu'elle y portait suspendu et qu'elle mit, sans rien me dire, entre les mains de la somnambule. Celle-ci, après quelques instants d'attention, reprit : « Mais ce sont les cheveux d'une personne qui ne vit plus que vous me donnez là ; ce sont ceux de votre mari. Je ne puis pas aujourd'hui vous parler de lui comme vous le désirez ; mais, la prochaine fois, avant la séance que je vous donnerai, rappelez-moi ceci, et l'on m'endormira dans cette intention. » En effet, quinze jours après, la somnambule endormie demanda le mari de Mme P..., mort avant notre arrivée à Napoléon, nous donna un signalement parfait, ainsi qu'un signe qu'il portait à l'une des joues. Il était mort d'un abcès dans la tête ; il avait un caractère doux, ce qui était parfaitement vrai. Après quelques questions qui la surprirent et la consolèrent beaucoup, entre autres sa guérison aujourd'hui réalisée, Mme P..., voulut insister pour avoir une prévision dans l'avenir, malgré mes ob-

servations sur la délicatesse de sa demande, dont le résultat pouvait être affligeant. Elle insista et obtint l'annonce d'une mort dans sa famille. Aujourd'hui cette mort n'est point encore réalisée. Mon seul regret est de n'avoir point dressé procès-verbal de ces deux séances.

Je finis en vous exposant un fait d'un autre genre non moins merveilleux. Avant-hier matin, 25 juillet, ma femme et somnambule s'éveille aveugle. Saisi d'étonnement, je l'endors et elle s'écrie aussitôt : « Oh ! tout ce sang, tout ce sang que j'ai derrière les yeux. C'est comme cela que plus d'une personne s'est éveillée et est restée aveugle. Oh ! que je suis heureuse de dormir ! Et ce disant, elle se magnétisait les yeux de chaque main, en dégageant vers les angles extérieurs. C'était un ordre pour moi ; je l'imite en invoquant l'assistanee de ceux qui là-haut veillent sur nous et nous protégent, et surtout de celui qui avait promis à la société dont j'étais membre de renforcer son action magnétique. Trois minutes après, la somnambule éveillée voyait aussi clair qu'auparavant C'est mon premier succès comme membre de la société. Puisse-t-il vous être d'un heureux augure !

Salut et véritable Fraternité,

PERRUCHOT.

Ce 27 Juillet 1849.

Guérison sympathique.

Extrait d'une lett1e de notre frère Achille Doisnel de Bricquebec,
Adressée au même

.....Je vais vous parler à cette heure d'une cure opérée par un moyen identique à celui que vous m'aviez indiqué, alors que je vous demandais ce que vous pensiez du procédé décrit par le chevalier Digby pour faire passer les porreaux, verrues, etc.— Vous vous rappelez que Digby recommandait de se laver les mains *à sec* dans un bassin d'argent exposé aux rayons lunaires

et que vous, vous me dites qu'en se frottant les verrues avec une pomme on obtiendrait le même résultat.

Voici ce qui s'est passé.

Une dame âgée, Madame Moulin, vieille amie de ma mère, se désolait de ce que, depuis quelque temps, une verrue fort vilaine à voir, lui était poussée sur un côté du nez, et que cette excroissance devenait de jour en jour plus grande. Elle voulait la faire couper ; mais son médecin s'y refusait. Bref, son jardinier s'offrit à la débarrasser de son petit paquet, et lui frotta sa verrue *avec le dos*, c'est-à-dire le côté jaune du dos et qui ne touche point à la terre, *d'une grosse limace de jardin*. Puis il emporta la limace, *qui était encore vivante et nullement écrasée*, et la piqua avec une épine *noire* contre son armoire, où il la laissa mourir. — Au fur et à mesure que la limace flétrissait, la verrue de Madame Moulin flétrissait également. Enfin, au bout d'une quinzaine, le jardinier, s'étant aperçu que la limace était sèche, et qu'en y touchant elle tombait en poussière, s'en fut à la maison de madame Moulin, pour lui annoncer sa prochaine guérison ; mais il ne put se rendre jusqu'à la place, parce qu'il fut rencontré par la servante, qui venait lui dire que le matin même, à son réveil, madame Moulin avait trouvé la verrue dans son lit.

Je me suis rendu chez le jardinier, et lui ai demandé de qui il tenait ce remède. Il m'a répondu qu'il y a vingt ans environ, un homme de la campagne, qui le voyait désolé de ce qu'il avait une main littéralement couverte d'une soixantaine de verrues, et une autre grosse verrue sur le sourcil droit, qui menaçait de lui faire perdre la vue, lui avait indiqué ce remède ; — que lui, le jardinier, *avait simplement promené doucement sur ses 60 verrues de la main, et sur celle du sourcil*, UNE SEULE grosse limace jaune, et que, dès que la limace était devenue sèche, les 61 verrues était tombées pour ne plus revenir.

Lui ayant demandé s'il attribuait à *l'épine noire* avec laquelle

il perçait la limace une vertu quelconque, il me répondit qu'il ignorait complètement si l'épine ou sa couleur étaient pour quelque chose dans la guérison, et que, s'il se servait d'une épine *noire*, c'était uniquement parce qu'on lui avait dit une épine *noire*.

Et le bonhomme, lui dis-je, qui vous donna la limace avec laquelle vous vous êtes frotté, n'a-t-il pas fait quelque signe de main sur cette limace?

Non, m'a-t-il répondu, c'est moi-même qui suis allé la chercher dans les choux de mon jardin. — *On m'a seulement recommandé de prendre bien garde de l'écraser en frottant, parce qu'il fallait qu'on la fichât vivante contre le mur*, et qu'on l'y laissât mourir et sécher sans la déranger.

De tout cela je conclus que la cure s'opère par sympathie. — Qu'en pensez-vous?

Le même jardinier prétend qu'une limace ainsi employée et *traitée*, guérit en peu de jour les *dartres* que les laboureurs attrappent fort souvent en soignant les bestiaux.

Adieu, mon cher et bon frère, l'heure me presse pour mettre ma lettre à la poste. Recevez pour vous tous mes salutations fraternelles, et me croyez votre tout dévoué,

ACHILLE DOISNEL.

Bricquebec, le 22 octobre 1849.

Guérison magnético-spiritualiste.

Extrait d'une lettre de M. Renard, de Rambouillet.
au frère Cahagnet.

Madame Lorme (jeudi 23 courant 1849) reçu sur le pied un poids d'un kilo tombant de son comptoir, il était 4 heures après midi. Une heure après le pied était douloureux; enflé au coude-pied particulièrement les veines étaient gonflées grosses comme

le doigt ; la marche était pénible. J'arrivai vers 9 heures du soir le même jour. Lorsque nous fûmes seuls, je lui proposai de la magnétiser, elle allait me le demander, car déjà elle en avait éprouvé les bons effets. Je la priai d'ôter son bas, alors je me mis à projeter mon fluide sur l'endroit douloureux. Mes premières passes lui firent éprouver de grandes douleurs ; peu après il me vint à l'idée que j'avais sur moi le précieux cachet ou talisman spirituel portant les insignes de la société du bon Swedenborg, et qui avait été spiritualisé (magnétisé) par ce célèbre extatique, qui est suivant moi le chef ou du moins l'un des chefs d'une société d'esprits-anges des regions supérieures, du *vrai et du bien* ; je posai e cachet sur le coude-pied où l'enflure était trés proéminente: ah ! vous me brûlez, me dit-elle. Enfin je le laissai malgré son exclamation; je continuai un peu de temps mon magnétisme, priant dans mon cœur et ayant confiance que mon bon Swedenborg enleverait le mal. Mon espoir ne fut pas déçu : en 15 minutes l'enflure et la douleur avaient disparu. Madame Lorme dormit bien, le pied conserva un peu de raideur; du reste aucune douleur, de façon que madame Lorme resta *Roger-Bontemps* comme cette dame a l'habitude d'être; car, quand elle souffre, elle est comme tout le monde, elle ne rit, comme l'on dit, que du *bout des dents*. Je vous invite, frère et ami, à insérer ce fait dans votre curieux recueil périodique qui devrait être mensuel, vu la carrière nouvelle qu'i ouvre à tous les hommes curieux des recherches sur Dieu, l'âme la vie future, et qui aiment dans leurs investigations à soulage leurs frères. Tels sont les désirs de votre frère et ami,

Rambouillet, le 25 Août 1849.

Ch. RENARD.

Employé aux hypothèques de Rambouillet.

Clairvoyante de Bolton.

La lettre suivante, publiée par le *Manchester Guardian*, est reproduite dans le *Galignani's-Messenger* du 6 octobre 1849.(1)

« ... Mise dans l'état somnambulique, la lucide affirma positivement que Sir John Franklin était encore vivant et se trouvait maintenant comparativement bien. Il a eu de très-grandes difficultés, mais il les a surpassées, et il espère arriver en Angleterre en neuf mois et demi, pourvu qu'il ne lui arrive aucun accident imprévu; la différence entre le temps apparent de l'endroit où il est et celui de Bolton est d'environ six heures, ce qui indique une différence en longitude de 85 à 90 degrés. Ayant ensuite été priée, étant encore dans l'état somnambulique, d'indiquer sur une carte géographique l'endroit où se trouve Sir John Franklin, la lucide posa son doigt sur la côte nord-ouest de Hudson's-Bay, ce qui n'est pas bien loin de la longitude indiquée, quoique la carte soit sur une très petite échelle, et placée d'une manière bien gênante, se trouvant reliée dans un volume du *Penny Cyclopedia*, et devant être mise sur sa tête et non tenue devant ses yeux; étant ainsi renversée, une indication précise était impossible à obtenir. Cette femme est complètement illettrée, ne sait ni lire ni écrire; elle ne sait pas même ce que c'est qu'une carte. Le renseignement ainsi obtenu, soit par la différence de temps, soit par la désignation sur la carte, surprit tous les spectateurs, car ils n'avaient aucune idée d'aller chercher Sir John dans cette direction; et cependant, si ses navires ont été naufragés ou abandonnés sur la côte ouest de *Boothia*, ou vers *Victoria-Land*, il est possible, quoique la chose nous paraisse maintenant improbable, qu'il ait pu essayer de retourner vers l'est de *Boothia*, qui à son départ était considéré

(1) Traduite par notre frère Mouttet.

comme une île; et s'il a réussi à surmonter les très-grandes difficultés qui ont dû se montrer sur une telle route, c'est là précisément la direction dans laquelle il apparaîtrait. Enfin s'il gagne cet endroit trop tard dans la saison pour joindre le navire d'automne de la compagnie d'Hudson-Bay, ses propres impressions doivent être naturellement qu'il sera tenu là jusqu'au printemps suivant, ce qui serait justement les neuf mois spécifiés plus haut pour son retour en Angleterre, cette époque n'ayant pas été donnée par la clairvoyante comme une prophétie, mais comme l'impression de l'esprit de Sir John Franklin avec lequel elle prétendait avoir des moyens mystérieux de communication...

Une vieille lettre de Sir James Ross lui ayant été présentée, elle fut envoyée le voir pour cela: elle dit qu'elle devait aller beaucoup plus loin; il est très-avant dans la glace et dans l'impossibilité de tourner son navire; il se propose de retourner en Angleterre quand il le pourra; il n'avait pas vu sir John Franklin (1). La différence apparente du temps entre cet endroit et Bolton était de près de neuf heures ce qui correspondait à 110 à 115 degrés ouest. Priée de marquer l'endroit sur la carte, elle indiqua tout de suite la terre de Bankes, position pleine de probabilité... Elle fit ensuite le portrait de Sir James Ross comme étant plus fort que Sir John Franklin et en meilleur état; les joues de Sir John sont comme abattues de fatigue, mais sa santé est bonne et il a maintenant des vivres en abondance; la description de sa personne fut du reste suffisamment exacte; la lucide mentionna spécialement qu'il était chauve... Y compris le magnétiseur, quatre personnes assistaient à la séance, ces détails obtiendront différents degrés de crédit selon les dispositions des personnes qui

(1) Sir James Ross étant revenu en Angleterre depuis la publication de cette communication, par le *Manchester Guardian*, le fait de la non communication entre Sir James Ross et Sir John Franklin se trouve confirmé. (*Note du traducteur.*)

les recevront, et en vérité il semblerait prématuré, pour le présent, d'y ajouter beaucoup de foi. Quoique dans ces jours, quand nous avons chargé l'éclair de porter nos messages et le soleil de faire nos portraits, il soit bien difficile de tracer la ligne précise entre le possible et l'impossible; en tout cas il importe dans l'intérêt de la vérité, qu'on les enregistre quand toute collusion est impossible. Je vous envoie ma carte pour authentiquer ma lettre, mais je désire que mon nom ne soit pas public. »

M.

(L'éditeur du journal ajoute que l'écrivain de la lettre est un officier de rang de la marine royale, digne de toute confiance.)

Réponse d'un somnambule

A LA DEMANDE : COMMENT EXPLIQUER LA PRÉVISION?

L'idée de la toute puissance, repond à toutes ces objections. Nous la voyons journellement tirer d'un seul type une multitude de formes diverses; la même pensée qui, dans l'immensité de l'univers, à soumis la matière à ces formes innombrables, l'a sans doute organisée dans les mêmes rapports.

Ainsi les sens, sans changer de destination, peuvent également être modifiés à l'infini. Le seul être immuable dans tous les mondes, est ce qui ne peut revêtir aucune forme, est un être simple, dont l'essence tient à l'essence divine, et cet être immuable et simple... c'est l'âme.

DUTEIL.

Le Gérant, **Alp. CAHAGNET.**

ARGENTEUIL. — Imprimerie de PICARD.

AVIS.—Le Bureau du Journal et le Siége de la Société sont transferés, 265, rue Saint-Denis.

EXTRAIT

Des Annales sur le Magnétisme, par Volfart

ET

Et de l'Histoire de la Magie

par Ennecuoser, docteur à Munich (Leipsic, 1844).

—

VISION DE LA LUCIDE DU DOCTEUR MARTINS.

D. Le magnétisme a-t-il déjà été pratiqué avant la venue de Jésus Christ et nommément chez les Egyptiens ?

R. (Après une courte pause) : Je suis dans une grande plaine sablonneuse, où règne un air très pur et très sain; à quelqu'éloignement d'une grande ville, je vois un temple où des médecins-prêtres traitent des malades; ce sont des Egyptiens. (Suit ici, dans l'original de Wolfart, la description minutieuse du temple, de son mode d'architecture, sa position du levant au couchant, des appartements intérieurs et salles); ensuite elle dit : J'entre dans un magnifique portique-vestibule où se trouvent au centre du plafond la demi-lune et nombre d'étoiles. Au fond du vestibule il y a une porte qui donne entrée dans une grande salle qui a la forme ovale comme le temple. Tout à l'entour du mur de la salle, à la distance d'un pied à peu près, étaient placés 18 lits pour des malades. Je les vois couchés et endormis ; les matelas de ces lits ainsi que les traversins étaient remplis de diverses herbes. Entre deux lits, séparés d'environ 3 pieds, et de façon que les malades étaient couchés pieds contre pieds, et de manière à ce que l'on pût tourner autour des lits. Là où les têtes se rencontraient, étaient placées, selon la forme de la salle, neuf colonnes creuses en fer, polies, resplendissantes, d'environ 3 pieds de hauteur et 3 pouces de diamètre ; chaque colonne est posée sur un trépied rempli d'aromates-herbes. Les colonnes sont remplies de mer-



cure et leurs extrémités supérieures fermées avec des boutons de forme ronde. Les colonnes sont liées entre elles avec des chaînes de fer poli, disposées à être détachées d'un côté; les anneaux de la chaîne sont de la forme triangulaire, afin de pouvoir isoler et lier les malades selon le besoin. L'espace que forment ces colonnes est enfermé par ces chaînes; ensuite il y a une chaîne plus forte, aussi composée de triangles qui parcourent toute la longueur de l'ovale que forment les 9 colonnes. C'est sur les deux côtés de cette chaîne que les malades étaient assis, les colonnes derrière le dos; d'une main ils tenaient la chaîne et dans l'autre ils avaient un globe en fer à manche court; le globe surmonté d'une petite croix. Ce globe a aussi un diamètre de 3 pouces, est creux et rempli d'herbes.

A côté de cela les médecins-prêtres tenaient des tubes de fer creux poli, également remplis d'herbes, avec lesquels ils touchaient les parties affectées des patients. (Les statues égyptiennes représentant les desservants des temples, portent généralement de pareils tubes à la main.)

Les médecins-prêtres ne touchaient le front des malades qu'avec le globe; c'était surtout le cas chez ceux qui dormaient.

Ils n'opéraient pas avec des pointes, par des rayonnements électriques positifs sur le cerveau; ils se servaient au contraire des globes pour agir négativement, moyen dérivant.

Ils enlevaient aux malades, couchés dans leurs lits, les crampes et les spasmes, par des frictions ou par le contact du globe.

Les malades, étant assis le long de la chaîne, deux prêtres les soignaient; placés aux deux extrémités de la chaîne, l'un à sa gauche, l'autre à sa droite, ils marchaient à la rencontre l'un de l'autre vers le milieu; touchant la chaîne avec le globe, la secouant parfois pour augmenter la puissance du courant magnétique. Je vois les malades endormis enveloppés de tuniques de toile de lin blanche, tenant un globe à la main; les prêtres aussi portaient es robes blanches avec une ceinture. La pratique médicale était

un acte religieux, qui n'avait lieu que le soir au clair de la lune pour ceux qui dormaient. Les prêtres voués au célibat avaient pour grand pontife le plus âgé d'entre eux; leur caste élisait le roi qui recevait pour attribut un globe et un tube tels qu'ils sont décrits ci-dessus.

A la suite de la première salle, il y en avait encore deux autres où l'on traitait des malades en particulier. Ces salles avaient deux entrées; le nombre 9 pour les colonnes avait une signification particulière, faisant allusion à une configuration stellaire du firmament. La lucide dit : qu'il existe au Vatican à Rome encore beaucoup de relations de faits magnétiques pratiqués chez les peuples anciens qui, quoique cachés pour nous, seraient facilement retrouvés.

—

Une lucide du docteur Bendo Bendsen (suédois) dit que le mercure est le plus puissant auxiliaire de la force magnétique.

Viennent ensuite annoncées par d'autres lucides, comme ayant servi dans la pratique des magnétiseurs, dans les temples des Grecs et des Romains :

Le borax.

Le sureau comme baguette et sa fleur. Le laurier d'Apollon, comme baguette et les feuilles;

Le noisetier comme baguette (coudrier) et les bouts des branches en infusion.

La mille-pertuis perforé (hypericum perforatum) selon les lucides. Cette plante est sainte tant sa vertu est grande; les fleurs et les feuilles ont une action magique ainsi que le laurier; on en fait des amulettes pour éloigner les mauvais esprits; elles donnent la vision des esprits, etc., etc.

Boracite fossile-spath.

Selon le chimiste Haüy, ce fossile a une épaisseur de 2 millimètres seulement, produit un effet octuple de l'électricité ordinaire.

Pour endormir, les anciens faisaient des fumigations de laurier d'Apollon (de cuisine) et de farine d'orge.

L'ambre jaune.—La pierre d'aimant naturelle.—Le diamant, mis au premier rang.—L'or, *idem*

L'opposé de l'or, selon J. Ennecuoser, est la cervelle humaine.

Je ne parle pas des pierres naturelles ou précieuses, dont l'analyse est dans la lucide de Prévost.

Je crois qu'il serait intéressant de faire examiner les objets indiqués ci-dessus par nos lucides, pour pouvoir assigner la manière de s'en servir ou de les employer.

Voir s'il ne convient pas d'ajouter à votre tube du mille-pertuis perforé, en fleurs ou en feuilles, et des feuilles ou des fruits du laurier d'Apollon (de cuisine), ou bien quelques grammes de mercure dans un petit flacon ou fleurs de sureau, etc., etc.

Je vous serre affectueusement la main. J. P. CARL.

Nous devons à notre bon ami monsieur Carl, de Strasbourg, la traduction de la pièce qu'on vient de lire, ainsi que la copie du plan qui suit qui en est le complément. Nous avons cru ne pas devoir l'en distraire pour satisfaire à la juste curiosité de nos lecteurs. Nous remercions publiquement notre ami de sa généreuse communication, ainsi que pour toutes celles que nous devons à ses hautes études. Puisse le monde magnétique trouver en tous temps l'appui que nous trouvons dans tous les rangs de la société! Alp. CAHAGNET.

EXPLICATION DE LA GRAVURE CI-JOINTE :

Fig. A. Plan de la salle magnétique.
— *B.* Globe magnétique.
— *C. D.* Entrées donnant dans différentes salles.
— *A A* Lits.
— *B B* Colonnes creuses pleines d'aromates.
— *C C* Chaîne de fer poli.
— *D D* *idem.* *idem.* du centre.
— *E E* Siéges.

Plan d'une Salle Magnétique

dans un temple égyptien.

Fig. A.

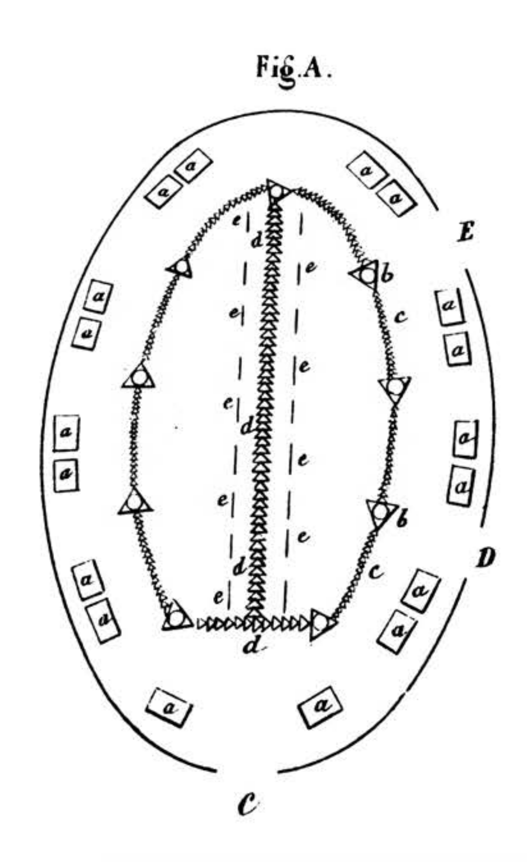


Fig. B.

FAITS SURNATURELS

—

CORRESPONDANCE

A Monsieur Alphonse Cahagnet.

Monsieur,

En 1848, on vint me trouver pour une recherche qu'on faisait pour découvrir un trésor caché; une somnambule de Paris avait dit que, dans la propriété, se trouvaient à plusieurs places, non-seulement de l'or, mais des vases sacrés et des papiers; il y avait, disait-elle, dans une cave un pot de grès dans lequel on trouverait de la vaisselle d'argent. On avait déjà fait des recherches lorsqu'on me fit consulter ma somnambule, qui fut, sans s'en douter, de l'avis donné précédemment. L'on se mit de nouveau à l'œuvre, mais sans succès. On me proposa de me rendre à l'habitation. J'endormis ma lucide dans la cave désignée; mais, à peine eut-elle fait quelques pas, que la catalepsie s'établit sur toutes les parties de son corps. Dans cet état elle nous dit de fouiller à 3 pieds de circonférence de la place où elle se trouvait. Je la réveillai persuadé que cette fois elle avait bien vu.

Animé d'un nouveau zèle, on creusa à la place indiquée, mais sans succès. L'on me consulta de nouveau. L'insuccès me fit d'abord refuser, dans la crainte de mettre les personnes dans l'erreur. Sachant bien qu'une somnambule peut voir ce qui a été caché, sans voir qu'on l'a repris, je ne fis cette dernière épreuve qu'à une condition, que je ne recevrais rien pour mon déplacement. Ma somnambule, trompée elle-même dans son attente, me dit qu'elle ne tentait cette dernière épreuve qu'à la condition qu'elle s'illuminerait, état dans lequel elle pouvait arriver sans le secours du magnétisme.

Nous recommençâmes donc nos recherches; je l'endormis dans la même cave; après l'extase ses yeux prirent une expression tout-à-fait différente. Elle me dit que je n'aie pas à m'occuper

d'elle; que ma puissance ne pouvait lui servir. N'importe ce qui peut vous sembler étrange ou dangereux pour moi que cela ne vous inquiète nullement: je la laissai libre. Après quelques instants, ma lucide d'un nouveau genre me dit : j'ai, comme toutes les somnambules, — erré dans ce que j'ai dit : plus tard je vous expliquerai pourquoi. Qu'il vous suffise de savoir que l'on doit fouiller le long du mur. Nous étions en ce moment sur un monticule de terre provenant des places où l'on avait creusé. Depuis quelques instants je sentais un picotement dans les jambes, et qui me gagnait un peu au-dessus des genoux; en ce moment la personne endormie me dit : nous n'avons plus rien à voir ici; remontons. Vous avez bien vu la place où l'on doit travailler? Je voulais encore explorer, elle insista, nous remontâmes au salon. Ma lucide était toujours dans le même état. Visitons maintenant la chapelle; nous fîmes un trajet assez long; elle me renouvella la même observation de ne me mêler en rien à ce qui pourrait arriver, à quoi je souscrivis.

Rendu au lieu désigné une épreuve magnétique m'attendait. Ma lucide éprouva tout les symptômes d'une attaque de nerfs, mais des plus fortes, attaque que je n'avais pas encore vu dans le temps où je la magnétisais pour cette maladie, qu'elle avait depuis 6 ans, et dont je l'ai guérie. Inquiet sur l'état où je la voyais, je lui proposai mes services. Je fus, je l'avoue, peu récompensé de mon zèle; car elle me dit assez vivement: avez-vous oublié ce que je vous ai dit?

Je conviens que cet instant, si court qu'il ait été, me parut bien long par l'anxiété où j'étais de voir terminer cette séance. Enfin nous quittâmes la chapelle et nous nous rendîmes au salon avant son reveil. Pressée de me dire ce qui avait causé le trouble où je l'avais vue, et le motif qui l'avait fait quitter la cave si vivement. Maintenant, me dit-elle, je vais tout vous dire; en bas je ne l'eusse point fait dans votre intérêt; il n'est pas étonnant que je me sois trompée, une influence immatérielle agissait sur moi: c'est elle qui

m'avait mise en catalepsie, et c'est cette même puissance qui a cherché à vous faire abandonner la place; car vous avez ressenti un effet qui vous était inconnu, dont je n'ai pas voulu vous parler. Voici ce que j'ai vu: à droite, à l'angle de la cave, se trouvait debout un ecclésiastique: c'est le propriétaire des objets cachés. Son âme, sous la forme humaine, employait toute sa puissance à ce qu'on ne réussit pas à trouver ce qu'il garde; plus loin, sur la droite, j'ai vu trois personnes: deux femmes et un homme; tous trois ont été victimes de cet être qui, après les avoir trompés, les a par ruse attirés chez lui, où les malheureux ont trouvé la mort. Il serait impossible de retracer les crimes que ce misérable a commis, surtout sur la plus jeune des deux femmes qui semblait m'implorer pour que je n'abandonne pas ce qui était commencé; c'est encore lui qui, dans la chapelle, exerçait son influence sur moi; si je n'eusse point été illuminée, je ne sais pas ce qu serait arrivé, car j'ai été sur le point de partir et j'étais perdue. Les tortures que j'éprouvais ont failli me faire perdre toute la fermeté que j'avais, grâce à votre prière à la Vierge, ce dont je vous remercie. — Pour moi je ne tenterais pas une nouvelle épreuve; cela m'a fait trop de mal.

Ma lucide avait parfaitement indiqué tout ce qu'on avait à faire.

Malgré toute ma confiance dans le spirituel, je pense qu'il s'était mêlé de l'hallucination; réfléchissant cependant à ce qui m'était arrivé, j'étais dans le vague le plus complet.

Cependant les personnes présentes au récit fait par ma somnambule tentèrent une nouvelle épreuve; mais, avant de commencer, elles me prièrent de leur faire parler à une personne malade que je traitais par le magnétisme, et qui était aussi somnambule. J'obtins de cette dernière plusieurs séances qui toutes se trouvèrent d'accord avec les devancières, car on en avait consulté à Rouen. Ce fut donc d'après ces nouveaux renseignements que le travail reprit avec un nouveau zèle; mais on

ne tarda pas à tout abandonner par un incident. Il semblait que ces recherches portassent en elles un mystère impénétrable. Déjà depuis neuf années la maison était restée inhabitée, quoique les propriétaires eussent fait non seulement tout leur possible en embellissant cette propriété fort bien située, ayant diminué le prix de la location; malgré tout cela bon nombre de visiteurs viennent chaque année; tous la trouvent fort bien; mais on ne revoit plus les personnes : en ce moment encore elle est à louer. Quelle peut en être la cause? Voilà l'énigme. Pour moi qui ai tout visité je n'ai rien trouvé qui, sans une cause occulte, puisse expliquer la non location de cette charmante demeure. On avait proposé à la personne consultée en dernier de venir voir la maison qui l'avait occupée pendant son sommeil. Elle s'y rendit avec son père; on lui proposa de voir la cave où l'on avait travaillé elle y descendit. Il y avait peu d'instants qu'elle y était quand tout-à-coup elle fit un cri, en disant qu'une ombre noir venait de passer devant elle, et aussitôt elle tomba en catalepsie. Les personnes présentes, ainsi que le père, furent effrayés de son état, ne sachant à quoi attribuer cet incident, puisqu'elle était éveillée; on la monta assez difficilement au salon; arrivée, elle perdit connaissance. Je ne sais par quelle circonstance elle tomba en somnambulisme; là, elle dit voir dans l'appartement un prêtre avec plusieurs personnes. Quelle orgie, dit-elle! cachez ces verres, ils sont en feu; parfois elle m'appelait en m'engageant à retirer les mains du prêtre qui cherchait à l'étouffer.

Cette scène dura plus d'une demi-heure; enfin elle s'éveilla de son sommeil magnétique et fut très surprise de voir tous les visages consternés, ayant tout oublié au reveil.

Le lendemain dans son sommeil elle me dit, qu'étant près de moi, elle voulait pousser plus loin les recherches des fouilles. Tout ce qui s'était passé le jour précédent se renouvela, et le père, rassuré par ma présence, ne pût s'empêcher d'être fortement impressionné.

Que pensez-vous de tout ceci, lui demandai-je ?—Que ces travaux sont fort difficiles, pas à vos yeux mais aux miens. Quelques jours après, nous eûmes la visite des propriétaires des fouilles; la maîtresse de la maison, la veille du jour où elle vint, avait aperçu trois flambeaux qui éclairaient sa chambre. Le même jour, deux demoiselles de la maison entendirent frapper à leur porte: la bonne, qui couchait dans la chambre de la plus jeune, se leva pour aller voir. Cela dura plusieurs nuits sans qu'on ait pu rien découvrir; enfin une des demoiselles était fort agitée toutes les nuits, et prononçait des paroles inintelligibles pour la bonne, qui n'avait pu saisir que ces mots, et cela à plusieurs reprises : il m'étouffe.

Il y avait un enfant de deux ans qui était tourmenté toutes les nuits. Pour ce dernier rien ne peut faire soupçonner que ce fût occasionné parce qu'il avait été témoin. Qui donc avait causé ce désordre dans la maison? Remarquez que les personnes ainsi tourmentées ne sont nullement accessibles à la peur, quoiqu'elles eussent entendu, pendant qu'elles travaillaient à leurs recherches, et cela à plusieurs reprises, des bruits assez étranges dans les appartements, sans jamais avoir pu en découvrir la cause.

Ma somnambule, qui dans l'état de veille avait tant souffert, fut aussi tourmentée à son tour. Cet état de chose durait depuis fort longtemps, lorsque je rencontrai, dans une des demoiselles de la maison, une personne lucide, de plus intéressée à la réussite de l'entreprise. Elle nous déclara dans son sommeil qu'il y avait du danger à continuer les travaux; que l'on ne réussirait jamais. Je la questionnai sur les trésors; elle nous dit qu'il y en avait; mais que l'esprit qui s'opposait à se qu'on les découvrît, ferait abandonner la vraie place. Ainsi se termina cette entreprise. Je n'ai qu'un regret, c'est qu'on n'ait pas laissé venir la somnambule de Paris qui, la première, avait prouvé une grande lucidité.

Voici, monsieur, un très faible aperçu de cette opération, qui passerait aux yeux de bien des gens pour un conte des Mille-et-une Nuits; je n'ai cependant rien exagéré dans ce que je rapporte, au

contraire, car il m'eût fallu vous faire les détails de toutes les séances qui se sont succédées pendant trois mois; de plus vous expliquer comment j'ai eu deux somnambules illuminées; car cela s'est trouvé assez singulièrement; mais je crains d'avoir été déjà trop long, n'ayant pas l'habitude nécessaire pour une pareille narration.

Le second fait étant plus court, je vous l'enverrai dans une autre lettre, ainsi que la position de la jeune personne que votre lucide a consultée.

Votre tout devoué,

CHERUEL dit LAMBERT.
Rue Grand-Pont, 69.

23 Septembre, 1849.



APPARITIONS

Dans ces temps de désorganisation et d'organisation sociales, où tous les intérêts et les passions sont mis en jeu, où nos savants si terraqués dans leur palais de la Bourse, leurs rails de chemins de fer, leurs mines de ferrailles, sacrifient au veau d'or à posséder quelque chose, ne serait-ce qu'un fusil pour aller à la chasse aux hommes, qui se serait occupé de nos *Arcanes de la vie future dévoilés?* Belle chose, ma foi, que d'étudier un monde qu'on ne connait pas, auquel on ne croit pas; bien assez de penser à celui dans lequel on vit; le monde palpable, ce bon globe de boue et de larmes. Oh! si nous pouvions trouver l'or potable qui nous reportât à la longévité d'Adam, cela vaudrait bien mieux que de s'occuper des êtres d'outre-tombe. Que chacun reste où il est, et nous chez nous, *telle est la maxime en vogue*. La presse française, comme on doit le penser (quoique ayant été en mesure de le faire) s'est bien gardée de s'occuper des propositions psychologiques que nous avons posées dans notre ouvrage (qui s'est écoulé sans son secours). Il n'en a pas

été ainsi de la presse anglaise, de ce peuple positif, instruit, méditatif, toujours à l'affût des choses nouvelles, toujours prêt à rendre justice quand on le met en demeure de juger la question. C'est ce qui est arrivé à notre égard ; nous avons été assailli de demandes d'apparitions de la part de ces insulaires studieux et peu crédules; nous y avons répondu avec succès, et, pour en citer une preuve sur un plus grand nombre, nous allons donner à nos lecteurs connaissance des deux apparitions suivantes :

Nous devons donc à la presse anglaise des remerciements que ne peut exiger la presse française, cela soit dit sans esprit de partialité. Nous sommes entrés en rapport avec l'honorable M. Smith, redacteur en chef du *Family Hérald.* Nous n'avons qu'à louer Dieu d'avoir permis une telle correspondance pour le bien de nos études ; car ce monsieur n'est point un philosophe ni un savant ordinaire ; il a daigné descendre jusqu'à nous et nous couvrir de sa protection; aussi avons-nous fait notre possible pour répondre aux vœux de ce généreux ami des lumières, en lui donnant les preuves qu'il nous demandait. Un jour il nous adressa madame Elisa Wallace, la première dame en Angleterre qui ait eu le courage de s'occuper ouvertement du magnétisme, et qui a obtenu des succès très heureux. Cette dame nous demanda l'apparition qui suit, et en fut tellement satisfaite qu'elle nous promit de prendre fait et cause pour nous quand l'occasion s'en présenterait

4 octobre 1849.

Madame Hélène Wallace demande l'apparition de miss Elisa Wallace sa mère.

Adèle dit voir une personne âgée ; taille ordinaire, bien développée, cheveux très-beaux, soyeux, encore fournis; quoique âgée elle a l'apparence d'une jeune femme ; front uni, yeux très-expressifs et doux, sourcils très bien arqués, très fournis ; nez bien, mais un peu long; des couleurs rosées sur les joues; bouche moyenne et souriante ; le bas du menton encore plein ; col bien blanc, bonne nature ; elle a dû être atteinte d'hydropisie, son

ventre est fort. Sa mort est venue de ce que le sang s'ést amoncelé dans le cœur et l'a étouffée. Elle était très-instruite, spiritualiste par intention. Je vois une bellc lumière autour d'elle; elle avait une belle religion; cœur devoué; atmosphère pure. Excessivement sensible au malheur d'autrui, aimante et devouée, elle a dû passer sa vie à soulager l'âme et le corps de ses semblables; on devait lui demander conseil comme à une personne supérieure.

Question. — Pourquoi ne vient-elle pas parler à sa fille dans ses songes?

R. Elle est très souvent près d'elle, sachant sa fille très sensible, et craignant pour elle des sensations trop fortes, elle ne se manifeste pas à elle; elle dit que sa fille est trop sensible de cœur.

D. A-t-elle trouvé l'oncle, le père et la tante de la consultante au ciel?

R. Elle n'est pas réunie à son mari, parce qu'ils n'avaient pas les mêmes goûts; elle est réunie à son oncle qui avait les mêmes goûts, non avec sa tante, elles n'étaient pas d'accord, c'était comme le feu et l'eau; l'une était toute bonne, l'autre tracassière.

D. Miss Elisa Wallace fait demander à sa mère si elle voudra parler avec elle dans ses songes?

R. Oui sa fille la verra un jour, dans un songe dont elle aura souvenir.

D. Si c'est à son influence qu'elle doit les idées qu'elle a?

R. Oui, ce sont des instructions qu'elle lui communique.

Elle recommande à sa fille de ne pas trop se fatiguer par le magnétisme, attendu que ça l'épuise.

Voici l'observation traduite en français, qui précède la signature de la consultante.

Les détails du signalement ci-dessus sont singulièrement exacts, et pas une seule parole n'a été dite pour donner une idée conductrice à la lucide.

Signé : Elisa WALLACE.

Cette séance ne présente pas aux détracteurs des *Arcanes* ce que leur incrédulité exige. Il y a, en Angleterre comme en France, quelques argumenteurs qui s'écrient : Ces apparitions ne sont qu'une communication de pensées, ou une perception des images des décédés dans l'album du consultant. Ce coup de massue de nains, nous blesse moins que de les voir rester silencieux au sujet des arguments contraires que nous avons nous-même opposés aux leurs, dans notre deuxième volume.

Comment, il ne se trouvera pas dans les deux royaumes un être assez fort de sa logique pour attaquer la nôtre. Nous ne pensions pas à une telle pauvreté dans une si grande masse d'hommes. Nous avons fait des propositions métaphysiques, qu'on les récuse; après cela il nous sera encore facile de prouver à ces logiciens qu'ils sont dans l'erreur. En attendant ce combat que nous appelons de toute notre âme, nous allons soumettre à nos lecteurs une apparition qui à elle seule détruit de fond en comble l'argument passionné de nos adversaires, *la communication des pensées*.

Madame Marie Marley, 11, Cork Str eet Bond Street London, nous écrivit le 12 décembre 1849, une bienveillante lettre, dans laquelle cette dame, ayant lu les *Arcanes de la vie future dévoilés*, nous déclarait qu'elle avait été fortement impressionnée à la lecture de cet ouvrage; que, toute disposée qu'elle était à croire à notre véracité elle nous priait, pour sa consolation personnelle, de faire apparaitre les deux personnes suivantes : mademoiselle Emily Marley, et mademoiselle Isabella-Harriet Marley, et de lui donner le signalement de ces deux personnes; qu'elle nous en aurait toute la gratitude possible. Nous ne pûmes, vu l'état maladif dans lequel nous étions ainsi que notre lucide, repondre aux vœux de cette dame, nous eûmes recours à l'obligeance de notre bon ami monsieur Mouttet, journaliste, convaincu comme les autres après avoir vu; il avait en ce moment une lucide qui avait la spécialité de ces perceptions à un degré supérieur. Je lui

remis les noms qui m'avaient été envoyés ; il fit apparaître les personnes, me donna leur signalement, que je transmis à mon tour à cette dame, qui me répondit par une lettre dont voici un extrait :

11, Cork Street Bond Street London, Janvier 5.

Monsieur,

Comment pourrai-je vous remercier pour la peine que vous vous êtes donnée pour m'obliger, quoique vous même vous souffriez? Oh! monsieur, croyez en ma sympathie, et aussi dans le sentiment qui m'attire vers vous comme vers un frère, plût à Dieu que maintenant vous vous portiez mieux.... Mais, monsieur, parce que vous avez de plus cher et de plus sacré au monde, dites-moi par quel pouvoir vous avez pu me donner des détails aussi exacts de mes filles adorées; tout est juste: les âges, les yeux mêmes, les nuances dans leur couleur. En parlant de l'aînée, je ne sais pas exactement ce que vous voulez dire par *taille peu élancée;* pour la robe, c'est vrai qu'elles en avaient une comme votre lucide à vu (fond brun à pois blancs) pas avec des manches courtes; elle n'était pas poitrinaire (1); elle n'a été malade que six jours seulement; on pensait que c'était une inflammation de l'estomac; mais on ne savait pas pour sûr ce que c'était que la maladie. . . . .

. . . .

Croyez-moi, monsieur, avec respect, votre amie obligée et reconnaissante,

MARIE MARLEY.

Ce n'est qu'une preuve de plus que nous offrons à nos lecteurs, pour les rassurer sur la continuation de nos succès, et les assurer que des centaines de magnétiseurs et somnambules, du moment, sont aussi heureux que nous. Que nos adversaires ne croient pas

(1) La lucide avait dit : elle est morte d'une maladie de poitrine.

que nous tenons à leur prouver qu'ils ont une âme, nous nous en inquiétons fort peu. Ce que nous tenons à constater, c'est que, jusqu'au ciron, tous les êtres en général peuvent compter sur une existence spirituelle et immortelle.

Alp. CAHAGNET.

BIBLIOGRAPHIE.

—

TRAITÉ DE MAGNÉTISME

Suivi des Paroles d'un Somnambule et d'un Recueil de traitements magnétiques. Par JOSEPH OLIVIER, Chevalier de la Légion d'Honneur, ancien officier de cavalerie. — Toulouse. L. Jougla, libraire-éditeur. In-8o de 520 pages, 9 francs.

Fécond en vérités consolantes, ce livre appellera sur la tête de celui qui l'a écrit les foudres de l'*Univers* et les imprécations des *Mathusiens* de nos jours. Et Dieu sait si, dans ce siècle fertile en miracles de toutes les espèces, il manque de *bornes* qui n'ont retrouvé le mouvement que pour marcher à la manière des écrevisses !

Elles sont encore présentes à notre mémoire, ces années néfastes pendant lesquelles, repliée sur elle-même dans un corps épuisé, et morte à l'espérance, notre âme en peine, ne sachant où se réfugier, s'enveloppait de son désespoir comme d'un linceul et invoquait le néant pour suprême consolateur. La presse parisienne annonça aux disciples de Mesmer qu'un écrit du nécromancien moderne, M. Alphonse Cahagnet, allait jeter un jour tout nouveau sur l'agent mystérieux, principe essentiel des vies. Cette nouvelle fut pour nous comme une révélation. Un sens intime nous dit que là était notre salut. Les *Arcanes de la vie*

future dévoilés (1) parurent enfin, et nous trouvâmes, dans la lecture de cet ouvrage, le baume pour cicatriser nos blessures, le courage pour supporter les mille misères qui assaillent la grande famille humaine. La foi qui se rit des obstacles.

Eh ! bien, ce sens intime, cette voix de la conscience, nous a également parlé quand nous avons appris que M. Joseph Olivier livrait au monde magnétique les *Paroles d'un Somnambule*. Nos prévisions ne nous ont point trompé : l'arbre de notre foi a enfoncé plus avant ses racines inébranlables. Les vérités révélées en 1847 par M. Alphonse Cahagnet, ont été, deux années plus tard, confirmées en partie par M. J. Olivier. — *L'existence immortelle et individualisée de l'âme, après son passage sur cette terre, est un fait acquis désormais. La possibilité d'entrer en communication avec les êtres hyperterrestres est démontrée :* — L'Être des êtres, dans sa miséricorde, a daigné soulever un des coins du voile qui nous cache son immensité, et a permis que l'homme, — nouveau Phaëton, — s'approchât du soleil de la vérité sans être consumé par ses rayons. Le but glorieux, le but paternel du Créateur est enfin connu !

Magnétiseur spiritualiste, nous nous attacherons uniquement à la partie du livre de M. Olivier qui traite des grandes destinées de l'âme, et nous appuierons les dires de notre frère en croyance de Toulouse par un aperçu rétrospectif des dires de notre frère en croyance de Paris.

Rendre compte en quelques lignes des découvertes de ces deux avantureux explorateurs lancés à la recherche de l'*inconnu* est une tâche qui exigerait une plume plus exercée que la nôtre.— Nous sommes, d'ailleurs, — de ces gens qui préfèrent l'original à sa copie, — le corps vivant à son squelette. Nous ne voulons, en présentant cette analyse aussi sèche qu'incomplète, — que faire

(1) Deux volumes in-12, chez l'auteur, rue Tiquetonne, 17. — Prix de chaque vol.

naître chez tous les magnétophiles le désir de se convaincre par eux-mêmes de la réalité des phénomènes signalés à la conscience générale par MM. Cahagnet et Olivier. Puisse notre voix être fertile en échos, et bientôt chaque ami de l'humanité apportera sa pierre pour la construction de l'édifice fraternel et religieux dont les auteurs des ARCANES et du TRAITÉ DE MAGNÉTISME ont posé les fondements.

« Je vais traiter de hautes questions, dit le lucide de M. Oli-
« vier. Dans mon état de somnambulisme, l'idée n'est pas pour
« moi cette chose invisible de l'état de veille, elle prend un
« corps : elle est formulée dans un tableau qui passe devant mes
« yeux ; ce que je vous dis n'est que la description exacte du ta-
« bleau que je vois. »

Dieu est l'esprit de tout. — Le monde est un composé d'*esprit*, d'*âme* et de *matière*. — L'*esprit*, émanation divine, — et la *matière* sont deux choses simples, deux *tout*. – L'*âme*, — chose demi matérielle et demi spirituelle, — émanation directe *de ces deux tout*, est l'anneau qui les unit. — La *conscience* est la partie spirituelle de l'*âme*. — L'*âme* peut être définie : « *esprit humain*. »

Ainsi, quand on dit que l'homme est *spirituel et matériel*, on a raison ; mais si l'on dit qu'il est composé d'*âme* et de *corps*, on a tort.

La *matière* est une abjection ; mais la *matière véritable*, *essentielle*, est autre chose qu'une futilité. (1)

(1) Il n'est peut-être pas sans à propos de rapprocher des dires du somnambule les versets suivants du Sépher (la Genèse) de Moïse, traduction de Fabre d'Olivet.

« Ch. 2, verset 7. — Or Jéhovah, l'Être des êtres, ayant formé la *substance* d'Adam de la *sublimation des parties les plus subtiles de l'élément* adamique, *inspira* dans son entendement une *essence exaltée* des vies et dès-lors Adam, *l'homme universel*, devint une *sublimitude de l'âme vivante universelle.* »

Voilà, nous croyons, la *matière essentielle* parfaitement décrite. Quant à l'emprisonnement de *l'esprit* dans la *matière grossière*, après le péché, Moïse l'explique ainsi :

Six *jours* (1) durant, Dieu a dégrossi son ouvrage ; le septième il a projeté le *fini*. Et quand se terminera ce *jour* qui doit durer longtemps encore, adviendra le *jugement dernier*, non pas le jugement des fautes, mais bien le jugement que Dieu portera sur son œuvre accomplie.

Donnant enfin le mot de cette énigme navrante que furent impuissantes à deviner et la philosophie et la science des anciens, et la philosophie et la science des modernes. — *La conciliation de l'existence du mal et du péché sur la terre avec la bonté, la justice et la prescience divine*, le lucide de M. Olivier dit :

Le *bien* est le *but* de Dieu : Le *mal* (2), qui n'est qu'un *moyen* pour l'atteindre, n'existera qu'autant qu'on aura besoin de lui.

Maintenant instrument utile à la confection du grand ouvrage de Dieu, le *mal* est un *ébauchoir* dont le *repentir* est le *polissoir*.

L'*ustensile* ne faisant pas partie de l'*ouvrage* ne saurait être confondu avec lui.

« Ch. 3, v. 21.—Ensuite Jéhovah, l'Être des êtres, fit pour Adam ET POUR SA COMPAGNE INTELLECTUELLE *des sortes de corps de défense* dont il les revêtit avec soin. »

C'est cette matière *abjecte*, qui forme notre corps *grossier*, que l'Église catholique, — faisant de Dieu un tailleur — appelle des habits de peaux, et ce contradictoirement à l'opinion de saint Augustin et d'Origène, qui disent :

« Vous savez, Seigneur, vous savez SOUS QUELLES PEAUX vous couvrîtes le premier homme lorsqu'il devint mortel par le pêché.» *Tu scis, Domine, tu scis* QUALIBUS PELLIBUS *indueri homines*, dum peccato mortales fierint. (Saint Augustin, Conf. Lib. III, cap. 13).

« Il fallait que l'homme pécheur fût couvert de TELS VÊTEMENTS « dans lesquels il fût mortel. TALIBUS VESTIMENTIS *opportebat indui* « *peccatorem quæ essent mortalitatis.* » Orig. *in Lev.*, *hom.* 6).

C'est faute également d'avoir compris les textes hébreux que l'on a fait *Eve* d'AISHA, LA COMPAGNE INTELLECTUELLE d'Adam. A.-D.

(1) *Jour*, le temps nécessaire pour l'entier accomplissement d'une manifestation phénoménique. A.-D.

(2) Voir, sur le même sujet, ARCANES I, 17, 28, 50, 101, et II, 26, 37, etc. A.-D.

Dieu *travaille* sans cesse à son ouvrage. Oui, Dieu *travaille*, car qui dit *Dieu* dit *esprit*, — qui dit *esprit* dit *intelligence*, — qui dit *intelligence* dit *action ;* — qui dit *action intelligente* dit *invention*, par conséquent *travail*.

L'humanité, poussée dans la voie du *renouvellement* par la main Divine, marche sans trève ni repos vers la *perfectibilité*. Plus les siècles se succèdent, plus le moment de la *fusion* complète des *deux tout* approche, moins il est nécessaire que la *préparation individuelle* soit longue : car, comme le progrès est limité, la génération actuelle profite du travail des générations passées. Aussi la vie a-t-elle déjà beaucoup diminué, et nos arrière-neveux la verront décroitre successivement jusqu'à ce que la race humaine n'ait plus besoin d'être perfectionnée.

« Quand arrivera la *mort* pour tous, c'est-à-dire le *renou-* « *vellement*, la fin de la vie pour tous, — nous serons prêts à « être purifiés. La partie *spirituelle* de notre âme sera dans son « *monde supérieur*, la partie *matérielle* dans le sien. Il y aura « tension à la fusion. La *matière* sera plus près de la *spiritua-* « *lisation* qu'elle ne l'est aujourd'hui, car elle aura repoussé la « matière brute » *qui n'est, à proprement parler, qu'un tamis où les autres parties substantielles sont passées et clarifiées.*

« Quand le monde sera *fini*, il restera l'*esprit :* la *matière* » *brute* AURA DISPARU (1), il ne restera que la *matière réelle*, et

(1) Pour se rendre compte de la possibilité de l'entière disparition *de la matière brute*, il suffira de jeter un coup-d'œil sur le rapport fait par l'abbé Moigno (voir le journal *la Presse* du 21 décembre 1849, *Bulletin du Monde scientifique*) des audacieux travaux de M. Despretz. — Le grand destructeur de la matière est parvenu, avec l'aide d'effrayants engins de désaggrégation et de volatilisation, — tels que pile de cinq à six cents éléments, — chalumeau à gaz, oxigène et hydrogène, — *vaste lentille à échelons concentrant les rayons du soleil et les transformant en une fournaise ardente*, A ANÉANTIR TOUTES LES SUBSTANCES DE LA NATURE. — Qui oserait soutenir, — à cette heure, — que, lorsque sonnera l'heure de la consommation des choses, le feu solaire n'aura pas, — lui seul, — cette puissance d'annihilation que les appareils inventés par le génie humain ne parviennent à lui emprunter qu'imparfaitement ? A.-D.

« cette matière **SERA SPIRITUALISÉE**; ce sera l'*idéal*, la *fusion*
« entre la *matière* et l'*esprit* sera si intime que la *matière* de-
« viendra *esprit*.

« Loke a dit que Dieu pouvait faire que la matière pensât.
» Loke avait pressenti l'*idéalisation de la matière*. — Cette
« *idéalisation* est le *but* de Dieu.

« L'*esprit* est *un*: Fussions-nous des millions d'hommes, le
« même esprit nous animerait tous.

« De là découle le principe de l'amour du prochain : *Aime ton*
« *prochain comme toi-même, car c'est toi que tu aimes en ai-*
« *mant ton prochain.* »

Je ne suivrai point le lucide dans les appréciations qu'il fait des divers mondes qui, — partant de l'homme montent à l'*esprit* ou descendent à la *matière*. Le livre de M. Olivier doit être lu et non analysé. Je me bornerai à constater que, — d'accord avec *Binet Bruno*, l'extatique de M. Cahagnet (*Arcanes*, I, 22), le somnambule de M. Olivier reconnait l'existence de trois cieux, superposés les uns sur les autres, ou trois états pendant lesquels l'*homme esprit* marche incessamment vers la perfection. Cette progression ascendante implique nécessairement chez l'esprit hyperterrestre une *individualité* positive; car ce fait seul qu'elle est affranchie des entraves de la matière brute n'enlève pas à l'âme les traces des souillures contractées ici-bas, et l'expiation toute paternelle qui les efface est subordonnée au genre et à la gravité des fautes précédemment commises (*Arcanes*, I, 7, 91, et II, 113, 121).

Ainsi, la vie n'ayant été donnée à l'homme que comme moyen de *perfectionnement* (*Arcanes*, I, 203), la *vie* n'étant qu'une *préparation* à entrer dans notre *état naturel* que nous n'attei-gnons que par la *mort*: de tous les crimes possibles à l'humaine faiblesse, *le plus détestable aux yeux de Dieu est le suicide*. En effet, la mort violente, provoquée est mauvaise, parce qu'«ici le *renouvellement* dégénère; du rang de *purification* il descend

« au rang de *préparation* à cette *purification*, CAR IL EST OBLIGÉ
« DE SUPPLÉER A CETTE PRÉPARATION INTERROMPUE ET LAISSÉE
« INACHEVÉE PAR LE FAIT DU SUICIDE. Il reste alors aux yeux
« du *monde supérieur* UN ÊTRE NON FINI, ET QUI SE FINISSANT
« DANS SON INSUFFISANCE, représente non un *mal*, comme la mort
« par accident ; mais une *hideuse énormité* qui dégoûte ce *monde*
« *supérieur* TOUT EN LE FAISANT AVANCER. »

Relégués dans un lieu à l'écart, lieu de *punition*, de *purification*, avait dit l'extatique Adèle (*Arcanes* I, 91, 70, et II, 121), les infortunés qui ont porté sur eux-mêmes une main homicide ERRENT AUTOUR DE LA TERRE PENDANT TOUT LE TEMPS QU'ILS AURAIENT DU Y SÉJOURNER (1) autrement dit : FINISSENT LEUR PÉLERINAGE INACHEVÉ.

Mais pendant la durée de cette *peine* (paroles d'un somnambule, p. 221), la bonté divine ne leur fait pas défaut (*Arcanes*, II, 122).

Comment, — après une déclaration si précise, — a-t-on pu accuser M. Alphonse Cahagnet de *prêcher le suicide*. A plus juste titre rendrait-on Platon responsable de la mort de Cléombrotus ! (2).

Naturelle ou provoquée, la mort est un moyen de perfectionnement pour le *monde supérieur*. Tout *renouvellement*, que ce renouvellement *progresse* ou *dégénère*, est un exemple pour les *êtres* qui sont *finis*. Le travail de *préparation* du meurtrier sert à sa victime ; et l'assassin qui, pour peine de son crime, porte sa tête sur l'échafaud, se tue lui-même avec le glaive de la loi aussi volontairement que s'il se fût, — de ses propres mains, —

(1) C'est également l'opinion de plusieurs philosophes de l'antiquité, de Platon, entre autres, qui l'a consignée au Livre IX *des Lois*. A.-D.

(2) Cléombrotus d'Ambracie, philosophe académicien, ayant acquis par la lecture du Phœdon, de Platon, la certitude que l'âme était immortelle, se précipita du haut d'un rocher, pour jouir plus promptement des félicités célestes. (Cicéron, 1, Tuscul.) A.-D.

enfoncé un poignard dans la poitrine, *puisqu'il n'ignorait pas quel châtiment était réservé à son crime.* — Pourtant, en abrégeant la vie du coupable, la justice humaine commet une véritable usurpation des droits de Dieu.

Le Christ, ce docteur magnifique, réservoir intarrissable du fluide magnétique divin, dont les rayons ont transpercé la matière ; le Christ ne représente qu'une face déterminée du génie du bien. — En lui resplendissent la *charité*, la *bonté*, l'*humilité*, la *douceur*. Le Christ, c'est la *force* que donne la *foi*, force qui dérive de ses perfections mêmes. Mais le Dieu de la *force réelle*, de la *force vraie*, c'est Satan ! Satan, en qui se personnifient la *grandeur*, l'*extermination :* Satan, *le Dieu de la révolte légitime*, a dit George Sand. — Satan, le Dieu des *malheureux*, des *opprimés :* — Satan, le Dieu des *révolutions*. C'est lui, Satan, qui, se sacrifiant chaque jour, chaque jour arrache, au prix d'atroces tortures, la robe empoisonnée de la force *brutale* qui enchaîne la force *morale* dont il est le Dieu. Et—ce—pendant que le Christ panse de ses pleurs les plaies des combattants tombés sur le vaste champ de bataille de l'humanité,— lui,—l'invaincu, l'indomptable, — brise les fers du prisonnier, les convertit en instruments de mort pour l'oppresseur, et poussant son cri magique : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, suscite les pierres elles-mêmes qui se dressent en barricades contre lesquelles viennent se briser — impuissantes — les foudres de la *force brutale*.

Nous avons dit que le *mal*, la *matière brute*, la *vie* et la *mort* n'étaient que des *ustensiles* de Dieu. Eh ! bien, Satan, c'est la *moitié*, c'est le *complément* du Christ. Ils ne forment *à eux deux* qu'*une* seule personne, *un* même *tout !*

« Le *Christ* a paru ; son type a été personnifié.

« Le type de *Satan* le sera : Il couronnera l'œuvre sur la terre.

« Le Christ a posé le *principe*.

« Satan viendra pour poser *les conclusions de toutes les conséquences*.

« Je vous comparerai *Satan* et le *Christ* à l'union de l'***homme***
« et de la *femme* qui....... par la réunion du ***beau***, du ***grand*** et
« du fort au ***simple***, au ***bon*** et au *doux*, forme l'image des qua-
« lités de Dieu. »

Législateur théocrate, Moïse, pour ranger plus sûrement sous sa verge de fer la tourbe aussi ignorante qu'indisciplinée des hébreux, inventa un incompréhensible péché originel, né de la désobéissance d'Adam aux ordres du Tout-Puissant dont lui, Moïse, se faisait le représentant sur la terre. — L'idée était habile autant que fructueuse; aussi toutes les religions s'en sont-elles emparées et l'ont-elles exploitée à l'envi.

Mais quelle est cette existence qui précéda le péché dont parle Moïse?—Quelle était cette vie qui fut révélée à Pythagore dans le sanctuaire de Thèbes? L'*esprit* Swedenborg, évoqué par M. Cahagnet, l'apprend à l'extatique Adèle (*Arcanes* I, 194, 196, 199 et 226) : Tous les êtres qui peuplent les différents mondes, dit-il, ont été créés par la parole de Dieu *et d'un seul jet*; nos ancêtres et nous-mêmes, avant d'apparaitre sur ce globe terrestre, avions déjà vécu, d'une vie ressemblant assez à celle qu'on vous dépeint par Adam, — dans un monde spirituel semblable à celui dans lequel on vit en quittant la terre. Nul ne peut se soustraire à cette vie d'épreuves, vie nécessaire pour le développement de nos affections, et nécessaire encore pour nous faire apprécier plus tard, — par réminiscence, — combien est grande la bonté divine qui nous comble de félicités célestes. — M. P., somnambule de M. Loisson de Guinaumont (1), interrogé sur ce sujet, s'exprime exactement de la même manière.

Ainsi, dit M. Olivier, ce péché originel dont il nous faut si chèrement effacer la trace, n'est qu'une des additions cupides à *la loi naturelle*, à l'aide desquelles l'*Eglise Militante*, cette

(1) *Somnologie magnétique*, par M. le marquis Loisson de Guinaumont, ancien député (page 71).

société de démolisseurs de la vérité, — a défiguré la *rélévation universelle et permanente*, ce code sacré que Dieu lui-même a gravé dans notre cœur. « Dieu », a dit l'abbé Langlet Dufresnoy, (1) « *Dieu étant toujours le même, ne parle jamais différemment dans les différents temps.* » Si la quasi-cécité de l'esprit humain l'empêche de distinguer la ligne hypothétique qui sépare le bien d'avec le mal, que l'homme interroge sa *conscience*, ce tabernacle de toutes les émanations divines (*Arcanes* II, 13), cet Argus infaillible qui lui signalera tous les dangers.

Une action quelconque n'est donc repréhensible aux yeux de Dieu qu'autant que l'honmme qui la commet l'a,—lui-même, — jugée, dans son for-intérieur, mauvaise et condamnable.

« Tant que Dieu *veille* sur le monde, c'est-à-dire, qu'il tra-
« vaille avec ses outils qui sont : la *vie*, la *mort*, etc., etc., la
« marche est *simple;* mais quand il *touche* le monde, c'est-à-dire,
« quant il souffle sur lui, la marche de l'humanité reçoit une
« impulsion nouvelle. » — Surgit alors une intelligence supérieure qui poussant l'humanité, lui fait franchir l'obstacle u menaçait de l'arrêter plus longtemps.

Socrate, ce *révélateur général* et *succint*, qui a *tout* trouvé et *tout* dit, qui a donné la clef de *tous les devoirs* en posant ce principe :

« Connais-toi toi-même. »

Socrate fut la première des quatre étoiles brillantes qui ont illuminé le monde.

Puis vint le *Christ*, cet esprit de *lumière et de vérité* » sur le-
« quel Dieu planait comme le soleil plane sur l'équateur (2). »

(1) *Traité des Apparitions*, par l'abbé Langlet Dufresnoy. — (Préface).

(2) Voir dans le 2e v. des *Arcanes*, page 137, l'explication que donne M. Cahagnet du miracle de l'incarnation du Christ — aux *savants* ou prétendus tels, qui la repousseront comme contraire à toutes les lois physiques, quoique, à vrai dire, le fait n'offre rien de plus miraculeux

Après eux, et comme conséquence nécessaire de ce principe : *Dieu n'a rien créé en vain,* viennent :

Joseph Hayden qui, dans son oratorio *la Création*, a, par l'harmonie imitative de la pensée, adressé au *cœur* une *parole* pénétrante d'inspiration.

George Sand, enfin, cette femme-homme sublime, *dont la mission est de réhabiliter la matière.*

M. Cahagnet, d'accord sur ce point avec Saint-Augustin (de spiritù et animâ c. xv.), avait annoncé dans ses *Arcanes* (I. 8, 41, 99, 101, 113, 121, 241, et II, 71, 182) que l'homme, en quittant la terre, emportait avec soi toutes ses affections ; — que ces affections mêmes, incessamment purifiées, étaient pour lui une source intarissable de félicités ; — que, pour n'être point troublé dans son bonheur, il ne *faisait société* qu'avec les *esprits* qui partageaient ses inclinations naturelles ;—que chaque *secte* différente, animée chacune d'un esprit qui lui était propre, tendait, en se perfectionnant sans relâche, à se rapprocher de plus en plus du créateur;—qu'à cet effet, toute *secte* ou *société* recevait, en changeant de monde, des enseignements appropriés à son état nouveau, et que ces instructions successives lui faisaient enfin acquérir la béatitude suprême. Dans cet *état* glorieux, le même esprit réunira nécessairement tous les êtres, ou plutôt, comme le dit le lucide de M. Olivier, il n'y aura plus, dans le *monde pur*, qu'un seul *être*, vivant de la même vie, pensant de la même pensée, ce sera l'*unité* dans la *multiplicité*.

La voilà donc démontrée la vérité de cette parole « *Dieu a créé l'homme à son image*; » car, reflet de la perfection divine, l'homme sera devenu parfait autant que le comporte la différence qui existe entre le *principe* et la *conséquence*.

Propriétaire incommutable de tout ce qui est, Dieu avait laissé

que la création du premier homme, — nous conseillerons la lecture du livre de Julius Obsequens, *de Prodigiis.* A.-D.

à l'homme, — MAIS A TITRE UNIVERSEL, — la jouissance de ses créations. Bientôt l'avidité est venue pervertir le cœur des *forts, et les forts se sont partagés la terre*, comme si le mot *partage* ne voulait pas dire *répartition de la propriété*. Ils ont burlesquement, inhumainement et fatalement pour eux, protesté contre les lois de l'Eternel qui se manifestaient à eux par les grandes voix de l'*air*, de l'*eau*, du *soleil*, du *jour*, de la *nuit* que leur imbécillité n'a pu mettre en coupe réglée.... L'*or*, l'*argent*, le *diamant*, voilà leur trinité sainte!

De l'*or!* de l'*argent!* des *diamants!* s'écrie le somnambule de M. Olivier, si je voulais vous en dévoiler la composition, dès demain nous en ferions; *car l'esprit sait tout!* l'esprit possède la science *infuse*, la science *réelle*, et non de convention. « Mais » chaque chose a son temps; et si j'avais envie de vous le montrer « (le secret), ma langue serait sur le champ paralysée.

« L'*impossibilité* des valeurs représentatives *briserait* aujour- « d'hui l'*humanité!* Ce serait une chose bien plus forte que le « *déluge* dont parle la *Génèse*.

« Les vues de Dieu sont grandes!

« *Il est essentiellement prévoyant:* chaque progrès est pesé dans « sa balance.

« L'homme peut le hâter, mais non le faire arriver avant son « temps. »

L'*esprit* Emmanuel Swedenborg (*Arcanes* I, 178 et 180) répondit également à M. Cahagnet *que la pierre existait et que l'esprit possédait l'omniscience*.

« DIEU EST ESSENTIELLEMEFT PRÉVOYANT! »

Avant d'être chêne, le chêne fut gland. Ainsi marche dans la voie du perfectionnement l'esprit humain guidé par une main invisible. Dieu sème, en temps utile, une vérité qui porte ses fruits à son heure fixe. Rien ne se perd ici-bas, pas plus que là-haut! Pour vous convaincre de cette *vérité vraie*, pénétrez-vous de l'esprit de cette phrase qu'un des somnambules de M. Olivier

prononça spontanément, alors qu'au bout de huit mois de recherches faites par les membres de la société magnétique de Toulouse, on parvint à retrouver des papiers miraculeusement échappés à la destruction.

« Ne soyez point étonnés, messieurs; *quand une chose est destinée à être conservée, le feu prendrait à la maison qu'elle échapperait aux flammes.* » (page 202).

Puis, rapprochez de cette déclaration l'impossibilité, deux fois constatée par M. Alp. Cahagnet (*Arcanes* II, 80, 86), dans laquelle l'homme, malgré son mauvais vouloir, se trouve d'anéantir ce que Dieu veut faire subsister, et dites ensuite, si vous l'osez, que Dieu n'est pas essentiellement prévoyant!

M. Cahagnet a avancé de la manière la plus explicite que L'HOMME TERRESTRE POUVAIT AVEC L'AIDE D'UN EXTATIQUE, ENTRER EN COMMUNICATION AVEC LES ESPRITS DES DÉCÉDÉS. — Cent personnes,—et des moins suspectes d'ignorance ou de mauvaise foi, — ont acquis, grâces à lui, la preuve de cette vérité et ont signé les procès-verbaux des séances qu'il leur avait données pour les convaincre; M. Olivier pour qui ce phénomène n'est point un mystère, n'en a parlé cependant qu'implicitement (p. 168, 215), probablement parce qu'il craignait de soulever contre lui un *tolle* général. Il faut espérer qu'en apprenant qu'il existe des précédents de la même nature, ce magnétiseur consciencieux se décidera à révéler ce fait, — unique pour lui, — fait qui,—perçu en dehors de toute prédisposition ou prénotion,—viendra si puissamment à l'appui de nos croyances et de nos dires.

Pour racheter l'insuffisance et la sécheresse de notre analyse, nous emprunterons à M. Olivier sa MARCHE VERS LE BIEN, page sublime dont la lecture verse dans le cœur endolori un baume bien autrement souverain que n'eût jamais pû l'être le fabuleux *Népenthe* dont parle *Homère*.

« MARCHE VERS LE BIEN.

« La *Genèse* a tort de parler de l'arbre du *bien* et du *mal*, par-
« ce qu'elle établit entre eux une fausse corrélation.

« Je crois avoir démontré l'impossibilité d'une corrélation,
« puisque le *bien* est le *but*, et que le *mal* est un *moyen*, *créé*
« *par Dieu*, pour l'atteindre.

« Un homme qui ne fait pas bien, ne fait pas par cela même
« mal. Il y a un *milieu* que vous allez comprendre.

« La vie est une montagne à un seul versant; l'autre est à
« pic.

« Il y a deux routes :

« La route par le versant; route ordinaire qui est unie, mono-
« tonne; la plus douce, il est vrai, mais la plus longue.

« L'autre ! laide, scabreuse, allant de pic en pic, semée d'abî-
« mes et de précipices, plus courte, il est vrai, mais bien dure.

« De la route ordinaire on peut tomber dans la route difficile;
« mais si Dieu nous a exposés à la chute, il nous a, dans sa jus-
« tice, donné les moyens de nous relever.

« Ces deux routes conduisent au même *but*, au *bien*, cet arbre
« sublime dont je vous ai parlé.

« L'homme qui fait mal et qui souffre, suit la route scabreuse.

« Celui qui ne fait ni bien ni mal suit la route du versant; mais
« il la suit dans toute sa longueur et sa monotonie.

« Celui qui est *homme de bien*, c'est-à-dire, celui qui le sent
« de plus près, qui l'aspire, celui-là tend à se rapprocher plus
« vite du *bien*. Il suit la route ordinaire, mais pour lui elle n'est
« pas monotone; il la franchit avec rapidité.

« Vous devez voir par là le *milieu* dont je vous ai parlé.

« Les voyageurs arrivent au même but :

« L'un *juste* et *pur*,

« Le second, *calme*,

« Le dernier, *triste* et *meurtri* ;

« Tous *croyants*, tous *espérants*.

« Le *juste* aime le *bonheur*, qu'il voit.

« L'*homme calme* le pressent, et y croit.

« Le *malheureux* le soupçonne et l'espère.

« La *foi* consolide cette espérance, la *charité* lui tend une « main amie et le soutient dans sa marche.

« Alors descend, non pas un vain fantôme, mais la véritable « justice de Dieu : *être* frêle mais fort, aux yeux caves et lar- « moyants, le regard pénétrant et doux.

« Cette justice!.... c'est le *repentir*. Le *repentir* qui lui dé- « roule son passé, qui le fait gémir sur ses fautes, qui lui déchire « le cœur, qui le fait pleurer, qui le calme en le dégageant, et « qui—enfin—s'envole après l'avoir épuré.

« La route est parcourue.—Le *mal* devient inutile, car le *mal-* « *heureux* est *purifiée*. Il *croît*, il *espère*, et il *aime*.

« L'homme *calme* est soutenu par l'*espérance*; c'est elle qui « le complète en le conduisant vers la *foi*. »

« L'homme *juste* est soutenu par la *foi*; c'est elle qui le com- « plète en lui montrant la *preuve*, la *certitude*.

« TOUS LES VOYAGEURS SONT ALORS ARRIVÉS. »

Oui, tous les voyageurs atteindront le *but* de leur périgrination fatigante, TOUS! car la bonté divine ne saurait être mesurée à l'aune de la *clémence intéressée* des ministres des differents cultes. Aussi, sonnera-t-elle enfin l'heure où Satan et ses cohortes innombrables rentreront dans le giron paternel (1), leur mission sera accomplie; le *mal* sera devenu *inutile; la consommation des choses aura eu lieu!* (2).

Le Magnétisme, disent les extatiques Binet, Brunot et Adèle (*Arcanes*, 1, 4, 85, etc., etc.), *est une propriété de l'âme; c'est une*

(1) C'est l'opinion des *Chaldéens*, des *hommes d'intelligence*, etc. (Voir *Arcanes* I, 17, 28). A.-D.

(2) Opinion des *gnostiques*, qui admettaient dans la nature humaine trois éléments; l'un *hylique* ou matériel, l'autre *psychique* ou sensitif, le troisième *pneumatique* ou spirituel. A.-D.

influence divine; c'est la quintessence du plus pur de ce qui existe dans l'homme.—M. Olivier, — qui en définit ainsi les procédés pratiques : « *Emission du fluide magnétique, mis en mouvement par une volonté forte, soutenue par une foi vive et une charité ardente*», appelle, comme nous, de tous ses vœux le jour du triomphe de ce principe régénérateur; car, c'est bien au magnétisme, et au magnétisme seul, qu'il apartient de renouveler la face de la terre. —Les soldats de cette croisade sainte, M. Olivier les prend dans tous les rangs de la société : « l'esprit est *un*, fussions-nous des « milliers d'hommes, le *même esprit,* nous animerait tous. »

Les Midas et les Basile, les Tartufe, les Diafoirus et les Purgon, s'évertueront à faire aux auteurs des *Arcanes* et du *Traité de Magnétisme* une petite réputation du genre de celle justement infligée à *Erostrate*; heureusement, la *vérité* est une lumière que tous les éteignoirs du monde sont impuissants à étouffer, —et, —au dire désespérant de *Hobbes :* « il est douteux que les véri- « tés mathématiques *elles-mêmes* puissent s'établir, si des sectes, « ou des corps en crédit, ou des individus puissants se croient « intéressés à les repousser, » nous répondrons par cette question : *les chaînes dont l'inquisition couvrit les membres de Galilée empêchèrent-elles le globe où nous vivons de suivre dans l'espace sa route accoutumée ?*

« C'est une hardiesse dangereuse et de conséquence, oultre « l'absurde témérité qu'elle traisne quand et soy, de mépriser ce « que nous ne concevons pas; car après que, selon vostre bel en- « tendement, vous avez estably les limites de la vérité et de la « mensonge, et qu'il se treuve que vous avez nécessairement à « croire des choses où il y a encore plus d'estrangeté qu'en ce « que vous niez, vous estes déjà obligé de les abandonner.

« La veue de nostre jugement se rapporte à la vérité comme « faict l'œil du chat-huant à la splendeur du soleil, ainsi que dict « Aristote (*Metaphys*, II, 1).

« Il ne fault pas juger ce qui est possible et ce qui ne l'est pas

« selon ce qui est croyable et incroyable à nostre sens, et est une
« grande faulte, en laquelle toutesfois la plupart des hommes
« tumbent, de faire difficulté de croire d'aultruy ce qu'eulx ne
« seauroient faire ou ne vouldroient. »

« O l'asnerie dangereuse et insupportable ! (1) »

Achille DOISNEL.

Bricquebec, le 1er janvier 1850.

Homéopathie.

L'Académie de médecine vient de décider qu'il n'y avait pas lieu de s'occuper de l'homéopathie, par la raison toute simple « que le moyen de servir le charlatanisme est de s'occuper de lui. » Donc l'homéopathie, est, comme le magnétisme, un cloaque de charlatants ; cela doit être ainsi, puisque c'est un corps savant qui le dit, et le corps savant d'une grande nation qui, dit-on, est entre toutes, la plus civilisée. Mais ce que dit le corps d'une chose quelconque, pour nous n'est pas ce que dit l'âme de cette chose. Nous croyons très peu à l'âme de ce corps savant, par la bonne raison qu'il n'y croit pas lui-même.

Nous croyons à l'homéopathie, parce que, dans la pénible maladie que nous venons de faire, nous avions bu quelques sceaux de tisannes de toute espèce, usé un demi-baril de farine de lin; pour cataplasmes, quelques bottes de racines émollientes dans quelques dixaines de lavements ; fort heureux que nous n'avions pas soumis notre chétif cadavre aux saignées, sangsues, vésicatoires, moxas, sétons, emplâtres, que nous n'étions pas entré dans l'arsenal brillant des instruments de chirurgie. Soigné par une bonne lucide, magnétisé par des cœurs dévoués, nous en étions à un pied chaussé pour le monde matériel et l'autre chaussé pour le monde spirituel, lorsque notre bon et généreux frère le docteur homéopathe, Gérard Freschi, nous

(1) *Montaigne*; Essais, liv. 1er, ch. 26. Liv. 2, ch. 12 et 32.

proposa ses obligeants services. Nous regardâmes pour un moment, avec un air de dédain, ces invisibles globules; nous, ensevelis dans notre vaste pharmacopée, que pouvions-nous attendre de ces non pareilles et sans pareilles et mille fois sans pareilles? Mais notre frère nous faisait cette offre avec tant de bienveillance, que nous ne crûmes pas devoir lui refuser d'avaler quelques-uns de ces imperceptibles atomes, et prouver à ce bon ami que sur ce point nous avions encore assez d'appétit pour absorber toute sa boîte. Ce que nous lui proposâmes de faire à l'instant; mais sa sagesse nous permit seulement l'absorption de trois globules qui, en quelques heures, nous forcèrent à réfléchir à notre ignorance des choses de ce monde, et à être, à l'avenir, plus circonspect. Nous ne tardâmes pas à faire éteindre tous nos fourneaux, serrer nos boîtes d'herbages et cacher notre canon monstre. Nous nous contentâmes, en vrai philosophe, d'un verre d'eau *sucrée, nous devons l'avouer,* et nous attendîmes en paix que notre place, dans l'un ou l'autre monde fût arrêtée définitivement. Quelques semaines nous ont suffit pour savoir à quoi nous en tenir à cet égard, et remercier publiquement notre bon frère des généreux soins qu'ils nous a donnés.

Nous conseillons donc, à l'Académie de médecine, de nous inscrire au nombre des compères de cette science, et de prendre note que nous aimons à croire en son savoir, mais non à sa bonne foi.

Alp. CAHAGNET.

BIBLIOGRAPHIE. — Nous apprenons, au moment de mettre sous presse, que les **ARCANES DE LA VIE FUTURE DÉVOILÉS** viennent d'être traduits en anglais, et se vendent à Londres, sous le titre de **Célestial Télégraphe** (*Télegraphe céleste*).

Le Gérant, **Alp. CAHAGNET.**

Argenteuil. — Imprimerie de Picard.

EXTRAIT

DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ DES MAGNÉTISEURS SPIRITUALISTES.

(2e Article.— Suite.)

Séance du 25 juin 1849.

1. Les esprits encore enfermés dans leur corps matériel, sont-ils en communication avec des sociétés spirituelles comme l'esprit Swedenborg l'a écrit dans son *Traité du Ciel et de l'Enfer* ? Il est répondu : Oui, mais pas dans un ordre parfait; l'esprit, encore terrestre dans lequel vivait Swedenborg sur terre, peut communiquer avec la société spirituelle dans laquelle il doit entrer à sa sortie de ce monde; mais tous les esprits en général dans notre état, papillonnent de société en société sans savoir à laquelle s'arrêter; ce n'est que dégagés de la matière qu'ils connaissent celle qui est la leur.

2. Swedenborg emploie souvent le mot Seigneur dans ses ouvrages, nom qu'il donne au Christ, comme si ce dernier était vraiment Dieu. A-t-il modifié ses idées à cet égard ?

Oui ; le nom Seigneur s'applique à Dieu même, et le Christ n'est pas Dieu. Il reconnaît à cet égard son erreur.

3. Ce que nous lisons dans les écrits de Swedenborg sur le sens spirituel de la Bible est-il parfaitement exact ? Non ; il était protestant et très dévoué au culte qu'il professait, ce qui influençait beaucoup ses idées, et le faisait s'embrouiller et errer. — Est-ce bien l'esprit Swedenborg qui te fait cette réponse ? Oui ; il me l'a déjà dit et me le répète.

4. Lorsque nous pensons fortement à un esprit et que nous lui parlons avec affection, cet esprit nous entend-il, nous répond-il toujours, quelquefois ou jamais? Il nous répond quelquefois ; mais cela dépend de la disposition dans laquelle est notre âme en lui parlant, si elle tout entière à ce qu'elle fait, le fasse avec amour, avec chaleur, entraînement. Elle éprouve alors

en elle quelque chose qui la touche au cœur et lui dit, par une sensation de satisfaction, qu'elle a été écoutée et est entourée de la sphère de l'esprit auquel elle s'adresse ; autrement elle est plus ou moins entendue, et en rapport avec eux.

Les questions sont à peine terminées qu'Adèle jette un cri de surprise en voyant l'esprit Swedenborg qui lui présente le docteur Ledure, décédé du choléra le 11 juin, et dit : Il est toujours le même, air pensif ; mêmes manières, costume, tenue, etc... Il me dit que son seul regret est de ne pas avoir assisté à une seule séance. Le jour où il est mort, il se proposait de venir à notre séance ; c'était le 11 juin, à 10 heures 5 minutes du soir qu'il a passé (cette date et cette heure se trouvent vraies). Adèle, ainsi que tous les frères et sœurs présents, ignorait cette particularité. Elle continue en disant : Tiens, il s'occupe toujours d'homéopathie, il me montre sa boîte aux globules, et me dit qu'il m'en fera prendre lorsque je serai indisposée ; ce sera bien meilleur des globules spirituels, je veux bien en prendre. — A-t-il connaissance de son état ? Pas trop, il me dit : Mais je ne suis pas mort ! L'esprit Swedenborg a du mal à lui faire comprendre ces choses-là ; cependant il sait bien qu'il n'existe plus matériellement. — L'esprit Swedenborg se propose-t-il d'en agir de même envers chacun de nous à sa sortie de ce monde ? Certainement ; n'êtes-vous pas ses disciples ? ne partagez-vous pas ses croyances ? Il s'intéresse à vous et ne vous abandonnera jamais. — Comment l'esprit Ledure s'est-il rendu compte que c'était aujourd'hui, le jour de notre assemblée ? Ce n'est pas étonnant : il venait tous les jours plutôt deux fois qu'une ; il fallait bien qu'il nous trouvât assemblés ; d'ailleurs il en avait trop envie, puis c'est l'esprit Swedenborg qni l'a attiré. Il ne pouvait pas manquer de nous voir. — Est-ce bien lui qui t'est apparu dans ce rêve où tu l'as vu ? Oui c'est lui ; il rôdait toujours ici autour de moi. — Est-il dans une belle lumière ? Il est dans le premier rayon, donc la

lumière est bien plus belle que celle que nous voyons, mais bien inférieure à celle du deuxième, et celle-ci bien inférieure à celle du troisième, qui est la plus brillante ; quand on est là, on ne peut plus en voir d'autres, car on est soi-même lumière et dans la lumière, pense être dans la lumière même : c'est être dans ce qu'il y a de plus parfait.

Je ne veux plus revoir l'esprit Ledure dans ce corps-là. Il a une très belle âme, me dit l'esprit Swedenborg, je veux le voir dans sa vraie forme, celle-ci est trop disgracieuse.

C'est bien toujours son long nez, qu'il prend dans sa main du moment, comme il faisait, et comme s'il allait le rallonger encore (Adèle le contrefait), et admire ses petits pieds en disant : ce sont bien là ses petits pieds. — Ne pouvant faire adresser aucune question à cet esprit, trop nouvellement dématérialisé, la sœur d'Héricourt termine en lui demandant s'il lui serait agréable que son frère priât pour lui, ce à quoi il répond : Oui; mais des prières naturelles. Je me recommande également à celles de mes frères et sœurs.

Séance du 23 *juillet* 1849.

L'esprit Swedenborg spiritualise le réservoir, nous engageant tous à le magnétiser en même temps que lui, ce que toutes les personnes présentes font en tenant chacune un ruban conducteur en laine d'une main, et de l'autre conduisant le fluide dans ledit réservoir, qui est ainsi composé : A l'intérieur 4 cases qui renferment chacune 3 espèces de plantes ; au milieu de chacune d'elles, est placé une conducteur en fer, qui passe à travers le couvercle et est recourbé, formant au bout un petit crochet auquel sont attachés des conducteurs en laine blanche; ces conducteurs en fer sont d'un mètre de longueur environ, et d'un demi-centimètre de diamètre à peu près. Autour de chacun d'eux sont enroulés dans toute leur longueur en spirale un fil de laiton rouge et un fil de zinc d'égale grosseur, qui

M. Alexandre Mouravie, prince russe. — M. Delaplace fait demander à Swedendorg s'il est bien assuré que l'âme ne revienne pas sur terre réanimer un autre corps matériel. Adèle répond oui ; notre épreuve est terminée, nos impressions acquises ; c'est assez de ce court passage sur terre pour s'en souvenir toute l'éternité et ne plus désirer l'habiter de nouveau, ce qui d'ailleurs serait contre les lois de Dieu. Les états se succèdent à l'infini, mais on ne passe pas deux fois par le même état. Cependant, fait observer ce monsieur, d'autres somnambules disent le contraire ; une d'elles m'a dit que j'avais été antérieurement Sully, ministre d'Henri IV, et j'ai vu un portrait de Sully dont le profil ressemblait assez au mien.

Adèle répond : Les somnambules qui assurent ces choses font erreur ; elles peuvent être influencées par l'idée qu'en ont les magnétiseurs, idée qui appelle près d'elles avec une facilité incroyable l'objet auquel on pense en leur adressant cette question ; ensuite l'esprit pouvant prendre instantanément toutes les formes qu'il désire, celui du magnétiseur croit avoir été tel sujet ; la lucide partage cette erreur en voyant comme ce dernier. Une autre cause peut encore la faire errer : il peut se faire que la lucide ait elle-même cette croyance, se voyant être ce qu'elle désire être, elle voit de même la personne à laquelle elle fait partager son erreur. Les esprits espiègles, dont toute l'affection est de rire de notre ignorance, peuvent aussi lui représenter de fausses images. Il y a une multitude infinie de causes qui peuvent ainsi les faire errer. La preuve qu'il n'en est pas ainsi, c'est que, jusqu'à ce jour, je n'ai pas trouvé un seul esprit qui partage cette opinion, et j'en ai vu qui ont quitté la terre il y a bien des siècles, tous m'ont dit le contraire.

M. Mouravie fait demander à Swedenborg s'il a conservé l'idée qu'il s'était faite de la divinité du Christ? L'esprit répond qu'il n'a plus cette idée qui lui avait été influencée par ses croyances

religieuses ; que le Christ n'était plus pour lui qu'un homme comme lui, fils de Dieu, ayant rempli une mission sacrée, mais n'ayant aucune attribution divine. — Croit-il, comme il le croyait lorsqu'il a écrit ses ouvrages, que les écritures sont divines? Elles ont été divines ; mais maintenant les hommes les ont trop interprétées à leur manière pour qu'elles le soient encore. — Cependant on possède des originaux qui font foi de leur sainteté? Je doute, fort qu'on possède les originaux desquels vous parlez (Adèle appuie avec intention sur ces mots). En tous cas, on pourrait les confronter avec les écritures que nous possédons ; on verrait une grande différence entre elles. — Si les écritures ont été divines et saintes, elles ne peuvent être altérées, car ce qui est divin ne s'altère pas? Certainement ce qui est divin ne s'altère pas ; mais on l'altère. L'homme, ainsi que tout ce que Dieu a créé de sa parole était divin dans son primitif état. Voyez maintenant si tout cela l'est encore?— Mais pourquoi cette altération? C'est une nécessité, c'est une succession de manière de percevoir ; c'est utile puisque cela est. — L'altération des écritures, à qui pouvait-elle servir? Aux sectes qui avaient besoin de les interpréter, et les faire coïncider avec les croyances qu'elles voulaient établir, le tout dans l'intérêt d'un chacun. Les catholiques disent posséder les écritures dans toute leur pureté ; les protestants en disent autant, sans compter les juifs, qui assurent qu'eux seuls les possèdent Lesquels croire? Cette observation d'Adèle met fin à ces questions. — Elle passe à la visite d'un halluciné présenté par le frère Antoine. A peine lui a-t-elle touché la main, qu'elle fait un geste de surprise et recule en arrière en s'écriant : Cet homme est obsédé par un mauvais esprit, un homme décédé qui lui en voulait sur terre et lui en veut encore. Quelle sphère puante et mauvaise entoure cet homme! Il faut prier pour lui et le magnétiser. Adèle donne des conseils à cet égard. Nous reparlerons en son temps de cette obsession.

MIROIRS MAGIQUES.

—

Nous avons promis, dans notre quatrième numéro, de parler très prochainement des miroirs magiques : nous remplissons aujourd'hui cette promesse, en soumettant à nos lecteurs ce que nous en révèle le seizième siècle. Nous avons, dans notre premier volume des *Arcanes de la Vie future dévoilés*, consacré un assez long article à ce sujet. Nous allons le compléter par les citations suivantes ;

L'homme veut sans cesse connaître ce que Dieu paraît vouloir lui cacher. Il a cherché en tous les temps le moyen de lever ce voile mis par la main du Créateur sur son œuvre. La gastromancie n'est qu'un des mille moyens qu'il a employés pour parvenir à ce but. Cette croyance à la puissance de pouvoir percevoir l'avenir, le présent ou le passé dans les corps réflecteurs, tels que glaces, eaux, globes, verreries de toute espèce, surfaces polies ou ternes, a existé de tous temps. Elle est tellement répandue chez tous les peuples, qu'en France, il n'existe peut-être pas un village qui n'ait son sorcier ou son devin, qui, par le secours d'un seau d'eau, d'une glace ordinaire, n'ait la puissance, avec le secours de quelques mots magiques, de faire percevoir à ceux qui vont le consulter le sujet pour lequel ils font cette demande. Quelques-uns voient, beaucoup ne voient pas ; la majorité en rit, le devin seul n'en rit pas ; il produit des faits qu'il ne peut expliquer, et s'humilie devant une puissance qui domine sa raison.

Le Magnétisme a remis en vigueur ce besoin d'étudier les lois de la nature. M. du Potet est un des premiers qui, dans ses expériences publiques, ait tenté de vulgariser cette propriété humaine. Le succès a été aussi grand qu'on puisse l'espérer, et tous les magnétiseurs de se mettre à l'œuvre, de chercher à produire de mêmes effets par des moyens semblables ou diffé-

rents. M. du Potet se contentait de présenter aux voyants un rond en carton sur lequel était collée une feuille d'étain, ou de tracer sur le parquet un rond noir avec du charbon, dans lequel il priait le curieux de regarder, ce qui, au bout de peu de temps, produisait la vision ou ne la produisait pas. Les succès qu'avaient obtenus en ce genre Cagliostro, le comte Léon de Laborde, obtenus de même par le baron du Potet, étaient trop engageants pour ne pas séduire la curiosité commune. Aussi vîmes-nous les uns et les autres se mettre à l'œuvre dans des routes différentes. Celui-ci ne se sert que du fond de son chapeau, celui-là un carton noir; cet autre un verre d'eau magnétisée ; un quatrième un couple galvanique sur lequel est collée une feuille de papier noir ou d'étain; un cinquième ne se sert que de la pomme de sa canne; un sixième un miroir ordinaire ; un septième un vase d'eau découvert, dans lequel le voyant regarde étant penché au-dessus, comme cela se pratiquait dans l'antiquité, et se pratique encore chez les soi-disant sorciers. De nos jours, ceux que nous avons vus réussir avec le plus de facilité sont deux de nos amis : le premier, M. Brice de Beauregard ; le deuxième M. Morin. Le premier a des globes ronds, pleins d'une eau très clarifiée, qu'il influence et fait influencer par des esprits dégagés de la matière, auxquels il fait un appel, et qui viennent transmettre par écrit des réponses aux voyants, si la perception exige cette manière de connaître. J'ai vu quelques personnes qui assuraient avoir perçu avec plus de facilité dans ces globes que dans tout autre miroir.

M. Morin a beaucoup simplifié cette expérience ; il porte continuellement sur lui une boule en cristal grosse comme un œuf à peu près, et, sans plus de préambule, il la présente à la personne qui veut faire cette expérience, cette personne ne tarde pas à voir le sujet qu'elle désire. M. Morin est un magnétiseur animé par une foi très grande. En plus, c'est un savant d'un mérite incontestable ; il opère avec beaucoup de bonheur.

Laquelle des manières est la meilleure? Nous répondrons : c'est celle qui réussit. Toutes sont bonnes ; ayez des sujets aptes à ces genres d'expériences, là est tout le secret.

Nous trouvons dans le second jour des jours caniculaires, par Simon Majole Dast, évêque de Valtourre, 1660 :

« L'on avait (dit l'auteur) des vases de verre ronds et remplis d'eau bien claire, et à l'entour l'on allumait des chandelles de cire. Or, aussitôt qu'on avait évoqué le démon et murmuré tout bas certains mots, et qu'on avait proposé la question, l'on avait un jeune garçon vierge et une femme grosse, lesquels regardaient attentivement dans le verre, demandant et conjurant d'avoir la réponse à leur demande. Or le diable rendait raison de tout par images qu'il faisait paraître sur la surface de l'eau, les faisant reluire comme par réflexion ; et non seulement en ce temps, mais encore en ce siècle, l'on use avec profanation de ces jeunes garçons qui sont puceaux ; il faut prendre garde à de telles choses. »

. . . .

« La crystalomancie, devination par crystal, n'est pas différente de celle-ci, sinon qu'elle se faisait avec des morceaux de crystal enchâssés dans un anneau, ou qu'on mettait dans un petit vase ou dans un cylindre ou boule, là où le démon feignait d'habiter. L'auteur cite à ce propos qu'un habitant de Norembergue avait une pierre de crystal enveloppée dans de la soie, dans laquelle un jeune garçon vierge pouvait voir tout ce qu'on désirait qu'il vît, depuis les voleurs jusqu'au sexe de l'enfant encore dans les flancs de sa mère. Cette pierre avait obtenu une telle célébrité qu'en certains cas de procès ou de dispute, on pouvait en lire les résultats écrits sur ce miroir, ce qui jeta une grande consternation chez les méchants auxquels on put en imposer par le secours de la vertu de ces témoins occultes, ce qui les effrayait très fort. »

Œuvres de Jean Belot, curé de Mil-Monts, professeur aux sciences divines et célestes, 1662, page 169. — En parlant de l'onimancie, appelée vulgairement science de l'ongle, il dit : « Quelques-uns la disent l'invocation de l'ange Uriel ; elle se fait en cette manière : on prend un jeune fils ou une jeune fille vierge, et, sur l'ongle de sa main droite ou sur la robe ou palme, l'on met de l'huile d'olive, mais celle de noix, mêlée d'un peu de suie ou de noir, est plus requise. L'ongle ou palme frottée de cette liqueur, l'on fait dire l'oraison dominicale et le symbole à cette fillette ; mais on lui fait conjurer l'ange par sa virginité, en laquelle conjuration sont contenus les hauts noms de Dieu, et se commencent : « N., je « te conjure, par le Très-Haut et par mon ange, garde de ma « virginité, etc. » Quelques-uns le disent d'une autre manière. J'ai vu au faubourg Saint-Germain-des-Prés-lès-Paris, un personnage dit le sieur Colinet, qui en faisait merveille et digne d'admiration pour les choses perdues et autres choses secrètes. Si veux-je apprendre à ceux qui sont curieux de cette science quelques particularités d'icelle, lesquelles ne sont de leur ordinaire ni vulgaires, ils doivent donc savoir en premier lieu que l'on peut (la fillette ayant l'ongle ou palme frottée d'huile) la tourner en l'une des parties du monde, selon la chose que l'on requiert et qu'on désire, savoir : si c'est pour des pécures ou autres richesses cachées en la terre, que l'on désire connaître où elles sont, il faut la tourner le visage de la jeune vierge en orient, vers lequel on invoque l'ange Uriel, le premier des anges qui s'appelle en cette science ; si c'est pour reconnaître quelques personnes, lesquelles aient commis quelque faute ou que l'on désire connaître par affection, il faut détourner le visage de l'enfant vers le midi, vers lequel on appelle l'ange Uriel qui est le second ; quand c'est pour une volerie ou un larcin qui a été fait de nuit, et que l'on désire reconnaître les voleurs et larrons et où ils ont mis la chose dérobée, c'est

vers l'occident qu'il faut tourner le visage de l'enfançon, et là prier Asyriel, qui est le troisième génie de cette science; mais quand il arrive la mort d'un ami, et que l'on veut connaître celui qui a commis l'homicide, il faut tourner le visage de l'enfant vers le septentrion, et appeler l'ange Gediel, lequel est le quatrième de cette science; mais de plus il faut remarquer pour faire merveille en cette science, de faire prononcer à l'enfant le soixante-douzième vers des Psalmes de David, etc., etc.»

—

L'HYDROMANCIE, OU DIVINATION PAR SAINTE HÉLÈNE.

Cette opération doit se faire au lever du soleil, dans un temps doux et serein, étant tourné vers l'orient. Faites une croix sur du crystal avec de l'huile d'olive, et sur cette croix écrire Sainte Hélène.

Il faut avoir un jeune garçon vierge âgé de dix ans et né de légitime mariage. On fait prendre ce crystal de la main droite, étant tourné vers le soleil.

Se mettre à genoux derrière l'enfant et répéter par trois fois distinctement et dévotement l'oraison suivante :

« Je vous prie, ô glorieuse Sainte Hélène, mère du roi Constantin, qui avez trouvé la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'au nom et en faveur de cette grande amitié que vous avez portée à votre fils, le roi Constantin; je vous prie, au nom de tous les grands biens desquels vous jouissez à tout jamais, qu'il vous plaise de montrer dans ce crystal tout ce que je vous demande et désire savoir. Amen.»

L'enfant verra un ange dans ce crystal; alors vous demanderez ce que vous désirez voir ou savoir (1).

(1) Traduit de l'Oraison latine de Précorte. Extrait de Jean Wiez, page 484. (Bibliothèque communale d'Amiens, n. 225, par Lenain).

AUTRE MÉTHODE. — Elle peut se faire à toute heure du jour et de la nuit.

Pour cet effet, vous prendrez une fiole de verre blanc que vous emplirez d'eau claire et nette et la poserez sur une table, dans une chambre dont les fenêtres seront fermées, et prendrez garde qu'il n'y ait point entré de femmes depuis trois jours au moins. Etant dans votre chambre avec votre fiole, vous mettrez trois chandelles bénies sur la table, l'une à droite, l'autre à gauche, et la troisième derrière le ventre de ladite fiole. Puis vous la boucherez avec du papier blanc sur lequel vous aurez écrit le nom d'Uriel. Vous aurez un enfant vierge que vous ferez regarder fixement dans cette fiole, puis vous direz tout haut par dessus son épaule à l'oreille trois fois l'invocation suivante :

« Uriel, Séraphin, Jozata, Jozati, Abbati, Agla, Cailo, Caila, je te prie et te conjure, par les quatre paroles que le Grand Dieu dit de sa propre bouche à Moïse Jazatizata Abbata, par les neuf cieux où tu habites, par la vertu de la virginité de cet enfant qui est devant toi, sans délai tu aies à paraître visiblement dans cette fiole, et me faire voir la vérité de ce que je te demanderai. »

On dira trois fois cette oraison, et l'on interrogera ensuite l'enfant pour savoir ce qu'il voit dans cette fiole, et, lorsque l'enfant aura dit qu'il y voit un ange, on dira trois fois :

« Votre Majesté soit bien venue, je vous conjure, au nom du Grand Dieu vivant, que vous ayez à me montrer la vraie réponse de ce que je vous demande, qui est . . . . . . »

Etant satisfait vous le renverrez par ces paroles :

« Sacrée Majesté, je vous rends grâce de tout ce que vous m'avez fait voir. Allez-vous-en en paix, jusqu'à ce que je vous rappelle. Amen. »

Qu'ajouter à cela ? Que tous les chemins conduisent à Rome, dit-on ; moi je dis : dans ce que nous présentons comme nouveau, il y a diablement des rides. Je ne sais lesquels de nos

pères, ou de nous étaient les plus instruits ; on voit, par cet ensemble de propositions sur les miroirs magiques, que le meilleur est celui qui réussit le mieux, et que le plus savant est celui qui étudie sans cesse.

ALP. CAHAGNET.

CORRESPONDANCE.

—

Nous aurions voulu pouvoir donner connaissance à nos lecteurs en temps plus opportun de cette lettre du commandant Laforgue ; mais le peu de place que nous laisse notre Journal nous force d'ajourner bien des communications de ce genre.

—

Mon bien-aimé frère Cahagnet,

J'ai reçu, hier, mon bien aimé-frère, votre lettre, qui m'apprend les deux attaques que le choléra vous a fait depuis votre dernière. J'ai participé à votre guérison, sans vous en douter. Je vous comprends dans mes prières journellement, depuis que j'ai reçu vos deux premiers numéros, et je continuerai tant qu'il plaira au Seigneur. Je joins aussi, à celle-ci une prescription contre le choléra, qui m'a parfaitement réussi. Je ne redoute point cette maladie, ni aucune de celles qui affligent le genre humain. Je ne crains que Dieu seul.

Si je puis trouver parmi mes malades ou autrement quelqu'un assez bon pour me prêter sa plume, je vous enverrai une collection des faits de cette année. J'ai été visité par M. le capitaine-commandant d'artillerie Bertherand de Lomprez, habitant à Nantes, envoyé de Paris à Nantes, par les amateurs du magnétisme animal, pour observer ma méthode spirituelle. Il a assisté à mes séances onze jours de suite. J'espère, avant longtemps, que nous verrons son rapport sur les journaux. J'ai été

visité aussi, dans le même temps, par M. Chauve Junfor, professeur de magnétisme humain, domicilié à Nantes. Ce dernier m'a assuré être en rapport avec vous.

Je vous donne le baiser de paix.

LAFORGUE.

Pau, le 10 octobre 1849.

REMÈDE CONTRE LE CHOLÉRA.

Aux premières coliques ou symptômes, etc., etc., on prend une cuillerée d'huile magnétisée. On frictionne le ventre, la poitrine et les reins en forme de ceinture avec cette huile. On enveloppe ensuite le malade d'un linge chaud; faire griller du riz jusqu'à la couleur d'or; on met sept grains de ce riz par verre d'eau magnétisée. On fait bouillir cette eau et riz pendant dix minutes. On le passe ensuite à travers un linge. Si la colique ne cède pas, on sert au malade un lavement ainsi qu'il suit : on prend un jaune d'œuf frais, on le met dans un bol avec une cuillerée d'huile toujours magnétisée. On y ajoute demi-verre d'eau de riz froide ; on mêle le tout ensemble. On jette ensuite ce composé dans la seringue, qu'on finit de remplir avec l'eau de riz qu'on fait chauffer à ce sujet ; on sert le remède (ou lavement) au malade au calorique naturel.

Pour tisane au besoin.— Faites bouillir de l'eau magnétisée avec de la mie de pain bis, que l'on met à volonté; on y ajoute un peu de cannelle pour quatre verres d'eau. On passe cette tisane à travers un linge; on sucre bien. On peut en boire à volonté.

L'expérience faite sur six malades différents a démontré l'efficacité du remède.

On ne doit pas oublier de dire matin et soir, 12 Pater, 12 Ave Maria, 12 Gloria Patris.

Napoléon-Vendée, 7 novembre 1849.

Cher frère Cahagnet,

J'ai mille remerciements à vous faire, ainsi qu'à notre bonne sœur Adèle, de l'empressement que vous avez mis à consulter ma femme, malgré les circonstances maladives qui, j'en ai la confiance, n'existent plus aujourd'hui pour vous. L'état pathologique décrit par votre lucide était parfaitement exact, et les jours de *tristesse* et d'*abattement* devenaient si nombreux, qu'il m'a fallu, quelques heures avant de recevoir votre lettre, recourir, par une inspiration soudaine, à des influences avec lesquelles l'agent mesmérien nous met en relation, mais, il faut l'avouer, plus puissantes et plus merveilleuses que lui. En effet, l'un est naturel, les autres sont surnaturelles. N'en déplaise à nos magnétiseurs incrédules, ma courte et fervente prière unie à celle de ma somnambule en extase, implorant ces protecteurs invisibles dont on a été jusqu'à nier la perception, a rendu inutiles les prescriptions de notre sœur Adèle, prescriptions aussi exactes sans nul doute que la description de la maladie de poitrine qui faisait de si rapides et douloureux ravages.

Il faudrait une plume plus habile et plus exercée que la mienne, pour vous rendre compte de cette métamorphose, de ce passage subit de la maladie à la santé ; pour vous raconter l'étonnement du sujet lui-même, s'éveillant plein de joie et de gaieté, après un ennui et un abattement datant de quinze jours ; ce calme et cette sérénité règnent toujours, bien que les causes des idées tristes subsistent encore. Quant aux effets morbides, ils ont complètement disparu, et cela à la vue des gens qui habitent la maison, comme à celle de plusieurs personnes recommandables de la ville auxquelles j'ai communiqué ces faits, et dont je pourrais invoquer le témoignage ; ce n'est point vous, j'en suis sûr, qui le réclamerez ; cependant ce serait un faible dédommagement au zèle et à l'empressement charitable avec lequel vous avez répondu à mon appel.

Maintenant qu'on m'appelle fou, monomane, halluciné, mystique, swedenborgiste, etc., peu importe : *les faits je les vois, la cause je l'ignore* (Sic de Divinatione). Qu'une somnambule extatique puisse entrer en relation avec des êtres invisibles, avec des personnes qui ont existé antérieurement, lier conversation avec elles, leur demander leur protection et en obtenir des effets aussi surnaturels que les moyens par lesquels on les obtient, ce n'est point là le propre d'un fou, d'un monomane, d'un halluciné, ou du moins celui qui écrit ces lignes se glorifie de l'être en compagnie du vénérable Anglais Townshend, du consciencieux Deleuze, des savants Ricard, A. Gauthier, etc. Si c'est être mystique que de croire à l'efficacité de la prière, de l'exhaler ardente et simultanée, à la vue de l'expression angélique de l'extatique, d'en ressentir les effets instantanés, de les voir permanents, je le suis; c'est au moins un mysticisme exempt de cagoterie et de bigoterie ! Enfin si les somnambules peuvent entrer en communication avec les décédés, en obtenir des conseils, selon qu'ils sont plus ou moins heureux; comme Swedenborg et bien d'autres sont de ce nombre, je suis swedenborgiste, spiritualiste, ami du culte des morts, que nous pouvons aider par nos prières, et qui peuvent nous payer de retour, c'est assez parler de l'immortalité de l'âme. Avec ces idées, surtout avec leur mise en pratique, on peut arriver à réaliser le type de l'honnête homme ici-bas. Pour s'en convaincre il suffit d'un bon sujet, et un magnétiseur serait bien malheureux s'il n'en rencontrait un de la sorte dans la pratique d'une année. . . . .

Agréez mes salutations fraternelles,

PERRUCHOT.

Le Gérant, **Alp. CAHAGNET.**

PARIS.— Impr. LACOUR et Comp., rue St-Hyacinthe-St-Michel, 31, et rue Soufflot, 11.

EXTRAIT

DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ DES MAGNÉTISEURS SPIRITUALISTES.

(3e Article.— Suite.)

Séance du 6 Août 1849.

A peine Adèle est-elle en sommeil, qu'elle paraît agitée par la présence de quelqu'un qu'elle voit auprès d'elle ; sur la demande du frère Cahagnet, qui peut ainsi l'agiter, elle répond : C'est notre frère Roger, qui est décédé mercredi et qui est près de moi ; il me fait des reproches, en me disant que je lui ai refusé une séance, et que je suis cause de sa mort. L'agitation d'Adèle devient de plus en plus forte ; la face se colore, et des larmes tombent avec abondance de ses yeux. Le frère Cahagnet cherche à la calmer en la priant de dire au frère Roger qu'il a fait tout ce qu'il était en son pouvoir de faire à son égard, qu'il lui était impossible de lui donner des conseils somnambuliques, vu que sa famille n'y croit pas, elle accusait assez la société de ce que ce frère avait assisté à la dernière séance ; elle n'aurait suivi aucun des conseils donnés ; du reste, il doit s'estimer très heureux d'être débarrassé d'une existence de laquelle il se plaignait beaucoup. Le frère Roger, reprend Adèle, n'est pas heureux ; il n'est pas encore orienté ; il aimait, au contraire, beaucoup la terre ; ses croyances et ses actions n'ont pas toujours été ce qu'elles étaient dans ses derniers moments, ce qui fait qu'il n'est pas purifié tel il devrait l'être, et ne jouit pas d'un état de parfait bonheur. Le frère Cahagnet prie Adèle de demander l'esprit Swedenborg, pour le mettre en rapport avec le frère Roger, et voir s'il n'y a pas quelque amélioration à apporter à la position de ce dernier. A peine l'esprit Swedenborg est-il présent, qu'il conseille à Adèle de dire à la société de prier pour le frère Roger : il n'approche pas ce frère, au contraire, il lui fait signe de se retirer. Adèle dit : L'esprit Sweden

borg le chasse. — Pourquoi le chasse-t-il, et comment le chasse-t-il, demande le frère Cahagnet? En lui montrant le doigt indicateur de la main droite, auquel est passée une très jolie bague, et parce que le frère Roger n'a pas une sphère pure. — Cependant il était de notre société comme le frère Ledure, que l'esprit Swedenborg a paru recevoir avec plaisir? Quand tu diras cela, reprend Adèle, je te répète que le frère Roger a besoin de prières et de se purifier ; il ne peut rentrer dans la sphère de Swedenborg.—Comment est composée cette bague qui t'a paru si jolie? Elle porte trois pierres magnifiques, ayant des couleurs chacune comme on n'en voit pas sur terre ; celle du milieu paraît aurore, je dis aurore parce que notre couleur aurore en approche; c'est plutôt couleur feu, nos couleurs ressemblent si peu à celles-ci qu'on ne sait comment les nommer. La deuxième représente toutes les nuances possibles de bleu. La troisième est blanche, je dis blanche, c'est aussi brillant que la lumière du soleil, c'est d'une beauté admirable. La couleur aurore représente Dieu ; le bleu représente l'horizon, le monde spirituel, et la blanche représente la lumière du monde céleste.

Ces trois couleurs forment-elles des cercles sur cette pierre ou sont-elles autrement disposées? Il y en a une de chaque côté et au-dessous du point central qui est l'aurore; elles sont séparées de cette dernière; mais sont jointes ensemble par leur base en forme d'un fer à cheval, sont longues et étroites comme deux filets allant en poire. Cette bague est portée par deux membres de la société à laquelle appartient l'esprit Swedenborg, en signe d'alliance; les esprits inférieurs ne peuvent supporter la vue de cette bague, c'est pourquoi ils s'éloignent instantanément lorsqu'on la leur montre. La couleur blanche est à droite, et la bleue à gauche de celle du milieu. Aucun esprit ne peut porter cette bague, à ce que m'a assuré l'esprit Swedenborg, ce qui me le fera toujours reconnaître entre tous.

Adèle accuse voir le frère Ledure, décédé quelque temps avant le frère Roger; il est près de l'esprit Swedenborg; il vient offrir des globules homéopathiques à Adèle, et l'assure que s'il en mettait dans les bouteilles d'eau que nous donnons à spiritualiser à l'esprit Swedenborg, elles n'en seraient que meilleures. Le frère Cahagnet prie Adèle de demander à Swedenborg si cela ne contrarierait pas la vertu de cette eau? Il répond que non, ces globules sont spirituels. Le frère Ledure en fait une étude suivie; il ne peut en faire une fausse application, vu qu'il voit beucoup mieux le mal et le remède que ne pourrait le faire la lucide. Le frère Cahagnet fait observer à Adèle qu'il y a très peu de temps que ce frère est au monde spirituel, et qu'il est étonné qu'il soit aussi avancé qu'il le paraît.

Adèle répond : Mais cet homme était déjà sur terre un spiritualiste de premier ordre, un homéopathe ne peut être autrement, il ne peut croire un moment que c'est la matière des plantes qui lui sert à guérir; il sait fort bien que ce n'est que le spirituel. Le frère Ledure avait étudié cette question à fond; il était donc plus préparé qu'un autre à entrer dans le monde qu'il étudiait continuellement; il n'a eu besoin que de savoir par l'esprit Swedenborg qu'il est entré au monde spirituel, pour être orienté de suite. Il veut me faire prendre un globule de vératrum, ce sera bon pour mes coliques, me dit-il; mais je n'ai pas de coliques, reprend Adèle. Le frère Cahagnet lui fait observer qu'elle se plaint d'en avoir depuis longtemps, ce qui la décide à prendre le globule proposé. Elle dit que le frère serait d'un grand secours pour les médecins homéopathes, il pourrait leur donner des conseils très utiles : notre frère Freschi, docteur, se propose, en sa qualité d'homéopathe, d'étudier à l'occasion cette question avec le frère Ledure.

Le frère Blesson endort son somnambule, M. Lemoine (Charles); la sœur Levi demande à être mise en rapport avec lui; ce rapport ne peut avoir lieu, tellement le somnambule éprouve

des spasmes et du malaise à chaque fois que cette sœur lui touche la main. La sœur Sallard demande à son tour à être mise en rapport avec ce jeune homme ; il n'éprouve pas les mêmes effets physiques ; mais, au moment de visiter cette dame, le lucide dit que son ange lui défend de le faire, n'étant ni membre ni somnambule de la société, il ne devait consulter que lorsqu'il serait admis dans son sein. Il quitte alors la main de cette sœur, se prosterne à genoux, élève les mains au ciel, et paraît remercier son ange, dans une posture humble et noble à la fois.

CORRESPONDANCE.

FAITS SURNATURELS.

A M. Cahagnet.

Monsieur,

Ce n'est que d'après la lecture de votre ouvrage des *Arcanes* que j'ai fait un miroir tel que vous l'indiquez, et que j'ai vu avec le plus vif plaisir que le résultat que j'ai tenté a été couronné d'un heureux succès, sans toutefois ne pas négliger vos sages observations, dans lesquelles vous recommandez la prudence, principe qui doit être la base du magnétisme vraiment spiritualiste. Ce que j'ai lu dans votre dernier numéro du journal m'a fait tenter une épreuve sur un pauvre malade, que j'ai magnétisé depuis huit mois, et cela sans avoir obtenu aucun succès. Ma somnambule m'a enseigné un moyen qu'a bien voulu lui indiquer le bon Emmanuel Swedenborg. Si je réussis, j'en ferai part à la société.

Voici un fait à peu près semblable à celui cité dans votre second volume des *Arcanes*, page 289 ; seulement plus compliqué.

Je magnétisais en 1846 la cousine de Mélanie Saunier, dont la cure est portée dans le quatrième numéro de votre journal.

Cette dame avait, depuis près d'un an, des coliques très violentes parfois, et cela tous les jours; de plus, le sang se portait continuellement sur les yeux.

Cette dame avait obtenu une amélioration très grande, et cela au bout de très peu de temps. Cependant, je croyais m'apercevoir que quelque chose la préoccupait; craignant d'être indiscret, je ne lui en avais pas demandé la cause. Un jour elle me dit, si je promettais de ne pas rire de sa crédulité aux choses surnaturelles, qu'elle me ferait une confidence; l'ayant entièrement rassurée, elle me fit le récit suivant :

Vous avez pu vous apercevoir que le petit (son fils, âgé de quatre ans) paraît tout singulier, et que, sans être malade, il ne joue plus et change étonnamment (je l'avais remarqué). De mon côté, quoique beaucoup mieux, je me trouve, sans en pouvoir connaître la cause, dans le même état. Le soir, je couche habituellement mon enfant sans lui laisser de lumière, et cela dès sa naissance; mais depuis trois semaines tout est changé ; il ne veut plus rester dans son lit; il semble qu'une main invisible le tourmente. Quand il dort, son sommeil est agité; comme je ne dors pas moi-même, il m'a semblé voir près de son lit une ombre errer bien des fois : tout aussitôt je me lève, et, lorsque je tiens l'enfant dans mes bras, il devient calme; je l'ai entendu prononcer quelques paroles, mais je n'ai pu les comprendre.

Si cet état de choses continue, je ne sais ce que nous deviendrons; car, je vous le répète, je ne dors pas et suis tourmentée d'une crainte incessante.

Je m'empressai de la rassurer, et le même jour, lorsque j'eus endormi Mélanie, je la questionnai. Voilà ce qu'elle nous dit dans son sommeil lucide :

Ma cousine avait promis à sa belle-mère de conduire le petit, afin qu'elle le vît; mais elle est morte sans le voir. Il y avait vingt lieues de distance, et le voyage avait été retardé jusqu'au beau temps. — Eh bien! dit Mélanie, je ne vois qu'une chose à

faire; car c'est son âme qui vous tourmente tous deux. Et cela est facile : il faut communier; mais je vois que vous craignez le monde, et vous ne le ferez pas. Il le faut pourtant, car je ne vois que ce moyen. Elle fit dire des messes; cette dame conduisit son enfant à Notre-Dame-de-Bon-Secours, près Rouen, mais aucun changement ne s'opéra. Enfin Mélanie nous dit dans son sommeil que, devant communier le dimanche suivant, elle le ferait en son intention; qu'elle espérait beaucoup. Nous lui dîmes, lorsqu'elle fut éveillée, la promesse qu'elle avait faite la nuit du dimanche. Les yeux de cette dame ne quittèrent pas le lit de son enfant; vers une heure, elle vit son fils enlevé de sa couche comme par enchantement et posé sur le plancher au pied du lit, debout; elle vole vers lui; l'enfant ne dort pas, il paraît surpris, mais il ne dit rien; on le couche, et, le reste de la nuit, l'enfant est calme.

Le lundi Mélanie, avant de dormir, nous dit qu'elle avait fait un rêve qui l'avait réveillée, en criant qu'elle sentait une main de mort qui pressait la sienne. Sa mère et sa sœur furent éveillées; pour elle, elle eut beaucoup de peine à se rendormir. Lorsqu'elle fut en sommeil magnétique, elle dit à sa cousine : Vous n'avez plus rien à craindre, votre belle-mère est satisfaite; c'est elle qui, cette nuit, est venue me remercier.

Voici, monsieur, le plus succinctement possible, un de ces faits qui prouvent que tout ne meurt pas avec nous; car on ne peut l'attribuer à aucune impression d'enfance, puisque, à quatre ans, l'enfant ignorait qu'il avait perdu sa grand'mère, qu'il n'avait pas connue, et qu'à cet âge on ne raisonne pas; que, de plus, vingt lieues les séparaient. Ce qui est plus étrange, c'est qu'à partir de ce jour, l'enfant reprit ses habitudes et ne fit plus de difficultés pour se coucher.

Tout ayant changé, j'ai eu le bonheur de guérir cette dame.

Votre tout dévoué, CHERUEL dit LAMBERT,

10 octobre 1849. *Rue Grand-Pont*, 69.

APPARITIONS.

Monsieur Cahagnet,

Ayant lu votre second volume des *Arcanes de la vie future dévoilés* avec autant de plaisir que le premier, et voyant que vous êtes disposé à continuer cette étude, je vous envoie quelques séances d'apparitions tirées d'un manuscrit d'un de mes amis, M. Gardey, docteur médecin à Nantes, décédé en 1848. Je crois pouvoir vous assurer de la vérité de ce que contiennent ces procès-verbaux ; plusieurs personnes sont à même, comme moi, d'en certifier l'exactitude.

. . . .

. . . .

Recevez, monsieur, mes salutations distinguées.

CH. DUVAL,
Rue du Chapeau-Rouge, à Nantes.

NOTA. Nous respectons trop les manuscrits qui nous sont adressés pour y changer la moindre phrase ; nos lecteurs nous sauront gré de ce respect.

EFFETS PSYCHOLOGIQUES COPIÉS DANS UN MANUSCRIT DE FEU M. GARDEY, DOCTEUR MÉDECIN A NANTES, ET DÉCÉDÉ EN 1848.

(C'est lui qui parle.)

Les faits que je vais rapporter, et dont j'ai été témoin, ne se trouvent consignés dans aucun ouvrage de magnétisme ; il en est d'autres qui font connaître ce phénomène merveilleux, qui fait connaître les facultés de l'âme lorsque l'homme est dans l'état de mensambulance : ce phénomène est celui de l'intuition de la vue à distance.

La première fois que j'eus occasion d'observer ce phénomène merveilleux, c'était chez M. Bywouet, commissaire de police du 4e arrondissement, à Nantes. La somnambule était une dame de cinquante ans, somnambule naturelle. Etaient présents à cette séance MM. Bywouet, Triomphe, autre commissaire de police ; M. Roberteau, le commis de M. Bywouet, et moi.

M. Roberteau, décédé depuis d'une phthisie pulmonaire, demanda à être mis en rapport avec la somnambule lorsqu'elle serait en crise, et pria le magnétiseur de vouloir la faire élever au monde spirituel, ce qu'il lui accorda, après avoir demandé à sa somnambule si elle voulait y monter.

Demande. Voudriez-vous vous élever au monde spirituel ?

Réponse. Je le veux bien ; mais il faut auparavant nous recueillir un instant. Partons... m'y voilà.

— Je désire, dit M. Roberteau, que vous voyiez une personne qui m'est bien chère ; si vous désirez la voir, elle se présentera à vous.

R. Elle n'est pas là ; elle est plus haut.

D. Elevez-vous au premier ciel, vous la verrez.

R. Ah ! m'y voici... O ma mère ! ma mère et ma sœur, que j'ai de plaisir à les voir ! laissez-moi un instant avec elles ; il y a si longtemps que je ne les ai vues (on voit couler des larmes de sensibilité).

D. Désirez maintenant voir la personne, elle se présentera à vous.

R. Je vois à côté de ma mère une jeune personne qui me sourit et me tend les bras. C'est votre épouse, dit-elle à M. Roberteau.

D. Pourriez-vous me donner son signalement ?

R. Oui, certainement, puisqu'elle est devant moi (et elle y procède aussitôt).

— Oui, c'est bien cela, répond M. Roberteau ; voyez si vous ne trouvez pas une autre personne qui ne m'est pas moins chère ?

R. Je vois une autre jeune dame qui tient un enfant par la main; elle est à côté de l'autre, et tend aussi les bras en souriant.

D. Pourriez-vous me donner son signalement?

R. Oui (elle y procède de suite).

— Il est juste. dit M. Roberteau.

D. Pourriez-vous me dire à quel degré de parenté elle est avec moi?

R. Parbleu ! c'est votre femme; vous avez été marié deux fois.

Le commis de M. Bywouet fut ensuite mis en rapport avec elle; il avait perdu son épouse et son enfant à l'époque des trois journées de juillet, à Paris.

D. Voudriez-vous, madame, voir si vous ne verriez pas dans ce nombre des personnes celle que je désire, qui m'est bien chère?

R. Je vois une jeune dame avec son enfant; elle me sourit et me tend la main.

D. Demandez-lui pourquoi elle a quitté sitôt la terre avec son enfant, si jeunes l'un et l'autre.

R. Elle dit que c'est un même coup de feu qui les a enlevés; elle me montre sa main.

D. Demandez-lui où ils étaient quand ils ont reçu le coup de feu.

R. Elle me sourit pour toute réponse.

D. A-t-elle un signe à la figure qui puisse la faire reconnaître?

R. Oui; elle a un signe près de la bouche, du côté droit.

D. Quel âge peuvent-ils avoir l'un et l'autre?

R. La dame a vingt-huit ans et le petit garçon neuf ans.

Le jeune homme se mit à l'écart; il était très ému.

M. Gardey, voyant ces expériences pour la première fois, craignant d'être dupe d'une mystification, voulut vérifier le fait par lui-même; il prit la main de la somnambule et lui dit : Puisque vous avez le bonheur de pouvoir vous élever dans les

régions célestes, je désire que vous puissiez voir une personne qui m'est bien chère, et que je suppose être dans le lieu où vous vous trouvez.

R. Je la vois, c'est votre demoiselle.

— Approchez-vous donc, elle cherche après vous.

R. Je ne puis m'approcher, elle est trop haut.

D. Me diriez-vous quel âge elle a?

R. Elle me dit : Pas tout-à-fait dix-sept ans.

D. Combien y a-t-il qu'elle a quitté la terre?

R. Elle me dit qu'il y a douze ans.

D. Où était-elle quand elle a quitté la terre?

R. A la Martinique. Ce qui était exact.

(Juillet 1833.)

Un jeune homme était décédé depuis trois jours et enterré; M. Bywouet ne connaissait que le nom du décédé et ne l'avait jamais vu. Après avoir endormi sa somnambule, il lui dit : Je veux que vous montiez au monde spirituel, et que vous voyiez une personne qui y est montée il y a trois jours.

R. Je le vois; c'est un jeune homme.

D. Que fait-il?

R. Il se promène un cahier à la main.

D. Demandez-lui son nom?

R. Il dit : Henri David.

D. Pourquoi a-t-il quitté la terre?

R. Il dit que c'est un coup de pistolet qu'il a reçu en se battant en duel.

D. Pourriez-vous me donner son signalement?

R. Certainement. M. Bywouet écrivit devant moi le signalement du jeune homme, et ensuite il réveilla sa somnambule.

M. Bywouet fut ensuite voir le frère du défunt; il lui demanda s'il connaissait ce signalement en lui présentant celui qu'avait donné la somnambule. — C'est celui de mon frère, ré-

pondit le frère en pleurant. — Je suis fâché, dit M. Bywouet, de renouveler vos peines; mais ce signalement m'a été donné par une somnambule qui ne l'avait jamais vu : je voulais voir s'il serait exact. Ce monsieur répondit : Mon frère serait encore sur la terre qu'on ne pourrait le faire plus exact.

(La suite prochainement.)



NÉCROLOGIE.

—

Notre société a fait une perte cette année qui lui a été très sensible dans la personne du frère Lemoine, employé retraité de l'hôtel des postes de Paris. C'est le deuxième de ses fondateurs qu'elle a perdu depuis son existence. Ce n'était pas le moins estimable, et ce ne serait pas le moins regretté, s'il nous était permis de regretter de nous voir débarrassés de cet état d'épreuves et de douleurs!

Nous donnons copie de deux discours prononcés sur la tombe de notre ami, le premier par le frère Cahagnet, et le deuxième par la sœur d'Héricourt : celui du frère Cahagnet fut lu par le frère Decrion, secrétaire de la société, vu que le premier était retenu chez lui malade.

DISCOURS PRONONCÉ PAR LE FRÈRE CAHAGNET.

Frères et sœurs,

Nous sommes appelés pour la première fois depuis la fondation de notre société à remplir un devoir pénible devant les croyances actuelles de la société. Nous venons accompagner à sa dernière demeure matérielle le corps d'un de nos bien-aimés frères. Nous ne choisirons pas, à l'exemple des hommes, ce moment ni ce lieu pour énumérer les précieuses qualités qu'il

possédait. Une seule les dominait toutes, l'amour de Dieu et du prochain. C'est à cette précieuse qualité que nous devons d'avoir connu et fréquenté notre estimable frère Lemoine, qui n'est pas pour nous, comme on le croit vulgairement, anéanti dans ces quelques planches, qui n'attendent qu'un peu de terre pour retourner en poussière. Non! son âme est debout à nos côtés, et préside à la cérémonie que nous faisons en ce moment. Elle ne regrette qu'une chose, qui est de ne plus pouvoir manifester sa présence palpable aux sens de ceux qu'elle aime tendrement et dont elle va attendre avec impatience le passage dans le même état. Si nos yeux spirituels n'étaient pas clos si hermétiquement par la matière, ainsi que nos autres sens, nous verrions avec joie et nous entendrions avec amour ce chœur sacré des anges, qui adressent en ce jour à l'Eternel des actions de grâces pour l'heureuse délivrance matérielle de notre bien-aimé frère. ainsi que des vœux de miséricorde pour les désolés parents qu'il laisse plongés dans la douleur, de ne plus pouvoir lui prouver leur dévouement que par des larmes de regrets. Oui! mes frères et sœurs, pendant que nos mains tremblantes recouvrent de terre ce cercueil, les âmes de nos amis présentent à leur bonne sœur, qui entre au monde spirituel, la palme de la paix et du bonheur!

Sachons donc relever la tête devant cette pénible et nécessaire séparation apparente et n'ouvrons pas nos cœurs à la douleur, quand, au contraire, c'est la joie qui doit y entrer. Un de moins pour souffrir dans cette vallée de larmes; un de plus appelé au banquet de l'éternité. Sachons nous apprêter avec calme et résignation à ce départ; nous sommes des voyageurs égarés sur un globe obscur, continuons notre route vers ce phare de lumière que nos cœurs pressentent, et auquel ils aspirent tous. Marchons derrière l'âme de notre frère, elle nous conduira au bonheur suprême, puisqu'elle marche vers la vie, qui est Dieu.

Que notre bon père, ami, te pardonne tes fautes, comme tu les pardonnais toi-même à tes frères avec tant de bonheur! Qu'il te reçoive dans son sein; tels sont les vœux sincères de tous tes frères et sœurs. Souviens-toi de nos promesses, et viens quelquefois nous visiter.

Alp. CAHAGNET.

DISCOURS PRONONCÉ PAR LA SOEUR D'HÉRICOURT.

Sœurs et frères,

En présence de ce cercueil, au bord de cette tombe béante pour recevoir les restes matériels de notre frère ressuscité à son existence primitive, ne sentez-vous pas le souffle de Dieu descendre sur vos fronts inclinés par la douleur? Ah! c'est qu'ici, dans ce lieu de repos et d'éternel silence, l'auteur de la vie a placé l'extrême limite des deux mondes, et que l'ange des pensées graves murmure à nos oreilles le néant de tout ce qui est humain; c'est qu'il nous montre le ciel avec sa paix et sa joie, et nous inspire une pitié profonde pour toutes les vaines agitations, pour toutes les passions désordonnées, égoïstes, qui font de notre globe un hideux mélange de sang et de boue; c'est qu'il nous fait comprendre toute la profondeur de cette parole que la pieuse antiquité nous envoie d'échos en échos: Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent.

Bienheureux donc celui que nous honorons et regrettons, car il est mort dans le Seigneur! Son pied ne se heurtera plus dans les chemins pierreux de cette vie matérielle; ses yeux ne verseront plus de larmes; son cœur si bon n'éprouvera plus de douleur: le combat est fini, maintenant le repos; car, si son intelligence s'est ouverte à la conception du vrai, sa volonté s'est appliquée à la pratique du bien, et son pélerinage ici-bas a été marqué par les œuvres de la fraternité, seule voie condui-

sant aux sphères lumineuses où règnent l'éternel amour et l'éternel bonheur, seule clef de ce monde où le temps n'est plus, où l'espace n'est plus, où le mal n'est plus. C'est là, notre céleste ami, notre bon protecteur, notre respecté et bien-aimé Swedenborg, que tu t'introduisais, tandis que tes yeux de chair considéraient avec effroi tes dernières luttes contre l'enveloppe terrestre ; c'est là que vous l'avez reçu, frères qui nous attendez au seuil des portes éternelles ; c'est là que vous lui avez ouvert les bras, ô vous qu'il aima sur cette terre, et qui l'avez quittée avant lui !

Ne pleurons donc pas sur la félicité présente de notre frère ; notre phase d'existence terrestre, du berceau jusqu'à la tombe, n'est qu'une longue souffrance, un pénible labeur : la création humaine ne commence à vivre que lorsqu'au lit d'agonie elle déploie ses ailes pour prendre son essor vers le monde des causes. Ne déplorons pas l'union céleste que la nature spirituelle de notre frère vient de contracter avec une éternité de lumière et d'amour. La mort n'existe pas : celui dont l'enveloppe insensible va disparaître est ici bien vivant, près de nous, au milieu de nous ; il nous voit, nous entend ; c'est en vain qu'un voile de chair nous le dérobe ; ce voile, notre foi le déchire : nous sentons, nous voyons notre ami. O frère bien-aimé, spiritualisé par la miséricorde de notre Père commun, toi qui considères en ce moment avec indifférence cette masse inerte qui fut la demeure de ton âme, et que nous allons rendre à la terre, rappelle-toi toujours tes sentiments pour nous, rappelle-toi toujours les promesses que tu as signées ; sois pour tes sœurs et tes frères un protecteur de plus, et fais-leur part, selon la permission de Dieu et de ta conscience, des lumières que tu vas acquérir dans le monde hyperterrestre où tu as le bonheur d'habiter ! Aide-nous à rendre les hommes meilleurs et plus sains ; meilleurs, en leur faisant croire en Dieu, à leur propre immortalité, en leur inspirant l'amour du bien et du vrai ; plus sains, en les arrachant à

l'exploitation de doctrines médicales homicides! Nous ne te disons pas, comme tant d'autres assemblés autour d'une tombe : Adieu, car nous ne voulons pas t'oublier, mais t'aimer toujours! L'amour est éternel comme la vie : donc, pas d'adieu, frère, mais à bientôt! et, sur cette fosse ouverte, nous jetons au monde ce cri de la vraie foi : Gloire à Dieu, l'âme est immortelle! gloire à Dieu, qui l'a créée pour un éternel bonheur!

D'HERICOURT.

Nous devons enregistrer la perte que la science magnétique a faite *sur la fin de l'année dernière* d'une de ses plus anciennes et meilleures lucides, Catherine Delahay, âgée de soixante-neuf ans, élève distinguée de M. de Puységur, surnommée la Somnambule de Soissons, connue à la ronde par sa pure lucidité et ses cures merveilleuses. Son cœur généreux et ses rares vertus la font regretter sincèrement de tous ceux auxquels elle prodiguait ses lumières et ses bons conseils. Que de malades lui doivent la santé! que de cœurs malheureux lui doivent des consolations! Elle laisse une fille aussi lucide qu'elle, et douée d'un cœur non moins bienveillant; nous espérons que Dieu permettra à madame Danville-Delahay de continuer cette œuvre sainte.

Paris a fait une semblable perte dans la personne de madame Ponçon, somnambule très estimée, qui a comparu devant les tribunaux pour crime d'avoir soulagé des malheureux, et condamnée, au grand contentement de l'Académie de médecine. Que Dieu daigne recevoir ces deux créatures dans son sein, et leur faire oublier les maux inévitables de la terre!

DUTEIL.

LE DIEU DE L'EXTATIQUE.

Je connais donc un Dieu, sans enfers, sans palais!
Aussi juste, clément qu'hélas! je le rêvais;

DISCOURS

PRONONCÉ PAR NOTRE SOEUR D'HERICOURT

A notre séance anniversaire

du 27 *Novembre* 1849.

—

Frères et sœurs,

Il y a un an qu'à pareil jour nous étions rassemblés autour d'un même pain et d'une même coupe, prenant l'engagement en présence de Dieu et des esprits de lumière qui nous protégent, d'être fraternels les uns à l'égard des autres. C'est sur cet engagement et sur le sens de cette cérémonie symbolique que je désire arrêter quelques instants votre attention.

Etre fraternel est-ce éprouver de l'attrait pour son semblable? Non ; car l'attrait est indépendant de la volonté ; la sympathie ne naît peut-être que de la convenance des fluides, sur la constitution desquels, de longtemps encore, nous ne pourrons rien? Qu'est-ce donc alors qu'être fraternel? C'est prendre pour règle de conduite, dans ses rapports avec autrui, la Justice, la Miséricorde et la Fermeté.

La Justice, qui nous prescrit de reconnaître aux autres les droits que nous nous reconnaissons à nous-mêmes, nous fait un devoir de laisser s'épanouir toutes leurs facultés pour le bien ; nous interdit de les entraver physiquement ou *occultement*, nous défend de suspecter leurs paroles de mensonge, leurs intentions de méchanceté : qui nous ordonne, en un mot, de ne pas agir envers eux, comme nous ne voudrions pas qu'ils agissent envers nous.

La Miséricorde, qui ne juge pas à la rigueur, est toujours disposée à l'indulgence, prête au pardon, sait se taire sur les travers, les défauts d'autrui, relever ses qualités ; en un mot, qui nous conduit à faire pour nos semblables ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous.



La Fermeté, qui empêche la miséricorde de dégénérer en faiblesse, nous ordonne, en conséquence, de redresser, avec tous les égards dus à l'image de Dieu, notre frère ou notre sœur qui s'égare ; nous prescrit de faire respecter et nous et les autres, et de combattre énergiquement le vice, sans haine ni colère ; au méchant endurci, l'on ne doit que justice et fermeté ; la miséricorde, qu'il ne comprend pas, le pousserait à persévérer dans le mal.

Mais la fraternité, sous sa triple face, ne peut se développer que dans un cœur humble, c'est-à-dire dans lequel l'idole de la personnalité est remplacée par Dieu. Quand le père commun remplit l'âme, elle est vide d'elle-même et pleine d'amour et de respect pour autrui. Je ne parle pas, frères et sœurs, de cette humilité de *forme* prêchée et pratiquée par le culte *cadavre* qui court aux abîmes de l'oubli sur le sillon tracé par la conscience moderne. Non, car il y a bien de l'orgueil sous les haillons du frère mendiant ; bien de l'orgueil dans le cœur et dans la tête du prêtre : je vous parle, au contraire, de l'humilité *réelle* qui n'est que la vue claire et nette de notre dépendance envers Dieu, de notre impuissance ; qui nous arrache à la contemplation de nous-mêmes, à notre propre adoration, et nous conduit à fixer nos regards sur les autres, non pour les comparer à nous, mais pour les aimer, parce qu'ils sont, au même titre que nous, *des pensées divines;* et les respecter, parce qu'ils sont, comme nous, des œuvres de Dieu.

Si cette *humilité réelle*, fille de la raison éclairée, avait détrôné la personnalité, toujours envahissante lorsqu'elle n'est pas guidée par la justice, verrions-nous chacun ennemi de tous et tous ennemis de chacun? Verrions-nous tous les vices, toutes les misères qui, comme une hideuse lèpre, défigurent l'humanité? Aurions-nous la douleur, dans ce monde magnétique, auquel nous appartenons par notre foi et par nos œuvres, d'assister à ces luttes engagées par une jalousie mesquine, à ces

actes coupables où, pour montrer ce que l'on croit sa propre puissance, l'on ne craint pas de mettre en danger la vie et la raison d'autrui ? Aurions-nous eu, tout récemment, à combattre par nos prières l'assassinat occulte tenté sur l'un des nôtres? Ah ! frères et sœurs, c'est surtout pour les magnétiseurs que l'humilité est nécessaire, que l'orgueil est redoutable ! Car, connaissant mieux que les autres la puissance de la volonté humaine, ils peuvent être éminemment dangereux.

Notre mission, à nous magnétiseurs spiritualistes, c'est-à-dire religieux et fraternels, sera, je l'espère, de propager la science et de moraliser ceux qui la pratiquent ; aussi nous préparerons-nous à ce saint apostolat par la sincérité de nos sentiments fraternels. Chacun de nous éclairera ses frères du rayon lumineux que Dieu laissera tomber dans son âme ; chacun de nous instruira les autres de ce qu'il sait, de ce qu'il obtient dans la science ; chacun de nous se sentira soutenu dans ses travaux par le concours de volontés bienveillantes, assuré d'avance que ses succès ne peuvent exciter la jalousie, parce que son œuvre sera celle de tous par la loi de solidarité ; chacun sera certain qu'ici l'envie ne peut trouver de place, qu'aucune influence occulte ne l'entravera ; car des êtres religieux ne peuvent lever la main contre leur Seigneur, parce qu'il gratifie l'une de ses créatures d'un don qu'il ne leur a pas fait ; car des spiritualistes n'oublieront jamais la dignité de leur nature au point de se dégrader par une lâcheté. Ainsi, frères et sœurs, unis par la science et l'amour, nous marcherons comme un seul être dans la connaissance du vrai et la pratique du bien.

L'acte symbolique que nous allons accomplir, nous rappelle que nous ne sommes plus que les pierres d'un monument unique, unies par le ciment de la solidarité ; que, tous dissemblables comme les membres du corps humain, nous ne formons cependant qu'UN par la fraternité.

Sur ce pain et sur cette coupe, nous allons renouveler nos

engagements en présence de Dieu et de nos protecteurs spirituels. Que Dieu donc bénisse nos travaux pendant l'année qui s'ouvre ! qu'il éclaire nos intelligences, purifie nos cœurs de tout sentiment d'injustice, nous donne l'humilité, incline notre volonté vers le bien, et nous affermisse contre le mal.

Jenny D'Héricourt.

PSYCHOLOGIE.

—

APPEL A TOUS LES MAGNÉTISEURS DE BONNE FOI.

Tous les magnétiseurs qui croient au somnambulisme, qui ont été témoins d'une simple vue à distance, ou d'une communication de pensée, en ont assez vu pour décider que le corps matériel n'a pas cette propriété ; un être supérieur qu'on nomme âme ou esprit, peut seul la posséder, du moins c'est la décision que tout homme sensé a été forcé de prononcer. Ce n'est pas sans une mûre réflexion qu'on doit ainsi trancher la question ; car, en admettant un autre être intelligent en nous, n'importe quel soit son nom, nous ne terminons pas là nos études : au contraire, nous ne faisons que les commencer ; nous devons nous y livrer avec bonne foi, sans orgueil, dépouillés de tout système et de toute croyance. Le prêtre et le philosophe doivent faire abstraction de toute idée reçue, pour étudier avec les instruments nouveaux que Dieu remet entre leurs mains ; peu nous importent les prophètes anciens et leurs révélations. Ce qui fut fait et dit alors n'est peut-être plus utile à notre époque; les idées, les croyances, les religions, les systèmes, les études sont changeants comme les jours de notre vie ; le jurisconsulte de la veille ne peut plus rien décider le lendemain. A chaque appétit ses sensations, à chaque amour ses plaisirs. Grains de poussière que nous sommes, nous roulons sans

cesse dans l'infini, dont nous représentons une molécule ; notre rôle doit se borner à étudier la molécule notre voisine, en attendant que nous en touchions une autre. Puisqu'en ce jour, nous sommes à même d'étudier l'âme humaine, que nous avons des instruments pour le faire, mettons-nous à l'œuvre ; il n'y a rien de ridicule dans la proposition que nous faisons ; il y a encore moins de folie ; mais il y a un besoin de connaître que nous voudrions voir partagé par tous les cœurs droits qui s'occupent de magnétisme ; nous voudrions vider en bonne compagnie la question de l'immortalité et des affections futures de cette âme que nous admettons sans la voir. Qui peut mieux nous renseigner à ce sujet que les somnambules? eux qui nous en révèlent l'existence par leur état. Eh bien! adressons-leur les questions suivantes une main sur la conscience ; faisons abstraction de ce qu'on a pu dire ou penser de celui qui les propose. On a méconnu sa bonne foi et son amour de l'étude, on en a fait un fou; laissons-le tel, mais comme une idée de fou peut quelquefois avoir son bon côté, arrêtons-nous-y quelques instants, et ne jugeons pas sans connaître le délit. Je crois que ces questions ne sont entachées d'aucun système ; les réponses qui y seront faites doivent être suffisantes pour savoir quoi penser de la psychologie, que tous les magnétiseurs se mettent indistinctement à l'œuvre ; en les adressant à leurs lucides, qu'ils prennent note des réponses qui y seront faites, et s'en servent comme premières notions d'une noble étude qui leur rapportera, nous en sommes assurés, quelque consolation.

Voici comme nous proposons de procéder :

1° Adresser soi-même ou faire adresser les questions suivantes aux voyants, sans en interrompre le sens par aucune observation, et *surtout aucune argumentation.*

2° Qu'on écrive les réponses obtenues en regard de chaque demande, et que chacun en déduise les conséquences selon son jugement.

QUESTIONS PSYCHOLOGIQUES

A adresser à tous les lucides indistinctement.

1. Avons-nous une âme ?
2. Existait-elle avant de prendre un corps matériel ?
3. Sous quelle forme ?
4. Où existait-elle ?
5. Existe-t-elle après sa séparation de son corps matériel ?
6. Sous quelle forme ?
7. Où existe-elle ?
8. Combien de temps reste-t-elle en ces lieux ?
9. Que fait-elle en ces lieux ?
10. Y connaît-elle Dieu ?
11. Sous quelle forme le connaît-elle ?
12. Sait-elle si Dieu est descendu sur terre pour être crucifié par les hommes ?
13. Fait-elle une différence entre Dieu et le Christ ?
14. Quelle est cette différence ?
15. Connaît-elle un enfer ?
16. Comment conçoit-elle ce lieu ?
17. Tous les êtres qui peuplent le ciel ont-ils vécu sur terre ?
18. Tous les êtres qui peuplent l'enfer ont-ils vécu sur terre ?
19. Sous quelle forme les uns et les autres l'ont-ils habitée ?
20. Quand l'âme est séparée du corps, qui lui dit qu'elle n'est plus dans lui ?
21. Comment fait-elle son entrée dans ce nouvel état ?
22. Tout ce qu'elle perçoit est-il semblable à ce qu'elle a vu sur terre ?
23. Ce qu'elle perçoit est-il susceptible d'altération comme sur terre ?
24. Parmi ce qu'elle voit, y a-t-il des temples, des palais, des villes ?
25. Les âmes, ainsi dématérialisées, peuvent-elles apparaître

aux hommes de la terre, et se souviennent-elles de l'avoir habitée?

26. Le langage des âmes en général est-il le même?

27. Est-ce une parole sonnante comme sur terre?

28. Les âmes se croient-elles, comme sur terre, pères et mères des autres âmes?

29. Y a-t-il des unions ou mariages entre elles comme sur terre?

30. Les animaux ont-ils également une âme?

31. Où était cette âme avant de prendre un corps matériel?

32. Où va cette âme après avoir quitté son corps matériel?

33. Que fait-elle en ces lieux?

34. Y est-elle heureuse?

35. Sait-elle comme celle de l'homme apprécier son nouvel état?

36. A-t-elle une manière plus facile de comprendre et de se faire comprendre des hommes qu'elle ne l'avait sur terre?

On peut ajouter à ces questions primaires celles qu'on jugera convenables; mais ne faites aucune objection dans la séance, ou le lucide y répondra. Gardez vos argumentations pour les autres séances, si vous désirez en faire, ce que nous ne conseillons pas; nous aimons mieux consulter dix lucides que d'en troubler un seul; laissons-leur cette liberté de penser que nous voulons garder pour nous; observons, tel est notre rôle : nous jugerons plus tard.

Nous prions tous les magnétiseurs qui voudront rendre publiques les réponses qui leur auront été faites, d'avoir l'obligeance de nous les communiquer; nous les soumettrons avec la plus grande fidélité à nos lecteurs, qui les méditeront et sauront les apprécier.

Alp. CAHAGNET.

APPARITIONS ET VUES A DISTANCE

COMMUNIQUÉES PAR M. DUVAL, DE NANTES.

(Suite. — Voir le dernier Numéro.)

—

Suite de la séance précédente. — M. Bywouet demande au somnambule : Est-il vrai que les comédiens soient damnés, comme on voudrait nous le faire croire ?

R. Non, il y a plus de prêtres que de comédiens qui le sont ?

D. Pourquoi donc ne disent-ils pas tous les jours la messe, ne communient-ils pas ? Ils sont tous les jours en état de grâce ?

R. Oui, mais en général ils sont trop vicieux et sont hypocrites; le vin et les femmes, tel est leur amour dominant.

D. Descendons doucement dans les abîmes.

R. Nous y voilà..... Ce n'est guère joli.

D. Pourriez-vous reconnaître, dans ce séjour de ténèbres, quelqu'un de nos parents ou amis ?

R. Je ne puis y rencontrer personne; ils fuient tous devant moi; il est bien impossible de les voir ?

D. Je veux qu'ils se tournent en face, afin que vous les voyiez.

R. Oui, ils se tournent et retournent promptement, de manière qu'on ne peut remarquer leurs traits.

D. Y voyez-vous des femmes ?

R. Oui, mais elles fuient à mon approche, et je ne puis distinguer leurs traits.

D. A quoi sont occupées toutes ces femmes ?

R. En butte à leurs passions, elles ne font que se disputer; elles se battent et elles se déchirent; elles sont éguenillées; j'y vois parmi elles des prêtres, des moines et des cardinaux, des évêques, des rois et des reines. Voilà deux femmes exécrables qui me font horreur; elles me disent : Dis à ton Dieu de nous envoyer des hommes.

D. Qui sont ces femmes-là ?

R. Ce sont Lucrèce Borgia et sa cousine Marguerite de Bourgogne. J'y vois aussi un prêtre de mon pays qui passait pour un saint homme, qui n'était qu'un hypocrite et un libertin.

D. Avez-vous peur de ces gens-là ?

R. Non. Pourquoi aurais-je peur ? Elles fuient et me tournent le dos ; elles sont tourmentées par notre présence. C'est un vilain séjour; ils sont bien malheureux, ne les tourmentons pas davantage.

D. Sont-ils là pour longtemps ?

R. Oui, pour toujours, pour l'éternité.

D, Remontons aux cieux.

R. Ah ! m'y voilà : laissez-moi avec ma mère et ma sœur. Les voilà qui viennent au-devant de moi et me tendent les bras; c'est un bonheur pour moi d'être auprès d'elles.

Ensuite M. Bywouet l'a réveillée.

Séance du 28 décembre 1837, faite par M. Gardé en présence de M. et Madame Bouchereau, et de M. Emmanuel Comparati, docteur italien et son jeune élève Mangeanielo Vito, âgé de dix ans et neuf mois (fils d'un berger italien-sicilien), mathématicien naturel.

Après avoir mis ma somnambule en crise, je mis le jeune homme en rapport avec elle ; je lui dis de l'examiner, et de me dire ce qu'elle lui trouve d'extraordinaire.

R. Je n'ai jamais vu cette personne ; c'est un enfant..... Dieu ! quelle tête ! comme elle est organisée ! il y a quelque chose de surnaturel qu'il m'est impossible de définir..... C'est un envoyé du ciel ; il a la tête d'un héros. Dieu ! quelle intelligence !

D. Quelle est la science qui lui est plus familière ?

R. L'algèbre et les mathématiques ; il aime aussi beaucoup la musique.

Voulant savoir si cet enfant a hérité de l'esprit et de l'intelligence de ses parents, je conduis la somnambule près de son père qui était à garder ses moutons en Sicile.

R. Oh! les beaux moutons!..... Mais voilà le père du jeune homme : il est petit, brun... c'est une bête que cet homme; je ne devrais pas dire cela, car il est honnête homme; mais il n'a pas d'intelligence. Allons-nous-en; je n'aime pas la société des imbéciles.

D. Voulez-vous vous élever au monde spirituel?

R. Je le veux bien; partons..... M'y voilà.

D. Cherchez la mère du petit Vito; il y a deux ans et demi qu'elle a quitté la terre.

R. C'est bon; la voilà. Elle est plus petite que moi; elle a encore sa robe brune et son capuchon. C'est une femme toute simple, bonne épouse et bonne mère; elle n'avait pas grand esprit. Elle est avancée de deux sociétés; elle ne tardera pas à monter au premier ciel.

Le jeune Mangeanielo Vito, en 1837, a parcouru les grandes villes de France et d'Angleterre, Paris et Londres, et résolvait à la minute les problèmes les plus difficiles.

Expérience par M. Gardé du 24 avril 1840.

Après avoir mis ma somnambule en crise, je lui dis: Elevez-vous au monde spirituel.

R. Partons... Nous y voilà.

D. Voyez, si vous le pouvez, une personne qui a quitté la terre le 22 au soir.

R. La voilà: c'est M. Ségrétier. Savez-vous que c'était un homme bien pur; il avait du chagrin, en arrivant ici, d'être séparé de son épouse; mais son ange l'a consolé, en lui disant qu'elle ne tarderait pas à venir le joindre. Il est très content à présent. Il n'a pas la robe comme les autres; il a une tunique

blanche, mais il n'a pas de ceinture encore. L'ange lui a dit qu'il allait monter plus haut.

D. Demandez-lui ce qu'il voulait me dire lorsqu'il me faisait signe avec le doigt.

R. Il voulait vous dire de prendre le portrait de Mesmer et les papiers qu'il avait de lui; il ne pouvait pas parler. Il voulait aussi laisser un souvenir à M. Charet, M. Du Potet et à M. Delong, mais il n'en a pas eu le temps. Il dit qu'il avait encore deux ans à vivre, mais que son médecin, M. Murion, l'en a privé.

D. Descendons maintenant sur la terre, sans nous arrêter au monde spirituel.

R. Pourquoi descendre? Nous sommes si bien ici; restons-y.

D. Notre mission sur la terre n'est point encore achevée; il en sera encore temps quand il plaira à Dieu de nous rappeler à lui..... Descendons.

Séance sur un ecclésiastique de 65 ans, par M. Gardé, docteur-médecin.

Après lui avoir fait plusieurs questions sur la cause de sa maladie et sur le moyen à employer pour le guérir, et le voyant bien disposé, je ne peux résister au désir de lui faire d'autres questions, sans cependant vouloir le fatiguer.

D. Croyez-vous à l'immortalité de l'âme?

R. Oui.

D. Où va l'âme après sa séparation du corps?

R. Elle va au tribunal de Dieu recevoir la récompense de ses bonnes ou mauvaises actions.

D. Allons voir ce tribunal.

R. Je le veux bien.

D. Elevez-vous au monde spirituel.

R. Nous y voilà... Je souffre à l'estomac.

D. Je ne veux pas que vous souffriez, et veux vous calmer.

Je porte de suite ma main sur la région épigastrique, et la douleur cesse aussitôt par le seul effet de ma volonté.

R. La douleur est dissipée, je ne souffre plus.

D. Que voyez-vous ?

R. Je vois une salle azurée et sans fin, et du monde à l'infini, qui viennent de tous les côtés. Les uns s'en vont à droite et les autres à gauche ; il y en a qui chantent et d'autres qui pleurent. Les uns sont tristes, les autres contents.

D. Pouvez-vous monter plus haut ?

R. Je ne le puis pas.

D. Descendons alors ; allons tout doucement.

R. Me voilà sous terre, dans des volcans.

D. Qu'y voyez-vous ?

R. J'y vois des cavernes tout en feu.

D. Y voyez-vous du monde?

R. Je n'y vois personne.

D. Descendons plus bas.

R. Je vois beaucoup d'hommes qui brûlent ; on voit le feu dans leurs os et au travers.

D. Ce feu est-il pareil à celui que nous voyons sur terre ?

R. Non ; c'est comme du gaz enflammé, ce sont des horreurs: cela me fait mal à voir.

D. Eh bien ! remontons ; laissons ces antres ténébreux, et revenons à la lumière naturelle. — Voulez-vous que je vous réveille ?

R. Oui.

Expérience de M. Gardé. — Séance du 18 janvier 1837.

M. Chardonneau père, ancien négociant à Nantes qui, dans le temps, s'était livré à la pratique du magnétisme, et n'avait jamais vu d'expérience relative à la spiritualité, me pria

de lui donner une séance. La somnambule est une dame de 54 ans. Après l'avoir endormie, M. Chardonneau lui dit :

Madame, je désirerais que vous essayiez de voir ma belle-fille qui a quitté le monde terrestre depuis environ deux ans ?

R. Je la vois ; elle n'est pas si grande que moi..... Elle a des yeux extrêmement vifs et spirituels... Sa robe a une trentaine de taches ; elles ne sont pas bien apparentes, elles commencent à s'effacer.

D. Demandez-lui ce qu'elle a fait à son beau-père, et si elle en est fâchée.

R. Elle dit que cela ne me regarde pas, et que d'ailleurs elle en a demandé pardon à Dieu ; que Dieu l'ayant pardonnée, cela était effacé et doit être oublié ; qu'elle est bien fâchée de l'avoir fait ; elle n'a pas eu de confiance en son mari pour lui laisser son bien ; qu'elle a laissé tout à sa fille ; elle m'en demande des nouvelles, et désire savoir si elle fait des progrès, qu'elle lui avait reconnu des dispositions, si on en prend soin.

R. Dites-lui que oui, et qu'elle est bien portante.

D. Demandez-lui si elle est pour longtemps dans ce monde ?

R. Elle ne peut pas le savoir.— Je vais le demander à l'ange. Il me dit qu'elle y est encore pour six mois environ.

D. A quoi est-elle occupée là où elle est ?

R. Elle étudie le premier volume de Swedenborg. Elle me demande des nouvelles de son autre enfant. Il paraît qu'elle en a eu deux ; que celui-là n'ayant pas reçu le baptême sur la terre, Dieu même l'a baptisé dans le ciel ; il a un ange femelle pour en prendre soin. Il est maintenant avec Dieu dans le ciel des enfants.

D. Voyez-vous une autre personne qui est ma nièce?

R. Je la vois : c'est une superbe femme ; elle ne tardera pas à monter. Elle me demande des nouvelles de son mari ; elle demande s'il est remarié.

D. Dites-lui que non. — Demandez-lui si elle compte elle-même se remarier.

R. Elle dit qu'elle aime trop son mari pour ne pas l'attendre. — Je vois une procession qui part pour se rendre au premier ciel.

D. Suivez-la, et dites-nous sur quoi marchent tous ces personnages.

R. Ils marchent, ainsi que moi dans l'air ; voilà qu'on les distribue en sociétés diverses. Comme tout cela est beau ! Je voudrais bien monter plus haut.

D. Eh bien ! élevez-vous au deuxième ciel.

R. M'y voilà. Ma nièce, ma mère, ma sœur et mon père ! les voilà tous réunis. Oh ! que je suis heureuse ! Voilà aussi votre père et votre mère ; je vois aussi votre oncle, qui avait une cicatrice à la joue la première fois que je le vis, mais elle s'efface : comme ils sont gais, comme ils sont contents ! Votre papa est d'un gaieté folle. Voilà quatre dames qui jouent aux cartes ; il y en a une qui est acharnée au jeu : elle est petite.

D. Demandez-lui son nom.

R. Elle dit qu'elle s'appelle Besson

Revenons au monde spirituel, ensuite redescendons sur la terre. — La somnambule étant fatiguée, je la réveillai aussitôt.

Séance du 19 mars 1837, par M. Gardé.

D. Dites-moi où vont les âmes après la séparation du corps.

R. Elles vont au tribunal de Dieu, où il les juge.

D. Allons voir ce tribunal. Elevez-vous au monde spirituel.

R. Je vois une salle azurée, sans fin, où Dieu paraît avec toute sa gloire.

D. Y voyez-vous Dieu ?

R. Nul ne peut le voir. On n'aperçoit que les rayons de sa gloire.

D. Y voyez-vous beaucoup de monde ?

R. Oui, j'en vois beaucoup venir de toutes parts.

D. Paraissent-ils contents de leur sort ?

R. Pas tous : il y en a qui le sont, s'en vont chantant, et d'autres qui partent en pleurant.

D. Où vont ceux qui chantent.

R. Ils vont dans une région supérieure.

D, Suivez les chanteurs jusqu'à l'endroit où ils vont s'arrêter.

R. M'y voilà.

D. Cherchez si vous trouvez quelques personnes de votre connaissance dans le lieu où vous êtes.

R. Je n'y vois personne de mes connaissances.

D. Cherchez votre mère, voyez si vous la trouvez ?

R. La voilà, je la vois ; elle fait sa partie ; mon frère est à ses côtés.

D. Votre mère est-elle grande ?

R. Non, elle est de petite taille.

D. Cherchez voir si ma fille est dans cette région.

R. La voilà, je la vois. Elle est petite et bien gentille : elle est rondelette.

D. Quel âge a-t-elle ?

R. Elle n'a pas encore accompli ses dix-sept ans. On ne vieillit pas dans les cieux ; on y conserve l'âge qu'on avait quand on a quitté la terre, parce qu'il n'y a ni temps ni espace pour les âmes et les esprits : il n'y a que des états.

D. Suivons maintenant ceux qui s'en vont dans les régions inférieures.

R. Cela me fait mal. Réveillez-moi.

Ne voulant pas la fatiguer, je l'ai réveillée.

Expérience faite par M. Gardé, en novembre 1837. (*C'est M. Gardé qui parle.*)

Madame Gros, épouse du négociant de ce nom, me demanda

si ma somnambule pourrait lui donner des nouvelles de son frère le marin à qui elle avait écrit à Toulon, sur le vaisseau le Triton, en station dans le Levant, sa lettre était restée sans réponse, et elle craignait qu'il ne fût malade : Je ne vous promets rien, dis-je à cette dame, sinon de venir ce soir avec elle et de vous mettre en rapport quand elle sera endormie. Nous en essaierons.

Nous nous rendîmes le soir chez M. Gros, et, après avoir mis ma somnambule en crise, je lui demandai si elle se sentait disposée à faire un voyage sur la mer Méditerranée avec madame Gros, pour aller à la recherche du vaisseau le Triton, sur lequel était embarqué son frère, à qui elle avait écrit, et n'a pas reçu de nouvelle.

R. Je le veux bien. Où est donc madame Gros?

R. La voilà : nous allons partir tous trois ensemble, mais je ne veux pas que vous ayez le mal de mer; partons faire le tour de la Méditerranée.

R. Je vois bien des bâtiments de toute espèce; il y en a qui sont à l'ancre et d'autres à la voile, mais le vaisseau le Triton n'y est pas.

D. Retournons à Toulon, peut-être y est-il rentré.

R. Me voici sur le port.

D. Allons en grande rade voir s'il y est.

Sitôt partie, elle fait des efforts pour vomir; elle a ce qu'on appelle le mal de mer.

D. Je ne veux pas que vous soyez malade.

R. Il est bientôt temps... Je suis bien maintenant : me voici à bord du Triton; comme c'est beau! Je cherche partout le frère de madame Gros, il n'est pas à bord.

D. Eh bien! transportons-nous au lazaret, nous le trouverons vraisemblablement en quarantaine.

R. Je le vois, le voilà; il est bien portant. C'est un joli garçon, il est réjoui; il fume le cigarre.

D. Voyez, lui dit madame Gros, s'il a reçu la lettre que je lui ai écrite.

R. Oui, il l'a reçue, mais vous lui faisiez de la morale; il l'a lue et ensuite elle lui a servi à allumer sa pipe.

D. Croyez-vous qu'il aura bientôt son congé?

R. Oui, il l'aura au 1er janvier, et il sera à Nantes dans la première quinzaine; il a bon cœur, il ne tient pas à l'argent; quand il en a, il en fait part à ses camarades, il n'en aura guère quand il arrivera à Nantes.

Je le crois bien, dit madame Gros, c'est bien là son caractère. C'est tout ce que je voulais savoir; je vous remercie, madame.

D. Réveillez-vous.

Le jeune homme s'appelait M. Boisson. Arrivé, comme l'avait annoncé la somnambule, dans la quinzaine de janvier, j'appris son arrivée par sa sœur; je lui recommandai de le faire éloigner sous un prétexte quelconque à l'heure où je viendrais le soir avec ma somnambule, pour qu'elle ne le voie pas, et de ne le faire entrer que pendant qu'elle serait endormie. En conséquence, je me rendis le soir avec elle chez madame Gros, sans être aperçu du jeune homme, qui arriva lorsque la somnambule était à donner des consultations à divers. Quand elle eut fini, je fis signe à M. Boisson d'approcher, et le fis asseoir à côté d'elle; je lui pris la main et le mis en rapport.

D. Voyez maintenant la personne avec qui je viens de vous mettre en rapport. Dites-nous quelle est sa maladie.

R. C'est mon petit marin: c'est le frère de madame Gros. Je vous ai vu bien loin d'ici; j'ai été vous voir à Toulon; vous avez reçu une lettre de madame votre sœur; elle vous faisait de la morale; vous l'avez lue, et ensuite vous avez allumé votre pipe avec, n'est-ce pas? vous n'avez guère usé de souliers pour la route. Vous avez pris la diligence par économie, n'est-ce pas? il était temps d'arriver, les eaux étaient basses; le gousset était bien garni, n'est-ce pas?— Puisque vous dites que le

gousset était garni, dit le jeune homme, combien y restait-il encore ?

R. Vous n'aviez pas 6 francs en arrivant chez vous. — C'est vrai, dit-il, il ne me restait que 5 fr. 50 cent.

Séance du 21 juin 1833, par M. Bywouet, en présence de M. Gardé.

Une dame Hudome se présente pour consulter la somnambule. Elle fut mise en rapport.

D. Quelle est ma maladie ?

R. Votre maladie n'est pas dangereuse : c'est une maladie de neuf mois.

D. Combien y a-t-il de temps ?

R. Six semaines environ.

D. Quel est le sexe !

R. C'est encore bien petit, mais attendez que j'examine... Ce sera une petite fille.

M. Gardé prit note de cette prédiction, qui se réalisa, et, au bout de sept mois et demi, la dame accoucha d'une fille, le 17 février 1834.

Duval (de Nantes).

—

Comme nous l'avons dit au commencement de cet article, nous n'avons voulu y faire aucune coupure, dans l'intérêt de ce que nous avons avancé dans les *Arcanes*. Nous ne voulons même pas proposer aucun argument à cet égard : nous cherchons la vérité et non pas un système. Pour ce qui concerne les âmes, que la lucide voit dans un lieu ou état qui correspond à l'enfer, nous ferons seulement observer à nos lecteurs que tous les esprits en général sont vus par les lucides ayant un corps plus ou moins lumineux. Il est naturel de penser que, plus ils sont rapprochés de Dieu, plus leur lumière doit être blanche, et plus ils en sont éloignés, plus elle ressemble à notre feu matériel. Il

y a loin de voir un corps en cet état à l'enfer des catholiques ; cet enfer correspondrait mieux, au contraire, à celui décrit par Swedenborg, où chacun, baigne dans la sphère de son affection, le trompeur dans l'obscurité, l'avare dans ses caveaux, le tyran entouré de sicaires, le débauché de femmes prostituées, l'assassin de victimes, c'est un panorama de leurs actions passées et de leurs affections présentes, une sphère qui leur plaît et répugne aux autres. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'aucun lucide ne voit les siens dans ces lieux infernaux ; ils sont tous aux cieux ; quelques-uns sont bien dans des lieux d'épuration, mais ils s'en retirent facilement. Donc Dieu est plus indulgent qu'on ne le fait.

Alp. CAHAGNET.

CORRESPONDANCE.

—

Nous remplissons la promesse contenue dans notre quatrième numéro en publiant la correspondance de M. Collobel sur l'Astronomie et la Magie.

—

A M. Cahagnet.

Le grand ouvrage de sir John Herschell, qui a pour titre : *Résultat des recherches astronomiques* faites par lui au cap de Bonne-Epérance, parut il y a dix-huit mois. Le duc de Cumberland fit hommage d'un exemplaire à l'Académie des sciences, qui, depuis ce temps-là, n'en a pas daigné faire la plus légère mention. On la reconnaît bien là, comme toujours, fidèle à sa devise : Médiocrité, routine et *statu quo*. Telle est sa mission bien connue ; elle n'y doit pas manquer.

Cependant cet *ouvrage précieux*, aussi important aux yeux de l'astronome que du philosophe, et que *j'ai sous la main* (je ne sais s'il en existe trois exemplaires à Paris, en y comprenant

celui même donné à l'Académie, et qui coûte 125 fr., renferme des chose d'une grande portée.

Figurez-vous, Monsieur, que ces immenses régions, connues depuis la plus *haute antiquité*, sous le nom de *taches solaires*, fourmillent de figures humaines, ailées et sans ailes. Je passe sous silence celles qui s'en écartent ; c'est à peine si l'on en croit ses yeux. Je vous ferai observer qu'on doit étudier ladite planche avec soin, en la tournant *dans plusieurs sens*, c'est le seul moyen qu'il y ait de tout voir.

Quant aux explications données par sir Herschell sur l'étrangeté de ces figures, ne vous attendez pas à en trouver dans le texte. Lié à la société Biblique, et même un de ses principaux membres, il a dû se taire sur des découvertes aussi extraordinaires qu'inattendues. Elles ébranleraient trop les croyances religieuses reçues, inquiéteraient, troubleraient les consciences ; en un mot, on a craint en en parlant ouvertement de donner naissance à un nouveau polythéisme.

Qui a vu dans le soleil les êtres gazeux et éthérés qui y vivent, a dû voir (*à fortiori*) les habitants de la *lune*. Aussi je ne saurais douter des découvertes qu'il y a faites dans son séjour au Cap, à l'aide de cette lentille mobile et du prisme qui la précède ; appareil dont il donne la description détaillée dans son immortel ouvrage.

Deux brochures parurent en 1836 : celle venue des Etats-Unis, excessivement erronée ; mais il n'en est pas ainsi de celle venue de Londres, et puisée évidemment dans des manuscrits dérobés aux portefeuille d'Herschell; cette dernière, imprimée chez *Masson et Dupré*, rue Hautefeuille, 14, est empreinte de tous les caractères de la vérité.

Veuillez bien, Monsieur, être assez obligeant pour communiquer à MM. Du Potet et de Delaage, à titre de renseignement, la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire.

La raison, c'est que je considère l'ouvrage d'Herschell comme

une véritable et *scientifique révélation*. Les savantes et admirables combinaisons dues à son génie, n'étant pas un perfectionnement, mais *une création*, M. Delaage ne pourrait-il enrichir son Almanach prochain d'une notice à ce sujet.

Veuillez bien, Monsieur, agréer les sentiments de parfaite estime avec lesquels je suis votre très humble serviteur,

COLLOBEL,
Rue d'Alger, 2, à Nantes.

DEUXIÈME LETTRE.

Monsieur,

Je vais maintenant répondre à vos désirs, autant qu'il est en moi, relativement à l'ouvrage de sir John Herschell. — Il y a près de soixante ans qu'Herschell père avait, dans un mémoire inséré dans les Transactions philosophiques de Londres, soutenu que le soleil était richement peuplé d'habitants. Ce qui n'avait été, jusqu'à ce jour, considéré que comme une conjecture ou une opinion, vient d'être mis par son fils au rang des vérités les mieux constatées. Il a réellement pu voir et dessiner les êtres qui l'habitent. C'est dans la planche 17 de son ouvrage, et dont on peut prendre communication à l'Académie des sciences, qu'on peut s'en convaincre. A l'aide d'un télescope de 20 pieds de réflecteur, auquel est annexé un microscope (appareil merveilleux, fruit de son génie), sir Herschell est parvenu à faire les plus étonnantes découvertes. S'il n'a pas donné d'extension au texte relatif à ces mêmes découvertes ; s'il n'en a parlé seulement que comme de particularités remarquables et singulières, c'est que, comme membre de la société Biblique, il n'a pas osé aller plus loin. Mais la planche 17 parle suffisamment aux yeux qui ne peuvent s'y tromper.

Il y a près de vingt ans que, dans son discours sur la Philosophie naturelle, Herschell avait annoncé au monde savant ses découvertes futures. On y lit (p. 363, 364, §. 391, 392) : « Nous

« tenons sous œuvre une entreprise dont les générations futu-
« res recueilleront les avantages. Le but est éloigné, mais nous
« avons la certitude de l'atteindre. Nous sommes sûrs d'obte-
« nir enfin le prix que méritent seuls les efforts prolongés. »

Deux verres de couleur verte, et un bleu (cobalt) interposé entre les deux premiers, sont l'appareil dont sir Herschell se sert pour examiner les taches solaires. Le microscope qu'il a pour auxiliaire lui permet d'en reconnaître les habitants, il en est de même pour notre satellite. (V. p. 354, *Dessin de l'appareil.*) Comment la vie se maintient et se propage-t-elle dans des régions si différentes de la nôtre? c'est le secret du Créateur. Toutes les étoiles sont vivantes; car le *tout* est vivant. Elles ont toutes leurs couleurs spéciales, et tissues en *rapport harmonique, de même que notre soleil*; c'est leur oriflamme, leur drapeau, leur étendard; c'est du moins ainsi que j'envisage le ciel. Eh! comment pourrions-nous franchir l'immense voûte éthérée qui nous sépare d'elles, si elles n'avaient pas la vie? Comment pourrions-nous les apercevoir sans cela? Notre vie communique à la leur. C'est la seule solution qu'on puisse, selon moi, donner à cet étonnant problème.

Un sieur Pastorf possède grand nombre de dessins des taches solaires. Sir Herschell le cite comme un des plus infatigables et persévérants observateurs (p. 435). Il recommande l'étude de ces taches à tous les observatoires, appel qui jusqu'ici n'a pas, que je sache, encore été entendu. A son arrivée du Cap, sir Herschell (1839) annonça à la loge présidée par feu le duc de Sussex (voir le *Galiani* de cette époque) ses découvertes d'une tout autre manière qu'il ne l'a fait depuis. La société Biblique sentit le danger et voulut le prévenir. On fit taire le savant. Une forte pension du gouvernement anglais et le titre de baronnet furent le prix du sacrifice qu'on exigea de lui.

Swedenborg, dans son *Traité de la sagesse angélique*, n° 257, avait dit : L'homme peut être élevé à la lumière céleste, *même*

en ce monde, si ses sens corporels se trouvent ensevelis dans un sommeil léthargique, parce que dans cet état l'influence céleste peut agir sans obstacle sur *l'homme intérieur*.

Permettez-moi de recommander à vos méditations le passage suivant : « La nouvelle Eglise du *Seigneur*, fondée par *Sweden-« borg*, dit l'éditeur de l'abrégé de ses œuvres (Discours préli-« minaire, page 62.— 1788), n'est retardée que par les *mauvais « esprits*, qui s'efforcent d'éloigner cette grande révolution, et « de décréditer ceux qui l'annoncent. »

Pour finir et pour essayer de répondre à toutes les objections, je vous dirai que M. Arago, dans l'*Annuaire* de 1844, a déclaré que sir Herschell était l'homme du siècle le plus riche en découvertes astronomiques. Il ajoute qu'il était possesseur d'un trésor, dont il ne voulait, comme un avare, faire part à personne. Considérez qu'il s'agit ici d'une chose qui n'a, pour bien dire, été révélée qu'en 1847. — Dans ses Leçons d'Astronomie de 1845, M. Arago se fait cette question-ci : « La lune est-elle abordable? » Il répond : *Oui*, ce qu'il *prouve par A plus B* (p. 278).

Je m'étonne que, dans aucun des traités à moi connus sur le magnétisme, il n'y en ait pas un seul qui parle de l'*Oupnek-Hat* ou *choses qu'on ne doit pas révéler* (2 vol. in-4°, trad. par Anquetil Duperron, 1802). Cette antique doctrine indienne, extraite des *Védas*, renferme cependant les plus hauts secrets, et donne à celui qui est parvenu à en pénétrer le sens, l'explication des phénomènes les plus merveilleux que présente l'état lucide. J'en avais parlé, il y a environ quinze ans, à feu M. Chardel, conseiller à la Cour de cassation, et auteur d'une *Psychologie physiologique*. Il négligea mon avis tout en m'avouant que l'ancien sénateur Lanjuinais, qui avait rendu compte de cet ouvrage dans les journaux du temps (1802), le lui avait déjà recommandé comme digne de la plus grande attention. Avis à tous ceux qui désirent s'éclairer sur un sujet couvert encore de tant d'obscurité.

C'est dans le lecture de l'*Oupnek-Hat* qu'on apprend à connaître le *seul et unique soleil*, c'est-à-dire le *soleil spirituel*..

Je vous prie, mon cher monsieur, de vouloir bien agréer mes respectueuses salutations.

H. Collobel.

(*La suite prochainement.*)

GUÉRISONS MAGNÉTIQUES.

—

Dans un de nos précédents numéros, nous avons parlé de notre frère Médard, dont la femme, atteinte d'une cruelle maladie, fut dans un moment guérie si miraculeusement par le magnétisme. (Voir notre deuxième numéro, page 56.) Depuis cette époque, son mari n'a cessé de prodiguer ses soins à ses semblables atteints de maladies plus ou moins invétérées, et toujours le bien-être ou la guérison ont été le résultat de ses efforts.

Voici quelques extraits de ces cures opérées à Saint-Gratien :

Dans le mois de mars 1849, Orget (Paul-Auguste) fut atteint d'une douleur dans le genou gauche, qui le faisait très fortement souffrir et l'empêchait de marcher. Deux magnétisations suffirent pour établir une parfaite guérison.

—

Dans le mois de mai, le sieur Dior (Jean-Baptiste), pris d'une névralgie, fut saigné pendant quelque temps par le médecin qui, après différents moyens employés, n'était parvenu qu'à rendre les douleurs plus vives ; on envoya chercher notre frère Médard, qui magnétisa le malade quatre fois en quatre jours, au bout desquels aucune trace de la maladie n'existait.

—

Le 10 juin, c'est une goutte sciatique qu'il fait disparaître en-

tièrement dans l'espace d'un mois, au sieur Legnay (Nicolas-François).

—

Le 15 juin, il est appelé auprès d'un homme atteint du choléra ; ses souffrances étaient vives, à peine pouvait-il prononcer quelques paroles. Une magnétisation d'une heure calma les crampes d'estomac et mit cet homme en état de pouvoir parler facilement. Au bout de trois jours de soins magnétiques il fut guéri.

—

Le 15 février 1850, le sieur Cartier fils, âgé de seize ans, demeurant aux Vertus, près Paris, fut pris d'un mal au genou excessivement violent, qui lui avait retourné le pied dans le sens inverse de son état naturel. A peine pouvait-il faire quelques pas sans ressentir de grandes douleurs, qui faisaient opérer à son corps des mouvements exceptionnels d'inclinaison à chaque nouvelle position sur sa jambe malade. Conseillé par un homme témoin des cures de notre frère Médard, il prit la résolution de venir le trouver ; il arriva en voiture à cette demeure dans laquelle le soulagement avait déjà si souvent remplacé la souffrance ; il expliqua la cause de sa visite, et notre frère se mit à l'œuvre : il magnétisa cette jambe pendant une heure, puis donna de l'eau magnétisée à emporter pour mettre des compresses sur le genou. Au bout de quatre jours, ce jeune homme voyait son pied dans sa position primitive, et marchait comme par le passé, sans souffrir aucunement.

—

Nous ne mentionnons pas ici bien des guérisons ainsi obtenues, mais auxquelles il n'accorde aucune importance, tels que certains maux d'yeux, sang d'une plaie arrêté subitement, etc., etc.

Tous ces faits, produits par un homme de la campagne, dont l'instruction est aussi limitée que l'amour de soulager ses sem-

blables se trouve étendu, pourraient servir de leçon à ces hommes orgueilleux qui n'admettent à leur niveau que ceux dont l'esprit se trouve saturé de notre éducation de collége ; pendant que nous voyons, au contraire, que presque toujours ce sont ces hommes les plus simples, les plus modestes que Dieu semble choisir pour venir, les uns en somnambulisme, nous révéler des vérités inconnues, et les autres pour répandre la vie dans les corps là où des hommes cuirassés de leur diplôme étaient venus prononcer leur irrévocable sentence : plus d'espoir !

Que Dieu bénisse les efforts de notre nouveau frère Médard, et lui donne toujours la *foi* et la *force*, leviers si puissants en magnétisme.

L. Lecocq.

—

Nota. — Les certificats des cures ci-dessus sont déposés au bureau du journal.

Je, soussigné, certifie avoir été guéri d'une dartre qui me tenait toute la lèvre supérieure et inférieure, par le seul secours d'application d'eau magnétisée ; dans l'espace de dix-huit jours, cette dartre avait formé une croûte très épaisse, qui était aussi gênante que désagréable, et m'empêchait de me raser depuis deux ans environ.

Paris, ce 21 mars 1850.

Rayé (Montreuil-sur-Brèche).

DÉSERTION SPIRITUALISTE.

—

Nous annonçons avec douleur à nos lecteurs que notre honorable confrère, M. Du Potet, vient de déserter de nouveau notre cause, à laquelle il s'est rallié tant de fois, pour passer dans le camp du doute, nous jetant à la face les noms fraternels d'ex-

travagants, insensés, fous, rêveurs, hommes sans lumières, adorateurs de dieux d'argile, imposteurs, etc., etc., disant que pour croire à la réalité des apparitions et de ce que nous disons sur l'immortalité de l'âme, qu'il voudrait nous voir immortels, parler des langues inconnues, ressusciter des morts, nous rendre légers, semblables aux esprits, mais que ne pouvant seulement pas faire une prophétie, nous transporter dans plusieurs lieux à la fois, nous rendre invisibles ni courber un arbre, il ne peut croire à notre parole. Nous aurions voulu, pour l'honneur de la science magnétique, que le 113[e] numéro du *Journal du magnétisme* ne contînt pas cet article, que nous engageons tous nos amis de lire. Nous ne pouvons donc accepter aucun débat sur ce sujet avec M. Du Potet. Que chacun juge entre nous, en soumettant à ses lucides les questions psychologiques que contient ce numéro.

Alp. CAHAGNET.

VISION.

—

Monsieur,

Je viens vous entretenir d'un fait magnétique qui ne se présente pas ordinairement, et qui m'a profondément impressionné.

Un de mes amis intimes, que je connais parfaitement pour savoir que personne ne saurait être moins superstitieux et moins idéiste que lui, quoique parfait honnête homme, fut atteint de maux de tête névralgiques qui devinrent bientôt effrayants; les accès venaient régulièrement à heures fixes, avec une violence croissante, et duraient toujours plus longtemps. Le malade alors ne pouvait plus garder le lit sur lequel il se tordait, et parcourait comme un fou le jardin et toutes les pièces de la maison avec des lamentations déchirantes, en disant à sa femme : Ne

sais-tu pas que je dois mourir; oui, je vais mourir, je veux aller rejoindre ta fille (1), qui me le dit, qui m'appelle et m'entraîne invinciblement..... La vois-tu, là, là, debout sur son cercueil, me tendant les bras !.... Comme elle est belle !.... Oh ! candeur divine !.... sa robe blanche et sa couronne..... sa ceinture noire parsemée d'or..... Ne te semble-t-elle pas une grâce divine !.... Oh ! ma chère fille !..... Et s'élançant comme pour la saisir vers l'endroit où il croyait voir l'ombre, puis tombant dans une violente crise nerveuse et semblant faire des mouvements de résistance comme quelqu'un qu'on veut entraîner de force, et se remettant à parcourir tous les appartements avec des lamentations en disant qu'il veut mourir. Ces accès revenaient toutes les nuits et devenaient toujours plus terribles.

Le magnétisme me parut le seul remède contre cette mystérieuse maladie. Une personne magnétisée par hasard dans l'appartement où le malade voyait l'ombre de sa fille, s'écria, aux premiers moments de son sommeil, en se levant de son fauteuil : Pourquoi m'endormez-vous ici !... Oh Dieu !..... ici, près de ce mort et près de ce cercueil. . Elle parut effrayée et se mit à gesticuler d'une manière étrange.—Sa robe est blanche, sa ceinture est noire et parsemée d'or (2)... Pourquoi m'endormez-vous ici, répéta-t-elle. Elle devint très agitée et fit quelques pas pour s'échapper, mais, voulant la retenir, elle tomba dans une violente crise; elle devint calme en revenant à elle, et dit : Oh ! bel ange du ciel, tu veux arracher ton malheureux père à cette terre de douleur; cesse, je suis plus forte que toi maintenant.

(1) M.*L. avait perdu sa fille depuis un mois.

(2) Elle décrivit exactement comment était la fille de M. L., ainsi que son âge, et à son apparition elle la décrivit dans tous ses détails (que je ne rapporte pas ici) exactement comme M. L. l'avait vue.

Adieu, nous sortirons ensemble. Puis elle me dit : C'en était fait si vous ne m'eussiez pas consultée, le père aurait rejoint sa fille avant peu de jours, mais dès aujourd'hui il n'aura plus rien ; sa fille est la seule cause de ses crises. — Elle s'avança vers l'endroit où elle voyait toujours l'ombre et le cercueil dont elle voulait s'emparer ; elle parut lutter violemment, puis s'écriant : Réveillez-moi, et faites-moi sortir de la maison de suite où M. L. est perdu. Dès ce jour les crises ont fait place à la santé parfaite dont jouissait M. L. auparavant.

B. Pinguet,
rue de Grenelle-Saint-Honoré, 10.

BIBLIOGRAPHIE.

Le vingt-huitième numéro du journal anglais *le Zoist*, traitant spécialement du magnétisme, contient une dissertation de 17 pages in-8° sur les *arcanes de la vie future dévoilés*, par le révérend George Sandby, vicaire à Flixton-Suffolk, dans lequel l'auteur de l'article veut faire preuve de loyauté et même d'indulgence à notre égard, en nous accordant quelque bonne foi et aussi quelques idées religieuses. Notre extatique Adèle Maginot est une lucide de premier ordre, mais qui doit avoir la faculté de lire dans les pensées, de se créer des chimères telles que celle de voir des esprits, et celle non moins grande de leur accorder dans la vie future quelques idées ou affections terrestres ; son magnétiseur est un enthousiaste swedenborgien, qui mériterait bien quelques jours de camisole de force pour calmer sa croyance aux apparitions des esprits aux lucides, mais dont on lui fait grâce en faveur de sa position sociale.

Cet article ne nous émeut nullement. Que le vénérable pasteur anglais ne croie pas ce que nous avançons, il en est libre ; de

notre côté, nous ne le croyons pas assez avancé en magnétisme pour accepter son jugement en cette circonstance. Ce monsieur va jusqu'à nier « qu'un lucide puisse converser avec une personne terrestre à quelque distance qu'elle soit, sans que cette personne sache ce qu'elle aura répondu audit lucide. » Et plus loin, il assure « que le lucide peut fouiller dans la pensée du consultant, de près ou à distance, et connaître à son insu des choses dont ce dernier ne se doute pas. » Est-ce avec une logique de cette force qu'on peut nous combattre avec avantage? Que pouvons-nous penser d'un homme aussi avancé en magnétisme? C'est de lui conseiller un peu d'études et de nous continuer sa bienveillance, ou bien qu'il nous avoue franchement pourquoi il refuse de nous croire. Est-il ou n'est-il pas possible aux décédés d'apparaître aux extatiques? car là est toute la question. S'il ne leur est pas possible de le faire, nous en avons menti; si au contraire cela se peut, pourquoi nous refuser la faculté qu'on accorderait à d'autres, et pourquoi nous réfuter par des arguments plus inexplicables que ce que nous avançons quand on n'a que « Oui cela se peut ou non cela ne se peut pas » à nous répondre.

—

Le numéro 326 du *Familly herald* contient également un long article sur les arcanes, mais l'écrivain ne va pas jusqu'à nier ce qu'il ne connaît pas; il se tient de même sur la réserve pour tout croire, n'étant point intéressé dans la question comme M. le pasteur George Sandby. Il met beaucoup de loyauté dans ses appréciations et ses arguments; c'est un homme de progrès qui ne croit pas qu'il n'a plus rien à apprendre ni qu'il n'a plus d'erreurs à combattre. L'article nous est plus favorable qu'hostile. C'est à cet impartial écrivain que les arcanes doivent d'avoir été traduits en anglais, et un débit qui n'est pas douteux. Nous savons que des expériences du genre de celles que nous proposons ont été tentées dans ce pays, et suivies d'un heureux

succès; nous savons en plus que les Anglais ne sont pas des enthousiastes ni des fous, nous attendons leur jugement avec confiance.

Alp. CAHAGNET.

CONTESTATION

Entre maître ADAM, menuisier de Nevers, et M. DUPUY, célèbre médecin, qui prétendait que l'âme était uniquement soumise aux organes du corps. ADAM lui répondit par ces beaux vers.

Mon corps n'est plus qu'un tronc qui tremble et qui soupire,
Le sang dans ses canaux va perdre sa chaleur,
Mais l'âme, qui soutient ce trébuchant empire,
Est exempte des coups qui causent ce malheur.

. . . .

Son immortalité brave cette prison,
Et, par des sentiments plus divins que profanes,
Elle rit de ces fous qui mettent les organes
Au-dessus du pouvoir qu'elle a sur la raison.

Dans son épitaphe à madame Claude de Saulx :

. . . .

Elle est dans un séjour d'éternelle durée,
Où l'astre qui nous luit fait le jour sous ses pas,
Où l'empire du temps, ni celui du trépas,
N'ont point d'autorité qui soit considérée.
Là, si le souvenir donne de la pitié,
Si la terre a pour elle encore quelques charmes,
C'est le fâcheux plaisir de voir tomber des larmes
A sa chère moitié.

Dans cet heureux séjour, où tout le monde aspire,
Où les contentements surpassent les désirs,

Où tout est immortel, où les moindres plaisirs
Sont plus à désirer que l'éclat d'un empire,
Dans des félicités qu'on ne peut exprimer,
Assise sur les bords du céleste rivage,
Elle voit des mortels l'ambitieux orage,
Sans crainte de la mer.

Passant, pour mériter le bonheur de la suivre,
Et rendre ton esprit à jamais satisfait,
Apprends, par le chemin que sa vertu te fait,
Qu'il faut pour bien mourir que l'on sache bien vivre;
Imprime dans ton cœur la grandeur de sa foi,
Et, pour participer à sa gloire immortelle,
Invoque-la; plutôt que de prier pour elle,
Qu'elle prie pour toi.

Adam est né en 1602.

PETITE CORRESPONDANCE.

Angleterre, Londres. — M. Z., je vous écrirai sous peu.
— — — Madame L., j'attends de vos nouvelles.

Alger. — M. B., je vous ai écrit que j'étais à votre disposition.

Poitiers. — M. T., avez-vous reçu mes deux lettres?
— — M. B., vous êtes en retard pour votre abonnement.

Toulouse. — Madame S. S., je vous ai adressé les deux numéros.

Strasbourg. — M. C., j'attends de vos nouvelles.

Le Gérant, **Alp. CAHAGNET.**

Paris.— Impr. Lacour et Comp., rue St-Hyacinthe-St-Michel, 31, et rue Soufflot, 11.

PARADIS DES EXTRA-VOYANTS.

Tel est le titre d'un article contenu dans le 113e numéro du *Journal du Magnétisme* dont nous avons dit quelques mots dans notre dernier numéro. Nous sentons le besoin de revenir sur cette question, parce qu'elle n'est pas sans importance pour nos études. Ce qui a le plus prêté à rire dans les *Arcanes de la vie future dévoilés*, et ce que les grands maîtres en magie ont cherché à ridiculiser le plus avec un certain plaisir, c'est cette simple assertion : La vie future est une continuation de la vie présente, sauf des épurations qui conduisent à l'harmonie du tout ; donc l'on pense et l'on agit dans ce nouvel état comme l'on pensait et agissait sur terre. L'on y affectionne ses parents et tous ceux qui vous ont été chers ; on les y retrouve chacun en son temps. Cette révélation, au premier abord, n'a rien de ridicule ; elle ne peut faire supposer qu'elle soit un écart de l'esprit du lucide qui la dévoile, ni du magnétiseur qui l'écrit. Pour les gens sensés, elle commande plutôt l'étude que l'ironie. Dans ce but, nous avons proposé à tous les magnétiseurs indistinctement des questions à adresser à leurs lucides, afin de recueillir un certain nombre de témoignages à ce sujet, qui pussent, sinon déterminer leur croyance, du moins attirer leur attention sur cette question. Je ne crois pas que nous ayons fait ni dit autre chose ; il nous est resté prouvé que l'âme des décédés vivait d'une vie individualisée dans un lieu quelconque, et qu'elle pouvait apparaître aux lucides qui désiraient la voir. Nous avons en mains des centaines de procès-verbaux qui nous prouvent ce fait et nous autorisent à ne pas croire que nous avons erré dans ces expériences. On nous conteste moins l'existence immortelle de l'âme que le lieu et les usages qu'elle y fait. Pourquoi ? Parce que nous disons que c'est une continuation de son existence terrestre, qu'elle pense et a des usages à peu près

semblables. Cela paraît ridicule : ce qu'elle pense et fait sur terre est donc ridicule? Ce paradis ne convient pas et ne peut pas convenir à ceux qui ne veulent plus penser ni faire ce qu'ils ont pensé et fait sur terre, ce qui prouve qu'ils ne pensent et ne font pas bien. Mais quel est votre paradis, dirons-nous à nos détracteurs? Que voudrez-vous penser et faire dans celui que vous pressentez? L'un me répondra : Je veux être beau et jeune ; l'autre ne rien faire, ne pas souffrir et être heureux ; un troisième désirera étudier la création pour en connaître les lois ; un quatrième sera religieux et chantera les louanges de Dieu ; un cinquième voudra voyager; le sixième rester en place inondé de béatitude. Je ne vois là que toutes choses matérielles. Quelle autre idée peut-on se faire de la vie future? Ce sont ou des vœux terrestres accomplis ou une manière toute nouvelle de penser qui n'ait aucun rapport avec celle de la terre. Dans la première supposition, c'est quelque chose qui plaît à l'œil et réjouit l'âme, quelque chose qui a été vu des yeux ou de la pensée ; ce sont des usages quelconques; des usages quelconques en font supposer d'autres, et vous n'êtes pas plus en droit de mépriser les miens que de vanter les vôtres. Ce que Dieu vous accorde il peut me l'accorder ; vous ne devez donc pas rire des lucides qui vous disent que la vie future est une continuation de la vie terrestre, puisque vous désirez l'accomplissement de vos vœux, qui sont des désirs terrestres. Dans la deuxième supposition d'un paradis où l'on ne pense pas et où l'on n'agit pas comme sur terre, l'âme aurait donc perdu tout souvenir de son existence terrestre; car, pour penser autrement, il faut qu'elle soit dépouillée de ses pensées antérieures qui seraient à même de la renfermer dans le même ordre de sensations à chaque fois qu'elle les explorerait. Ainsi, dans ce cas, n'ayant plus souvenance de la vie terrestre, elle ne pourrait pas vous apparaître ni avoir la connaissance de son individualité ; c'est la souvenance de l'action qui précède qui établit l'individualité de

celle qui suit. Alors comment savez-vous que l'âme existe et pense, si vous ne pouvez la voir ni supposer ce qu'elle peut faire ou penser. Si vous le savez, qui vous l'a dit? Si on ne vous l'a pas dit, comment le savez-vous, comment l'expliquez-vous? N'ai-je pas le même droit de rire de ce que vous ne pouvez prouver que celui que vous prenez de rire de ce que je crois prouver moi-même. Si ce que je dis du ciel des lucides ne vous paraît pas recevable, est-ce une raison pour rire de la question sans l'étudier? Vous imposé-je mes révélations? Non; je vous appelle à les vérifier, afin de me redresser dans mes propositions ou de les confirmer si elles le méritent. Tout cela peut et doit se faire honnêtement, sans fiel ni passion. J'ai fait un roman digne de pitié (en faveur de ma loyauté que vous ne pouvez mettre en doute), ou j'ai fait un livre utile que vous devez étudier, corriger, mais non ridiculiser. Soyez plus bienveillants pour obtenir la bienveillance; soyez moins rieurs pour être plus penseurs : dites-nous donc à votre tour un mot de votre paradis, peut-être ne nous doutons-nous pas de sa beauté; nous déserterons le nôtre pour l'habiter, s'il est meilleur et s'il nous est possible de le faire. Mais avant d'avoir un paradis, il vous faut une âme, qu'on ne peut voir, selon vous, et encore moins prouver sans doute?

Nous venons de parler de notre loyauté : nous croyons en donner des preuves tous les jours. Devant le ridicule dont on nous couvre, nous devrions cesser notre genre de publications si nous y étions sensible, ou du moins en éloigner tout ce qui prêterait à rire; nous ne le faisons pas (notre dernier numéro en est une preuve palpable). Pourquoi? Parce que nous n'avons pas de système à nous; nous les étudions tous; nous amassons des matériaux, des matériaux et des matériaux encore et toujours, pour ce grand édifice qui, nous le pressentons, sera élevé un jour par une main plus habile que la nôtre, dans lequel, il faut bien l'espérer, chacun pourra étudier et trouver la vérité.

Nous acceptons et publions tout ce qu'on nous adresse. Notre entreprise est une encyclopédie dans laquelle chacun dépose son œuvre. Loin de la cacher dans quelque coin, nous l'exposons au grand jour, et peu nous importe que nos camarades d'étude rient. Parce que nous pouvons faire des fautes dans nos devoirs, ce n'est pas une raison pour ne plus chercher à en faire, et croire qu'ils en font moins que nous : le ridicule tue celui qui y attache quelque prix.

Ce n'est point en faussant la vérité qu'on obtient la lumière; ce n'est pas en nous faisant dire ce que nous n'avons jamais dit, qu'on nous ridiculisera ; nos lecteurs ont plus de conscience qu'on ne leur en suppose.

Nous n'avons jamais confondu les différents états par lesquels on nous a dit que nous passions à la sortie de ce monde comme on les confond à dessein. Nous n'avons jamais eu le peu de goût d'habiller des esprits supérieurs en gardes nationaux, ni de placer des moustaches sous le nez de ces êtres accomplis. Nous admettons que, dans les états par lesquels ils passent, ils peuvent revêtir toutes les formes ; faire tous les usages qu'ils désirent ; qu'ils peuvent et doivent nous apparaître, pour être reconnus, dans leur forme et dans leur condition terrestre. Mais nous avons dû faire une distinction entre ces perceptions mi-matérielles, mi-spirituelles et les états célestes. Personne ne s'y sera trompé. Nous prions donc ceux qui veulent étudier sérieusement, de ne point être ironiques ; ceux qui veulent tout résoudre d'être plus sérieux et plus vrais. Il serait plus que ridicule pour eux de croire qu'il n'y a plus qu'eux et leurs amis qui sont susceptibles de quelque lumière ; dans ce cas, qu'ils aient l'obligeance de nous éclairer par d'autres moyens que par des maximes qui sont plutôt l'expression de la passion que de la sagesse.

Alp. Cahagnet.

APPARITIONS.

En octobre 1849, M. Margery, négociant à Lyon, 53, rue de la Concorde, membre de l'Athénée magnétique de Lyon, abonné et correspondant de M. Du Potet, désirant sans doute vider à fond la question pendante entre notre honorable confrère et nous au sujet des apparitions des décédés aux lucides, me fit la demande par écrit de faire apparaître des personnes décédées à des époques différentes. J'entrai en correspondance avec cet estimable et studieux magnétiseur, auquel je demandai, nos expériences terminées, ce qu'il en pensait. Voici sa réponse textuelle, qui ne pourra pas être taxée d'un certificat de compérage, nous en sommes assurés :

« En réponse à la demande que vous me faites de vous exposer ma façon de penser sur l'ensemble des faits que vous m'avez soumis, je vous avoue franchement que ces apparitions m'ont laissé quelque chose à désirer sous le rapport des détails ; mais qu'en examinant les faits d'une manière générale, ce serait me montrer bien exigeant que de ne pas reconnaître une analogie remarquable entre les formes des esprits apparus et celles des personnes que je désirais évoquer. Ce qui m'a surtout frappé dans le compte-rendu de vos séances, c'est d'y trouver la cause de la mort de ces deux êtres, indiquée d'une manière parfaite ; je ne doute donc pas, surtout après la déclaration solennelle de votre lucide, que les deux esprits, dont elle nous a donné le signalement, ne soient ceux de Marc-Antoine Gelin et Marc-Antoine Margery. » . . . .

P.-L. Margery.

Voilà comme nous répondons à nos antagonistes, par des faits, des faits, toujours des faits : les promesses sont l'apanage de ceux qui ne peuvent rien donner.

Voici d'autres certificats du même genre :

Je, soussigné, reconnais avoir sollicité une apparition de madame Adèle, et que les détails qui m'ont été donnés m'ont paru très exacts.

13 avril 1850.

Baron DE VARREILLES-SOMMIÈRES.

Poitiers, rue d'Orléans.

—

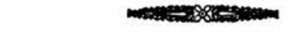
Je reconnais avoir demandé l'apparition de ma femme à madame Adèle ; que les détails du signalement et des particularités du caractère ont été très exacts. Je reconnais également que la lucide n'a pu me dire que cette personne était ma femme qnoique je désirais fort cette particularité.

Paris, 24 avril 1850.

Jules GAIFFER.
48, rue Fontaine-Saint-Georges.

Pour copie conforme,

Alp. CAHAGNET.



PRÉVISIONS D'UN MORIBOND.

AJOURNEMENT SPIRITUEL.

—

A M. Cahagnet.

Mon bon frère,

Je vous adresse des faits qui m'ont été certifiés par M. Martin Palu, propriétaire à Mittainville, près Epernon, homme respectable et acteur lui-même dans ce drame, qui a des précédents dans l'histoire, notamment lors du supplice des Templiers.

Sous la fin du règne de Napoléon, un soldat déserta de l'hôpital de Versailles. Obligé d'éviter les grandes routes, et de ne

marcher que la nuit, ses plaies se rouvrirent; il arriva ainsi au moulin de Psigny, près Rambouillet. D..., le meunier, le fit monter dans un grenier. Au bout de quelques jours, ses plaies exhalaient une odeur si infecte, que l'on craignit sans doute que cette circonstance ne fît découvrir ce malheureux ; car, dans ces temps, les lois étaient très sévères contre les recéleurs de déserteurs, et les gendarmes visitaient souvent les habitations rurales. D... chassa donc cet infortuné, qui se traîna, à quelque distance, contre des fourneaux de charbon pour se réchauffer. Le charbonnier étant survenu, s'arma d'un *rondin* et le força de s'éloigner. Il s'introduisit le soir dans une bergerie; le matin, le berger l'ayant aperçu en donna avis à F., son maître, qui vint le menacer de le faire prendre par les gendarmes. Obligé de s'en aller, il fut se réfugier sous une charreterie qui donnait sur la route. Les gens de la ferme, pour le faire déloger, s'avisèrent de mettre des épingles, des aiguilles au bout de longs bâtons, puis ils le faisaient piquer par les gamins du village. Dans ce moment vint à passer le sieur Palu, dénommé plus haut, ex-militaire, humain et plein de dévouement, décoré d'une médaille d'argent pour avoir sauvé des personnes dans un incendie et dans un éboulement d'un puits. Il adressa de vifs reproches à ces acteurs et spectateurs d'une scène si sauvage ; il mit ce malade dans sa voiture, lui bâtit un lit dans son écurie, le couvrit bien et lui prodigua tous les soins possibles.

Le lendemain matin, soit remords, soit charité, la femme F... lui apporta un bouillon.

— Madame, lui dit-il, vous n'avez pas voulu que je rende l'âme dans votre bergerie ; vous m'avez menacé, chassé, persécuté; je n'ai plus besoin de rien en ce monde : dans quelques heures, je serai mort ! Demain ce sera le tour de votre mari ; le meunier et le charbonnier le suivront de près. Pour vous, madame, vous mourrez en langueur.

Le soir de ce jour, F... tomba malade ; le lendemain il ex-

pirait. Les deux autres ne passèrent pas la huitaine ; la dame F... fut prise à quelque temps de là d'un ulcère cancéreux qui la fit languir pendant quelques années.

Ce n'est pas la puissance du pauvre moribond qui fit mourir ces personnes ; mais, étant en extase et en rapport avec ces gens, il a perçu au monde spirituel les causes qui devaient s'effectuer à l'égard de ces hommes et de cette femme ; ce fut, ajoute M. Palu, les derniers mots qu'il prononça. On trouva sur lui des papiers qui indiquaient qu'il était du Mans : il n'avait que trois liards pour toute fortune.

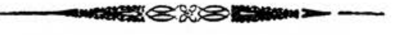
Souvent les moribonds entrent en extase et annoncent des événements futurs relatifs à leurs parents et amis. Je compte publier dans ce journal une Théorie de la prévision des extatiques.

M. Mallet et moi récitions des faits de lucidité ; alors M. Palu nous fit le récit ci-dessus. Madame Launai, mère de l'estimable curé de Mittainville, vint confirmer nos dires, car elle avait habité Bissonville, en Beauce, où se trouvait la somnambule si lucide dont on parla tant à Rambouillet dans le temps.

Veuillez, cher frère, recevoir les sincères salutations fraternelles de votre très-affectionné frère,

Ch. Renard.

Rambouillet, le 18 mai 1850.



CORRESPONDANCE.

TROISIÈME LETTRE DE M. COLLOBEL. — (Suite.)

—

A M. Cahagnet.

Nantes, 24 juin 1849.

Monsieur,

Vous le savez, de tout temps et chez tous les peuples la magie fut proscrite. Elle le fut sous les peines les plus cruelles. En

Judée (V. Bible, Pythonisse d'Endor), en Perse, à Rome, sous les empereurs, chez les anciens peuples du Nord, en France, etc., en un mot partout, les études magiques furent considérées comme pouvant entraîner des conséquences funestes. De par les parlements et la Sorbonne, tout était bon et licite contre elles. Sous Henri IV, en 1698, fut brûlé par arrêt du parlement de Paris, un gentilhomme tourangeau du nom de *Beaumont*. Il eut beau dire pour sa défense qu'il n'avait de rapport qu'avec des esprits bienveillants, amis de l'espèce humaine, ne lui donnant que de salutaires conseils, et ne cherchant qu'à lui enseigner d'utiles et précieux secrets: rien n'y fit ; ses protecteurs, tout puissants qu'ils étaient, ne purent le sauver ; *il fut brûlé vif.* Les couvents, de même que dans l'antiquité, furent seuls exempts de cette proscription générale. Ils purent se livrer impunément à la culture des sciences occultes. Les génovéfains, les bénédictins (V. Orithème, *Stéganographie*), les dominicains, voire même les jésuites, furent du nombre des corporations privilégiées ; les médecins s'en mêlèrent aussi (V. *Philos. occulte* d'Agrippa. Paracelse, Vanhelmont, Les Cardan, Fresnel, etc., etc.). Ils échappèrent à la rigueur des lois, grâce à leur état.

Mais, entre nous, sur quoi repose la magie (car quant à l'art lui-même il est *hors de doute*), si ce n'est sur l'existence de ce monde spirituel, que nous nommons à juste titre le *monde des causes?* Mais sur quelle base repose ce *monde*, si ce n'est sur l'immortalité des âmes? Les savants titrés ne sont point incrédules comme ils affectent de l'être. Ne pouvant combattre la vérité comme autrefois avec le *fer et le feu*, les gouvernements les ont réunis en faisceaux, non pour propager la vérité, mais pour la combattre à la sourdine. C'est là leur mandat spécial, et ils se conduisent en conséquence. Ainsi point de débats entre vous et eux ; aucune discussion n'est plus de saison.

M. de Maistre (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, 1[er] vol., p. 217) cite *saint Paul*, qui dit que ce monde est un système de choses

invisibles manifestées visiblement. Aussi, ajoute l'auteur, l'étude du monde intellectuel est-elle le *grand chemin des découvertes.*

Toutes les écoles philosophiques et religieuses ont proclamé le *soleil spirituel.* Zoroastre, Pythagore, Platon, l'*Oupnek-Hat*, la *Bible* (V. Genèse, traduction littérale de Fabre d'Olivet, 1-15), l'Evangile, les Actes des Apôtres (V. *saint Jean*, première Epître, 5), toute l'école d'Alexandrie, traduite par *Ficin*, au quinzième siècle, Bœhme, Swedenborg, Mambriny, d'Eckarstausen, Saint-Martin, etc., *tous enfin se sont prosternés devant le Soleil des soleils.* Le Saint-Sacrement de nos églises, sous la forme d'un soleil, nous en présente évidemment le symbole ; les astres que les anciens nommèrent les *dieux courants*, ne sont que des atomes de la lumière divine, comme le dit *très expressément* l'*Oupnek-Hat.*

La magie est sans doute le moyen dont se sert M. Du Potet ; mais, par des raisons d'*intérêt privé*, il n'en convient pas. D'abord il éloignerait beaucoup de gens de ses séances par peur ou par scrupule. Il serait peut-être en butte, comme il le dit lui-même dans son *Essai sur l'enseignement philosophique du Magnétisme* (p. 317), à des tracasseries extra-légales, qu'il veut éviter. La force de la volonté et l'imagination suffisent, selon lui, pour opérer des prodiges. C'est ainsi qu'en homme prudent, il se tire et se tirera toujours d'affaire.

Les empereurs, les rois, les princes, etc., surent se soustraire à cet arrêt de proscription contre la magie. Frédéric, l'ami de Voltaire, se fit initier en 1774. Son successeur (V. *Histoire secrète de Berlin*, par Mirabeau) se livrait à des opérations magiques. L'empereur Alexandre, si l'on en croit M. de Chateaubriand, se fit initier de même ; ce dernier l'était très-probablement aussi. On en citerait un grand nombre dans le même cas; mais le rigoureux secret qui leur était imposé, sous peine de graves dangers personnels, les forçait au silence.

Aujourd'hui l'art, tombé dans le *domaine public*, peut s'exercer librement; les éteignoirs officiels et dévoués ne pourront l'empêcher de faire son chemin.

Je ne sais qui a fait disparaître l'*Essai sur la Magie égyptienne* de M. de Laborde, mais il est de fait qu'on n'en trouve plus aucun exemplaire dans aucune des librairies de Paris.

Je viens de recevoir, et j'ai lu avec un grand intérêt, votre deuxième volume des *Arcanes*.

Agréez, Monsieur, mes affectueuses salutations, en notre bon frère, Swedenborg.

Votre serviteur, H. Collobel.

BIBLIOGRAPHIE.

EXTRAIT DE SELMA, LA LUCIDE JUIVE,

Par le docteur M. Wiener, *traduit par notre excellent ami M.* Carl, *de Strasbourg* (Berlin, 1838).

Le magnétiseur docteur Brayer n'a fait que les manipulations; il s'est toujours rendu à l'appel de la lucide; mais il a chargé M. Wiener, son frère, de l'assister dans son sommeil et de noter les remèdes et tout ce qui lui paraîtra mériter son attention, lui laissant toute liberté pour les questions à poser: c'est par discrétion que le docteur Brayer en agit ainsi.

La lucide a prescrit son traitement dans la première période de la maladie: je n'en fais pas mention. Je passe de suite à la deuxième période, où ce qui est intéressant apparaît. Dans cette période, Frédérique Wiener, appelée Selma par son esprit conducteur, avait été singulièrement poursuivie par un mauvais esprit qui hantait la demeure de la lucide depuis nombre d'années, dérangeant à certaines époque les meubles ou les renversant, mais sans atteintes aux personnes. Cet esprit était de son vivant un homme sans principe, de mauvaises vie et mœurs, et avait fini par se brûler la cervelle.

Il s'efforçait d'entraîner Selma dans sa sphère, la pénétrant de son regard étincelant; il lui fit souffrir le martyre. La pauvre lucide, sachant les heures de son apparition, fit appeler son magnétiseur et d'autres personnes pieuses, afin de l'aider à chasser son persécuteur. Un jour, affreusement tourmentée par lui, elle se mit tout-à-coup à prier notre Oraison dominicale : « Notre Père qui es aux cieux, etc. » A la fin de cette prière, elle dit : Je te salue, mon conducteur, je te salue!

Son frère demande : A qui adresses-tu ce salut?

R. A mon esprit conducteur, à Symbolarium, le brahmine.

D. Le brahmine?

R. Oui. Lorsqu'il y a beaucoup de milliers d'années, il était homme parmi les hommes, il vécut au bord du Gange, dans une hutte où il se disait le fils de Brahma.

D. Comment! ton esprit conducteur était un adorateur des faux dieux?

R. Tais-toi; ne blasphème pas, mais écoute: Il était un temps où la croyance à un Dieu unique était universelle parmi le genre humain. Plus tard, des familles entières, comme les familles de prêtres en Egypte et dans l'Inde conservaient cette croyance comme la chose la plus précieuse au monde; mais ils la voilaient de multiple façon. Ils donnaient au peuple la forme, comme qui dirait l'enveloppe, la coquille; ils gardaient le noyau, la vérité pour eux, jusqu'à ce que, après de nombreuses générations, eux aussi ne purent plus retrouver ce qu'ils avaient si bien caché, et prirent à leur tour le symbole pour la vérité. Symbolarium a vécu dans les temps les plus reculés.

D. De qui est la prière que tu as dite tantôt?

R. Je l'ai entendu dire l'année dernière.

D. Pourquoi choisis-tu, toi, juive, précisément cette prière?

R. Et pourquoi ne le devrais-je pas?

D. Mais c'est une prière essentiellement chrétienne!

R. C'est une prière pour la glorification de Dieu; une prière

dont, nous trouvons chaque mot dans nos livres saints ; la fille a emprunté de la mère, mais la mère n'a jamais pris de la fille. Oui, les idolâtres même, s'ils disaient quelque chose qui fût à la gloire et à la louange de Dieu, la bouche d'un israélite devrait le proclamer avec jubilation, et cela n'est pas défendu.

D. Ainsi, il est tout à fait indifférent de prier Dieu en allemand ou dans la langue hébraïque ?

R. Toute langue est comprise par celui qui sonde le cœur et les reins de l'homme, et qui connaît ses pensées avant qu'elles soient écloses. Cependant il y a une différence : la langue hébraïque est une langue de prière ; elle a des mots pleins de force, et pas uniquement des mots pour les sentiments de l'âme.

D. Comment dois-je comprendre cela ?

R. L'homme ne connaît pas la puissance de la parole. Outre les mots d'expression, il y en a aussi pour les sentiments de l'âme; l'inspiré parle à la multitude, et les auditeurs sont ébahis, ses paroles font couler les larmes. Le général d'armée parle, et la jeunesse court aux armes ; lorsque le saint parle le courroux se change en tolérance. Ce ne sont plus des paroles d'expression, ce sont des paroles pour les sentiments de l'âme.

Mais il y a une parole cachée, et qui est cependant manifeste devant nous, c'est la parole de toutes les paroles. A son intonation, l'homme, ainsi que l'ange, tombent en adoration, tandis que le réprouvé frémit et fuit. Tout ce qui est, fut et sera, est contenu dans ce mot (Jéhovah), car de tous les mots de la force c'est le plus fort et le plus puissant.

D. S'il existait vraiment beaucoup de degrés de béatitude, il faudrait que nos livres saints en fissent mention quelque part; pourras-tu m'indiquer où ?

R. La crainte de Dieu est le seul et unique chemin pour arriver à la sagesse. Le salut est acquis à l'homme pieux, s'il fait de la parole de Dieu la fiancée de son âme, et qu'il lui soit fidèle,

son esprit sera illuminé et il verra se dévoiler des choses qui échappent aux faibles sens de la multitude. Sonde jour et nuit la parole de Dieu, et tu progresseras en sagesse et en force, car tu puiseras alors dans la source de la vie.

Il y a une multitude de degrés jusqu'à la félicité supérieure. Jacob, en dormant, vit en songe une échelle qui, posée sur la terre, touchait au ciel, et les anges de Dieu montaient et descendaient. Le Seigneur était en haut.

D. Qu'est-ce que le magnétisme vital?

R. Le magnétisme est la force vitale *éclairante*.

D. Comment comprends-tu cela?

R. Il y a une force primordiale, qui est une pure émanation du Créateur.

Cette force pénètre tous les corps dont elle est le principe; enveloppée d'un corps subtil, fin, cette force vitale éclairante se nomme lumière. Dieu a dit: Que la lumière soit! et la lumière fut. Et il vit que la lumière était bonne. Alors l'Eternel sépara la lumière des ténèbres, et nomma la lumière le jour, et les ténèbres la nuit. Ceci se fit le premier jour. Le quatrième jour, Dieu créa les lumières du ciel pour qu'elles luisent sur la terre. La lumière du premier jour était force vitale éclairante, l'archétype (le premier élément) de toutes les choses créées. La lumière du quatrième jour était la lumière du soleil et des étoiles.

D. As-tu bien vu ton esprit conducteur? Comment est-il?

R. C'est un superbe vieillard, grand, plein de majesté; sa figure est belle et douce, on y lit la bonté. Sa barbe est blanche et longue, ses cheveux ondulent ainsi que sa barbe; ils sont transparents. Son chef rayonne tout à l'entour, comme font les rayons du soleil; mon œil n'aurait pu s'y arrêter un instant, s'il n'avait été si doux, si fortifiant pour moi. Il porte une longue robe blanche avec de nombreux plis; elle est claire comme le soleil, et transparente; ainsi elle n'a pas de couleur. Il porte aussi une ceinture blanche, rayonnante. Son port est majestueux.

Jamais il ne pose son pied à terre; il plane au dessus. Symbolarium aime le genre humain : tous les hommes sont ses frères.

D. De quelle langue ton conducteur se sert-il pour se faire comprendre par toi?

R. De la langue des âmes.

D. Quelle est cette langue?

R. Cette langue rend de suite ce qui émeut l'âme, sans qu'il soit besoin d'employer l'organe pour en faire la traduction.

D. Quels sont les êtres qui parlent cette langue?

R. Tous ceux qui sont délivrés du corps; elle est inscrite dans l'âme de chacun, et l'œil spirituel la voit. Vous ne comprenez pas cela; il faut que je transmette ce que je vois, et que je vous en donne le sens de façon à vous le faire comprendre, à le rendre intelligible.

On dirait que la clairvoyance de Selma dans la deuxième période, n'a eu d'autre but que de faire les révélations ci-dessus; car elle n'était plus malade; elle n'était que fatiguée, affaiblie par l'apparition des esprits. Il semble que ces révélations ont dû être faites pour pondérer et pour rectifier plusieurs assertions de la lucide de Prevorst, qui sont faciles à saisir, et qui proviennent plutôt de la tradition que de la vue magnétique dans son intégrité.

Selma a dû dormir pendant soixante-dix heures de suite, pendant la deuxième période.

Pour soutenir son sommeil magnétique, elle prescrivit l'amulette suivante : On magnétisera sept feuilles de laurier; on en placera une dans chaque point cardinal de ma chambre; on arrangera les trois autres feuilles de façon à ce qu'elles forment une étoile; on les maintiendra dans cette forme avec des fils de soie blanche et de soie noire; je poserai cette amulette sur ma tête, où elle restera pendant le temps que devra durer mon sommeil.

Cela fait de l'électro-magnétisme. M. Wiener.

— Nous annonçons avec plaisir à nos lecteurs et à ceux des *Arcanes de la vie future dévoilés*, que notre frère Cahagnet vient de livrer à l'impression un nouvel ouvrage ayant pour titre : **Sanctuaire du Spiritualisme**, *Etudes de l'âme humaine et de ses rapports avec l'Univers, d'après le somnambulisme et l'extase.* Cet ouvrage, annoncé depuis longtemps et impatiemment attendu, est appelé, nous le croyons, à faire dans le monde magnétique la même impression que les *Arcanes*. Nous en donnerons une analyse lorsqu'il sera imprimé ; mais nous savons d'avance que l'auteur assure que le *Sanctuaire du spiritualisme* (ou du monde spirituel) ne sera plus fermé à personne ; chacun à l'avenir, au moyen des instructions contenues dans cet ouvrage, pourra entrer en rapport direct avec ce monde, entrevu seulement par quelques extatiques, et étudier avec facilité les plus hautes questions psychologiques et métaphysiques.

L'ouvrage formera un volume, format des *Arcanes* (in-12), même caractère et même pagination.

Prix : 5 francs pour Paris,

Et 6 francs pour la province.

On souscrit chez l'auteur, au bureau du Journal, 265, rue Saint-Denis, à Paris. Ecrire *franco*.

Le Gérant, **Alp. CAHAGNET.**

Paris.— Impr. Lacour et Comp., rue St-Hyacinthe-St-Michel, 31, et rue Soufflot, 11.

EXTRAIT

DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ DES MAGNÉTISEURS SPIRITUALISTES.

(4e Article.— Suite.)

—

Séance du 3 septembre 1849.

1° Peut-on donner à des personnes mortes des goûts et des inclinations qu'elles n'avaient pas sur terre? — Oui, quand elles ont pour but de les élever vers le bien.

2° Les âmes des animaux sont-elles immortelles? — Oui, parce qu'ils sont comme nous une pensée de Dieu; n'ont-ils pas souffert comme nous, et ne méritent-ils pas la même récompense? Je ne voulais pas admettre cela autrefois, fait observer Adèle, mais cela est pourtant vrai; Dieu n'a rien créé de mortel.

Le frère Mouttet fait adresser à l'esprit Swedenborg cette question : « Est-il désagréable à Dieu que, dans l'extase provoquée par le haschisch, on cherche à entrer en communication avec les esprits? »

Il n'est pas désagréable à Dieu que, dans cet état ou tout autre, on entre en rapport avec les bons esprits; il en serait autrement si l'on cherchait à entrer en communication avec les mauvais.

Le frère Blouet fait demander au même esprit si le signe qu'il a senti sur le front à sa dernière séance de haschisch, lui avait été imprimé à titre de quelque avertissement?—Il lui est répondu que c'était à lui de ne plus recommencer, vu que dans sa dernière extase, il avait fait vœu de ne jamais reprendre de haschisch, qu'il en prendrait maintenant dix fois qu'il ne verrait plus rien, qu'il ait à se souvenir de ce vœu, le signe duquel il parle lui a été manifesté à cet effet.

17 *septembre* 1849.

Il est demandé à Adèle quelle différence il y a entre l'action de spiritualiser et de magnétiser? — Elle répond que le fluide spirituel est plus dégagé plus diaphane que le fluide magnétique de l'homme; celui d'un esprit dégagé de la matière est encore plus pur.

Il est demandé à cette même lucide si le signe visible que la sœur Desingly porte sur le front depuis une douzaine de jours, et qui représente assez la signature spirituelle de Swedenborg, lui a été fait dans un rêve comme elle le croit par sa petite-fille décédée.— Adèle répond affirmativement, ce qui surprend tous les membres présents de la société. La sœur Desingly conte qu'elle a prié sa fille, le soir en se couchant, de lui faire une marque sur le front qui puisse lui prouver qu'elle vient la visiter dans ses sommeils, comme il lui avait été assuré, et qu'à son réveil elle fut très étonnée de voir à son front ce signe que nous voyons tous, qui sont deux barres brunes qui se croisent, partant de la racine du nez, allant en s'ouvrant jusqu'aux cheveux, une troisième ligne est posée horizontalement entre ces deux, ce qui prouve que la petite a voulu exécuter la signature spirituelle de Swedenborg, mais qu'elle ne l'a pas réussie exactement.

24 *septembre* 1849.

Le frère Duteil endort, dans une séance particulière, une somnambule âgée de 12 ans, et la met en rapport avec le frère Cahagnet, qui se fait visiter. L'enfant spécifie parfaitement les différents siéges de la maladie, et, sur la demande du consultant, prescrit un cataplasme de riz, arrosé du jus de deux citrons et saupoudré de quinine. — Comment sais-tu qu'il faut du quinine? demande le frère Cahagnet. — Parce que je vois le bocal sur lequel est écrit quinine, répond l'enfant.

Le frère Cahagnet prie l'enfant d'appeler l'esprit Emmanuel

Swedenborg : elle le voit aussitôt couvert d'un grand drap blanc; on la prie de le voir dans ses vêtements. Elle fait la description de sa personne, description assez exacte ; ensuite elle passe à la vision du père de M. Cahagnet décidé, vision d'une exactitude frappante ; elle cite même cette particularité, qu'il est appuyé sur un bâton, parce qu'il était faible des jambes, une seule chose est inexacte, c'est la couleur de son teint.

La sœur Desingly se fait visiter ; l'enfant se montre aussi exacte dans la spécification de son mal que dans la consultation du frère Cahagnet. Elle termine en disant : Dans quinze jours vous serez au lit pour une inflammation d'intestins.— Que faudrait-il faire pour l'éviter, demande la sœur Desingly? — Prendre un lavement d'eau de gruau dans lequel vous mettrez deux grammes d'aloès, et boire de la tisane de queues de cerises. La sœur lui demande si elle voit sa profession. — Vous ne cousez pas ; vous êtes souvent auprès des malades, que vous magnétisez, ce qui vous épuise. L'enfant ne peut voir au-delà. (Cette sœur est sage-femme.)

Sur un nom que prononce le frère Duteil, la lucide voit un vieillard, dont la description n'est pas d'une parfaite exactitude; elle dit qu'il demeure hors de Paris, sur la route d'Italie, ce qui est vrai, puisqu'il demeure à Fontainebleau. — Le frère Duteil demande pourquoi il ne donne pas de ses nouvelles. L'enfant répond que le vieillard lui dit : Je ne sais pas.. Dans cette réponse, le frère Duteil reconnaît l'insouciance de cet homme.

La sœur d'Héricourt, mise en rapport avec la somnambule, fait appeler sa mère décédée. L'enfant lui en fait une description exacte quant à la personne, mais non quant à la coiffure; elle dit que cette dame était très bonne sur la terre, mais qu'elle est dure depuis qu'elle en est partie, qu'elle ne pense plus à ses enfants, et prie qu'on la laisse tranquille, qu'elle est parfaitement heureuse. — Cette dame ne voit pas sa fille, parce qu'elle n'y pense pas.

Le frère Cahagnet lui fit observer qu'elle demande à la mère de la sœur d'Héricourt si, lorsque cette dernière pensait à elle, cette dame pensait à sa fille. La petite répond que non, en faisant cette observation : Si madame pensait à sa fille, puisque je tiens la main de cette dernière et que je dis à sa mère qu'elle est là et pense à elle, je devrais voir que cette dame pense à sa fille. Eh bien ! elle n'y pense pas ; à plus forte raison elle n'y pense pas quand madame pense à elle.

Interrogée par la sœur d'Héricourt, si elle pourrait voir dans quelqu'un l'aptitude au somnambulisme, l'enfant répond affirmativement. Une jeune personne est mise en rapport avec elle. — Elle peut être somnambule par quinze mois de magnétisme et six mois si on la magnétise tous les jours pendant une demi-heure, mais elle ne parlera pas, elle écrira ; elle sera très bonne lucide. — Les expériences finies, l'enfant dit qu'elle est surtout bonne pour les maladies et pour les recherches ; qu'on ne lui a jamais fait faire d'apparition avant que M. Duteil ne l'endormît. Elle dit que magnétisée par cinq personnes différentes, elle ne perdrait pas sa lucidité; mais que par six ou sept elle la perdrait. Elle nous dit encore qu'elle a eu les bras malades en se servant de cette expression remarquable : *Un magnétiseur avait mis une pensée sur mes bras*, ce qui m'a fait perdre ma lucidité pendant deux mois.

La jeune somnambule est éveillée à quatre heures et demie. Il est évident pour les frères et sœurs présents que cette enfant dort, que non seulement elle est somnambule, mais lucide, et qu'elle pourrait être utile à la société. Plusieurs particularités de cette séance sont nécessaires à signaler.

1. Toutes les personnes mortes apparaissent à l'enfant d'abord enveloppées d'un drap ou suaire.

2. Elle ne communique avec elles que par le langage de la pensée, qu'elle dit ne pouvoir nous expliquer. Aussi elle est obligée de bien comprendre les questions qu'on lui fait adresser à

l'esprit. Le frère Cahagnet demande à cet enfant: Comment entends-tu ce qu'un esprit te dit ; te parle-t-il par la parole ? — Non, c'est par la pensée qu'il le fait, répond l'enfant. Mais comment entends-tu la pensée ? reprend le frère Cahagnet. — Je la sens et ne l'entends pas autrement.

3. Elle confirme ce point de doctrine de Swedenborg, que les esprits ne voient que ce qu'ils veulent et pensent, en concluant de l'absence d'une image dans la pensée d'un esprit, qu'il ne voit pas l'être que représente cette image.

4. Cette phrase : Il avait mis une pensée sur mes bras, ferait pressentir que, dans une pensée dirigée et retenue par la volonté, il y a action physique sur la matière, que la pensée est soumise à la grande loi de gravité, qu'elle a ses dimensions géométriques, largeur et profondeur, selon les propositions déterminées par la volonté qui la produit.

5. L'enfant voit et ne sent pas les médicaments ; ils se présentent à elle. Ne serait-ce pas le cas de penser qu'il y a des lucides assistés dans leurs cures par des esprits particuliers ? que la vision est un effet de leur assistance, comme l'intuition serait l'action propre de la lucide.

6. Ce qui prouverait encore cette intervention spirituelle, c'est l'impossibilité où se trouve la jeune lucide de voir la profession de la sœur Desingly. Il faudrait qu'elle vît des tableaux propres à dépoétiser sa jeune âme, à la mettre dans une voie où elle perdrait la virginité de l'esprit. Un voile épais lui cache ces tableaux, elle ne pourrait pas même désirer qu'il se soulève.

D'HÉRICOURT.

LES ANIMAUX ONT-ILS UNE AME ?

APPARITION D'UN CHIEN.

Dans le procès-verbal qu'on vient de lire, lorsqu'on demande

à Adèle si les animaux ont une âme, elle répond affirmativement. Voici une communication qui confirme cette assertion ; elle nous est communiquée par le respectable abbé Guyon-Delafond. Nous la rapportons sans y rien changer.

—

Monsieur Cahagnet,

Je viens d'être témoin d'un fait vrai ou imaginaire, je n'ose décider, qui m'a beaucoup surpris, et que, dans l'intérêt de la science des choses occultes, je soumets à votre jugement. Mieux qu'un autre, vous pourrez nous dire ce qu'il en faut penser. Pour moi je vous le rapporte dans toute sa vérité, c'est-à-dire tel que je l'ai vu et entendu.

J'avais, depuis quatorze ans, un chien qui m'était très attaché et très soumis. Il semblait lire dans mon regard ce que je voulais. Je n'avais jamais eu à le corriger ou même à le gronder. Quand il restait quelque temps sans me voir, il en était si affligé qu'il n'en pouvait ni boire ni manger ; il n'aurait pas même pris un morceau de sucre ; et, quand il me revoyait, il était d'une telle joie, il me faisait tant de caresses, qu'il en perdait la respiration; il tombait quelquefois comme mort Avec cela, il avait un asthme qui le tourmentait beaucoup ; il toussait avec autant de bruit qu'un homme. Je pense que ce préambule était nécessaire pour faciliter l'explication de ce qui va suivre.

Le 11 mars 1850, mon chien m'a été enlevé. Le 12 je suis allé voir une somnambule, pensant qu'elle pourrait m'aider à le retrouver ; elle me dit : « Votre chien a été volé pour en prendre la graisse pour chirurgiens ou pharmaciens. Il n'est pas encore mort, il se tourmente beaucoup; s'il pouvait s'échapper, il retournerait auprès de vous. Mais il ne le pourra pas ; vous ne le reverrez pas. On le tuera demain ou après. »

Le lendemain soir, étant couché depuis peu de temps, et très légèrement endormi, je sens mon chien couché et bien fatigué près de mes pieds, comme couché sous mon fauteuil. Quelques ins-

tants après, il se met à grogner, comme s'il était très colère, je ne sais contre qui ; puis il se lève et va à un pas pour mordre de plusieurs coups de dents ; j'entendais le craquement de ses dents et un certain cri qui accompagnait l'action de mordre. Cette scène était l'expression très fidèle de sa voix et de ses mouvements. Ce bruit m'éveille : je crois que c'est l'effet de l'imagination. Je m'endors une deuxième fois ; la colère de mon chien se renouvelle comme la première fois. Je m'éveille de nouveau, contrarié d'avoir été éveillé deux fois de suite pour rien. Je m'endors une troisième fois. Sitôt assoupi, les deux premières visions se renouvellent et toujours de la même manière ; mais, cette fois, la colère du chien était plus grande, sa voix plus forte et plus animée ; il me semblait que la dernière vision n'était que la continuation de la première, c'est-à-dire un combat non interrompu de mon chien contre ceux qui voulaient le tuer. Eveillé une troisième fois, je commençais à désirer connaître la cause de ces trois combats, c'est-à-dire si c'était une préoccupation de mon esprit ou si c'était l'esprit de mon chien (car qui peut dire s'ils ont une âme où s'ils n'en ont pas) qui, venant de succomber sous les coups après s'être défendu courageusement, accablé de fatigue, venait se reposer à mes pieds, et me rendait témoin du combat qu'il venait de soutenir avant d'expirer.

La journée suivante, j'y pensais souvent ; mais, à l'heure de mon dîner, j'entends mon chien tousser avec beaucoup d'efforts sur le carré de l'escalier, près de ma porte. C'était bien sa voix, je n'avais aucun doute ; c'était la place où il toussait souvent quand il montait précipitamment. Je vais de suite ouvrir pour le faire entrer; mais, à ma grande surprise, il n'y avait personne ni chien sur le carré ; je reste frappé de ce fait. Le lendemain, au moment de mon déjeuner, je l'entends de nouveau tousser avec force à la même place. C'était encore bien sa voix ; je me dit en allant lui ouvrir : C'est bien lui, je ne me fais pas illusion cette fois. J'ouvre et je ne vois rien. Ce n'est pas tout.

La nuit suivante, entre une heure et deux du matin, mon maître d'hôtel, qui couche au rez-de-chaussée, dormait légèrement ; il entend aboyer mon chien dans la rue. Il s'éveille ; il ne croyait pas qu'il dormait, tant son sommeil était léger. Il se dit : Voilà le chien de M. Guyon qui revient ; c'est bien lui, je l'ai bien reconnu. Il se lève, va ouvrir, et ne trouve rien dans la rue ; cette vision s'accordait avec ce qui était arrivé plusieurs fois à mon chien, qu'étant perdu, il revenait de nuit, et, trouvant la porte fermée, il aboyait pour se faire ouvrir.

Le jour suivant, je suis allé voir une autre somnambule ; elle m'a dit : « Votre chien n'est pas mort, mais vous ne le reverrez jamais ; il va et vient, il n'est pas malheureux. Il est retourné plusieurs fois pour rentrer chez vous ; il a aboyé à votre porte, je suis étonnée que vous ne l'ayez pas vu ; je vois qu'il était près de vos jambes, et qu'il cherchait à vous faire des caresses. »

Je certifie que tout ce que je viens de dire est très scrupuleusement vrai. Que ce soit illusion ou réalité, il y a pour moi apparition.

Je vous prie, M. Cahagnet, d'examiner avec soin cette affaire si surprenante, qui nous conduirait à croire que les chiens ont une âme, une âme de chien va sans dire ; car pourquoi n'en auraient-ils pas une? Dieu les a créés aussi bien que nous ; il leur a donné, comme à nous, la joie, la crainte, la colère, l'amour, l'amitié, la reconnaissance, la fidélité. Ils remplissent une destination sur la terre comme nous remplissons la nôtre.

Je vous prie de considérer que, si c'était une illusion de l'esprit, je ne l'aurais pas vu constamment dans ses souffrances les plus grandes, deux fois toussant péniblement, trois se défendant contre ceux qui voulaient le tuer, une fois comme revenant de nuit où il trouve la porte fermée. Ce sont là trois grandes souffrances de sa vie. Dans une illusion d'esprit, j'aurais pu le voir dans une situation agréable, comme, par exemple, me faisant

des caresses, courant dans une plaine, une place publique, ou désagréable, comme prêt à se noyer ou à être écrasé par une roue, etc.

La dernière somnambule qui l'a vu vivant, allant et venant et revenir chez moi, qui était tout étonnée que je ne l'aie pas vu, serait-elle donc dans cette perception du chien mort comme un grand nombre de somnambules, et des plus remarquables par leur lucidité, tels que madame Adèle, Alexis, etc., etc. A l'égard d'une vieille femme de ma famille, décédée depuis sept ans, et qu'ils voient tous vivante, dans la maison où elle est morte, vivante et habillée comme elle l'était sur terre. Tous assurent qu'elle n'est point morte. Madame Adèle disait, il y a peu de temps, de cette femme : « Pour celle-là, elle ne m'apparaît pas comme morte, je la vois bien vivante. »

Je serais heureux, Monsieur, si cette déclaration peut vous être utile pour l'éclarcissement d'une question qui n'a jamais été approfondie et que l'homme, avec sa simple raison, ne peut décider,

Je le répète, les faits rapportés sont sincèrement relatés.

GUYON-DELAFOND.

Paris, le 28 mars 1850.

—

Profitant de la permission qui nous est donnée par M. Guyon de nous prononcer sur les faits qu'il nous a communiqués, nous dirons : Oui, les animaux ont une âme immortelle comme la nôtre. Cette opinion de notre part est la conséquence de la croyance que nous avons que, du plus petit atome à la plus sublime création terrestre, il n'y a qu'une émanation des pensées divines, ou il nous faudrait admettre plusieurs créateurs, ce qui répugne à notre manière d'étudier les lois de l'univers; nous ne pouvons donc pas, sans encourir le reproche d'orgueil, croire que la pensée divine qui nous forme, parce que nous sommes *nous*, est plus immortelle et plus individualisée que

celle qui forme les autres êtres en général. Si nous admettions le contraire, il y aurait quelque chose de périssable dans la création, ce que réprouvent les moindres notions de la physique. S'il y avait quelque chose de périssable, comme individualité ou comme atome, dans la création divine, ces pensées de l'Eternel, pensées individualisées qui sont inhérentes à son existence, qui sont chacune une molécule de sa sagesse, étant susceptibles d'anéantissement, feraient supposer que le tout lui-même dépendant de la même *loi*, pourrait rentrer dans le néant, ce que nous ne pouvons admettre. Si, au contraire, nous admettions plusieurs dieux ou le hasard comme émanateurs de ce qui *est*, nous pourrions facilement supposer qu'une de ces intelligences contraires, ou les accidents du hasard, absorberaient à leur profit personnel cet atome, qu'ils n'auraient pas créé, pour en changer l'individualité selon leur bon plaisir. Mais n'admettant qu'un seul créateur, il ne peut détruire son propre ouvrage sans se détruire lui-même. L'âme d'un animal quelconque a autant de droit à la protection et à l'immortalité que l'âme humaine ; elle peut donc faire ce que cette dernière fait, puisque sa nature et sa source sont les mêmes. Oui, l'âme d'un chien est immortelle et peut apparaître à l'âme humaine charitable qui l'a aimée et regrettée. Telle est notre opinion.

Alp. CAHAGNET.

CORRESPONDANCE.

QUATRIÈME LETTRE DE M. COLLOBEL. — (Suite.)

—

A M. Cahagnet.

Nantes, 1er juillet 1849.

Monsieur,

Sans entrer dans les détails où vous vous engagez au sujet de

la magie, je me bornerai à vous dire que, de tout temps, on a appelé *magie* l'évocation des esprits et des âmes. Il y avait en Egypte, en Grèce, à Rome, au témoignage de *Plutarque*, des temples où de pareilles évocations avaient lieu. Cette branche de la magie était, vous le savez comme moi, appelée *nécromancie*. A l'exception des prêtres, nul ne pouvait s'y livrer. Entre les mains de tout autre, elle était regardée comme criminelle au premier chef, et, par cela même proscrite et poursuivie à outrance. Or, je vous le demande, que faites-vous vous-même à l'aide du magnétisme, si ce n'est ce que faisaient les prêtres? M. de la Borde évoque les esprits directement; vous, vous ne les évoquez qu'indirectement, puisque vous ne communiquez avec eux que par l'intermédiaire obligé de vos somnambules. Mais, quel que soit d'ailleurs l'usage que vous fassiez de leurs révélations, quels que soient les arcanes que vous cherchiez à en obtenir, car ce n'est ici nullement *la question*, encore est-il que vous vous livrez évidemment à des opérations magiques. Il en est de même de M. Du Potet. Sous Charles X, à Montrouge, il passe pour certain que les jésuites qui l'habitaient faisaient des évocations. (V. la Stéganographie de Trilheme).

Vous me parlez de la pierre philosophale : elle était, dit-on, connue dans les anciens temples de l'Egypte. Ils la désignaient sous le nom de *secret sacerdotal*. Eût été puni de mort celui qui eût osé le révéler. Fresnel, médecin de François II, Charles IX et Henri III, étaient initiés aux mystères de la cabale. On en trouve des traces dans les ouvrages que nous avons de lui. Agrippa a donné, dans sa *Philosophie occulte*, un traité aussi complet que possible de *théurgie*, quoique dans sa Démonomanie, Bodin l'appelle œuvre abominable et digne du feu. Paracelse connut-il la transmutation des métaux? Je ne sais; mais, dans son *Petit Traité des Causes cachées*, il fait plusieurs aveux qui démontrent que lui aussi était loin d'être étranger aux sciences occultes. L'empereur Caligula, selon Pline, voulut faire de l'or. On y

réussit à l'aide d'une grande quantité d'orpiment; mais les dépenses excédant les recettes, on renonça à l'entreprise.

Homberg, chimiste du duc d'Orléans, régent de France, transmua de l'argent en or. On peut voir dans le volume de l'Académie des sciences pour 1709, les procédés qu'il employa. Ils sont aussi fatigants que dispendieux; mais enfin il en vint à bout. Il avait pour soutien et pour sauve-garde la cassette et l'intervention assurée du prince.

Dans l'article Swedenborg (*Biographie universelle*), on lit qu'il trouvait dans un juif de ses amis du nom d'*Elie*, des ressources plus que suffisantes pour vivre beaucoup plus grandement qu'il ne l'eût pu faire sans cela. Cet Elie faisait de l'or; il a laissé un traité à ce sujet, qui, au dire de ses adeptes, est le chef-d'œuvre du genre. Avis à vous, Monsieur, qui connaissez Swedenborg et avez l'insigne honneur d'en être personnellement connu.

Vous n'ignorez pas que saint Martin (V. *Biog. universelle*, article *MartinezPascalis*), dans l'une de ses lettres à un ami, était l'affilié, à Lyon, d'une loge où l'on obtenait fréquemment des apparitions du *Réparateur*, dont il avait sa part comme beaucoup d'autres. Cette loge exista jusqu'en 1780 ou à peu près, époque à laquelle elle vint se fondre à Paris dans une autre du même genre. Là elle y dégénéra au point de n'être plus qu'une école d'alchimistes, s'aidant de pouvoir surnaturel, non dans la recherche de la vérité, mais dans l'abjecte recherche de l'or.

Les Orientaux sont plus spiritualistes que nous. Dans l'expédition d'Egypte, Bertholet, étant au Caire, donna une séance de chimie et d'électricité aux *ulémas*. Ceux-ci en furent peu frappés; l'un d'eux, par l'organe d'un interprète, demanda au physicien-chimiste s'il pouvait le faire voyager à Maroc, qu'il ne connaissait nullement, son corps restant au Caire et à la place où il se trouvait. Sur la réponse négative de Bertholet, l'uléma lui dit : Allons, je vois que vous n'êtes pas encore un

parfait magicien. Vous savez ce que peut en cela un lucide qui en a la spécialité.

Léon l'Africain, Nyébur et beaucoup d'autres voyageurs parlent avec étonnement de la magie des Arabes, art poursuivi avec beaucoup de rigueur par les docteurs musulmans.

Dans le troisième volume des œuvres de Cardan père et fils, vous trouvez des pratiques bien détaillées, relatives à la magie, mais c'est bien au-dessous de l'œuvre de Tritheme. C'est là qu'on trouve les noms des chefs de légions, des esprits sous leurs ordres, les régions qu'ils habitent et les conjurations qui leur sont appropriées, etc.

Agréez, Monsieur, s'il vous plaît, mes très sincères et affectueuses salutations.

H. Collobel.

GUÉRISONS MAGNÉTIQUES.

—

Le 9 janvier, me trouvant chez un de mes amis, M. Cotte, 35, rue Neuve-Saint-Eustache, au moment où un envoyé l'avertit que sa femme était au lavoir, bien malade, je m'empressai d'accompagner mon ami, pour lui aider à porter quelques secours à sa femme, que nous trouvâmes dans un état déplorable, presque évanouie, épuisée par des coliques affreuses. Il me vint à l'idée d'implorer la miséricorde divine, pour lui demander la force de magnétiser cette femme. Je me mis aussitôt à l'œuvre, une main sur la tête et l'autre sur le cœur. Je réussis à la calmer assez pour faciliter son retour chez elle, où je me remis à la magnétiser de nouveau, et la laissai assez bien jusqu'au lendemain, où j'achevai sa guérison par une troisième magnétisation, qui la rendit totalement à la santé. J'ai la conviction que c'était le début d'une maladie que j'avais été as-

sez heureux de vaincre par ces quelques magnétisations, ce qui m'encouragea à renouveler à l'occasion cette expérience, car je dois avouer que je débutais en magnétisme et que j'étais peu rassuré sur cette puissance curative.

—

Le 12 mai suivant, je passais dans les Champs-Elysées, et vis un invalide, vieillard âgé de soixante-quinze ans au moins, qui venait de faire une chute, la tête ayant porté sur le bord d'un trottoir, il ne donnait aucun signe de vie. La foule qui l'entourait ne savait quel secours lui apporter, lorsque je me fis faire place, et magnétisai de la même manière ce pauvre homme, qui, sous cette action bienfaisante, revint bientôt à la vie, me remercia de tout cœur, et la foule étonnée, me regardant avec étonnement, ne savait quoi penser de ce qu'elle venait de voir. Je ne l'étais pas moins qu'elle, car je doutais très fort d'un tel résultat.

—

Le 2 juin, rue de l'Hôtel-de-Ville, près la porte d'un marchand de vin, je vis un homme abattu près d'une borne, par un coup d'une mesure d'étain que le marchand de vin venait de lui porter sur la tête, à laquelle il y avait une cicatrice de trois centimètres, par où il perdait tout son sang. Je m'approchai de cet homme abandonné de tous, parce qu'il était un peu en ribotte. Je le magnétisai en passant la main sur la plaie et désirant étancher le sang qui s'en échappait à grands flots ; je priai Dieu de m'aider dans cette circonstance, et je fus assez heureux pour voir le sang cesser de couler. Je lavai la plaie avec de l'eau ; je lui en fis également prendre un verre *magnétisée*, et ne le laissai que bien remis et capable de rentrer chez lui.

Je ne puis décrire la joie que j'éprouvai de ce que je venais de faire ; il est évident pour moi que cette blessure, que j'ai rendue si saine en quelques minutes, était une action incroyable. Il ne m'en fallut pas davantage pour être croyant, et

étudier cette puissance mystérieuse de l'homme sur l'homme.

Je ne sais, Monsieur, si ces faits, tout simples qu'ils sont, méritent être cités ; mais je vous les adresse pour en faire l'usage que vous voudrez.

Je vous salue, etc.....,

MADRAY.

Chaillot, ce 1er juin 1850.

Je puis vous annoncer une nouvelle cure que je viens d'obtenir sur une demoiselle, qui était malade depuis huit ans ; elle avait une leucorrhée considérable, une insomnie qui lui faisait passer les nuits dans les larmes ; de plus, un feu continuel dans l'estomac. Deux mois de traitement magnétique ont tout fait disparaître. Depuis deux mois elle se porte parfaitement. C'est après avoir tout employé en médecine ordinaire, que, désespérée, elle a eu recours au magnétisme. Elle demeure rue Stanislas-Girardin, chez M. Leveau-Valée, où elle est en service depuis neuf ans.

Votre tout dévoué.

CHERUEL dit LAMBERT.

Le 24 octobre 1849.

BIBLIOGRAPHIE.

SANCTUAIRE DU SPITUALISME

Etudes de l'âme humaine et de ses rapports avec l'univers, d'après le somnambulisme et l'extase,

Par L.-A. CAHAGNET,

Auteur des *Arcanes de la vie future dévoilés*, grand in-12 de 400 pages. Prix : Paris, 5 francs; province : 6 francs.

Les 200 premiers volumes seront ornés du portrait d'Emma-

nuel Swedenborg, d'après l'original de l'Académie de Stockolm; une légère correction est faite au nez, d'après la description de l'extatique Adèle Maginot.

Cet ouvrage se trouve chez l'auteur, 265, rue Saint-Denis, à Paris, et chez Germer-Baillière, libraire, rue de l'Ecole-de-Médecine.

Autant que nous permet une première lecture de ce livre, nous pouvons assurer que les propositions qu'il contient (découlant des nombreuses extases que cite l'auteur) sont appelées à changer complètement les études philosophiques de nos jours. L'auteur, ainsi que les personnes qu'il a mises en extase, ont été sous l'empire d'hallucinations incroyables, où les résultats qu'il en a obtenus doivent procurer à notre pauvre espèce humaine de bien douces espérances et de non moins douces consolations. M. Cahagnet agit dans cette circonstance comme il l'a fait dans les *Arcanes de la vie future dévoilés*; il enseigne les moyens de contrôler ses propositions, en mettant l'état d'extase à la portée de tous. Nous attendrons que nous ayons expérimenté sur nous-mêmes pour nous prononcer sur ce sujet.

AVIS.

Pensant que bon nombre de nos abonnés désireraient posséder le portrait d'Emmanuel Swedenborg pour le faire encadrer, nous en avons fait tirer 100 exemplaires sur papier de Chine, grand in-4°, qui sont déposés au bureau du journal. : Prix 1 fr.

Le Gérant, **Alp. CAHAGNET.**

PARIS.— Impr. LACOUR et Comp., rue St-Hyacinthe-St-Michel, 31, et rue Soufflot, 11.



BIBLIOGRAPHIE.

PSYCHOLOGIE.

Extrait de la Lucide de Prévorst (1), traduit par notre frère Grolig de Versailles.

. . . .

Pendant sa lucidité Madame Hauffe parlait souvent une langue, qui paraissait avoir de l'analogie avec celles de l'Orient. Elle s'expliquait ainsi : Cette langue est une propriété de l'âme, et ressemble à celle parlée du temps des patriarches. Tous les hommes en possèdent une pareille. Comme la vie matérielle et spirituelle sont basées sur des nombres fondamentaux, et que cette langue est le résultat de combinaisons et de calculs infinis de ces nombres, il en résulte que chez les individus, cette langue varie selon les nombres qui leur sont donnés par le Créateur. Dans cette langue, l'écriture et le calcul sont intimement liés, de sorte que les nombres dix et dix-sept qui me sont donnés à moi, sont en même temps les mots fondamentaux de ma vie matérielle et spirituelle. Dans cette langue je peux exprimer tous les sentiments les plus intimes de mon âme, et je me trouve souvent embarrassée en voulant les traduire en langue vulgaire. Elle n'est nullement issue du cerveau, mais vient du plexus solaire qui est le siége de l'âme.

Voulait-on qu'elle nommât un objet matériel dans cette langue, elle était obligée de le regarder d'abord et trouvait alors le mot qui exprimait en même temps sa valeur et ses propriétés. Elle donnait ainsi quelquefois des noms à des per-

(1) Par le docteur Kerner, à Stuttgart, 1846.

sonnes, qui marquaient alors en même temps leurs qualités morales. Ainsi le nom Emelakhan disait : ton esprit est calme, ton âme est sensible, ta chair et ton sang sont forts, les deux bouillonnent promptement comme les vagues de la mer; alors ton âme sensible dit : calme-toi !

Le mot Elschaddai dont elle se servait souvent pour nommer Dieu. dit, selon les philologues en hébreu, le Tout-Puissant, celui qui se suffit à lui-même. Dans son calcul spirituel se trouve souvent le mot bianakhli pour exprimer de la tristesse, et qui dit en hébreu : je soupire.

Suivent encore quelques exemples :

Handacadi — le médecin. Alentana — la femme. Khlann — le verre. Schmado — la lune. Nohin — non. Nochiane — le rossignol. Bianna fina — fleur à plusieurs couleurs. Moï — comment. Toï — quoi. O pasqua non ti bjat handacidi — médecin ne veux-tu pas me donner la main? — O mia criss — je suis. O mia da — j'ai. Oun — deux. Io — cent. Quin — trente. Bona finto girro — on doit s'en aller. Girro danin chado — on doit rester. Optini poga — tu dois dormir. Mo li arato — je repose. O minio pakhadastin — je suis endormi. Elohim Majda Djonem — était écrit dans une Amulette, voyez le n° 21 sur la table.

Les signes de cette écriture étaient toujours combinés avec des chiffres. La somnambule dit : le mot écrit dans cette langue sans chiffres est d'une signification très-restreinte et ne prend une haute valeur qu'en y ajoutant des chiffres, ainsi par exemple : Dieu sans chiffres ne me dit simplement que Dieu, pendant qu'avec des chiffres, il m'exprime Dieu dans toute son immensité avec toutes ses qualités.

Elle ne pouvait indiquer un alphabet selon le nôtre parce que souvent une seule lettre était un mot entier et un mot une phrase. Elle dit que les esprits parlaient une langue pareille, elle la leur parlait plusieurs fois. Quoique les esprits

lisent la pensée, et n'aient besoin d'aucune langue, ils la possèdent, parce qu'elle est une propriété de l'âme qui l'emporte dans l'autre vie où l'âme forme l'enveloppe de l'esprit. Comme dans cette autre vie aussi tout va par degré et progression, les esprits parlent cette langue selon leurs facultés plus ou moins développées.

Un jour qu'elle était occupée de transposer son propre nom dans un seul chiffre, elle éprouva tout d'un coup une profonde émotion et versa des larmes abondantes. Sur mes questions elle répond que, s'appliquant à mettre son nom dans un seul chiffre, elle avait tout d'un coup entrevu un secret de calcul bien plus profond, par lequel elle trouvait en même temps le chiffre et l'heure de sa mort, et qu'elle l'avait perdu heureusement au même moment; elle n'en pouvait plus tracer que deux chiffres, dont la moitié à droite signifiait la vie, et l'autre à gauche la mort (voyez n° 20). Par une raie au travers de l'un, elle marquait le point jusqu'où il indiquait la vie. Voyant ma grande incrédulité elle dit : lorsque vous serez mort vous verrez.

Une preuve du calcul journalier :

La table ci-jointe nous donne un aperçu de ce calcul spirituel, où tout, par heure et seconde, reçoit son chiffre qui est en même temps un mot. Tout cela se fait sans ma participation et sans que je le sache. Chaque soir à sept heures se fait l'addition et le résultat est noté; à la fin du mois il se fait une récapitulation générale, tout ce qu'il y avait de nuisible et de favorable est additionné, soustrait et noté de nouveau. Ce surplus du bien ou du mal est transporté sur le nouveau mois, et ainsi de suite; à la fin de l'année se fait un nouveau calcul dont le résultat se voit alors dans un seul chiffre.

Tous les sept ans j'entre dans une année climatérique et les cercles des sept années passées s'anéantissent en moi. Tout leur contenu se pose dans un seul chiffre sur un point du nouveau

ce cle (1) et contient toutes les heures, minutes et secondes des sept années révolues. C'est ainsi qu'après la mort l'homme aperçoit la valeur de toute sa vie matérielle dans un seul signe dont le sens lui est clair, et suivant lequel il se trouve placé alors selon son mérite. La preuve que nous donnons ici, ne s'étend que depuis le 18 jusqu'au 30 novembre 1827.

Dans le 21 se posaient les chiffres 4. 5. 2. 9. 10. 6. 3. 6, et il se transportait 24.

Dans le 22 se posaient 4. 5. 8. 10. 7. 2. 3 = 39, et il se transportait 17.

Dans le 23 se posaient 6. 6. 3. 4. 9. 2. 10. 5. 2. 6. 6. 2. 6 67, transport 45.

Dans le 24 : 9. 2. 4. 6. 1. 9. 5 = 36, transport = 14.

Dans le 25 : 5. 8. 3. 7. 2. 4. 6. 6. 5 = 46, transport 24.

Dans le 26 : 9. 5. 4. 7. 2. 8. 10. 4. 5. 1. 3. 2. 6. 2. 6. 2 = 76, transport 54.

Dans le 27 : 3. 2. 7. 4. 2. 4. 6. 3. 9. 2. 2. 6. 9. 10. 3. 6. 2 = 80, transport 58.

Dans le 28 : 6. 5. 9. 2. 10. 6. 3. 6. 2. 1. 7. 5. 2 3. 2. 5. 2. 1 = 77, transport 55.

Dans le 29 : 4. 2. 5. 2. 3. 2. 7. 2. 3. 5. 6. 2. 9. 6. 2. 7. 6. 6. 2 = 81, transport 59.

Dans le 30 : 5. 4. 2. 3. 9. 1. 2. 7. 5. 9. 2. 4. 9. 2. 5. 3. 2. 6. 7. 9. 5. 6. 2. 1. 6. 3. 6 = 125, transport 103.

La somme de l'influence nuisible de tout ce mois était de 565. Le mot en rapport avec ces chiffres se posait aussi chaque soir, mais elle ne pouvait plus les énoncer que du 23, 25, 26, 27, 28 et 29 novembre.

Elle disait : tous ces calculs sont faits sans la participation

( ) Voir la description de ces cercles dans le Sanctuaire du Spiritualisme, traduite par M. C...

de mon cerveau, même à mon insu. Les mauvaises influences journalières arrivent à la fin à une somme de journées plus ou moins fortes, et ma mort sera rapprochée pour autant. Tout cet exemple-ci n'est qu'un calcul pour le physique, mais il s'en fait aussi un pareil pour le spirituel, et c'est par le résultat final de celui-là, que l'homme peut voir au moment de sa mort toute sa vie matérielle passée dans un seul chiffre.

Madame H. pour sa guérison et celle des autres, se servait très-souvent de l'influence magique des amulettes. Elle se servait à cet effet de certains végétaux, mais le plus ordinairement de son écriture spirituelle. Ces signes étaient alors selon elle d'un sens bien plus profond, d'un ordre bien plus élevé que ceux dont elle composait habituellement son écriture, par conséquent presque impossible à traduire ou définir.

Dans ces formules elle plaçait toujours le bien sur le mal, ainsi par exemple dans l'amulette (voyez n° 21) qu'elle donnait contre des maux de tête nerveux, les signes au-dessous *b*, produisaient le mal, pendant que les autres *a*, placés au-dessus, le combattaient.

L'amulette (n° 22) fut donnée à une femme nourrice, dont l'enfant refusait obstinément le sein. L'effet en fut immédiat. Les chiffres d'en haut *a*, signifiaient dans ce cas : Dieu, notre Seigneur, nous aide par son fils ; et ceux dessous étaient une formule du mal.

Dans une cardialgie elle donnait les signes (n° 23).

. . . .

—

Nous avons cru devoir donner connaissance à nos lecteurs de ce passage intéressant d'un ouvrage qui a déjà eu deux éditions et restera, dans les annales du magnétisme, comme un monument glorieux de la puissance du somnambulisme dans les questions abstraites du spiritualisme. Cet art confirme ce que nous a dit l'Esprit Swedenborg, lorsque nous lui sou-

mîmes le modèle d'écriture cabalistique que contient notre cinquième numéro, page 140; nous nous sommes dit souvent s'il nous est possible, avec les vingt-quatre figures qui composent notre alphabet, de représenter tous les mots imaginables de toutes les langues? Il n'en est pas moins vrai que ce tableau minime de vingt-quatre lettres contient en lui-même toutes les bibliothèques du monde. Pourquoi toutes les actions humaines ne pourraient-elles pas être représentées par des figures d'une simplicité dont nous ne nous doutons pas, et que le lucide pourrait analyser par une propriété inhérente à son état, en nous citant en un instant un fait qui, étant consigné dans un livre ordinaire, nous demanderait un temps énorme pour en connaître les détails. Nous croyons avoir traité cette matière assez clairement dans l'ouvrage que nous venons de publier sous le titre du *Sanctuaire du spiritualisme*. Nous ramassons donc tous les matériaux que nous trouvons épars sur notre route, assurés que nous sommes que quelque génie supérieur ne pourra manquer de s'en servir pour construire ce temple auguste de la vérité que nous pressentons sans le connaître, que nous croyons habiter dans les ténèbres de notre orgueil, mais qui un jour nous sera ouvert quand nous aurons un peu plus d'humilité.

ALP. CAHAGNET.

APPARITIONS.

—

EXTASE D'UNE ENFANT DE TREIZE ANS.

—

Le 20 mars, M. l'abbé A........ m'amena une jeune fille âgée de treize ans, d'une corpulence développée, qui, disait-il, était très-sensible à l'action magnétique. Madame Hauet,

sa mère, l'avait magnétisée déjà plusieurs fois, et avait opéré sur elle des effets d'attraction très-curieux. En plus, cette dame l'avait endormie, et, peu avancée en magnétisme, elle ne savait quelle direction lui donner et quelle spécialité avait sa fille. Je fus prié de l'endormir moi-même, ce qui fut fait en quelques minutes. Voici le colloque qui eut lieu entre nous. — Dormez-vous? Oui. — Êtes-vous bien? Oui. — Me voyez-vous? Oui. — Pouvez-vous voir autre chose? On dit que vous lisez dans un livre; pouvez-vous lire dans celui-ci? C'est de l'écriture, ça; je vois écrit : *Jeanne d'Arc*. — C'est très-bien, c'en est le titre; voyez, sous cette feuille blanche est son portrait. Je ne peux le voir. — Voici un porte-monnaie, que contient-il? Cet objet lui donne des convulsions; elle ne peut y toucher et ne peut voir ce qui est dedans. — Puisque vous me voyez, dites-moi où est ma main droite, et comment est-elle? Elle est sur ma tête; elle est fermée. — Non, elle n'est pas fermée; elle est ouverte, au contraire. Comme je ne veux pas vous fatiguer pour une première fois, je vous prie de voir si je souffre. Madame votre mère dit que vous avez cette faculté. Oui, vous souffrez. (Elle me fait une description très-exacte de mes souffrances.) — Si c'était votre propre frère qui fût dans mon état, vous qui l'aimez tant, que feriez-vous pour le guérir? Je ne sais. — Priez Dieu qu'il vous fasse voir les plantes qui pourraient ou le soulager ou le guérir. Je ne vois pas de plantes; j'entends une voix quelquefois qui me conseille; mais pas toujours. — Quelle est cette voix? Je ne sais. — Serait-ce un guide? Je le crois, mais je ne le sais pas. — Désirez voir d'où vient cette voix. — Après un moment d'attente, sa tête se renverse en arrière, comme par un mouvement de surprise, et d'abondantes larmes inondent son visage qu'elle cache dans ses deux mains. — Que voyez-vous donc qui vous met dans cet état? — Elle s'écrie : C'est Aimée, tu sais, maman, *notre bonne*. — Quelle est cette personne? demandai-je à la

mère? C'est une jeune fille morte chez nous, il y a six mois, du choléra. Elle aimait beaucoup ma fille. — Demandez à cette demoiselle si c'est sa voix que vous entendez et si c'est elle qui est votre guide? Oui. — Comment vous apparaît-elle? Là, à droite, et comme je l'ai connue. (Les larmes et les démonstrations de joie continuent.) — Comment est-elle habillée? Elle est enveloppée de blanc. — Comment! de blanc, est-ce une robe? Non, elle est enveloppée comme dans un drap. — Priez-la de quitter ce costume et de vous apparaître dans un plus convenable? La voilà comme elle était habillée sur terre. — Dites-lui, du plus profond de votre cœur : Si tu n'es pas envoyée par Dieu auprès de moi, je te commande, en son nom, de te retirer! — Cette jeune fille fait ce commandement et paraît très-agitée. — Eh bien! repris-je, est-elle partie? Oh! non, elle est bien envoyée de Dieu. — En ce cas, demandez-lui si elle est heureuse. Oui. — Après sa mort, a-t-elle connu de suite sa position? Non; elle a été longtemps. — Combien de temps environ? Elle ne le sait pas. — Qui lui a fait connaître qu'elle n'était plus sur terre? C'est un esprit. — Depuis ce temps, que fait-elle? quelles sont ces affections? Elle est entourée de fleurs. Oh! quelles belles fleurs! mon Dieu! que c'est joli! — Vous voyez donc où elle est? Oui. — Est-ce un jardin? Non, mais elle est au milieu des fleurs; mon Dieu! qu'elles sont belles! je voudrais en voir de semblables sur terre. — Vous ne connaissez donc pas ces fleurs? Non. — Demandez-lui en une que vous verrez à votre réveil. — Elle avance doucement la main pour cueillir une de ces fleurs, et semble le faire avec le plus grand ménagement. Après un instant consacré à la choisir sans doute, elle la tient entre ses doigts avec une admiration toute particulière, et paraît ne pas vouloir s'en dessaisir. — Confiez-moi cette fleur, lui dis-je, je vous la remettrai à votre réveil, pour que vous la voyiez aussi bien que maintenant; dites-moi ce que j'aurai à faire. Me poser votre

main sur le cœur. Dis donc, maman, c'est bien drôle, s'écrie-t-elle : Aimée a la moitié de la figure de mon cousin et la moitié de la sienne. — Quel est ce cousin? lui demandai-je. Il est mort quinze jours après elle. — Expliquez-moi comment vous voyez cette figure. Oh! c'est bien drôle : elle a le bas de sa figure, ses dents, tout semblable; mais elle a tout le haut de celle de mon cousin; ce sont bien ses yeux, si bien que je les vois tous les deux à la fois dans un. Comment cela peut-il être? dis, maman? — Cette jeune fille a-t-elle connu sur terre ce jeune homme? Oui. — L'aimait-il? Oh! il était si bon pour ses domestiques qu'il les aimait tous. — Mais elle, paraissait-elle l'aimer? Elle l'aimait, parce qu'il était bon. — Je ne peux poursuivre cet ordre de questions. Cet enfant est trop pleine d'innocence pour y répondre. — Elle reprend : Tiens, le voilà tout entier, mon cousin! Oh! c'est bien lui! oh! mon Dieu! c'est bien lui. — Où le voyez-vous? est il avec la jeune fille que vous venez de voir? Non, ils ne sont pas ensemble. — Est-il plus élevé qu'elle? Non; mais ce n'est pas le même lieu. Je le vois dans une espèce de temple. Quel beau temple! que c'est joli! — Que fait-il dans ce temple? Il y adore Dieu. — Que voyez-vous dans ce temple? Y voyez-vous Dieu sous une représentation quelconque? Non, ce temple n'est pas celui où est Dieu; mais il en est très-près. — Votre cousin a-t-il vu Dieu? Non... Que ce temple est beau! Ne serait-ce pas un palais? Oh! non : c'est un temple; mais comment voulez-vous que je vous le décrive? Il n'y a rien de notre monde comparable à ce que je vois : je ne peux vous en dire plus. — Votre cousin est-il heureux dans ce temple? Oh! je le crois bien! — Voudriez-vous être avec lui? S'il était permis de l'*envier*..... — Puis elle s'arrêta dans un saint recueillement, comme si elle redoutait que ce qu'elle venait de dire pût blesser Dieu et sa mère.

Il faut donc que Dieu soit bien bon pour nous faire jouir d'un tel bonheur, nous qui l'offensons tant et qui en sommes

si peu dignes ! — Oh ! vous avez raison, reprit-elle en me serrant la main affectueusement, comme pour donner plus de prix à ses expressions ; jamais on n'a mieux dit que ce que vous venez de dire : nous sommes bien indignes de telles bontés ! Dieu est aussi parfait et généreux que nous sommes méchants et ingrats. Elle joint les mains avec une grâce et une humilité qui nous pénètrent tous du plus saint respect. Ses joues sont baignées de larmes, et elle s'abîme dans la prière ! — Voyons, mon enfant, repris-je, revenez à vous, je vais vous réveiller. — Déjà, dit-elle. Oh ! c'est que tout ce que je vois et ce que j'éprouve est si beau et bon, que je voudrais toujours rester dans cet état. — Vous y rentrerez une autre fois. — Elle revient dans son état somnambulique, et je la réveille. Lorsqu'elle a les yeux ouverts, je lui pose la main sur le cœur ; elle regarde, avec la plus grande surprise, sa fleur. — Que voyez-vous ? lui demandai je. Ma fleur..... Oh ! elle est tombée..... elle est perdue. — Comment était-elle ? quelle était sa couleur ? Je ne sais ; mais elle était de toutes les couleurs. Il n'y a pas de ces couleurs-là sur terre : je n'en ai jamais vu de semblables.

—

Il y a trois faits remarquables dans cette apparition non sollicitée :

1. Cette jeune fille, qui vient à peine de faire sa première communion, dans la société d'un vénérable prêtre, dit entendre une voix qu'elle reconnaît pour être celle de son guide ; et, loin de donner la description d'un ange, comme l'enseigne sa religion, elle dit que c'est une servante morte depuis six mois.

2. Elle voit cette servante ayant double face, moitié homme et moitié femme, directement le bas de la figure en femme et le haut en homme. Ceux qui ont lu les *Arcanes* pourront déduire aisément de ces deux êtres dans un, qu'ils étaient leur complément l'un et l'autre.

3. Elle voit son cousin qu'elle n'a pas désiré voir, appari-

tion à laquelle, ainsi que celle de sa domestique, personne ne pouvait penser, moins moi encore que tout autre. Son cousin la conduit dans un temple en lui vantant la bonté de Dieu. Loin de lui montrer des lieux de punition, ils se disent tous les deux heureux, et lui font présager que ce bonheur attend tous les hommes à la sortie de ce monde, dans un lieu où chacun en jouit selon ses affections..... Cette séance est trop belle, trop concluante et trop empreinte de vérité pour la commenter. Que ceux qui ont des yeux voient, et que ceux qui ont des oreilles entendent!

Nous avons déjà vu beaucoup d'extatiques, mais une jeune fille de treize ans, gaie, folle, s'occupant avec plus d'amour des jeux de son âge que de questions psychologiques, la voir dans cet état est un spectacle imposant. La femme plaît, mais l'innocence ravit. Qu'elles semblaient limpides et brûlantes, ces larmes qui coulaient sur ces joues, un instant avant si pourprées par le sourire de l'indifférence! Que le nom de Dieu paraît sacré sortant de lèvres aussi pures! que celui du ciel console! Par une parole aussi tendre, que celui de l'éternité charme dans une enfant qui ne connaît pas de lendemain! Oserai-je essayer de peindre cette pose ingénue, ces gestes humbles, cette expression générale de la physionomie d'une enfant de treize ans en extase? Oh! non. On ne sait, devant un tel état, qu'admirer, prier et espérer!

Alp. CAHAGNET.

MIROIRS MAGIQUES.

—

A M. Cahagnet.

D'après la lecture de votre article sur les miroirs magiques contenu dans le huitième numéro du journal *le Magnétiseur*

spiritualiste, j'eus l'idée d'en essayer sur la nourrice de mon petit, bonne femme dont l'extérieur m'engageait à tenter cette expérience. Je magnétisai à cet effet un verre d'eau, et la priai de regarder dans ce miroir d'un genre nouveau si quelque chose, qui m'intéressait beaucoup en ce moment, aurait une issue selon mes désirs. Il y avait à peine quatre minutes qu'elle regardait dans le verre qu'elle parut toute joyeuse en y voyant une jolie tête d'enfant toute frisée; ce tableau disparut pour faire place à l'apparition de sa nièce, morte à l'âge de dix-sept ans; ce qui l'étonna beaucoup. Je l'assurai qu'elle pourrait ainsi voir tout ce qu'elle désirerait. Elle vit à l'instant son oncle couché, malade, particularité qu'elle ignorait et qui fut confirmée dans la journée par une lettre qu'elle reçut.

La sœur de cette femme la pria de chercher à voir son mari absent de la maison; dans cet instant, la voyante l'aperçut aussitôt, et s'écria : « Tiens, il n'est pas seul, il est avec un tel; ils traversent un champ en mangeant une croûte. » Ce fait fut reconnu exact. Sa mère, présente, désira à son tour qu'elle vît son père, qui est mort. La vision fut complète : elle le vit entouré de son enfant, sa sœur, son grand-père, etc., qui lui répondirent, par écrit dans le miroir, qu'ils sont très-heureux; ils sont dans le sein de Dieu.

Désirant aussi, à mon tour, m'assurer de la réalité de ces vues, je demandai qu'elle vît trois enfants que j'ai perdus très-jeunes. Elle les vit distancés les uns des autres, me dépeignit leur sexe, etc., etc., le tout très-exact.

Je la priai alors de demander une jeune fille de quinze à seize ans, nommée Augustine, enfant d'une de mes amies, décédée il y a quelque temps.

Elle la vit aussitôt, et en donna le signalement, que je reconnus exact. Elle me dit la voir en compagnie d'une femme d'un certain âge, qui la tenait dans ses bras. Les détails qu'elle me donna sur le costume de cette femme, me firent recon-

naître la mise du pays où est morte cette jeune fille. Je lui fis demander si elle est heureuse; elle lui vit un air langoureux et aussitôt s'approcher d'elle un pompier, dans le signalement duquel je crus reconnaître l'oncle de cette jeune fille, qui était pompier et mort depuis elle; à l'approche de son oncle, sa tête se couvrit d'une couronne blanche. Voici, cher monsieur, des choses assez curieuses pour un coup d'essai; si plus tard je suis plus heureux, je vous en ferai part.

Recevez mes salutations fraternelles,

BOLAN.

Ce 20 juin 1850.

CORRESPONDANCE.

Nous nous empressons de publier cette lettre, que nous recevons à l'instant, et à laquelle nous ne joignons aucune réflexion, vu le peu de temps et de place que nous avons.

AU RÉDACTEUR DU JOURNAL DES MAGNÉTISEURS SPIRITUALISTES.

Monsieur et honoré confrère,

Depuis un mois environ, il a été fait à peu près trente procès aux somnambules et magnétiseurs de Paris, qui sont en ce moment pendants devant les tribunaux, et les visites domiciliaires se continuent avec activité chez tous les praticiens dont le parquet réussit à se procurer les noms et adresses. Nous croyons savoir pertinemment que, sans distinction de positions et de personnes, on prépare, en outre, de nouvelles poursuites générales, contre tout ce qui se rattache au magnétisme.

En présence de ces faits, il s'est formé, sous la dénomination d'*Union protectrice*, une association libre pour la défense du

magnétisme et du somnambulisme, laquelle vient d'adresser, dans une brochure récente, un appel à tous les partisans, amis et protecteurs de la science. Mais Paris et la France renferment tant d'adeptes qui nous sont inconnus, qu'il nous est matériellement impossible de l'adresser à tous, faute de renseignements complets.

Serez-vous assez bon pour porter cet *Appel* à la connaissance de vos lecteurs, et pour leur dire de notre part que nous les invitons de faire, par une lettre affranchie indiquant leur adresse, la demande de cette brochure, que nous nous empresserons de leur envoyer *franco*, avec diverses autres imprimés, qui les tiendront au courant de la défense que nous avons entreprise dans l'intérêt commun.

Permettez-nous aussi, monsieur et honoré confrère, d'employer la voie de votre journal pour adresser nos remerciements sincères aux nobles auteurs des lettres d'adhésion nombreuses que nous avons déjà reçues, et de vous réclamer une petite place pour l'insertion de l'extrait suivant, qui mérite à tous égards les honneurs de la publicité.

Veuillez agréer, s'il vous plaît, nos fraternelles salutations.

Le président de l'*Union protectrice*,

MONGRUEL,

Rue des Beaux-Arts, 5.

Paris, le 25 août 1849.

—

Lettre du vénérable commandant Laforgue, couronné par le jury magnétique de Paris, pour ses belles et nombreuses cures.

« Messieurs,

» Je m'empresse à vous accuser réception de l'*Appel* que vous avez fait aux amis de l'humanité qui donnent leur temps et leur propre vie pour délivrer les malheureux des maux qui affligent l'humanité. — Je vous en remercie personnellement

au nom des opprimés, et je me hâte de vous donner mon adhésion pleine et entière à tous les sentiments que vous y exprimez.

» Mes œuvres, depuis ma naissance jusqu'à ce jour, et mon amour pour le Seigneur et l'humanité, sont garants des vœux que je fais pour le triomphe du magnétisme béni de Dieu.

» Pour vous donner une preuve de ma confraternité, je m'inscris pour une somme de cinquante francs, afin de concourir aux frais de la défense et de la propagande dont vous avez bien voulu vous charger dans l'intérêt de tous. Cette souscription vous sera une preuve d'autant plus grande de ma cordiale sympathie, que tous les soins que je donne à mes malades sont gratuits.

» Si le temps et la force ne me manquaient, je vous aurais adressé un relevé des cures obtenues depuis le 1er janvier jusqu'à ce jour. Vous y auriez lu que deux *aveugles-nés* ont vu ; que nombre de sourds ont entendu ; que des hydropiques ont été guéris, ainsi que plusieurs paralytiques, dont sept ont laissé leurs béquilles, etc., etc.

» Il n'est pas de force humaine ou infernale qui puisse m'empêcher de faire le bien et d'exécuter la volonté du Seigneur ; car je ne veux et ne peux que ce qu'il veut. Intenter un procès au magnétisme, c'est prendre à partie le Très-Haut et Tout-Puissant, etc.

» En attendant la nouvelle du succès de vos efforts, je vous donne le baiser de paix et de fraternité.

» LAFORGUE.

» Pau (Basses-Pyrénées), le 18 août 1850. »

POURSUITES CONTRE LES SOMNAMBULES.

Treize victimes viennent de tomber sous les coups d'une loi CIVILISATRICE (dit-on); nous ignorons si c'est au charlatanisme

ou au magnétisme qu'on a voulu déclarer la guerre. Si c'est au charlatanisme, nous approuvons ce qui a été fait. Si, au contraire, c'est au magnétisme, nous protestons de toutes nos forces, et nous dirons, avec le Christ : « Celui qui se servira de l'épée périra par l'épée. »

BIBLIOGRAPHIE.

Nous trouvons dans le *Journal des Faits* du 20 août l'appréciation suivante du *Sanctuaire du Spiritualisme* de notre frère Cahagnet. Cet article est signé J.-B.-P. du Peloux :

« Ce livre, comme tous les livres de psychologie, est assez difficile à analyser. Je dirai seulement que les bases de la métaphysique de l'auteur ne sont pas celles des écoles généralement accréditées, à divers titres, jusqu'à nos jours. M. Cahagnet appuie son système sur les phénomènes psychiques qu'il a observés à l'aide des extases produites par le magnétisme. Il cite une assez longue série d'extases déterminées par le haschisch (nom arabe du chanvre) chez différents sujets pris dans les conditions variées de la société; il a écrit, dit-il, sous leur dictée, tout ce qui se passait en eux dans l'état magnétique, et tiré les déductions philosophiques que lui ont suggérées ces révélations. L'auteur invoque aussi des passages de l'Ancien et du Nouveau-Testament, des docteurs de l'Église, les mystiques du XVIIIe siècle, les philosophes du XIXe, les savants qui ont écrit sur le magnétisme, qui lui paraissent justifier les propositions fondamentales de son système philosophique. Il y a dans ce livre beaucoup d'érudition. Les personnes amoureuses du surnaturel, curieuses des mystères du magnétisme, ne regretteront pas de se procurer cet ouvrage qui est original et qui offre l'attrait ordinaire de tout ce qui se rattache au monde du merveilleux. »

LE GÉRANT, ALP. CAHAGNET.

PARIS. — Imprimé par E. THUNOT et Compagnie, rue Racine, 26.

AVIS A NOS ABONNÉS.

La nouvelle loi sur la presse nous oblige au timbre, ce qui augmente considérablement nos frais, sans que nous puissions réclamer près de qui que ce soit. Nous allons terminer notre année telle que nous l'avons commencée, et nous aviserons pour l'année prochaine à un genre de publication qui nous mette à l'abri de cette loi. Nos abonnés n'auront pas à en souffrir : la *Société des Magnétiseurs spiritualistes* fera tous les sacrifices possibles pour s'acquitter de ses engagements envers eux.

Alp. Cahagnet.

PROCÈS MONGRUEL.

CONDAMNATION DES FACULTÉS SOMNAMBULIQUES.

Les facultés somnambuliques viennent d'être frappées au cœur dans le procès Mongruel des 28 et 29 août dernier. Treize mois de prison et cinq cents francs d'amende, telle est la peine infligée à un homme coupable (dit-on, en plus des autres griefs à lui reprochés,) d'avoir publié ce que mille autres ont publié avant lui, et publient tous les jours, qui est que, dans l'état somnambulique, sa femme peut connaître les maladies, le passé, l'avenir, les pensées cachées des consultants, etc., ce qui vaut à cette lucide de partager la condamnation de son mari.

Voici le jugement rendu, d'après la *Gazette des Tribunaux* du 30 août dernier sur lequel seul sont basées les observations qui le suivent :

TRIBUNAL DE POLICE CORRECTIONNEL DE PARIS (7e ch.).

Présidence de M. Fleury.

Audience du 29 août.

AFFAIRE MONGRUEL. — SOMNAMBULISME.

(*V.* la *Gazette des Tribunaux* du 30 août.)

Cette affaire, dont nous avons rendu compte dans notre numéro d'hier, avait été continuée à aujourd'hui; le tribunal a rendu le jugement suivant :

« Le tribunal reçoit les époux Montgruel opposants au jugement par défaut rendu contre eux le 21 juillet dernier, lequel les condamne à treize mois de prison et cinq cents francs d'amende; faisant droit sur ladite opposition par les motifs énoncés audit jugement, et, en outre, attendu que, dans les prospectus imprimés et répandus à profusion, Mongruel, qui en est l'auteur et les a signés, représente sa femme comme ayant la science universelle; lisant dans le corps humain, caractérisant les maladies, prescrivant les traitements à suivre et assurant la guérison radicale des cas les plus difficiles où la science ne peut prononcer; expliquant les songes, visions et apparitions, comme à Memphis, à Delphes, à Alexandrie, les pythonisses et les sibylles de l'antiquité; excellant dans l'art incompréhensible de pénétrer les sentiments les plus intimes, les arcanes les plus secrets du cœur, de l'esprit et de la conscience; en sorte que nulle intrigue, nulle affection, nulle intention n'échapperait à sa pénétration; franchissant les temps et les espaces; que, pour donner créance à cette fastueuse nomenclature de mérites divers, le prospectus signale un certain nombre de faits, dans le but évident d'attirer dans le piége les esprits faibles et crédules;

» Que tous ces faits, communs à la femme Mongruel comme au mari, caractérisent au plus haut degré les manœuvres frau-

duleuses telles qu'elles sont définies par l'article 405 du Cod pénal;

» Déboute lesdits époux Montgruel de leur opposition au jugement par défaut dudit jour 21 juillet dernier; ordonne qu'i sera exécuté selon sa forme et teneur; condamne les deux inculpés solidairement aux dépens. »

—

Dans le commencement des débats, M. le président avait cependant dit que le magnétisme ni le somnambulisme n'étaient pas en cause, vu que ce sont des questions scientifiques qu'il n'est pas donné au tribunal d'apprécier. Ce jugement ne répond pas à cette conclusion, surtout si l'on consulte l'opinion de M. le procureur général, qui s'exprime ainsi : « Si le magnétisme même pouvait avoir dans son exercice des résultats aussi funestes que ceux qui ont été mis au jour, *si la curiosité et l'indiscrétion publiques pouvaient à leur aise pénétrer dans la conscience individuelle*, il faudrait se HATER de réglementer ou de *défendre* l'exercice du magnétisme. » (V. la *Presse* du 30 août.) Ce jugement ne mentionne aucuns faits d'escroquerie en dehors des propriétés somnambuliques, qui seules sont citées comme des erreurs et des manœuvres frauduleuses. Que penser de ce résultat? C'est que les écrits de Mongruel disent vrai ou qu'ils mentent. On dit qu'ils mentent, puisqu'on en condamne l'auteur; mais, s'ils disent vrai, qu'en résulterait-il? M. le procureur nous fait pressentir qu'il serait défendu de le dire. Alors, dans ce dernier cas, il ne resterait plus à la justice qu'un moyen pour être conséquente avec ses décrets : ce serait de dire au Christ lui-même, qui connaissait les pensées les plus intimes et guérissait si miraculeusement, qu'il ne devait pas le faire ni nous léguer cette proposition : « Avec de la foi, vous pouvez faire ce que je fais. » Il faudrait s'en prendre à tous les pères de l'Église, les saints, et saintes, les statues de marbre et de bois qui ont fait, dans

ce genre, ce que ne fait pas encore Mongruel, ni les autres magnétiseurs et somnambules ; il faudrait brûler tous les livres qui traitent de ces merveilles, comme la brochure de Mongruel, et il y en aurait des centaines de mille, à commencer par la Bible!.... Il faudrait démolir les pyramides d'Égypte, les monuments de l'Inde, de la Chine, de l'Amérique, de l'Afrique, jusqu'à la Notre-Dame de Paris et l'obélisque de Louqsor ; car ce sont autant de livres magiques qui enseignent ce que fait Mongruel, ce qu'il ne fait pas, et ce que nous ne ferons peut-être jamais. Il n'est pas jusqu'à la couleur de la robe du Christ, au nom duquel on nous fait prêter serment, qui n'ait une signification mystérieuse. (Qu'on consulte les savants ouvrages de Champollion.) Il faudrait, si cela était impossible, réhabiliter tous ces milliers de victimes que la sainte inquisition a brûlées sur ses bûchers pour avoir, eux aussi, passé pour connaître *les pensées cachées*, *le passé et l'avenir*. Il faudrait nier les possédées, les convulsionnaires, les trembleurs des Cévennes, qui faisaient cent fois plus que n'en annonce Mongruel ; il faudrait engager l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique, la Russie et toutes les puissances civilisées à chasser de leur sein et brûler les livres de toutes les notabilités qui croient à la science que vante Mongruel ; il faudrait traiter de niais Louis-Philippe lui-même qui croyait au somnambulisme, ainsi que des centaines de princes, ducs, marquis, barons, comtes, pairs de France, ministres, représentants, pasteurs, médecins, publicistes, et jusqu'au président de la république. Si on voulait blâmer tous ceux qui ont cru, croient, ont écrit ou écrivent ces choses, il y aurait fort à faire.

Ce qui nous étonne le plus, c'est d'entendre M. le président du tribunal dire que cette question est scientifique, qu'il n'a pas à la connaître, et que la loi, qui ne peut pas plus connaître la question scientifique que lui, la condamne de complicité avec les autres questions plus ou moins punissables, *non*

mentionnées dans ce jugement. Nous qui connaissons quelques-unes des propriétés du magnétisme et du somnambulisme, nous osons affirmer, dans notre âme et conscience, que madame Mongruel peut ne pas être responsable des faits qui lui sont reprochés, par les considérations suivantes :

1° Sa sensibilité magnétique peut la rendre dépendante de la volonté de son magnétiseur, qui peut à son gré, la priver de sa liberté, éveillée ou en sommeil, par l'action magnétique occulte non consentie, et lui faire ainsi exécuter et dire ce qu'il lui plaît.

2° Dans l'état somnambulique, à quelque degré que ce soit, le sujet ainsi soumis à cette puissance est passif, et son jugement est dépendant d'influences entrevues, mais non définies scientifiquement jusqu'à ce jour, ce qui ne le rend pas responsable des écarts de son esprit.

3° Pour ce qui concerne la question d'honoraires, c'est au consultant et au magnétiseur à juger s'ils sont dus par l'exécution des engagements pris de part et d'autre. Dans cette circonstance, la justice protége le spolié ou la victime ; mais, par les considérations précitées, elle ne peut pas plus punir l'être passif, qui est le somnambule, qu'elle ne peut punir le papier sur lequel a été fait un faux. Le magnétiseur est seul responsable.

Nous pensons donc que ce procès aura une autre issue, et que madame Montgruel sera acquittée. Si son mari ne l'est pas, c'est qu'il y aura des faits non connus de nous, *et non cités dans ce jugement*, qui auront motivé sa condamnation.

Alp. CAHAGNET.

—

Nous, soussignés, nous associons aux opinions et conclusions de ladite pièce, ayant pour but de défendre le magnétisme *honnêtement pratiqué*, ainsi que le somnambulisme, contre les attaques ou poursuites dont ils

seraient l'objet de la part de qui que ce soit, et pour répondre à l'appel qu'a fait Mongruel sur cette question.

En foi de quoi nous l'avons signée de bonne foi pour servir au besoin.

Paris, ce 5 septembre 1850.

ANDRAUD,	BALAN,
MOUTTET,	DUTEIL,
LECOCQ,	MADRAY,
DESINGLY,	REBOLD,
LEJEUNE,	GRÉGOIRE,
GASPART,	CHEVILLARD (Médar),
FLICHY,	BLESSON,

APPARITIONS.

—

Je reconnais avoir obtenu de madame Adèle Maginot des réponses exactes aux questions que j'ai fait adresser à mon père décédé, dont elle m'a fait également le signalement exact.

ANDRAUD,
D. M. P.
10, rue du Faubourg-Montmartre.

26 mai 1850.

—

Je certifie avoir demandé à M. Cahagnet l'apparition de mon fils, âgé de deux ans, et que sa lucide, madame Adèle, m'en a donné un signalement exact, en y joignant des particularités qui m'ont beaucoup étonné. Entre autres, elle dit que cet enfant aimait passionnément à cueillir des fleurs, surtout les fleurs champêtres, vu qu'il lui apparaît avec une cou-

ronne de bleuets et de coquelicots sur la tête, ce qui me paraît devoir être exact, car ce cher enfant n'était heureux qu'en couvrant de fleurs les genoux de sa mère, fleurs qu'il grapillait partout avec passion.

D.M.

D. M. P.

31 janvier 1850.

—

Je, soussigné, reconnais avoir demandé et obtenu de madame Adèle l'apparition de ma mère; que le signalement qu'elle m'en a fait ainsi que la grande quantité de réponses qu'elle a faites à mes questions ont été très-exactes.

En foi de quoi j'ai signé la présente attestation.

Paris, le 24 mars 1850.

Docteur Ch.-F. ZIMPEL (de Londres).

D. M. L.

CORRESPONDANCE.

—

CINQUIÈME LETTRE DE M. COLLOBEL SUR LA MAGIE.

(Suite.)

Monsieur,

Les jongleurs, bateleurs d'Égypte avaient, au rapport de Celse, au IIe siècle de l'Église, un secret bien curieux : c'était de faire prendre au public qui les entourait des tableaux purement imaginaires et fantastiques pour véritables et réels. On trouve dans Origène des fragments de l'ouvrage de Celse. Cette magie était de notoriété publique; aussi Origène ne la conteste nullement : il se borne à reprocher avec indignation à Celse d'oser la mettre en parallèle avec les miracles du Sauveur.

Dans les *Antiquités du Nord* de Mallet, on lit que, dans les VIIIe, IXe et Xe siècles, ces sortes de prestiges n'étaient pas rares dans l'extrême nord de notre Europe. Ils cessèrent à l'introduction du christianisme, vers le XIe siècle.

M. Eusèbe Salverte, dans son *Essai sur les sciences occultes*, où la question est traitée par un homme qui n'y entendait à peu près rien, s'arrête cependant tout étonné devant le témoignage d'historiens espagnols très-célèbres et dignes de foi, qui déclarent qu'au Pérou et au Mexique les Espagnols, à leur arrivée, trouvèrent ces secrets mis en pratique, mais qu'ils y avaient pris une telle extension que, les regardant comme plus que dangereux, on avait pris le parti de punir de mort quiconque en ferait usage.

On lit dans le journal de l'Étoile, ou peut-être un chroniqueur plus ancien, qu'un voleur de profession nommé *Quatre-échelles*, condamné au gibet, demanda sa grâce à Charles IX, roi régnant, s'engageant, à ce prix, à lui offrir à un de ses rendez-vous de chasse le déjeuner le plus magnifique qu'on eût jamais vu. La curiosité fit accepter l'offre. En effet cet homme tint parole, à la grande stupéfaction du roi et de sa cour; mais à peine le roi se fut-il approché que l'illusion s'évanouit : tout disparut. Ce n'était, comme on dit, que viande creuse.

Je ne doute pas, d'après ce que vous m'avez écrit, qu'en Égypte le secret dont *il s'agit* ne se soit conservé par tradition. Les docteurs de la loi musulmane, ne considérant ces exercices que comme des jeux et des amusements, les tolèrent sans difficulté. Il n'en est pas de même de la magie proprement dite, que le Koran interdit sous des peines sévères.

Supposez, monsieur, qu'un homme eût le secret d'halluciner son monde de la même manière, et vînt à s'établir dans un de nos carrefours : à l'instant même n'entendez-vous pas crier au sortilége, au sorcier, au démoniaque? Si, comme le

dit M. Dupotet (*Essai*, etc. p. 147), aucun mystère n'est à l'abri de la révélation, et *qu'il ne vous soit pas interdit d'en parler*, dites-moi, s'il vous plaît, ce que je dois penser de ces singuliers prestiges, et à quoi on doit les attribuer. En Chine et au Japon, ces choses-là sont communes.

Diderot, dans son article *Ecclectisme*, de l'Encyclopédie, ne regarde pas comme vaines les opérations magiques : tant s'en faut; au contraire, il déclare hautement qu'il serait facile à *un homme bien instruit des faits* de démontrer la réalité de plusieurs.

Il est bien différent d'opérer dans une loge d'initiés ou d'opérer devant un public mobile comme celui de nos théâtres; dans le premier, on peut agir ouvertement; dans le second, il faut prendre un biais, et c'est là qu'il faut chercher la cause des.... de M. Dupotet.

Je vous recommande toujours le grand ouvrage d'Herschell. Lalande disait, à l'aspect du ciel : *la vue a des bornes*, *l'admiration n'en a pas!* Que dirait-il donc aujourd'hui en voyant d'aussi merveilleuses découvertes que celles de sir Herschell ? et que diraient les Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert, Helvétius, d'Holbach et *tutti quanti?*

Quant à *la pierre*, vous savez que feu Chaptal disait, il y a quarante ans (voy. ses *Éléments de chimie*, 2e vol., art. *Or*), qu'attendu l'état avancé de la chimie, *il croyait qu'on pouvait imiter la nature dans la formation de l'or.*

Vous voyez, cher monsieur, que je fais ce que je puis pour mettre une petite et faible pierre au monument que vous projetez.

Veuillez bien, mon cher monsieur Cahagnet, agréer mes très-sincères et affectueuses salutations.

H. COLLOBEL.



UN AVEUGLE SOMNAMBULE.

—

Dans une des dernières guerres de l'empire, une victime, entre des millions tombées pour la gloire ou la honte de l'esprit humain, gisait sur le champ de bataille de Tœplitz, les deux tempes traversées par une balle qui avait ou paralysé ou dérangé le nerf optique, et éteint la lumière de notre monde pour le brave soldat dont nous allons parler. M. Lemaire, à la fleur de l'âge, d'une constitution superbe, avait vu disparaître en une seconde, un monde dans lequel il devait vivre encore bien des années sans le voir. Dieu, qui aime les siens, qui seul connaît les fins qu'il se propose et dont il dispose, ne voulut pas que M. Lemaire perdît quelque chose dans cette circonstance : il le dota d'une vue somnambulique, qui, certes, valait bien sa vue matérielle. M. Lemaire, il y a environ vingt ans, était le lucide par excellence, la renommée du jour, et on peut dire la gloire du somnambulisme. Nous tenons de madame Marchand, institutrice, qu'un jour, assistant à une des séances que donnait alors M. Lemaire, elle fut témoin de la prédiction suivante, dont elle nous a assuré toute l'authenticité. La voici :

« Un jeune étudiant en médecine désirait seulement savoir s'il serait reçu au cours de cette année. — M. Lemaire lui dit : Non ; mais vous le serez l'année prochaine.— Le jeune homme fronça le sourcil de dépit et peut-être d'incrédulité, puis lui adressa cette seconde question : Sur quelle partie ou organe du corps serai-je questionné? Vous serez questionné sur l'organe du cœur que vous n'étudiez pas, vu que toute votre affection vous porte à étudier les organes de la tête ; cependant votre réponse vous fera recevoir. Sans le secours de votre guide, qui vous la

dictera telle que je l'entends, vous seriez renvoyé à un autre examen.

» Je vois la personne qui vous questionnera : ce sera un vieillard, dont le lucide donna un minutieux signalement. On en prit note, ainsi que de la demande et la réponse qui vaudrait à l'étudiant son diplôme. Deux ans après cette séance, au jour et à l'heure indiqués, l'étudiant savait à quoi s'en tenir sur la prescience des lucides. Ayant pris note de tout ce qui s'était passé, il la communiqua à la dame que nous venons de citer ; il n'y avait pas une syllabe à retrancher à la prédiction. Pauvre espèce humaine, tu te démènes et Dieu te mène ! »

Voici le procès-verbal d'une séance spiritualiste de M. Lemaire, que nous a communiqué notre vénérable ami M. Pirlot, qui était alors le magnétiseur de ce lucide. Il serait malheureux qu'une telle pièce fût perdue pour la science qui nous occupe ; aussi espérons-nous que nos lecteurs nous sauront gré de la leur avoir communiquée.

—

Séance du 15 mai 1822, à midi.

Le Dieu tout puissant, qui seul gouverne toute chose, daigne abréger le temps de nos calamités, il peut sembler aux hommes que les événements sont retardés; mais ils ne s'opèrent pas moins. Tout ce qui a été annoncé, tout ce que Dieu dirige est invisible, et toutefois il est infaillible : c'est invisible puisque l'homme ne peut prévoir, d'un instant à un autre, tout ce qui peut lui arriver ; il le peut encore moins dans l'immensité des choses. L'influence de Dieu est universelle, et celle des hommes n'est pour ainsi dire qu'individuelle ; son influence fait que tous les êtres et les choses, sans même le savoir, marchent tous vers le même but, qui est l'accomplissement de ses saintes volontés. Si l'homme y pénétrait, il y apporterait des entraves ; tandis que Dieu, connaissant seul l'avenir, étant

seul puissant, l'homme est forcé de lui rester soumis, et de suivre sa destinée comme un fleuve suit son cours sans savoir, parce qu'il n'en a pas la faculté, le lieu où il va finir ou se perdre. L'homme est semblable au fleuve qui, lorsqu'il manque d'aliment, reste sans cours, et par conséquent sans vie; de même l'homme, semblable au fleuve, qui ne peut que suivre le courant qui lui est tracé, si sa source lui manque, il dessèche, n'a plus de force, et devient non-seulement nul, mais complétement impur et malfaisant; car l'homme qui n'est plus animé du pur esprit universel, qui est sa source, la matière domine tout entière en lui et le tient attaché à la terre, et de toutes les facultés qui lui restent, il ne s'en sert que pour mal faire... Le cours de la vie terrestre de l'homme est donc limité; c'est à lui de le suivre comme le fleuve suit le sien; s'il veut s'en écarter, il le perd et ne le trouve plus; il croit souvent le retrouver, il se trompe : il ne suit plus qu'une route beaucoup plus courte que celle qu'il devrait suivre, et, par la raison qu'elle est plus courte, elle est plus éloignée de celle qui conduit à l'éternité.

—

Que répondre à une telle définition? Qu'on ne peut dire mieux quand on dit vrai.

M. Lemaire n'est plus lucide, il jouit d'une belle santé au sein de l'heureuse position que Dieu lui a faite. Son cœur se souvient toujours de sa carrière magnétique; il ne paraît pas un ouvrage sur cette science qu'il ne le fasse acheter et se le fasse lire, il ne sait point un lucide ou un magnétiseur malheureux sans leur tendre une main généreuse et fraternelle. Que de malades lui ont dû la santé, de personnes inquiètes sur des absents ont été rassurés, d'incrédules convertis sous la magique puissance de sa lucidité; bien des lucides lui ont succédé, mais aucun n'a eu plus de clairvoyance que l'aveugle du champ de bataille de Tœplitz.

ALP. CAHAGNET.

BIBLIOGRAPHIE.

Le 120e numéro du *Journal du Magnétisme* contient une réponse de M. le docteur Ordinaire à la polémique soulevée par son confrère le docteur Perriez sur l'existence du fluide magnétique. Le docteur Ordinaire soutient qu'il n'existe pas d'autre fluide magnétique que le rapport des âmes entre elles dans cette action. Le docteur Perriez soutient que les âmes n'y sont pour rien, et que le fluide y est pour tout. Le premier est un écrivain logique d'une diction heureuse, en plus un spiritualiste digne de la lutte ouverte entre la science de toute négation et la science de toute réalité ; le second est un écrivain argumentateur, toujours armé de sa trousse médicale et du compas matérialiste, cherchant un corps pour en mesurer la pondérabilité et l'étendue.

Un troisième personnage vient prendre part à cette discussion scientifique : c'est notre vénérable ami l'abbé Almignana. Cet écrivain, calme et consciencieux, vient prouver la réalité du fluide magnétique par le récit d'expériences qu'il a faites, et qui ne laissent aucun doute à cet égard. Nous ne pouvons rester neutre dans cette question. Tout en partageant les croyances du docteur Ordinaire, nous devons dire avec impartialité notre opinion ; la voici : Oui le fluide magnétique existe, on ne peut en douter ; mais son puissant levier est l'âme qui le met en mouvement et le dirige.

Nous nous permettrons seulement de présenter cette observation au docteur Perriez : Si vous admettez que, dans l'action magnétique, le fluide en soit le seul agent, comment expliquez-vous que ce fluide puisse se transporter d'un corps à un autre, d'une pièce à une autre, d'une ville à une autre, etc., et opérer selon vos désirs ? Le docteur nous répondra : Je l'ai voulu cela suffit. Nous répondrons à notre tour :

Oui, cela suffit ; mais qu'entendez-vous par vouloir ? Vous désirez qu'un lucide, à une distance quelconque, opère telle ou telle action, et, pour obtenir ce résultat, vous envoyez directement votre fluide à cette distance, ou vous chargez un corps quelconque de le transporter. Comment ce fluide, s'il n'est pas un être ou une masse d'êtres agissant en votre nom, peut-il communiquer votre désir à un corps matériel qui, sans le secours d'une âme intelligente, ne peut rien par lui-même ? Comment, disons-nous, ce corps peut-il obéir à votre corps, qui n'est rien plus que lui, sans le secours d'une âme douée de facultés supérieures ? Si vous admettez que ce fluide ou cette volonté peuvent vous représenter et faire agir un corps à distance par le seul secours de ce désir *zero*, comment nous ferez-vous comprendre cette action sans vie, sans intelligence et sans entendement ? Si, au contraire, vous lui donnez une intelligence et un corps (vu qu'il ne ferait qu'un avec l'univers), comment ce corps, ce fluide, cette volonté, cette intelligence de *vous-même* opérera-t-elle, si elle ne représente pas la vie, qui commande et veut partout où elle est ? Nous nous trouvons entré, sans le vouloir, dans les corps impondérables qui échappent à la trousse médicale et au compas matériel, et nous nous trouvons vis-à-vis une activité que nous ne pouvons nier, mais que nous ne pouvons définir ; nous sommes forcés, en vrais logiciens, d'admettre que ce fluide détaché de nous, que cette volonté partie de nous-même, peuvent, sans rien enlever de notre individualité, être une individualité hors nous, nous représentant et agissant en notre nom, pour la satisfaction de notre bon plaisir ; alors je ne comprends plus cette action enfantée par..... par..... par..... comment dirai-je pour être d'accord avec le docteur Perriez ? Si je n'admets pas d'âme humaine, ou que cette dernière soit pour quelque chose dans cet enfantement inexplicable, je me trouve donc forcé de préférer la définition du docteur

Ordinaire; quitte à ne pas être plus vraie, elle satisfait beaucoup mieux ma raison.

Un troisième docteur, M. Charpignon, auteur d'ouvrages distingués, se trouve directement arriver à propos pour émettre son opinion même N°. Cet auteur tout étourdi de ce qu'il a vu dans une foire de province, vient nous citer une macédoine de faits antisomnambuliques, de tours de paillasses, de je ne sais quoi encore, et paraît regretter que le somnambulisme soit né pour enterrer la science magnétique; sa colère n'a plus de bornes, et, si les docteurs Ordinaire et Perriez veulent le croire, ils laisseront de côté le somnambulisme, par conséquent le combat fluidique et spiritualiste remis à plus tard. Ce docteur que nous respectons infiniment comme homme savant, nous a considérablement surpris par cette phrase échappée d'un cœur indigné des jongleries *trétoriales* qu'il a vues, phrase que nous voudrions ne pas avoir lue : « Depuis quelques années tous les esprits se sont absorbés dans le somnambulisme, *et quel somnambulisme!* Non plus celui qui s'occupait des malades, *mais celui qui transporte l'esprit de l'homme dans les régions surhumaines.....* révélations sur les âmes des morts, apparitions des esprits, etc. »

Le docteur Charpignon est libre de couvrir de son superbe mépris ce genre de somnambulisme, et même de l'assimiler aux tours de passes des jongleurs; mais il n'est plus libre de nier ce qu'il en a dit lui-même dans son ouvrage ayant pour titre : *Physiologie, médecine et métaphysique du Magnétisme*, 1848, page 370, « Oui, l'on peut dire : *Mens agitat molem* ! Puissance de l'âme, qui pourra fixer tes limites et bien connaître les lois par lesquelles tu agis? C'est dans ce mobile spirituel que sont renfermés les éléments des succès en magnétisme. »

Ah! monsieur le docteur, il n'y a que deux ans que vous teniez ce langage!

Enfin ces trois docteurs ne s'entendent pas. La cause en est que le docteur Ordinaire est trop spiritualiste, le docteur Perriez pas assez, et le docteur Charpignon ne veut plus l'être. Que la paix soit entre nous; étudions, étudions, nous discuterons plus tard.

Alp. CAHAGNET.

NÉCROLOGIE.

Notre société vient de faire une perte qui lui est très-sensible, dans la personne de M. Achille Doisnel, propriétaire à Briquebec, l'un de ses membres correspondants. Une congestion cérébrale nous a enlevé notre bon frère en quelques heures, au moment où il se proposait de traduire un ouvrage de Swedenborg non encore traduit : nos lecteurs ont été à même de juger de la haute érudition de ce spiritualiste de premier ordre dans les articles que nous avons publiés. Encore trop dépendant de la matière pour sourire de bonheur vis-à-vis un cercueil, nous étions en proie à des regrets bien sincères, lorsque notre frère a pris le soin de venir nous consoler par l'entremise d'une lucide, à laquelle il est apparu en séance, lui faisant part de son heureux état, et l'assurant que, si nous avions perdu un correspondant terrestre, nous avions en échange un correspondant spirituel qui allait mettre à profit l'état dans lequel il se trouve pour étudier et nous instruire des résultats qu'il obtiendrait. Que Dieu daigne l'éclairer et nous consoler!

Alp. CAHAGNET.

LE GÉRANT, ALP. CAHAGNET.

PARIS. — Imprimé par E. THUNOT et Compagnie, rue Racine, 26.

UN MOT HISTORIQUE

SUR LA SOCIÉTÉ DES MAGNÉTISEURS SPIRITUALISTES DE PARIS.

—

Nous devons à nos lecteurs, avant de terminer notre premier volume, un mot historique sur notre société; beaucoup d'antagonistes de ses études, et après eux des personnes qui répètent et croient ce qu'elles entendent dire, sans autre examen que la crédulité, ont débité sur les travaux de notre société, ses croyances et ses règlements, des absurdités sans nom, des sarcasmes sans esprit et des accusations sans justice. Nous allons en peu de mots mettre un chacun à même de nous connaître et de nous juger.

En novembre 1848, après la publication de nos *Arcanes de la vie future dévoilés*, nous nous trouvâmes en rapport avec beaucoup de magnétiseurs plus ou moins studieux, plus ou moins croyants ou préparés à croire à un monde cause qui est le type du nôtre, et par conséquent l'agent de nos actions. Étant par l'intermédiaire de notre lucide, Adèle Maginot, continuellement en rapport avec l'esprit d'Emmanuel Swedenborg, celui de tous ceux que nous avions consultés jusqu'à ce jour qui avait satisfait le plus largement aux exigences de notre raison et de nos arguments, un jour donc, étant en rapport avec cet esprit, nous donnions une consultation à notre frère Blesson, lorsque Swedenborg nous conseilla de nous assembler un certain nombre de magnétieurs qu'il nomma, et sympathiques dans nos croyances, pour former un noyau de société par une petite cérémonie dans le genre des agapes anciennes. Nous prévînmes un chacun de cet avis qui fut reçu avec enthousiasme. Nous étions au nombre de neuf assemblés le 27 novembre 1848; nous nous consultâmes sur les moyens de nous rassembler ainsi le plus souvent possible, sur le genre d'étude

que nous ferions dans ces réunions, sur l'ordre qui y présiderait et sur les moyens d'en communiquer les résultats soit par la parole, la presse ou l'agrandissement de notre école. Nous acceptâmes ces trois moyens de propagande.

Nous fondâmes ce jour même notre société sous le nom de *Société des Magnétiseurs spiritualistes de Paris*, sous le patronage de Swedenborg. En ajoutant le mot *de Paris*, nous n'eûmes d'autre intention que de distinguer notre société de toutes celles de ce genre qui pourraient être fondées dans toute autre ville et prendre le nom du lieu où elles auraient leur siége. Nous discutâmes alors ses statuts que nous publiâmes dans le premier numéro de notre journal, auxquels nous ajoutâmes des propositions découlant des révélations mentionnées dans les *Arcanes de la vie future dévoilés*, à titre d'études seulement, et non comme nécessité de nos croyances, qui se réduisaient à ces trois seules qui doivent être acceptées généralement de tous les membres qui s'associent à nous : 1° il existe un Dieu ; 2° chaque être a une âme immortelle, 3° chaque âme en quittant ce globe conserve son individualité, le souvenir de son existence terrestre, et peut apparaître aux êtres privilégiés d'un certain état qui leur permet d'entrer en rapport avec elle.

Nous arrêtâmes que nous publierions un journal relatant le résultat de nos recherches, ainsi que toutes les communications qui nous seraient faites dans ce genre d'études.

Nous convînmes : 1° que le nombre des sociétaires serait illimité ; 2° que la femme y serait admise au même titre que l'homme ; 3° que chacun à son tour présiderait les réunions qui auraient lieu tous les quinze jours ; 4° que dans ces réunions nous nous traiterions en frères, et 5° que les charges de gérance seraient gratuites, ainsi que les conseils donnés et les soins magnétiques à ceux d'entre nous qui en auraient besoin. Nous ne tardâmes pas à nous agrandir et à obtenir les résultats satis-

faisants que contient notre journal. Voici maintenant l'ordre qui préside à nos travaux, à nos réunions.

Tous les quinze jours, le lundi, à deux heures de l'après-midi, nous nous assemblons et ouvrons la séance par la prière suivante, que récite le président au fauteuil, tout le monde debout et découvert :

« Daigne, ô mon Dieu! répandre un rayon de ta divine lumière sur nos travaux, éloigner de ces lieux les esprits des ténèbres, nous permettre d'étudier avec fruit tes saints mystères et soulager ceux d'entre nos frères qui souffrent. »

La séance est ouverte.

Chacun prend place sur des bancs et des siéges disposés à cet effet. Le président dans un fauteuil, ayant à ses côtés le secrétaire, le trésorier et le gérant du journal; une lucide prend place au fauteuil, est mise en sommeil et en rapport avec l'esprit Swedenborg auquel il est présenté les divers objets que chacun désire faire influencer dans une intention quelconque ; il lui est ensuite adressé des questions psychologiques ou métaphysiques présentées par les membres qui en désirent la solution ; la lucide passe à la visite les cheveux des récipiendaires qui désirent faire partie de la société, et donne des conseils à ceux qui en ont besoin, de quelque nature que soient les questions ; elle est réveillée; lecture du procès-verbal de la dernière séance est faite, ainsi que celle de la correspondance survenue dans l'intervalle des séances; on passe à la discussion des propositions faites concernant la société, au récit des faits observés en particulier par chaque membre, au versement des cotisations, à la distribution des journaux, suivie d'une quête pour les pauvres. La séance est levée ordinairement à cinq heures. Tous les ans les comptes de gérence sont rendus entre les mains d'un comité de cinq membres choisis dans la société, ils sont vérifiés, et un certificat de bonne gérence est délivré à qui de droit ; on passe à la nomination

annuelle des gérant, trésorier et secrétaire pour l'année suivante ; ensuite tous les membres sont convoqués à une assemblée générale pour y célébrer dans une union d'amour l'anniversaire de la fondation de la société, par une cérémonie ressemblant aux agapes anciennes ; chacun est porteur de sa médaille; la lucide est mise en sommeil, et prie l'esprit Swedenborg d'influencer le pain et le vin fraternel dont chacun prend une part, et boit à la même coupe ce vin, qui est présenté par deux jeunes enfants. Une musique religieuse préside à cette cérémonie, avec des chants qui lui sont appropriés. Le gérant ou tout autre membre fait un discours de circonstance, et un chacun se sépare le cœur calme et heureux.

Dans ce bref exposé, y a-t-il quelque chose de ridicule, d'illuminé, de cagot, et que récusent les moindres notions de la fraternité? Nous ne le croyons pas ; ce n'est point une religion nouvelle, c'est une assemblée fraternelle d'étudiants en philosophie ; ce n'est point de la politique, ce monde nous occupe moins que l'autre ; ce n'est point de l'illuminisme, chacun étudie et juge en toute liberté. Les lucides voient et les membres apprécient. Nous ne nous séparons d'aucune société : chacun est libre d'être ce qu'il veut, croire ce qu'il pense, adorer ce qu'il respecte ; nous cherchons au contraire à entrer en communication avec tous les hommes studieux ; nous les appelons à nous pour nous éclairer de leurs lumières. Nous n'avons pas de système, nous les étudions tous. Y a-t-il folie à cela? Nous ne le croyons pas. Alors nous sommes une société comme une autre ; nous ne sommes qu'une société de plus dans les autres. On nous a reproché de nous appeler frères : nous ne nous donnons ce nom que dans nos séances où chacun laisse ses titres à la porte, et nous ne concevons pas ce qu'il y a de ridicule à se donner un nom qui appartient de droit à tous les enfants d'un même père qui est Dieu ; toutes les religions, toutes les sociétés élevées au-dessus des usages

du monde matériel n'en reconnaissent et n'en admettent pas d'autres. Ce crime est de peu d'importance, puisqu'il prend sa source dans l'amour.

Maintenant chacun est à même de nous connaître ; nous nous présentons en toute sincérité tels que nous sommes ; qu'on nous juge !

Alp. Cahagnet.

PHILOSOPHIE DU MOT *ÉTAT*.

Ce mot, qui matériellement est synonyme de celui de profession, fut employé en spiritualisme par Swedenborg, le plus clair spiritualiste et métaphysicien connu de nos jours. Dans ses nombreux et lucides écrits, il se sert de ce mot heureux pour peindre la manière d'être et la sensation de l'homme dans les innombrables conditions de la vie terrestre. Je n'ai jamais lu de philosophe qui ait plus et mieux dit que Swedenborg, qui ait été plus heureux dans l'application de certains mots, qui sont une des clefs perdues ouvrant les mille portes de l'inconnu ; aucun n'a descendu plus avant dans le cœur de l'homme, n'a connu avec plus de bonheur ces passions qui nous assiégent ; rien ne lui a échappé : de la plus délicate des sensations intimes au plus affreux des crimes, il connaît et raisonne tout ; il sait le pourquoi et le comment de chaque chose. Dans le plus interne de l'obscurité de ses définitions, il y a encore une lumière qui surpasse celle de tous les mystiques connus. Il s'est servi du mot *état* pour peindre les sensations de chaque individu dans le moment même qu'il pense ou commet une action bonne ou mauvaise. N'a-t-il pas raison ? L'individu qui pense et fait une action quelconque se trouve-t-il ou non dans un état de sensations en rapport avec les résultats de cette

action? Suis-je ou non heureux dans les bras de la compagne que j'aime? Suis-je ou non agité dans une question de jeu? Suis-je ou non craintif dans une question commerciale? Suis-je ou non brave en rapport de ma force? Suis-je ou non fort en rapport de mon rang, ma puissance? et la volonté que je dis mienne, qui me domine? Une seule pensée qui vient s'interposer dans un ordre quelconque de pensées, pour ou en déranger le cours ou en faciliter l'exécution, n'est-elle pas toute-puissante et ne place-t-elle pas tout mon être dans un état en rapport avec les résultats que fait entrevoir ma raison? Ce que je peux assurément nommer un état, je crains ou j'espère, je jouis ou je souffre, je domine ou je succombe, ce qui me met dans un état quelconque. Moi, individualité simple, je deviens autant d'individualités que j'ai de pensées, c'est-à-dire j'entre dans autant d'états différents; je gagne ou je perds à mes yeux, selon la force des pensées qui me mettent dans tant d'états opposés. Oui, philosophiquement parlant, le mot *état* est un mot heureux qu'a trouvé Swedenborg pour définir les sensations humaines; il renferme un je ne sais quoi de grand et de défini qui fait qu'on l'emploie avec plaisir. Jusqu'à ce qu'il soit remplacé par un mot meilleur, je l'accepte comme convenant à notre langage métaphysique, dont la plupart des définitions sont loin de valoir celle-ci. *État*, quatre lettres qui en disent plus que mille; que dis-je moi-même? puisqu'avant l'appréciation de ce mot par notre philosophe suédois, il n'avait été rien dit d'aussi compréhensible ni d'aussi bien appliqué. Oui, la vie n'est qu'un composé d'états différents, les sensations des manières d'être, ces manières d'être des individualités dépendant chacune d'une pensée venant je ne sais d'où. Quand le juge fait l'application de la loi, il l'applique à l'état dans lequel était l'homme au moment où il a commis une action répréhensible, mais il ne peut punir l'homme entier; c'est une pensée passée qu'il condamne, c'est une des

mille individualités qui le composent ; alors la grande loi de solidarité met le bras qui a servi l'idée en prison, ne pouvant la mettre elle-même ; elle met l'état de l'homme passé aux fers, croyant y mettre l'homme présent.

Si le juge, avant de frapper la victime, réfléchissait aux sensations, aux mille et un besoins de justice et de haine qu'il éprouve lui-même, à la déposition des témoins, à la parole austère de l'avocat général, à celle toute d'amour de l'avocat de la partie civile, il craindrait d'appliquer jamais le maximum de la loi. Si, au moment d'en faire l'application, il entendait un air de musique dont la mélodie charmât son âme, voyait les pleurs d'un enfant prêt à perdre son père, la douleur d'une mère ou d'une épouse qui implorent la grâce du malheureux qui ne peut défaire ce qu'il a fait, hélas ! que ce juge craindrait d'être juge, le procureur général accusateur, et le bourreau d'exécuter la loi ! Ce qu'il nous manque à tous, c'est un peu de méditation et beaucoup d'indulgence, ou, pour finir tel nous avons commencé, d'être dans un *état* convenable pour apprécier notre nullité dans le jugement des actions de ce monde.

Alp. CAHAGNET.

CORRESPONDANCE.

—

Nous nous empressons de publier la rectification suivante que nous adresse M. le docteur Perriez (de Caen), dont nous avons parlé dans notre dernier numéro. Notre jugement, à l'égard de notre collègue en magnétisme, n'a pas été exact, nous le reconnaissons avec plaisir. Nous pourrions ajouter, pour notre excuse, que nous ne sommes pas le seul qui ait erré sur les écrits de M. Perriez. M. l'abbé Almignana nous a

donné connaissance d'une pièce qu'il nous a prié d'insérer dans notre journal, dans laquelle ce vénérable défenseur de nos doctrines réfutait logiquement ce qu'il croyait, comme nous, *les idées matérialistes* de M. Perriez. Nous sommes donc heureux d'avoir reçu et de donner connaissance à nos lecteurs de la pièce suivante, qui remplace celle de M. Almignana, et que nous sommes plus satisfait de publier, tant pour notre cause que pour réparer, autant qu'il nous est possible, un jugement que nous regrettons sincèrement d'avoir porté. Nous présentons nos excuses à M. Perriez. Puisse-t-il nous pardonner en faveur de notre loyauté à reconnaître notre erreur, et ne pas refuser la main toute fraternelle que nous lui tendons avec l'amour le plus vif.

Alp. Cahagnet.

—

Champosault (Orne), 10 octobre.

A M. Alphonse Cahagnet.

Monsieur,

Je viens de lire dans le dernier numéro de votre journal que vous me faites l'honneur de m'adresser, un passage qui tendrait à me prêter un langage aussi étranger à mes écrits qu'il est éloigné de ma pensée. Après m'avoir fait avancer cette hérésie : que le fluide magnétique est l'agent exclusif de tous les phénomènes somnambuliques, vous m'appelez *écrivain argumentateur, toujours armé de sa trousse médicale et du compas matérialiste.*

Avant de répondre à ces insinuations peu bienveillantes, permettez-moi, monsieur, de vous exprimer ma surprise en voyant un magnétiseur spiritualiste oublier tous les devoirs de la charité chrétienne pour s'abandonner aux écarts d'une

véritable intolérance religieuse. Si des études longues et consciencieuses et une pratique toute de dévouement ne m'ont pas permis de vous suivre jusqu'aux hautes régions du *monde des esprits*, j'ai l'espoir que vous m'excuserez en faveur des services que j'ai pu rendre sur cette terre à quelques pauvres infirmes. Jamais je ne m'écarterai des égards que réclame toute conviction opposée à la mienne, et si nous nous rencontrons un jour sur le terrain de la lutte, vous trouverez en moi un adversaire courtois et loyal, disposé à sacrifier ses illusions aux démonstrations de la vérité. Toujours en garde contre les déceptions systématiques, je ne veux recourir qu'aux lumières de l'expérience et de la logique, persuadé que c'est la marche la plus sûre et la plus rapide d'atteindre le but que je me propose : aussi ne m'offenserai-je pas du reproche d'argumentateur que vous m'adressez; la lumière ne sort-elle pas ordinairement du choc des opinions?

Quand à ma trousse médicale et à mon compas matérialiste, — expression que vous employez sans aucun doute au figuré, — je repousse cette imputation aussi perfide qu'injuste. Si vous aviez pris la peine de lire entièrement la lettre que vous avez choisi pour thèse de votre polémique, je ne doute pas que vous n'ayez évité l'étrange méprise dans laquelle vous vous êtes laissé entraîner si légèrement. Qu'il me suffise de vous rappeler le passage suivant que vous trouverez consigné dans le *Journal du Magnétisme*, n° 116, p. 198 : « Je n'ai jamais affirmé, je pense, que le fluide magnétique fût toujours indispensable pour produire le somnambulisme ; je suis même disposé à croire que certains phénomènes somnambuliques, tels que l'extase, la communication de pensées, la prévision, etc., etc., sont susceptibles de s'affranchir momentanément du domaine des *émanations fluidiques*. Il peut y avoir des circonstances où la volonté du magnétiseur *agira directement sur l'âme* du magnétisé ; mais il sera dif-

ficile, pour ne pas dire impossible, de constater cette corrélation sans l'assujettir aux influences d'un *agent intermédiaire*. Quelle que soit d'ailleurs la cause qui provoque l'expansion mimique, il n'y a pas de motif, dans l'état incertain de nos connaissances, d'affirmer ou de nier la *correspondance directe de deux âmes entre elles.* »

Où voyez-vous, monsieur, dans ce langage, la plus légère teinte de matérialisme? Cette citation devra me suffire pour répondre à l'explication que vous réclamez de moi sur l'*omnipotence* du fluide magnétique, que j'ai considéré de tout temps comme l'agent intermédiaire entre l'âme et la matière.

Je compte sur votre impartialité pour obtenir une place dans votre journal à ma justification.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Votre tout dévoué

Docteur Alf. PERRIEZ.
17, rue de Bagneux, à Caen.

Voici ce que nous écrit notre vénérable frère, le commandant Laforgue, de Pau, sur la continuation de ses cures miraculeuses.

—

Mon bien-aimé frère,

Le magnétisme n'est pas la propriété des hommes. Les forces humaines et infernales ne peuvent point empêcher la volonté du Très-Haut. Le mois dernier, une femme de quatre-vingt-six ans, de Gan, près Pau, sourde et muette depuis quelque temps, a entendu et parlé dans moins d'un quart d'heure. Un enfant de huit mois, né avec l'œil droit seulement, le gauche fermé et enfoncé, a également vu de l'œil gauche après que j'ai eu invoqué le Seigneur.

Le 26, une femme de Pau est tombée à la suite d'un grand mal de tête et de cœur ; quand on l'a relevée elle n'a plus vu. On l'a menée dans ma cellule deux ou trois heures après sa chute : après avoir prié quelques instants et invoqué le Seigneur, elle m'a vu et a vu tous les tableaux qui sont dans ma cellule, et s'est retirée guérie.

Le 25, la femme d'un ancien militaire, habitant au hameau de Pau, vers les quatre ou cinq heures du soir eut un violent mal de tête et poussa un cri ; sa tête fut aussitôt entièrement paralysée, elle perdit la vue, l'ouïe et la parole. Elle ne fut menée dans ma cellule que le 30 à six heures du matin. Elle assista à la prière ; après que je l'eus explorée et appelé sur elle la miséricorde de Dieu, elle vit, entendit, et balbutia quelques paroles. Elle est guérie.

Que les ennemis du magnétisme fassent quelque chose de mieux que l'exposé que je viens de vous faire, ce qui n'a coûté au malade que des remercîments.

Si je pouvais disposer de la personne qui écrit en ce moment pour moi, dans les instants bien courts que j'ai, je vous donnerais quelques faits, car j'en ai des milliers (j'ai même deux aveugles-nés qui ont vu), de cette année.

Du courage, mon cher frère, persévérez dans le bien, dans la prière, et le Seigneur vous fera triompher de tous vos ennemis. Je le prie tous les jours dans cet objet.

Je vous donne le baiser de paix en esprit.

LAFORGUE.

Pau, le 5 septembre 1850.

APPARITIONS.

—

Frères et sœurs,

Je viens offrir mon faible tribut d'observation et d'expé-

rience à votre connaissance par la voie de notre journal. Nous avons peu d'espace, je serai bref; des faits valent mieux à mes yeux que des discours.

Depuis le mois de juin 1849, je magnétise madame B....., que j'ai eu le bonheur de guérir à cette époque du choléra et de beaucoup d'autres malaises qui l'on suivi. Cette dame devint somnambule sous mon action, et d'une lucidité assez élevée pour me diriger dans différentes manières très-curieuses et compliquées de la magnétiser. Comme je ne veux pas traiter ici la partie matérielle, j'arrive à la partie spirituelle, sujet de mes études.

Le 11 juin dernier, madame B....., en sommeil, tomba dans un accablement incroyable, paraissant sous l'empire d'une idée triste, et faisant peu d'attention à mes questions. Tout à coup elle s'écrie qu'elle voudrait bien se coucher à terre. Je lui en demande la raison; elle dit qu'elle y serait très-bien et heureuse. — Vous seriez, repris-je, à mon avis beaucoup mieux dans votre fauteuil. Mon fauteuil ne vaut pas la terre, répéta-t-elle d'une voix triste. — Je ne comprends rien à ce désir de votre part. J'y comprends tout, moi. — Qu'y comprenez-vons? Qu'il y a aujourd'hui juste un an à pareille heure j'allais coucher mon corps en terre comme je voudrais le faire aujourd'hui, pour aller où l'on est mieux qu'ici-bas, lorsque vous vîntes me sauver du choléra et me rattachâtes à ce monde de douleurs. — M'en feriez-vous un reproche? Ah! non; mon cœur peut désirer ce qu'il n'a pas, mais il n'est point mû par l'ingratitude; mon heure n'était pas sonnée et Dieu vous a fait trouver là....; mais aujourd'hui je sens que je peux partir si vous m'aidez un peu à m'élever et rompre ces liens qui m'attachent à ce cadavre. — Que me proposez-vous là? et moi, qu'en ferai-je de ce cadavre? Tout ce que vous voudrez. — Vous savez que ces choses ne s'arrangent pas comme cela; revenez à des idées meilleures, vos désirs sont contre les volontés

de Dieu. — Je le sais, mais si je pouvais connaître au moins le jour où je partirai? —Pourquoi ne le connaissez-vous pas? Cela nous est défendu; si nous le connaissions, nous ferions trop de sottises. — Comme cette dame paraissait décidée à ne pas rentrer dans son état ordinaire si je l'élevais vers l'extase, je fus obligé de la réveiller, et je mentionne ce fait, le croyant assez curieux pour être communiqué et médité.

Le 14 juin suivant :

A peine madame B... est en sommeil qu'elle paraît surprise et s'écrie : Mais il y a quelqu'un ici! — Pouvez-vous voir quel est ce quelqu'un? C'est votre père. — Qui l'a demandé? Personne; voilà déjà plusieurs fois qu'il vient. — Comment le voyez-vous? donnez-m'en le signalement. Cette lucide me donna alors le signalement détaillé et très-exact de la personne de mon père et de sa mise dans ses jours de travaux. Elle ajouta cette particularité : « Il est mort prématurément, à la suite d'avoir été mal sondé et blessé pour une rétention d'urine, » ce qui est très-exact.— La lucide ajouta : Mais nous n'en finirons pas; que veut-il faire avec cela?—Que lui voyez-vous faire? repris-je. C'est une bière qu'il me présente, comme s'il voulait me mettre dedans, et tout le monde avec moi; il a une pioche et fait un trou. — Demandez-lui pour qui est cette bière ou pourquoi vous la montre-t-il? Il me répond que c'est pour se faire reconnaître. — Cette particularité, à laquelle j'étais loin de m'attendre, me fit le plus grand plaisir, et je dis à cette lucide : Il n'est pas étonnant que vous voyiez ainsi mon père, il était fossoyeur. Je comprends, reprit-elle; il a voulu ajouter cette particularité à son apparition, pour ne laisser aucun doute sur son identité.

Je m'abstiens de réflexions sur cette séance; je vous laisse ce soin. Je n'avais jamais parlé de mon père à cette dame.

17 juin :

Madame B..... désire voir sa sœur qui est décédée; elle la voit dans son costume terrestre, cause avec elle, la questionne sur son état présent, qu'elle préfère à celui de la terre, lui demande quelles sont ses occupations? Elle herborise, dit-elle, trouvant un grand plaisir à le faire. Madame B..... lui demande si elle besoin de prières? La décédée répond que non, qu'au contraire elle prie pour ceux qu'elle a laissés sur terre; elle ajoute que les esprits aiment qu'on s'occupe d'eux, ce qui les attire près de nous et leur fait plaisir; mais que là se bornent leurs besoins.

Cette dame n'a aucune disposition pour nos croyances dans son état de veille.

Je vais continuer mes expériences et vous ferai part du nouveau que j'aurai obtenu.

LEJEUNE.

BIBLIOGRAPHIE.

Le journal *la Voix de la vérité*, des 22 et 24 septembre, contient un compte rendu du *Sanctuaire du spiritualisme*, qui n'a pas moins de cinq grandes colonnes. L'auteur de cet article, M. Raymond Brucker, a plus cherché à rire aux dépens de l'ouvrage qu'à le discuter; il a évité toute citation pour s'en épargner la réfutation; il a pris des mots au hasard pour faire des calembours, ce que l'on nomme de l'esprit. M. Brucker, en homme supérieur, paraît avoir pitié de notre ignorance et nous a le moins possible maltraités; il nous laisse aux portes de Charenton en tirant le cordon pour qu'on nous ouvre; fort heureusement que nous nous sommes sauvés avec plus de bonheur que M. Brucker n'en a montré à traiter d'un ouvrage qu'il méprise. Les hommes les plus recommandables du siècle que nous citons ont été moins heureux : ce sont des pièces de ré-

sistance sur lesquelles notre antagoniste a daigné essayer sa mâchoire; il y avait prise sur M. Théophile Gauthier, aussi le coup de dent a été pénétrant; le tout ensemble nous avons ri avec M. Brucker parce que son style est risible.

Alp. CAHAGNET.

—

Les *Arcanes de la vie future dévoilés* viennent d'être traduits en portugais par M. Jose Carlus Dagracia e Souza en en un volume de 300 pages, et se vendent à la librairie commerciale de Soares et Comp., rue d'Alfandega, n° 6, à Rio-Janeiro (Brésil).

Alp. CAHAGNET.

NÉCROLOGIE.

—

Nous venons de faire une nouvelle perte dans la personne d'un des membres de notre société. Notre frère Grosset, employé au gaz, était un cœur noble qui méritait l'estime de tout ce qui est humble et pur. Dans les études auxquelles nous nous livrons, il était aussi avancé que le premier de nous, et savait toujours se placer le dernier. Nous le regrettons sincèrement.

Voici le discours qui a été prononcé sur sa tombe au nom de notre société.

—

Frères et sœurs,

Pour la deuxième fois nous nous trouvons appelés à Paris à rendre les derniers devoirs à l'un d'entre nous. Dans ce moment suprême, qui réunit nos cœurs dans une même pensée, nous n'éprouvons pas, comme la généralité des hommes, cet effroi que cause la vue d'un cercueil et d'un cadavre; nous n'éprouvons que la douleur de voir un intervalle de temps plus

ou moins long placé par le doigt de Dieu entre notre frère et nous. Ce cercueil et ce cadavre ne sont pour nous qu'un tableau représentant le néant de notre orgueil et de notre vanité. Ce cadavre, formé de poussière, retourne à la poussière ; mais son âme, formée d'une pensée divine, retourne dans le sein de Dieu compter ses douleurs pour en recevoir le prix. Va donc en paix, âme de Grosset, déposer au pied de l'Éternel, avec toute l'humilité que tu possédais ici-bas, le tribut de ta reconnaissance pour t'avoir rappelé dans son sein ! N'oublie pas que tu laisses sur terre une épouse éplorée et de pauvres enfants qui comptaient sur quelques jours de plus de ton existence terrestre pour grandir à ce monde d'infortunes et de larmes ; n'oublie pas que tu appartenais à une société à laquelle tu dois de continuer les études qui faisaient toute ta félicité terrestre. Souviens-toi que pour nous tu n'es pas mort aujourd'hui ; au contraire, tu as reçu aux cieux le baptême de la vraie vie, le baptême de l'immortalité ! Oui, pour nous, tu es un intermédiaire de plus entre le ciel et la terre, un interprète nouveau du langage mystérieux du monde spirituel que nous étudions. Tu sais que tu nous dois quelques notions sur cette vie céleste que nous pressentons sans la connaître, que nous espérons sans espoir de la mériter. Viens quelquefois nous visiter et nous instruire de ton bonheur. Te savoir heureux fera toute notre félicité.

A toi la vie, à nous la mort ! à toi la joie, à nous les larmes ! Au revoir, frère, au revoir !

Alp. Cahagnet.

Ce 16 septembre 1850.

---

le gérant, Alp. CAHAGNET.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Compagnie, rue Racine, 26.

AVIS A NOS ABONNÉS.

La nouvelle loi sur la presse nous force à changer notre mode de publication. Notre journal, pour 1851, ne paraîtra que tous les trois mois par cahiers de trois au lieu d'une feuille, ce qui reviendra au même pour nos lecteurs, et ne nous forcera pas à augmenter le prix de leur abonnement.

Le premier numéro de notre troisième année sera publié le 1er janvier 1851, jour où commence l'abonnement, qui ne peut être de moins d'une année, et dont le prix est de :

6 francs pour Paris,

7 francs pour la province.

S'adresser au gérant, M. Alp. Cahagnet, 265, rue Saint-Denis.

Nous continuerons notre ordre d'études, sur lesquelles nous appelons l'attention de tous les hommes de bonnes foi, en les priant de nous aider, par la communication de faits qui leur sont propres ou venus à leur connaissance, qui répondraient à ceux que nous publions. Plus nous entrons dans cette route inconnue du spiritualisme, plus nous avons besoin de l'aide de tous; car, réduits à nos simples forces, nous pourrions peu de chose : nous ne sommes ce que nous sommes, que parce qu'on nous fait tels.

Fous ou philosophes, nous représentons un noyau quelconque d'hommes et d'idées qui ont quelque droit à l'observation de tout ce qui pense largement. Si tout ce que nous croyons n'est pas exact, on ne peut nier quelques-unes de nos croyances; les déductions que nous en tirons peuvent ne pas être logiques; d'autres seront plus heureux. Nous le sommes déjà assez en fixant l'attention de nos supérieurs sur un ordre de faits peu étudiés jusqu'à ce jour à notre point de vue.

Tout ce que nous avions à dire sur ce sujet n'est pas dit; nous nous proposons de publier bien des révélations non moins curieuses, fruit de nos travaux communs de 1850 et de nos travaux personnels.

Nous travaillons en outre à plusieurs ouvrages que nous croyons indispensables à notre sainte cause, ainsi qu'au bonheur commun de notre espèce. Que Dieu nous prête vie et

assistance, nous ne reculerons pas devant cette entreprise, qui, nous devons l'avouer, nous a effrayé plus d'une fois.

Ceux qui ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal sont priés de se réabonner de suite.

Alp. CAHAGNET.

CORRESPONDANCE.

A M. Alphonse Cahagnet, gérant du journal le Magnétiseur Spiritualiste.

Monsieur,

J'ai lu avec intérêt dans votre excellent journal (n° 8 de la 2e année, pag. 203 et suivantes) un article intéressant, intitulé *Miroirs magiques*, et j'y ai trouvé mon nom accolé à celui de M. Morin.

De la lecture attentive de cet article, il résulte, si je ne me trompe qu'on serait porté à croire que, par suite des succès obtenus en gastromancie par Cagliostro, le comte Léon de Laborde, le baron du Potet, je me suis mis à l'œuvre dans une route différente. Il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi.

En septembre 1827, j'ai été initié aux mystères de Cagliostro par un de ses disciples qui l'avait connu, et qui tenait l'initiation du grand-maître lui-même. Dès cette époque, j'ai fait et je fais encore tous les jours ce que Cagliostro faisait en théurgie. Je pense que seul en Europe je possède son secret à ce sujet, car tous ses disciples sont morts et l'ont emporté avec eux dans la tombe. Depuis 1827, je n'ai pas rencontré un seul homme qui le sût ; j'ai trouvé par centaines des hommes dont l'imagination s'égare en émettant de nouvelles théories, mais pas un praticien de l'ancienne école.

Que M. du Potet ne vienne pas dire qu'il a découvert la magie ; longtemps avant lui, en 1827, je savais sur cette science des choses et je produisais des faits qu'il ignore et qu'il ignorera peut-être toujours.

« M. Morin a beaucoup simplifié cette expérience, » dites-vous. Je le nie. M. Morin, que je n'ai pas l'honneur de con-

naître, ni personnellement ni nominativement, n'a pu simplifier une chose qu'il ne connaît pas, ou qu'il ne connaît imparfaitement que sur le rapport d'intrigants qui lui ont parlé de moi, en se vantant à tort de savoir mon secret.

Ne confondons pas les choses, Monsieur le gérant : la *voyance* n'est point le *somnambulisme*, et le *théurgien* n'est point le *magnétiseur*. M. Morin fait du magnétisme animal, c'est un magnétiseur ; vous le dites et vous en convenez de bonne foi. Mais moi, je fais du magnétisme que je nomme angélique, ce qui est bien différent. Ici je refuse l'accolade avec M. Morin, et je déclare formellement qu'il n'y a rien de commun entre nous : nous ne professons point le même art ni la même doctrine.

En cela je puis être cru. — Depuis trente ans que je suis reçu de la Société du Magnétisme de Paris, fondée par le marquis de Puységur, — depuis trente ans que je fais du magnétisme, — soit dans l'intérêt de l'humanité, — soit dans l'intérêt des sciences, — soit pour augmenter la somme de mes connaissances, — mais toujours mû par le plus grand désintéressement, — il m'est permis d'avoir une opinion et de dire : Cela est du magnétisme ou cela n'en est pas ; car moi aussi j'en sais long sur cette science ancienne, perdue et retrouvée de nos jours.

Mais revenons à M. Morin. Tout ce qu'il fait est du magnétisme vulgaire, et ce que faisait Cagliostro est de la *voyance*, ce que vous appelleriez du magnétisme spirituel, faute de connaître le mot propre. Où j'attends M. Morin, c'est à la *vision béatifique*.

Si vous croyez pouvoir accorder un jour une petite place à cette lettre dans votre estimable journal, je vous serai reconnaissant. En attendant, veuillez recevoir l'assurance de la haute considération avec laquelle je suis, Monsieur le gérant,

Le comte Brice de Beauregard,
Secrét.-gén. de la Société du Magnétisme de Paris.

Belleville, le 25 juin 1850.

A M. Cahagnet.

Frère,

..... Après nos entretiens particuliers, parlons un peu de

nos petits travaux. Vous me demandez des faits intéressants? Tous ceux qui ont pour objet l'extension et l'étude des facultés somnambuliques, domaine sur lequel vous avez planté votre drapeau, paraissent à mes yeux mériter cette épithète; et il faut bien leur être opposé systématiquement pour ne point convenir qu'ils demandent un examen aussi sérieux, aussi approfondi que ceux ayant pour objet l'extension et l'application des facultés magnétiques, terrain sur lequel veulent rester d'honorables magnétiseurs. ce que personne ne leur contestera, et votre serviteur moins que tout autre. Il suffisait pourtant de cette simple distinction : extension et application des facultés magnétiques d'une part, extension et étude des facultés somnambuliques de l'autre; en d'autres termes : école de Mesmer, école de Puységur, pour éviter cette compassion surabondante, ces fines allusions, ce vocabulaire de mots facétieux nouvellement édités à votre adresse; car doit-on employer le magnétisme à l'exclusion du somnambulisme? Est il toujours possible de le faire dans l'état actuel de cette science, et tant qu'elle ne sera pas régie par une législation spéciale? C'est une question qui n'a pas même le mérite d'être spécieuse. S'il en est ainsi, ne devons-nous pas, dans cette branche comme dans toutes les autres, aspirer à la perfectibilité, œuvre de plus d'un jour? et ces faits transcendants du somnambulisme traités d'impossibles, d'étranges, d'extravagants, etc., ne causeront pas plus d'étonnement dans deux siècles qu'aujourd'hui la rotation de la terre, la circulation du sang, la vapeur appliquée au rapprochement des distances, vérités longtemps méconnues, vérités victorieusement démontrées.

S'il m'est arrivé de citer des faits de cette nature survenus naturellement dans ma pratique, si je suis disposé à en citer d'autres aux mêmes conditions, c'est que travailleur obscur, je crois par là apporter de nouveaux matériaux à l'immense édifice dont Mesmer creusa les fondations, donna le plan et posa les bases indestructibles. Est ce dévier de la route tracée par son auteur que de tendre avec un noble but à la réalisation de cette pensée téméraire de l'antiquité : unir la terre au ciel? Déjà l'œil sûr du génie a fixé d'une manière irrévocable les lois physiques de ce temple dédié à l'humanité souffrante; serais je dans l'erreur en croyant qu'un nouveau Mesmer en viendra couronner le faîte et déterminer les lois métaphy-

siques? Peu importe que notre pierre, foulée aux pieds, gise dans les décombres, si, plus fortunés que leurs pères, nos fils ne se perdent plus dans les dédales de cette autre Babel.

Voici des réflexions dont vous apprécierez la fausseté ou la justesse. Toutefois, forcé par ma position isolée d'expérimenter, quelquefois à regret, je l'avoue, plus les faits du somnambulisme que ceux du magnétisme simple, je ne crois point pour cela devoir négliger d'émettre des opinions déjà émises par d'autres somnambules, très-souvent à mon insu, dans la persuasion où je suis que c'est le seul moyen d'aider le formulateur inconnu des lois métaphysiques dont j'ai parlé plus haut. Donc, selon ma promesse, je vous expédierai sous peu des attestations ajoutant aux preuves déjà si multiples de l'influence curative du magnétisme simple et du magnétisme composé, c'est-à-dire accompagné de somnambulisme. J'y ajouterai les faits semblables suivants que j'avais remarqués avant de les voir consignés dans votre journal.

Est-il des somnambules assistés dans leur sommeil par des êtres intermédiaires?

Les plus distingués les plus lucides des somnambules que j'ai vus, ont toujours répondu aux personnes s'informant où était la source des paroles si étonnantes de vérité qu'ils proféraient : *On me le dit là* (ils inclinent la tête à droite). *Qui vous le dit? C'est mon guide*, ou bien encore : *C'est mon ange*, ce qui, pour ma part (sauf preuve contraire évidende et palpable), corrobore l'opinion émise dans votre dernier numéro à l'article signé *d'Héricourt* : qu'il est des somnambules assistés dans leurs crises (outre leur intuition propre) d'un être intermédiaire, d'un esprit, en un mot, souvent même de plusieurs. Il y a plus, c'est que le travail médicateur est sans fatigues pour ces sujets. La plante leur est présentée; ils la nomment s'ils la connaissent dans l'état de veille, écorchent quelquefois le nom qu'ils entendent prononcer à leur oreille, ou ils vous en font la description, citant parfois des objets placés près des lieux où ils la voient, bien qu'ils ne les aient jamais visités. Comme on le dit fort bien, cette vue se compose pour eux des tableaux poétiques.

Ces autres paroles du même article : ***Il a mis une pensée sur mes bras***, ont encore été proférées par plus d'un sujet en ma présence. Interrogeant il y a peu de temps sur la cause

de la perte subite du sommeil survenue à une jeune somnambule, on répondit après examen : « C'est M. un tel, ce magnétiseur méchant, vindicatif et jaloux qui lui a *mis une volonté* pour l'empêcher de dormir. » (M. un tel était connu du somnambule dans l'état de veille.) Remarquez ici ces expressions : *mettre une pensée*, *une volonté*, l'analogie irait même plus loin encore, puisqu'on ajoutait : « Plus il y a de temps que cette volonté est mise, plus il est difficile de la détruire.

Je finis cette lettre, déjà longue, par une cure de trente-six verrues, due à un cas de médecine transplantatoire, c'est-à-dire passage d'une maladie dans un homme, un animal ou même un végétal. L'idée m'en a été donnée par le récit de M. A. Doisnel. La lecture de ce singulier remède excita l'hilarité d'une jeune couturière travaillant chez moi ; mais elle en rit bien mieux deux mois après, quand les trente-six verrues garnissant sa main droite furent entièrement disparues comme par enchantement. Avec le premier narrateur de ce cas surprenant, je me suis demandé : Est-ce l'épine ou le côté sur lequel on frotte la limace qui amène la guérison? Évidemment non, puisque dans le cas ci-dessus je me suis servi d'une aiguille, et que la limace a été frottée sur la partie rampante. Il vaut mieux, acceptant la définition de la médecine transplantatoire, admettre le passage du mal dans le gastéropode, passage qui peut-être produirait la mort, quand même après l'opération il resterait non fiché et suffisamment hébergé dans un lieu sûr. C'est ce que, par passe-temps, je me propose d'expérimenter.

Après un tel fait, que la nature doit être extravagante, voire même hallucinée aux yeux de certaines gens ! Raison de plus pour nous de l'enregistrer.

Recevez mes salutations fraternelles,

J. Perruchot.

PUISSANCE MAGNÉTIQUE.

Pour moi, je reconnais que la puissance magnétique consiste dans la foi, et je m'appuie sur plus de douze cures à ma connaissance qu'a obtenues notre frère Devillers.

Sur moi-même, étant atteint de crises nerveuses aiguës, ce frère, dans l'espace de vingt minutes, a obtenu la cessation com lète de mes douleurs.

Devillers n'est doué d'aucune force matérielle : il est maigre, souffrant et sans force, et pourtant il fait ce qu'un autre physiquement mieux constitué que lui ne fait pas. Je ne puis donc attribuer sa puissance qu'à sa grande foi, étant à même, plus que tout autre de le connaître. —Autre exemple : Comment le commandant Laforgue (de Pau) guérit-il les malades qui viennent le trouver dans sa cellule, lui, vieillard, dont les forces physiques sont usées par l'âge ! — Par la foi et la prière au Seigneur. Blesson, lui qui est dans toute la vigueur de la force et de la jeunesse, n'est-ce pas aussi plutôt à sa grande foi et à la prière au Tout-Puissant qu'il obtient toutes ses cures qu'à sa force physique ?— Ne cherchons donc pas la puissance magnétique ailleurs que dans la foi. — Dieu la donne à qui bon lui semble et remercions-le d'en avoir doué d'aussi bons cœurs que ceux que je cite comme preuve de cette puissance.

Que d'autres me prouvent qu'ils ont obtenu par la force physique plus que ceux-là par la foi.

DÉCRION.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous lisons dans le 123e numéro du *Journal du Magnétisme* la reproduction d'un long article, qui n'a pas moins de trente-quatre pages, ayant pour titre : *Considérations sur le Magnétisme animal et le Somnambulisme*, pris dans l'*Illustration*. Nous ne savons pas si cet article pourra illustrer le *Journal du Magnétisme*, mais nous pensons qu'il n'illustrera pas le *magnétisme*, et encore moins les doctrines que nous exposons qui y sont traitées avec un dédain dont est et peut seul être digne un écrivain, sans doute illustre, qui n'ose signer son illustre insulte dans son illustre journal ; c'est un insolent de plus que nous trouvons sur notre passage, qui nous jette sa bave à la face, ne pouvant nous y jeter quelque parcelle d'esprit, qu'il n'a sans doute pas. Voici le passage qui nous intéresse :

« Mais la puissance des somnambules, toute merveilleuse qu'elle est, a ses limites ; il importe beaucoup de les connaître, de ne pas les franchir et de ne pas s'égarer à la suite de ces *visionnaires*, de ces *fanatiques* aveugles qui croient tout possible aux somnambules, qui descendent à leur suite dans les

tombeaux, s'élèvent de là jusqu'aux cieux, croient pouvoir pénétrer avec eux jusqu'aux impénétrables mystères de la vie future et se mettre en relation directe avec Dieu lui-même. Mais les somnambules ne sont ni des dieux ni des prophètes; il ne leur est pas plus donné de deviner le passé que de prédire l'avenir; ils n'ont pas le pouvoir d'apercevoir ce qui n'est plus, ce qui n'est pas encore, etc.. etc. »

PAUVRETÉ des PAUVRETÉS! L'illustre savant cependant termine son article en *prévoyant* que le secours des somnambules serait très-bon à la justice pour découvrir des voleurs et connaître des crimes passés. Heureux logicien! Puisque vous dites que ce qui est passé n'est plus, en dépit de votre article, qui *est* encore aujourd'hui, comment voulez vous retrouver le passé? Si vous me répondez que c'est dans la mémoire de l'assassin lui-même que vous ferez fouiller, c'est donc que le passé y existe? Peu importe le lieu! Si un lucide fait retrouver l'argent volé sans pouvoir voir le voleur ni le volé, où trouvera-t-il l'action du vol et sa cachette?

Si ce qui n'est pas encore manifesté à notre monde ne peut être prédit, comment la science exacte de l'astronomie prédit-elle les révolutions astrales? Vous allez vous empresser de me répondre que c'est par la déduction et l'observation de lois immuables. Eh bien! qui vous dit que nos actions ne soient pas mues aussi par des lois immuables? Retournez donc sur les bancs de votre école étudier sa philosophie, car elle est plus avancée que vous; elle respecte encore l'immortalité et n'oserait pas soutenir qu'on ne peut connaître le passé ni l'avenir que par des suppositions. Dieu serait-il une supposition? car il est le passé et l'avenir; toutes les religions basées sur les révélations et les prédictions ne seraient-elles que des suppositions, œuvres de fanatiques? Qui peut vous prouver l'immortalité si vous dites que ce qui fut n'est plus? Qui peut vous autoriser à parler de vie future, si vous ne pouvez *prévoir*? Oh! misère du langage humain; il y a des hommes qui s'illustrent avec de tels contre-sens. Nous sentons que ces êtres doivent nous cracher au visage et nous traiter de *fanatiques*. *N'avons-nous pas osé affirmer que tout était au présent pour l'esprit*. C'est loin de croire au *néant* dans l'*immortalité*.

LE GÉRANT, ALP. CAHAGNET.

TABLE DES MATIÈRES

DU 1er VOLUME.

—

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — Imprimé par E. THUNOT et Cie, rue Racine, 26.